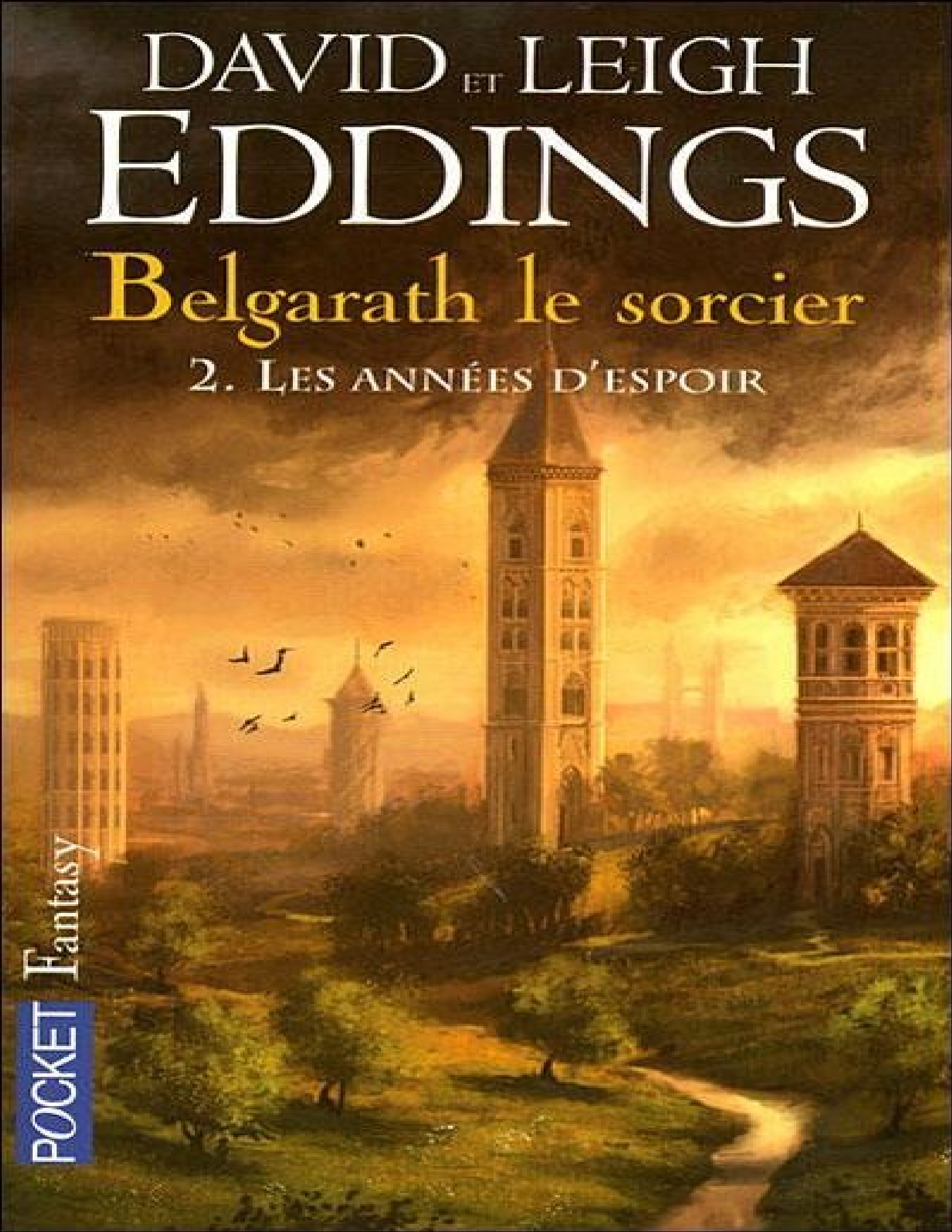


DAVID ET LEIGH
EDDINGS

Belgarath le sorcier

2. LES ANNÉES D'ESPOIR

POCKET Fantasy



David et Leigh Eddings

Chant II des Préquelles

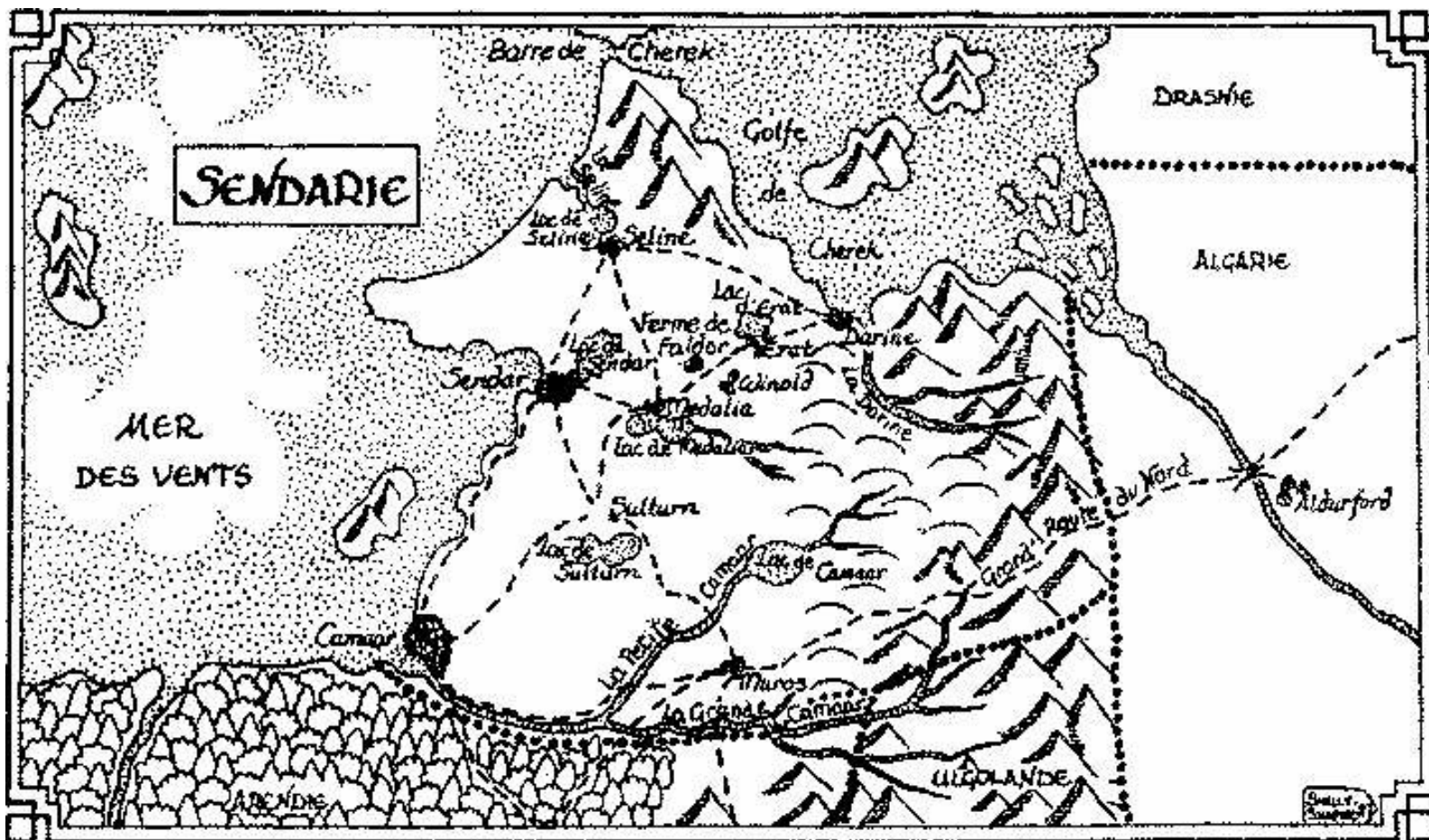
Belgarath le Sorcier II

Les années d'espoir

Traduit de l'américain par Dominique Haas

CINQUIEME PARTIE

LE SECRET



CHAPITRE XXXIII

L'assassinat de Gorek et de sa famille était inévitable et prévu de toute éternité, je le savais, et pourtant je ne pouvais me départir d'un terrible sentiment de culpabilité. Peut-être, en me concentrant un peu plus, aurais-je interprété ce passage du Codex Mrin une heure, ou même une demi-heure, plus tôt ; et nous serions arrivés à Riva à temps : Et si Pol n'avait pas discuté si longtemps...

Mais avec des « si » on mettrait l'Algérie en bouteille, n'est-ce pas ? J'ai parfois l'impression, quand je regarde en arrière, que ma vie n'est qu'une longue succession de « si » nostalgiques. Il faut croire que je ne suis pas armé, sur le plan émotionnel, pour accepter le principe de prédestination. Je me sens impuissant, et je n'aime pas ça. J'ai toujours l'impression que j'aurais pu infléchir le destin. Un salsifis peut se dire « advienne que pourra ». Moi, je suis censé disposer de certaines ressources.

Enfin...

En deux jours, comme d'habitude, nous arrivâmes à la côte de Sendarie. Brand me regarda d'un œil un peu hagard la première fois que je ferlai les voiles en restant assis. Cet étonnement est assez fréquent. Les gens ont beau être théoriquement au courant de l'existence de la sorcellerie, quand ils assistent à ses manifestations de leurs propres yeux, ça a tendance à les perturber. Cela dit, il aurait dû savoir à quoi s'en tenir. Je lui avais dit que Polgara me donnerait un coup de main pour manœuvrer son bâtiment, mais le prince Geran n'avait que six ans et il venait d'être témoin du meurtre de toute sa famille. Il avait beaucoup plus besoin de Pol que moi. Je n'avais dit ça que pour couper court à une discussion fastidieuse sur le possible et l'impossible.

J'imagine qu'il vous est arrivé d'éprouver une impression de déjà vu. Eh bien, dites-vous que si vous avez parfois le sentiment d'avoir déjà vécu une situation donnée, c'est probablement la vérité vraie. L'interruption du Dessein de l'univers avait verrouillé toute chose dans une position donnée, et le temps et les événements marchaient sur place. Voilà qui aurait pu expliquer les « répétitions » dont nous parlions parfois, Garion et moi. Mais je ne suis pas seulement sujet à l'impression de déjà vu ; il m'arrive aussi d'avoir le pressentiment que les choses vont se reproduire. C'est exactement ce que je pensais, et avec une grande intensité, en approchant de la côte de Sendarie.

C'était un vilain matin du début de l'été. Le soleil jouait à cache-cache avec les nuages dans le ciel mal débarbouillé et il ne faisait pas chaud. Polgara et le jeune prince venaient de monter sur le pont. Elle serrait le petit garçon contre elle dans un geste protecteur et l'avait enroulé dans sa cape bleue lorsque le soleil creva les nuages. Je ne sais pas pourquoi, cette image s'est gravée dans mon esprit et elle se présente à moi, avec une netteté surnaturelle, aux moments les plus inattendus. Je m'en passerais bien, croyez-moi. Pendant plus de mille trois cents ans j'ai vu Polgara se pencher ainsi, avec cette douleur assourdie dans les yeux, sur une longue succession de petits garçons aux cheveux blond cendré. Leur protection n'était pas la seule raison pour laquelle elle avait vu le jour, mais c'était sûrement l'une des plus importantes. Nous mouillâmes l'ancre dans une crique isolée, à deux ou trois lieues au nord de Camaar, et Brand nous emmena à terre avec l'une des barques du vaisseau.

— Camaar est par là, dis-je en tendant le doigt vers le sud.

— Oui, Vénérable Ancien, je sais, répondit-il courtoisement, car Brand était assez bien élevé pour ne pas vous mettre le nez dedans quand vous lui débitiez des évidences. Recrutez un équipage et rentrez à Riva, poursuivis-je. Je vais au Val d'Alorie mettre Valcor au courant

des événements, puis j'irai voir les Drasniens et les Algarois afin de les convaincre de descendre par l'intérieur des terres pendant que vous repartirez vers le sud avec Valcor. J'aimerais prendre la Nyissie en tenailles. Nous nous y retrouverons probablement vers le milieu de l'été.

— C'est le meilleur moment pour faire la guerre, remarqua-t-il, implacable.

— Il n'y a pas de bon moment pour faire la guerre, Brand, mais celle-ci est nécessaire. Il est temps que quelqu'un dise à Salmissra de ne pas fourrer son nez dans les affaires des autres.

— Je trouve que vous prenez tout ça bien calmement, fit-il d'un ton presque accusateur.

— Il ne faut pas se fier aux apparences. Mais je me fâcherai plus tard. Pour le moment, j'ai une campagne à organiser.

— Vous redescendrez avec Valcor ?

— Je ne sais pas encore. De toute façon, nous nous retrouverons à Sthiss Tor.

— Alors, à bientôt.

Puis il s'approcha de Geran et mit un genou en terre devant lui.

— Adieu, Majesté, dit-il tristement. Je ne pense pas que nous nous revoyions jamais.

Le petit garçon avait les yeux gonflés de larmes, mais il se redressa et regarda son Gardien bien en face.

— Au revoir, Brand, dit-il. Je sais que je peux compter sur vous pour veiller sur mon peuple et sur l'Orbe.

C'était un petit garçon courageux, et il aurait fait un bon roi si les circonstances l'avaient permis.

Brand se leva, salua et retourna vers le bord de l'eau.

— Tu veux rentrer au cottage de ta mère ? demandai-je à Pol.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Père. Zedar le connaît et je suis sûre qu'il en a parlé à Torak. Je n'aimerais pas recevoir de la visite, si tu vois ce que je veux dire. J'ai toujours ce manoir, à Érat. J'y serai en sûreté jusqu'à ce que tu rentres de Nyissie.

— Il y a longtemps que tu n'y es pas retournée, objectai-je. La maison s'est peut-être effondrée depuis des années.

— Non, Père. Je lui avais demandé de rester debout.

— La Sendarie a bien changé, Pol, et les Sendariens ne se souviennent même plus des Arendais wacites. Une maison abandonnée ne le reste pas longtemps.

— Les Sendariens ne savent même pas qu'elle existe, m'assura-t-elle. Mes roses y ont veillé.

— Comment ça ?

— J'avais fait planter des tas de roses autour, et si je te disais quelle hauteur un rosier peut atteindre si on l'y encourage, tu ne le croirais pas. Fais-moi confiance, Père. La maison est encore debout, et personne ne l'a vue depuis la chute de Vo Wacune. Nous y serons en sécurité, le petit et moi.

— Enfin, pourquoi pas ? Il sera temps de trouver mieux quand j'aurai réglé le problème de Salmissra.

— S'il y est en sûreté, pourquoi l'en faire partir ?

— Pour assurer sa descendance, Pol. Il faudra qu'il se marie et qu'il ait un fils. Nous risquons d'avoir du mal à trouver une brave fille disposée à attaquer un fourré de ronces à la machette pour parvenir jusqu'à lui.

— Tu pars tout de suite, Grand-père ? me demanda gravement Geran.

Je ne sais pas pourquoi, tous les petits garçons m'appelaient spontanément Grand-père.

Ça devait être un truc qu'ils avaient dans le sang.

— Oui Geran, répondis-je. Tante Pol va s'occuper de toi. J'ai des choses à faire.

— Je suppose que ça ne peut pas attendre ?

— À quoi penses-tu, gamin ?

— J'aurais voulu t'accompagner, seulement je suis trop petit, tout de suite. Si tu pouvais attendre quelques années, je serais assez grand pour tuer Salmissra moi-même.

C'était bien un Alorien.

— Non, Geran. Je vais m'en occuper pour toi. Le temps que tu sois assez grand, Salmissra pourrait mourir de sa belle mort, et ce serait vraiment dommage, hein ?

— Pour ça oui, soupira-t-il. Tu veux bien lui taper dessus une ou deux fois pour moi, Grand-père ?

— C'est promis, gamin.

— Très fort, ajouta-t-il féroquement.

— Ah, les hommes ! marmonna Pol.

— On reste en contact, hein, Pol, repris-je. Maintenant, quittons cette plage. On ne sait jamais, il pourrait y avoir des Nyissiens par ici.

C'est ainsi que Polgara emmena le petit prince endeuillé le long du lac de Sulturn, puis vers Medalia et Érat. Pendant ce temps, je me changeai en faucon et partis à tire-d'aile pour le Val d'Alorie.

Pendant les cent soixante-quinze années qui s'étaient écoulées depuis que Ran Horb II avait fondé le royaume de Sendarie et qu'un ex-cultivateur de rutabagas appelé Fundor était monté sur le trône, les Sendariens n'avaient pas perdu de temps. Ils avaient coupé tous les arbres, ce que je leur ai toujours reproché. Vous trouvez moral, vous, de tuer une chose qui a vécu mille ans, tout ça pour planter des navets ? Mais les Sendariens sont obsédés par l'ordre, et ils adorent les lignes droites. S'ils s'aventuraient à faire une route et qu'une montagne se dresse sur leur chemin, jamais il ne leur serait venu à l'idée de la contourner ; non, ils continuaient tout droit. Les Tolnedrains sont un peu comme ça aussi. Enfin, j'imagine que ça s'explique : les Sendariens sont un curieux mélange de races, alors il ne faut pas s'étonner de retrouver quelques traits de caractère tolnedrain dans leur personnalité.

Ne vous méprenez pas, surtout. J'aime beaucoup les Sendariens. Ils sont parfois un peu rigides, mais je pense que ce sont les gens les plus honnêtes et les plus sensibles du monde. La mixité de leurs origines semble les avoir purgés des obsessions qui infestent les autres races.

(Comment en suis-je arrivé là ? Vous ne devriez pas me laisser digresser ainsi. Nous n'en finirons jamais si je continue comme ça.)

Bref, vu d'en haut, le royaume de Sendarie ressemble à une nappe à carreaux. Je survolai la capitale, Sendar, je poursuivis vers le lac de Seline et j'arrivai à la Barre de Cherek. La « barbe » de Cherek, comme dit un jour un petit futé, jouant sur l'ambiguïté du mot.

La marée reflua dans le golfe de Cherek lorsque je survolai la Barre, et le grand maelström s'en donnait à cœur joie. Il s'efforçait allègrement d'arracher les rochers du fond. Il n'en faut pas beaucoup pour rendre un tourbillon heureux.

Je longeai ensuite la côte est de la péninsule, survolai Eldrigshaven puis Trelheim, et j'arrivai enfin au Val d'Alorie.

La fondation du Val d'Alorie se perd dans la nuit des temps. Je pense qu'il y avait un village dans les environs avant même que Torak ne fende le monde, créant ainsi le golfe de Cherek. Les Cheresques n'en firent une vraie ville qu'après que j'eus divisé l'Alorie. J'imagine que, privé de la majeure partie de son royaume, Garrot-d'Ours avait trouvé là un dérivatif.

Pour être tout à fait honnête, j'ai toujours trouvé le Val d'Alorie un peu sinistre. Le ciel est souvent gris et couvert au-dessus de la péninsule de Cherek. Pourquoi, non, mais *pourquoi* a-t-il fallu qu'ils construisent leur ville en pierre grise ? Je me posai juste au sud de la ville et entrai par la porte qui donnait sur le port. Je me baguenaudai dans les rues étroites où des tas de neige sale s'agglutinaient encore dans les coins à l'ombre, et j'arrivai enfin au palais où on me fit entrer. Je trouvai le roi Valcor en train de faire la fête avec ses comtes dans la salle du trône, laquelle était la plupart du temps transformée en taverne. Par bonheur, j'arrivai au milieu de la journée, de sorte que Valcor n'était pas encore ivre mort. Il était très exubérant, mais ça n'avait rien d'inhabituel. Ivres ou à jeun, les Cheresques sont toujours très exubérants.

— Tiens, Belgarath ! Beugla-t-il du fond de la salle. Venez nous rejoindre !

Valcor était un grand costaud aux cheveux d'un brun poussiéreux et à la barbe foisonnante. Comme beaucoup d'hommes très musclés que j'ai connus, il avait pris du ventre en même temps que de l'âge. Il n'était pas gras, mais ça viendrait. Et roi ou non, il portait une vareuse de paysan sur laquelle on lisait le menu de la semaine.

Je contournai la fosse à feu qui brûlait au milieu de la salle et m'approchai du trône.

— Majesté, dis-je gravement, il faut que je vous parle.

— Mais tout de suite, Belgarath. Prenez un siège et servez-vous : le tonneau de bière est là-bas.

— En privé, Valcor.

— Je n'ai pas de secrets pour mes comtes.

— Vous en aurez un dans trois minutes. Bougez vos miches, Valcor, et trouvez un coin tranquille où nous pourrions parler.

— Vous êtes sérieux, là ? fit-il, un peu surpris.

— La guerre me fait toujours cet effet-là.

J'avais employé ce mot sciemment. C'est l'un des rares mots susceptibles d'attirer l'attention d'un Alorien qui a entrepris de se soûler méthodiquement.

— La guerre ? Où ça ? Contre qui ?

— Je vais vous le dire tout de suite.

Il se leva et m'emmena dans une pièce voisine.

La réaction de Valcor, lorsque j'eus craché le morceau, fut conforme à mes prévisions. Il me fallut un petit moment pour le calmer, mais je finis par le convaincre de cesser de jurer et de réduire le mobilier en rondelles avec son épée juste le temps de m'écouter.

— Je vais parler à Radek et Cho-Ram. Préparez votre flotte et rameutez les clans. Soit je reviendrai en personne, soit je vous ferai prévenir quand vous devrez partir pour le sud. Vous vous arrêterez en passant à l'île des Vents pour prendre Brand et les Riviens.

— Je veux tordre le cou de cette Salmissra de mes propres mains.

— Ça, pas question. Salmissra a insulté l'Alorie tout entière, et c'est ensemble que les Aloriens lui régleront son compte. Je ne tiens pas à ce que vous offensiez Brand, Radek et Cho-Ram en prenant les choses en main personnellement. Vous avez du pain sur la planche, Valcor, alors je vous conseille de dessoûler et de vous y mettre. Je pars pour Boktor. Je reviendrai d'ici quelques semaines.

J'arrivai à Boktor le lendemain matin, vers le lever du jour. Comme il n'y avait pas grand monde, je me posai sur les créneaux du palais du roi Radek. Le garde marqua un certain étonnement, lorsque, en se retournant, il me vit planté à un endroit devant lequel il venait de passer.

— Il faut que je voie le roi, dis-je. Où est-il ?

— Je pense qu'il dort encore. Qui êtes-vous ? Et comment êtes-vous arrivé ici ?

— Belgarath. Ça vous dit quelque chose ?

Il me regarda en hoquetant comme un poisson hors de l'eau.

— Fermez le bec et emmenez-moi voir Radek, dis-je, exaspéré.

J'étais pressé, et je commençais à en avoir marre de voir les gens me regarder en ouvrant des yeux ronds.

Le roi Radek ronflait quand j'entrai dans la chambre du roi. La couche royale était dans un désordre indescriptible, de même que la camarade de sommier royale, une jeune personne aux poumons proéminents qui plongeait sous la couette en me voyant entrer. J'ouvris vivement les rideaux et me retournai.

— Réveillez-vous, Radek ! Hurlai-je. Debout ! Une journée radieuse vous attend !

Il ouvrit les yeux d'un coup. Radek était un homme assez jeune. Il était grand, mince, et il avait le nez crochu. La diversité des nez drasniens m'a toujours fasciné. Silk a le nez tellement pointu que, sous un certain angle, on dirait une cigogne, et le mari de Porenn avait une petite truffe en pied de marmite. Je n'eus guère l'occasion de contempler l'appendice nasal de la jeune personne qui avait disparu sous la couette à mon arrivée. Elle était rapide, et j'avais autre chose en tête, de toute façon.

— Bonjour, Belgarath, fit Radek, imperturbable. Bienvenue à Boktor.

Par chance, c'était un homme intelligent, et beaucoup moins impressionnable que Valcor, de sorte qu'il ne perdit pas de temps à essayer d'inventer de nouveaux jurons quand je lui racontai ce qui était arrivé à Riva. Je ne lui dis évidemment pas que le prince Geran avait survécu au massacre de sa famille. Personne, en dehors de Brand, ne devait le savoir.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il quand j'eus terminé mon histoire.

— Je pense que nous pourrions tous rendre une petite visite à Salmissra, histoire de lui dire deux mots.

— Pas de problème. J'en suis.

— Valcor met sa flotte sur le pied de guerre, si je puis dire, et il ira chercher les Riviens en descendant vers la Nyissie. Quelle distance vos hallebardiers peuvent-ils parcourir en une journée ?

— Vingt lieues, s'il le faut.

— Il le faudra. Réunissez-les et mettez-vous en marche. Descendez par l'Algarie et les montagnes de Tolnedrie. Mais évitez le Maragor. Le coin est encore hanté, et vos hommes ne nous serviraient pas à grand-chose s'ils devenaient dingues. Je vais parler à Cho-Ram. Il vous rejoindra en cours de route. Vous connaissez Beldin ?

— De nom. Et de réputation.

— C'est un nain. Il a une bosse sur le dos et un sale caractère. Vous ne pouvez pas vous tromper. S'il est revenu de Mallorée lorsque vous arriverez au Val, il vous accompagnera. Il y a cinq cents lieues d'ici à Sthiss Tor. Disons qu'il vous faudra deux mois pour arriver à la frontière est de la Nyissie. Tachez de ne pas traîner. La saison des pluies arrive en automne là-bas, et je n'aimerais pas que vous restiez embourbés dans les marécages.

— Comptez sur moi.

— Nous resterons en contact constant, Beldin et moi, afin de coordonner la manœuvre. L'idée générale est de prendre la Nyissie en tenailles. Ne laissez pas échapper trop de Nyissiens, mais veillez à ne pas tous les tuer quand même. Issa serait désespéré, comme Mara, et nous n'avons pas besoin d'une nouvelle guerre entre les Dieux.

— Issa a bien laissé Salmissra tuer Gorek ?

— Mais non. Il était en hibernation ; il ignore tout des agissements de sa servante. Méfiez-

vous, Radek. Issa est le Dieu-Serpent. Ne l'offensez pas ou vous risquez de découvrir en rentrant que la Drasnîe est infestée par les serpents venimeux. Maintenant, battez le rappel et partez pour le sud. Je vais parler à Cho-Ram. Allez, vous pouvez dire à la fille qui s'est terrée sous les couvertures qu'elle peut ressortir, lançai-je en me dirigeant vers la porte. Elle va s'étouffer si elle reste là-dessous. Vous ne pensez pas que vous devriez arrêter de courir la gueuse ?

— Je ne fais de mal à personne, Belgarath.

— Mouais. Eh bien, moi, je trouve que ça commence à bien faire et qu'il serait temps que vous vous casiez. Dénichez-vous une gentille petite femme.

— J'ai tout mon temps, répondit-il. Pour l'instant, j'ai quelque chose à faire en Nyissie.

Je descendis d'un coup d'aile vers l'Algarie où je ne mis pas plus de deux jours à débusquer Cho-Ram. Le chef des Chefs de Clan d'Algarie était assez âgé, et il avait la barbe et les cheveux presque aussi blancs que les miens, n'empêche que je me serais bien gardé de le défier en combat singulier. Il était toujours aussi redoutable au sabre. Je crois honnêtement qu'il aurait pu vous couper les deux oreilles si vite que vous n'auriez pas remarqué leur disparition avant un jour ou deux.

Nous nous installâmes pour bavarder tranquillement dans l'une des maisons roulantes que Pied-Léger avait inventées. Nous étions voisins et bon amis, Cho-Ram et moi, et je n'eus pas besoin de le bousculer comme Valcor et Radek. Il m'écouta attentivement raconter l'assassinat de Gorek et les mesures de rétorsions que nous nous proposons de prendre.

Quand j'eus fini, il se pencha en arrière et j'entendis, dans le silence, le crissement de sa veste de cuir noir.

— Ça va nous amener à violer le territoire tolnedrain, objecta-t-il.

— Tant pis, lançai-je. Je veux connaître le nom de celui qui a poussé Salmissra à faire ça avant qu'il n'ait trop d'avance sur moi.

— C'est peut-être Ctuchik.

— Possible. Mais je préfère entendre les explications de Salmissra avant de mettre le siège devant Rak Cthol. Radek ne devrait pas tarder à vous rejoindre. Attendez-le pour partir. Je retourne au Val. Je vous envoie Beldin s'il est rentré de Mallorée. Sinon, je demanderai aux jumeaux de venir. Si c'est Ctuchik qui a manigancé ça, et s'il est encore en Nyissie, vous aurez besoin de quelqu'un pour vous aider à contrer ses agissements. Je vais plutôt accompagner Valcor et Brand. Les Riviens sont fous de rage et vous connaissez les Cheresques.

— Le monde entier connaît les Cheresques, acquiesça-t-il avec un sourire.

— Réunissez vos clans, Cho-Ram. Radek ne devrait pas tarder. Prenez la tête de son infanterie s'il le faut. Je voudrais que tout le monde soit à Sthiss Tor avant la saison des pluies.

— Ça vaudrait mieux. Les chevaux n'aiment pas patauger dans la boue sous la pluie.

Je repartis aussitôt pour le Val. La chance était avec moi, parce que Beldin était rentré de Mallorée deux jours plus tôt. J'adore les jumeaux, mais ils sont trop gentils pour le genre de mesures que j'envisageais de prendre envers la Nyissie, alors que Beldin sait se montrer cruel lorsque cela se justifie.

À ce stade, je crois utile d'apporter une précision : le meurtre de Gorek et de sa famille m'avait mis en rage, je ne le nie pas. Ils étaient de ma famille, après tout. Mais la campagne que j'étais en train d'orchestrer n'avait pas grand-chose à faire avec la vengeance. C'était plutôt une opération de terrorisme délibéré. Les choses commençaient à être assez compliquées dans le monde pour que les Nyissiens ne se mêlent pas de politique internationale. Ils avaient accès à trop de poisons et de narcotiques à mon goût ; l'invasion

alorienne était à peu près uniquement destinée à convaincre le Peuple-Serpent de rester chez lui et de s'occuper de ses oignons. J'imagine que ça contribue à noircir le tableau en ce qui me concerne, mais je n'y peux rien.

— Et qu'est-ce que tu vas faire si les Murgos décident d'entrer dans la partie ? demanda Beldin lorsque je lui eus exposé ma stratégie.

— Je ne pense pas qu'il faille nous en faire pour ça, répondis-je avec une confiance que j'étais loin d'éprouver. Quel que soit celui qui trône à Rak Goska, c'est Ctuchik qui contrôle le Cthol Murgos, et il sait que le moment de la confrontation avec les Aloriens n'est pas encore arrivé. Il coulera beaucoup d'eau sous les ponts avant. Cela dit, je te conseille, par prudence, d'éviter le territoire des Murgos.

— Tu as une drôle d'idée de la prudence, ricana Beldin. Si je ne peux pas traverser le Cthol Murgos, il faudra que je passe par la Tolnedrie, et je doute que ça plaise beaucoup aux légions.

— Je vais faire un saut à Tol Honeth avant de retourner au Val d'Alorie. Les Vordueux ont retrouvé le chemin du trône, mais Ran Vordue I^{er} ne règne que depuis un an. Je vais lui dire deux mots.

— Tu sais, Belgarath, de quelles bêtises sont capables les gens inexpérimentés.

— Certes, mais ils hésitent généralement avant de commettre l'irréparable. Le temps que Ran Vordue ait arrêté un plan de bataille, tout sera terminé en Nyissie.

— C'est ta guerre, Belgarath, fit Beldin en haussant les épaules. Bon, on se revoit à Sthiss Tor ?

Je filai tout droit vers Tol Honeth et le palais impérial. De faux documents qui faisaient de moi l'envoyé plénipotentiaire des rois d'Alorie me valurent d'être immédiatement introduit en présence de Sa Majesté Ran Vordue, premier empereur de la troisième dynastie de Vordue.

C'était un jeunot aux yeux enfoncés et au visage émacié. Il faisait le chef, vêtu du mantelet doré traditionnel, sur son beau trône de marbre.

— Bienvenue à Tol Honeth, Vénérable Ancien, fit-il cérémonieusement.

Il savait plus ou moins qui j'étais, mais comme la plupart des Tolnedrains, il pensait que mon nom était une sorte de titre héréditaire.

— C'est bon, Ran Vordue, coupai-je sèchement. Abrégeons les formalités et venons-en au fait. Les Nyissiens ont assassiné le roi de Riva et les Aloriens montent une expédition punitive.

— Quoi ? Comment ? Pourquoi ne m'en a-t-on pas informé ?

— Je viens de le faire. Il va y avoir une violation théorique de vos frontières. Je vous conseille vivement de laisser couler. Les Aloriens sont d'humeur belliqueuse, en ce moment. C'est après les Nyissiens qu'ils en ont, mais si vos légions leur barrent la route, ils leur passeront sur le corps. Les Algarois et les Drasniens vont marcher vers le sud à travers les montagnes de Tolnedrie. Je vous suggère de regarder ailleurs à ce moment-là.

— On ne peut pas régler ça pacifiquement avec Salmisra ? suggéra-t-il d'un ton plaintif. J'ai de très bons négociateurs. Ils pourraient obtenir réparation, exiger une compensation...

— Je crains que ce ne soit pas possible, Majesté. Vous connaissez les Aloriens. Ils ne se satisferont pas de demi-mesures. Ne vous mêlez pas de ça.

— Vos Aloriens ne pourraient pas plutôt traverser le territoire Murgo ? Je suis nouveau dans le métier, Belgarath. Si je ne fais rien, on me prendra pour un dégonflé.

— Envoyez des lettres de protestation incendiaires aux rois d'Alorie. Je leur demanderai de vous faire parvenir des excuses officielles quand tout sera fini. Et puis j'ai une autre idée, ajoutai-je. Si vous voulez prendre des mesures efficaces pour impressionner les Honeth et les

Horbite, envoyez vos légions le long de la frontière sud et empêchez tout le monde de passer.

— C'est très futé, Belgarath, mais si vous croyez que je ne vois pas clair dans votre petit jeu, vous vous trompez, fit-il en me regardant entre ses paupières étrécies. Si je boucle cette frontière, vous n'aurez pas besoin de le faire.

Je lui répondis d'un grand sourire.

— Vous ne pouvez pas rester inactif, Ran Vordue. La situation l'exige. Vous devez envoyer vos légions défiler au pas dans une direction ou une autre, ou les Honeth vont vous appeler Ran Vordue au Foie bleuâtre jusqu'à la fin de votre règne. Je vous garantis que les Aloriens ne traverseront pas cette frontière, et les grandes familles de Tolnedrie accepteront peut-être de penser que c'était grâce à votre démonstration de force. Comme ça, nous aurons tous les deux ce que nous voulons.

— Vous me tenez par les couilles, vieillard.

— Ben oui. À vous de décider : vous savez ce qui se prépare, et ce que vous avez intérêt à faire. Oh, encore une chose : quelle est la famille qui commerce le plus avec les Nyissiens ?

— Les Honeth, répondit-il du tac au tac. Ils ont investi des millions en Nyissie. L'effondrement de l'économie nyissienne les mettrait au bord de la ruine..., ajouta-t-il alors qu'un lent sourire, presque pervers, illuminait son visage en lame de couteau.

— Ce serait vraiment navrant, hein ? Je vois que vous commencez à voir le bon côté des choses. Enfin, nous avons tous les deux des choses à faire, alors je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Réfléchissez-y. Je suis sûr que vous prendrez la bonne décision.

Je me fendis d'une jolie courbette et le laissai à ses amusements.

Une de ces tempêtes comme il y en a souvent en été éclata sur la Mer du Ponant et balaya la côte, de sorte qu'il me fallut près d'une semaine pour regagner le Val d'Alorie. Le temps que j'arrive, Valcor avait briqué sa flotte et rassemblé son armée. Beldin, que je contactai, m'informa que les forces algaroises et drasniennes étaient massées à la Forteresse d'Algarie, et marchaient vers le sud. Tout semblait se dérouler comme prévu, de sorte que je lâchai la bride à Valcor et à ses têtes brûlées.

La tempête finit par se calmer et les vaisseaux quittèrent le Val d'Alorie sous un ciel d'un bleu fondamental. Je connus quelques instants de panique au moment du franchissement de la Barre de Cherek, mais en dehors de cela, la traversée jusqu'à l'Île des Vents se déroula sans incident.

La rencontre entre Valcor et Brand, sur le quai, fut très émouvante. Brand avait perdu son roi et Valcor pleurait un roi d'Alorie comme lui, donc son frère. Valcor proposa de vider quelques chopes de bière à sa mémoire, mais j'y mis tout de suite le holà.

— Messieurs, vos libations devront attendre la fin de la guerre, protestai-je sèchement. Radek et Cho-Ram sont déjà dans les montagnes de Tolnedrie et il y a une trotte jusqu'à l'embouchure de la Rivière du Serpent. Faites monter les Riviens à bord et partons.

Nous mîmes le cap sur le sud, passant au large de l'Arendie et de la Tolnedrie, et nous mouillâmes l'ancre devant la Futaie de Vordue. Ran Vordue avait suivi ma suggestion, allez savoir pourquoi, et ses légions patrouillaient le long de la rive nord du fleuve.

Nous attendîmes là pendant quelques jours. Nous n'étions plus très loin du delta de la Rivière du Serpent, mais je ne voulais pas alerter les Nyissiens en restant au mouillage dans leurs eaux territoriales le temps que Radek et Cho-Ram prennent position.

Je venais de monter sur le pont, le matin du troisième jour, lorsque la voix de Beldin retentit dans ma tête.

Belgarath ! Tu dors ?

Non, et ne crie pas comme ça. Je ne suis pas sourd.

Nous sommes en place, mais je voudrais laisser aux hallebardiers drasniens un ou deux jours pour souffler. Nous avons descendu les montagnes à marche forcée.

Il nous faudra quelques jours pour arriver à la Rivière du Serpent, de toute façon. Évite la frontière de la Tolnedrie. Ran Vordue l'a fait fermer, et nous ne voulons pas d'incidents avec les légions.

Comment as-tu réussi ce joli coup ?

Je lui ai fait valoir les avantages de la situation. Envoie une force de frappe vers le sud pour bloquer toute issue de ce côté-là. Je vais faire la même chose ici, et quand les deux colonnes se rencontreront, nous pourrons passer à l'action.

Très bien.

C'est plus ou moins ainsi que les choses se passèrent. Je suis le premier à admettre que les légions tolnedraines nous furent très utiles, même si elles restèrent les bras croisés d'un bout à l'autre.

Les Nyissiens avaient toujours cru que leur jungle les protégerait, mais cette fois, ils se trompaient. Les hallebardiers de Radek étaient au bord de l'épuisement mais nous arrivâmes en Nyissie avant les pluies. Les marécages étaient presque à sec et les arbres étaient parcheminés. Les Nyissiens s'étaient réfugiés dans les bois et nous n'eûmes qu'à les faire brûler autour d'eux. Il paraît que les énormes nuages de fumée que le vent chassa vers le nord embêtèrent beaucoup les Honeth. Ils avaient l'impression de sentir brûler leur argent, ce que les Vordue, les Borune et les Horbite prenaient avec philosophie.

La guerre n'est jamais jolie, mais la campagne alorienne en Nyissie fut particulièrement sordide. La cavalerie algaroise repoussa les Nyissiens devant elle comme un troupeau de vaches affolées, et s'ils essayaient de grimper aux arbres pour leur échapper, les hallebardiers drasniens les embrochaient. Les Cheresques et les Riviens allumaient des feux, et quand les Nyissiens terrifiés essayaient de fuir, les brutes de Valcor les renvoyaient tout simplement dans les flammes. L'horreur de la situation commençait à me soulever le cœur, mais ce n'était pas le moment de tergiverser.

Ce fut bref et terrible. À la fin, il ne restait plus de la Nyissie qu'un désert fumant. Mais nous avons atteint notre but. Des siècles passèrent avant que les Nyissiens n'osent sortir de leur trou, et ça les dissuada très efficacement de se mêler de politique internationale.

La dernière étape de notre plan consistait à encercler Sthiss Tor. Quelques jours plus tard, la ville était prise.

Nous partîmes en éclaireurs, Beldin et moi, et nous arrivâmes au monstrueux palais de Salmissra avec trois longueurs d'avance sur les Riviens assoiffés de vengeance. Nous ne voulions pas courir le risque que quelqu'un tue la Reine des Serpents avant que nous lui ayons posé quelques questions. Nous fonçâmes dans le couloir qui menait à la salle du trône, puis fîmes irruption dans l'immense pièce crépusculaire dont nous refermâmes les portes derrière nous.

Salmissra était seule, abandonnée de tous. Les eunuques du palais avaient fait serment de veiller sur elle, mais la parole d'un eunuque ne pèse pas grand-chose devant la crainte de verser son sang. La Reine des Serpents était, comme d'habitude, alanguie sur le divan qui lui servait de trône et s'admirait dans son miroir comme s'il ne s'était rien passé. Je lui trouvai l'air très vulnérable.

— Bienvenue à Sthiss Tor, Messieurs. Ne vous approchez pas trop, dit-elle d'une voix presque rêveuse, en indiquant d'une main négligente les petits serpents verts peureusement blottis autour de son trône. Mes serviteurs m'ont tous quittée. Seuls mes petits chéris me sont restés fidèles.

Elle avait la langue pâteuse et donnait l'impression d'avoir du mal à fixer son regard.

— Nous n'en tirerons pas grand-chose, marmonna Beldin. Elle est tellement droguée que je ne serais pas étonné de la voir tomber dans les pommes d'un instant à l'autre.

— On va bien voir, répondis-je laconiquement, et j'avancai vers elle, faisant fi des sifflements menaçants des serpents. Les choses ont mal tourné pour toi, n'est-ce pas, Salmissra ? Lançai-je. Tu devais bien te douter que les Aloriens allaient réagir. Qu'est-ce qui t'a pris de faire assassiner Gorek ?

— Ça paraissait une bonne idée, sur le coup, murmura-t-elle.

On frappa lourdement sur la porte barricadée.

— Beldin, débarrasse-moi de ces enthousiastes ! demandai-je.

— Je m'en occupe. Mais n'y passe pas la journée, soupira-t-il, et je sentis qu'il bandait son Vouloir.

— Tu sais qui je suis ? demandai-je à la reine léthargique.

— Évidemment. Tout un rayon de ma bibliothèque est consacré à tes exploits.

— Parfait. Inutile, donc, de perdre du temps en présentations fastidieuses. J'ai parlé avec deux de tes assassins, à Riva. D'après eux, cette monstruosité ne serait pas complètement ton idée. Tu pourrais me fournir des explications ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle avec une indifférence qui me fit froid dans le dos. Il y a un an, un homme est venu à Sthiss Tor. Il avait une proposition à me faire. Une proposition très intéressante, alors je l'ai écouté. Et voilà, Belgarath, c'est à peu près tout.

— Qu'a-t-il pu te proposer pour t'amener à encourir la vengeance des Aloriens ?

— L'immortalité, Vénérable Ancien. L'immortalité...

— Il n'y a pas un homme au monde qui puisse offrir ça, Salmissra.

— L'offre ne venait pas d'un homme. Du moins, c'est ce qu'on m'a fait croire.

— Et qui a pu te faire une proposition aussi ridicule ?

— Le nom de Zedar te dit-il quelque chose, Belgarath ? fit-elle d'un air un peu amusé.

Un certain nombre de choses se mirent en place. C'est ainsi, par exemple, que je compris pourquoi on ne m'avait pas laissé tuer Zedar.

— Si tu commençais par le commencement ? Suggérai-je.

— Ce serait une longue histoire très ennuyeuse, vieillard, fit-elle dans un soupir, et ses paupières retombèrent devant ses prunelles.

À ce stade, je commençai à avoir quelques soupçons.

— Eh bien, tu n'as qu'à la résumer, proposai-je. Elle poussa un nouveau soupir.

— C'est bon, répondit-elle, puis elle regarda autour d'elle. Tu n'as pas l'impression qu'il commence à faire froid ici ? demanda-t-elle avec un petit frisson.

— Finis-en, Belgarath ! lança Beldin d'un ton hargneux. Je ne vais pas pouvoir retenir les Aloriens plus longtemps sans leur faire de mal.

— Ça ne devrait plus être long, répondis-je, puis je me retournai vers la Reine des Serpents. Tu as pris du poison, hein, Salmissra ? Avancai-je.

— Évidemment, acquiesça-t-elle. Je ne suis pas nyissienne pour rien. Tu transmettras mes excuses à tes Aloriens. Je sais qu'ils seront très déçus.

— Qu'est-ce que Zedar t'a dit au juste ?

— Tu commences à me canuler, Belgarath. Enfin... Écoute-moi bien, parce que je n'aurai, peut-être pas le loisir de me répéter. Zedar est venu me trouver. Il prétendait parler au nom de Torak. Il m'a dit que le roi de Riva était la seule chose qui empêchait Torak de s'approprier une chose qu'il convoitait, et qu'il donnerait n'importe quoi à celui ou à celle qui lui permettrait d'arriver à ses fins. La proposition était assez simple. Si je faisais tuer le roi de

Riva, Torak m'épouserait et nous régnerions ensemble sur le monde – et pour toujours, Zedar m'a dit aussi que Torak me protégerait de tes Aloriens. As-tu vu le Dieu-Dragon en venant à Sthiss Tor ?

— Nous avons dû le rater.

— Je me demande ce qui l'a retardé.

— Tu n'as tout de même pas cru cette fable ?

Elle se redressa légèrement et souleva le menton. Elle était vraiment d'une beauté stupéfiante.

— Quel âge me donnes-tu ? demanda-t-elle.

— C'est impossible à dire, Salmissra. Tu prends des drogues qui t'empêchent de vieillir.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. En réalité, j'ai cinquante-sept ans, et aucune de celles qui m'ont précédée n'a dépassé soixante ans de beaucoup. Il y a vingt petites filles, dans la jungle, qui s'exercent à prendre ma place à ma mort. J'ai cru Zedar parce que j'avais envie de le croire. Qui peut se targuer d'avoir fait une croix sur les contes de fées de son enfance ? Je ne voulais pas mourir ; Zedar semblait m'offrir la chance de vivre à jamais. J'en avais tellement envie que j'ai choisi de croire ce qu'il me disait. Au fond, tout est ta faute.

— À moi ? Allons bon ! Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

— Parce que tu as un million d'années, voilà pourquoi. Si une personne peut vivre éternellement, pourquoi pas moi ? Aldur vous a rendus immortels, tes frères et toi. Zedar, Ctuchik et Urvon, qui servent Torak, vivront éternellement, eux aussi.

— Pas si je peux les en empêcher, fit Beldin par-dessus son épaule.

Elle eut un petit sourire et ses yeux prirent un éclat vitreux.

— L'idée de conférer l'immortalité à sa compagne ne semble pas être venue à Issa, alors je n'avais guère plus de trois années devant moi. Zedar le savait, évidemment, et il en a profité pour m'abuser. Je voudrais bien pouvoir lui revaloir ça. Il a obtenu ce qu'il voulait de moi, et tout ce que j'ai eu en échange, c'est une tasse de poison puant.

Je parcourus la pièce du regard pour m'assurer que personne n'était caché dans un coin.

— Zedar n'a rien obtenu, Salmissra, dis-je tout bas. Tes assassins ont raté quelqu'un. La descendance de Riva est assurée.

Elle me regarda un moment en ouvrant de grands yeux, et elle éclata de rire.

— Tu es vraiment un merveilleux vieillard, fit-elle avec chaleur. Tu vas tuer Zedar ?

— Sûrement, répondis-je.

— Alors, avant de le tuer, tu voudras bien lui dire que le survivant dont tu viens de me parler est mon dernier cadeau ? C'est une assez piètre vengeance, mais c'est tout ce qui reste à une vieille femme mourante.

— Zedar t'a-t-il dit ce que Torak prévoyait de faire après la mort du roi de Riva ? demandai-je.

— Nous n'en avons pas parlé, murmura-t-elle, mais ça ne devrait pas être difficile à deviner. Maintenant qu'il se croit débarrassé du Gardien de l'Orbe, il va probablement te rendre visite d'ici peu. Je voudrais bien être là pour voir la tête qu'il fera en apprenant que le stratagème de Zedar n'a pas marché.

Sa tête retomba, et ses yeux se refermèrent.

— Elle est morte ? demanda Beldin.

— Elle ne vaut guère mieux.

— Belgarath ? fit-elle d'une voix réduite à un murmure.

— Oui ?

— Venge-moi, tu veux bien ?

— Tu as ma parole, Salmissra.

— Pas Salmissra, je t'en prie, Vénérable Ancien. Jadis, quand j'étais petite fille, on m'appelait Illessa. J'aimais beaucoup ce nom. Puis les eunuques du palais sont venus dans mon village. Ils m'ont regardée, enlevée à ma mère, et m'ont dit que, dorénavant, je m'appellerais Salmissra. J'aurais bien voulu continuer à être Illessa, mais on ne m'a pas laissé le choix : je devenais l'une des vingt Salmissra de douze ans, ou c'était la mort. Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mon vrai nom ?

— C'est un beau nom, Illessa, lui dis-je gentiment.

— Merci, Vénérable Ancien. Il y a des moments où je regrette...

Elle poussa un long soupir frémissant. Nous ne sûmes jamais ce qu'elle voulait dire. Elle était morte avant.

— Alors ? fit Beldin.

— Alors quoi ?

— Tu ne la frappes pas ?

— Pourquoi voudrais-tu que je fasse une chose pareille ?

— C'est ce que tu as promis au prince Geran, non ?

— Il y a des promesses qu'on ne peut pas tenir, Beldin.

— Sentimental, va ! Renifla-t-il. Elle s'en fiche, maintenant.

— Pas moi.

Je téléportai les petits serpents verts à l'autre bout de la salle du trône, montai sur l'estrade et disposai le corps de la Reine des Serpents sur son divan, dans une position aussi digne que possible.

— Dors bien, Illessa, murmurai-je en lui tapotant doucement la joue, puis je redescendis de l'estrade. Allons, Beldin, dis-je entre mes dents. J'ai horreur de l'odeur des serpents.

CHAPITRE XXXIV

Vous êtes déçus, n'est-ce pas ? Vous attendiez une description croustillante des sévices que j'allais infliger au cadavre de la Reine des Serpents. Eh bien, je suis assez bon conteur, alors si c'est le genre de détails qui vous intéresse, je devrais arriver à vous donner satisfaction. Mais quand vous serez assouvis, je parie que vous, aurez un peu honte de vous.

En réalité, je ne suis pas très fier de ce que nous avons fait en Nyissie. Si j'avais été fou de rage et assoiffé de vengeance, la façon dont nous avons dévasté le pays aurait été compréhensible. Peut-être pas spécialement estimable, mais au moins compréhensible. Seulement je fis tout ça de sang-froid, ce qui rend la chose assez monstrueuse, vous ne trouvez, pas ?

Sans doute aurais-je dû me douter que c'était Zedar qui tirait les ficelles depuis le début. C'était trop subtil pour être un coup de Ctuchik. Chaque fois que j'éprouve des remords en pensant au sort que j'ai réservé à Zedar, je n'ai qu'à évoquer la longue liste de ses crimes, et la façon dont il a manœuvré Illessa pour lui faire tuer Gorek et dont il l'a ensuite livrée aux Aloriens, figure en haut de la liste.

Mais trêve de justifications vaseuses. Les Aloriens vandalisaient joyeusement la ville quand nous ressortîmes du palais, Beldin et moi. La plupart des maisons étaient en pierre, car le bois pourrit assez vite dans les régions tropicales, marécageuses. Les Aloriens avaient mis le feu à tout ce qui brûlait et démolissaient maintenant le reste à coups de bélier. Des flammes orangées dansaient lascivement partout et des nuages de fumée noire, étouffante, envahissaient les rues. Je regardai autour de moi avec amertume.

— C'est ridicule ! dis-je. La guerre est finie. Ils n'ont pas besoin de faire ça.

— Laisse-les s'amuser, répondit Beldin avec indifférence. Nous sommes venus ici pour détruire la Nyissie, pas vrai ?

— Et que mijote Torak ? Grommelai-je. Nous n'avons guère eu le temps d'en parler quand je suis repassé au Val.

— Torak est toujours à Ashaba...

Un Cheresque hurlant, vêtu de peau d'ours malgré la chaleur étouffante, passa devant nous en courant, une torche à la main.

— Je crois que je devrais aller dire deux mots à Valcor, marmonnai-je. Le culte de l'Ours mourait d'envie d'investir les royaumes du Sud depuis vingt-cinq siècles. Maintenant qu'ils sont là ils pourraient bien décider de passer à des choses plus sérieuses. La situation est-elle calme à Mal Zeth ? Je veux dire, font-ils des préparatifs ?

Beldin partit de son vilain rire de hyène et se gratta vigoureusement une aisselle.

— L'armée est en révolution, répondit-il, hilare. Ils ont un nouvel empereur qui secoue le cocotier. Mais Torak ne mobilise pas. Il ne sait rien de tout ça. J'espère que Zedar s'est trouvé un terrier très profond où se cacher, ajouta-t-il, le regard perdu dans une rue enfumée, où les flammes jaillissaient par les fenêtres. N'a-Qu'un-Œil pourrait réagir avec une certaine acrimonie en apprenant ce qui s'est passé.

— Il sera temps de s'en préoccuper le moment venu. Tu veux ramener les Aloriens chez eux ?

— Pas spécialement. Pourquoi ?

— Ça ne te prendrait pas si longtemps, Beldin, et j'ai autre chose à faire.

— Ah bon ? Et quoi donc ?

— Je pense que j'ai intérêt à retourner au Val et à me plonger dans le Codex Mrin. Si Torak

décide d'exploiter la situation, je préfère être prévenu de ce qui nous attend. Dans ce cas, il s'agirait d'un de ces Événements, et il devrait, en être question dans le Codex Mrin.

— Possible, mais encore faudrait-il que tu arrives à y comprendre quelque chose. Et si on laissait les Aloriens repartir tout seuls ?

— Je tiens à être sûr qu'ils rentrent bien chez eux. Il faut que quelqu'un veille à ce que le culte de l'Ours quitte le Sud. Dis à Brand ce qu'Illessa nous a révélé. Laisse-lui entendre que nous allons nous occuper de Zedar. Mais reste dans le vague, question délai.

— Tu vas voir Pol avant de rentrer au Val ?

— Elle est assez grande pour se débrouiller toute seule.

Il me jeta un long regard en coulisse.

— Tu es fier d'elle, hein ?

— Évidemment.

— Tu n'as jamais pensé à le lui dire ?

— Pour gâcher mille années de chamailleries ? Un peu de sérieux, Beldin. Arrête-toi au Val avant de retourner en Mallorée. Il se pourrait que j'arrive à tirer quelques indices utiles du Codex Mrin, d'ici là.

Je le laissai planté sur les marches du palais et quittai la cité à feu et à sang pour m'engager dans la jungle. Je trouvai une clairière, montai sur une butte et me changeai en faucon. J'avoue que je commençais à apprécier cette forme.

Il n'était pas particulièrement agréable de survoler la jungle, avec toute cette fumée, alors je montai au-dessus des nuages. Je savais que le pays était à feu et à sang, bien sûr, et j'avais moi-même traversé des zones calcinées en allant à Sthiss Tor, mais je pense que je n'avais pas vraiment réalisé l'étendue du désastre jusqu'à ce que je me retrouve à une demi-lieue d'altitude environ. Je découvris que la Nyissie tout entière était en flammes.

Dès mon retour au Val, je racontai aux jumeaux ce qui s'était passé en Nyissie. De grosses larmes compatissantes brillèrent dans leurs yeux quand je leur décrivis les derniers instants d'Illessa. Les jumeaux peuvent parfois être d'un sentimentalisme écœurant.

Oh, ça va. Moi aussi, j'ai éprouvé de la compassion pour elle. Et alors ? Zedar avait piégé Illessa et l'avait lâchée comme une vieille chaussette. Évidemment qu'elle m'inspirait de la pitié. Réfléchissez un peu, pour une fois.

Je passai les semaines suivantes dans l'examen du Codex Mrin. Je suis assez fier de la maîtrise de la situation dont je fis preuve en cette occasion. Pas une seule fois je ne lançai ces stupides parchemins par la fenêtre.

Le nœud du problème, je l'ai déjà dit, tenait au fait que le Codex Mrin saute d'un Événement à l'autre sans aucune logique. En me débattant au milieu de toutes ces incohérences, je commençai à me dire que l'ami de Garion n'avait pas fait un choix très judicieux en prenant ce Bormik pour porte-parole. Il n'avait aucune notion du temps. Il vivait dans un éternel présent, et les paroles de la Nécessité étaient entrelardées de « maintenant », de « lors que » et autres « or donc, le jour viendra » mélangés comme dans une ratatouille.

Par pur hasard, je tombai sur une solution possible. J'avais repoussé le Codex Mrin dans un sursaut de dégoût et repris le Codex Darin dans l'espoir de m'éclaircir les idées. Bormik était dingue, mais au moins il connaissait la différence entre hier et demain. Je ne lisais pas vraiment, je pense ; je me contentais de dérouler le parchemin et de le regarder. La fille de Bormik avait fait d'assez bonnes copies des pattes de mouches de ses scribes, et elle avait une belle écriture. Ses lettres étaient gracieuses, les lignes harmonieusement équilibrées. Les copistes de Cou-d'Aurochs auraient été bien inspirés d'en prendre de la graine. Le Codex Mrin était plein de pâtés, de ratures et de lignes surchargées. Un gamin de douze ans qui

commençait à écrire aurait fait mieux. Soudain, mon regard tomba sur un passage familier : « Point ne succombera à la consternation, car le roi de Riva reviendra. »

Je posai rapidement quelques livres aux coins du parchemin pour marquer l'emplacement de la citation. C'est l'une des raisons pour lesquelles je n'aime pas les parchemins : sitôt qu'on les lâche, ils se réenroulent tout seuls.

Je repris le Codex Mrin et le parcourus jusqu'à ce que j'arrive au passage dont je croyais me souvenir. « Or donc, disait-il, tout semblera perdu, mais sache maîtriser ton chagrin, car le roi de Riva reviendra. »

Ils n'étaient pas identiques, mais au moins très proches. Je regardai les deux passages et je sentis un poids tomber sur ma poitrine. Une perspective assez horrible s'offrait à moi. J'avais réussi à trouver une certaine cohérence dans le Codex Mrin, mais à cette seule idée, je me sentais écrasé par l'ampleur de la tâche. Il y avait des passages correspondants dans les deux documents. Le Codex Mrin ignorait la chronologie, tandis que l'autre la respectait. Pour trouver une séquence de temps cohérent dans le Codex Mrin, je n'avais qu'à compiler une sorte de concordance comparative.

Puis mon regard s'arrêta sur la ligne suivante du Codex Mrin : « Ma confiance t'était acquise, Vénérable et Bien-aimé. Je savais que la solution finirait par t'apparaître. Avec le temps. »

Ça confirmait ma découverte, même si ce n'était guère aimable et déférent. La Nécessité – qui connaissait le passé, le présent et l'avenir – savait que je finirais par venir à bout de l'énigme. Cette remarque finaude n'était là que pour attirer mon attention sur ce fait afin qu'il ne m'échappe pas. Elle me croyait vraiment stupide.

À propos, Garion, la prochaine fois que ton ami te rendra visite, tu voudras bien lui dire que j'ai su tirer parti de ses petites astuces. À quoi bon me creuser la tête afin de donner un sens à ce charabia incompréhensible que nous appelons le Codex Mrin, alors qu'il l'avait saupoudré de ces notations évidentes ? Je ne suis pas du genre à me récrier vertueusement quand je peux laisser quelqu'un d'autre faire mon boulot à ma place. « Rira bien qui rira le dernier. » Tu lui diras juste ça, de ma part. Je suis sûr qu'il ne t'en voudra pas. Il a un sens de l'humour à tout casser.

Je retournai au passage du Codex Darin qui faisait plus ou moins écho à l'avertissement du Codex Mrin dont la lecture nous avait incités à partir pour l'île des Vents, Pol et moi, et je me remis au travail. Ça n'allait pas vite, parce que je devais virtuellement mémoriser le Codex Mrin. Le Codex Darin ne fournissait, en général, qu'un bref résumé des événements tandis que le Codex Mrin avait tendance à broder dessus. Certains mots-clés reliaient l'un et l'autre, et après avoir rapproché un certain nombre de ces passages, je devins un peu meilleur à cet exercice. Je mis au point un système de marques et d'index que je plaçais en marge pour relier les passages correspondants. Quand j'avais trouvé une concordance, je ne voulais pas risquer de la perdre. J'en vins, en avançant dans mon travail, à me dire que le Codex Darin n'était qu'une carte du Codex Mrin. Aucun des deux n'était très utile pris isolément ; il fallait les rapprocher pour que le message commence à émerger. Ça m'imposait une tâche minutieuse, complexe, mais ça garantissait de façon presque infaillible que personne ne tomberait accidentellement sur une information qui ne le regardait pas.

Je m'escrimais ainsi depuis près d'un an quand Beldin revint au Val.

— Tu as réussi à ramener les Aloriens chez eux ? demandai-je lorsqu'il arriva en traînant la patte dans la pièce du haut de ma tour.

— Ça n'a pas été tout seul, acquiesça-t-il. Tu avais raison pour le culte de l'Ours. Ils se sont fait tirer l'oreille pour quitter le Sud. Tu ferais mieux de tenir Valcor à l'œil. Il n'est pas

franchement adepte du culte, mais il serait plutôt sympathisant de ces illuminés. Radek et Cho-Ram ont tout de même réussi à lui remettre un peu de plomb dans la cervelle.

— Les adeptes du culte n'ont pas de cervelle, Beldin.

— Ils ne sont pas suicidaires pour autant. Radek et Cho-Ram ont fait enchaîner tous les adeptes du culte qu'ils ont trouvés dans leurs rangs et les ont renvoyés chez eux manu militari. Les Cheresques ont beau être des sauvages, ils ne font pas le poids tout seuls devant les légions. Une fois que les Drasniens et les Algarois sont partis, Valcor n'avait pas le choix ; il était bien obligé de regagner ses pénates.

— Brand a-t-il pris parti ?

— Il était complètement d'accord avec Radek et Cho-Ram. Il a des responsabilités chez lui, et il n'avait pas envie de se retrouver impliqué dans une guerre en bonne et due forme si loin au sud. Tu avances ? demanda-t-il avec un mouvement de menton vers les parchemins étalés sur ma table.

— Un peu. Mais c'est long.

Je lui expliquai le système de concordances que j'avais mis au point.

— Quelle ingéniosité ! remarqua-t-il.

— Merci.

— Je ne parle pas de ta trouvaille, Belgarath ; c'est l'astuce de la Nécessité qui me laisse tout ébaubi.

— C'est moins facile que ça n'en a l'air. Tu ne me croirais pas si je te disais le temps qu'il m'a fallu pour rapprocher ces passages.

— Tu en as parlé aux jumeaux ?

— Ils ont autre chose à faire.

— Ça pourrait peut-être attendre : Je pense que c'est plus important.

— J'arriverai bien à m'en sortir, Beldin.

— Ma parole, on dirait de la jalousie professionnelle ! Tu sais, vieux frère, une prophétie n'est pas une prophétie si on n'arrive à la déchiffrer qu'après les faits. Les jumeaux n'ont qu'un seul esprit dans deux corps, pas vrai ?

— Mouais. Je crois qu'on peut dire ça.

— Eh bien, toi, pour essayer de rapprocher deux fragments de texte qui te semblent similaires, tu es obligé de remonter sans arrêt en arrière. Ils n'y seraient pas obligés, eux. Beltira n'aurait qu'à lire le Codex Darin, Belkira le Mrin, et quand ils tomberaient sur deux passages correspondants, ils le sauraient tout de suite. À eux deux, ils pourraient abattre en quelques minutes un travail qui te prendrait plusieurs jours.

J'encaissai le coup.

— Tu as raison ! Je n'y avais pas pensé.

— C'est ce que je vois. Laisse donc ça aux jumeaux et investis-toi plutôt dans des tâches à ta portée, comme de couper du bois ou faire des trous dans le jardin. Tu es allé voir Pol ?

— J'étais trop occupé. Il t'a vraiment fallu un an pour ramener les Aloriens chez eux ?

— Nan. J'ai fait un saut en Mallorée pour voir si ça commençait à bouger.

— Alors ?

— Alors, rien pour le moment. Torak n'est peut-être pas encore au courant de ce qui s'est passé à Riva. Allons chercher Pol. Je pense que nous devrions faire le point avant que je retourne établir ma résidence à Mal Zeth.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. J'ai déjà réussi à recueillir des indices sur les quelques siècles à venir en rapprochant les passages concordants des deux prophéties. Je doute qu'il arrive quoi que ce soit d'important avant un bon moment, mais il ne serait peut-

être pas mauvais d'y réfléchir ensemble. Il se pourrait que des choses m'aient échappé.

— À toi ? Pas possible.

— Arrête de faire de l'esprit, Beldin. Je ne suis pas d'humeur à rire. Confions la concordance aux jumeaux et allons à Érat parler à Pol.

Les jumeaux comprirent tout de suite la notion de concordance, et Beldin avait raison : à deux, ils avanceraient beaucoup plus vite que moi tout seul. Puis Beldin reprit la forme du faucon à bande bleue qu'il aimait tant, je me changeai moi aussi en faucon – un faucon beaucoup plus banal –, et nous partîmes pour le centre de la Sendarie où vivait Polgara.

Je ne sais pas si vous connaissez ce vieux conte de fées où il est question d'une princesse recluse dans un château solitaire, au milieu d'un fourré de ronces. Le manoir de Pol ressemblait beaucoup à ça, sauf qu'il était entouré de roses. Les rosiers n'avaient pas été taillés depuis des siècles. Les tiges étaient grosses comme des troncs d'arbres, hérissés d'épines de quatre pouces de long et si bien entrelacées que personne n'aurait pu entrer sans s'arracher la peau. Comme la maison était complètement invisible du dehors, il était peu probable que quelqu'un s'y aventure, de sorte que Pol pouvait être tranquille : elle ne risquait pas d'être dérangée.

Nous nous posâmes sur le seuil de sa porte, reprîmes forme humaine, et je frappai à la porte, éveillant des échos dans toute la maison.

Au bout de quelques instants, j'entendis la voix de Pol, derrière la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi, Pol. Ouvre-moi.

Elle portait un tablier, un mouchoir noué sur la tête, et tenait un balai dont les poils étaient entourés d'un chiffon couvert de toiles d'araignée.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Beldin.

— Je fais le ménage.

— À la main ? Pourquoi ne le fais-tu pas par l'autre moyen ?

— C'est ma maison, mon Oncle. Je la nettoie comme ça me chante.

Il secoua la tête.

— Tu es vraiment bizarre, Polgara. Tu passes des siècles à apprendre la façon de venir à bout des corvées sans te fatiguer et tu refuses de t'en servir.

— C'est une question de principe, mon Oncle. Mais tu n'as pas de principes, alors tu ne peux pas comprendre.

Il la gratifia d'une révérence outrancière.

— Un point pour toi, Pol, répondit-il. Et ça dirait-y à cette grande dame d'offrir l'hospitalité d'sa splendid' demeure à deux vieux voyageurs épuisés ? demanda-t-il avec cet accent exaspérant qu'il prenait parfois.

Sa tentative d'humour fut perdue pour Pol.

— Qu'est ce que vous voulez, tous les deux ? demanda-t-elle d'un ton assez hargneux.

— Voilà, Pol, commençai-je, on organise une petite réunion de famille au Val. Ça ne serait pas la même chose sans toi.

— C'est hors de question.

— Ne fais pas d'histoires, Polgara, reprit Beldin. C'est important. Nous avons besoin de toi. Il passa devant elle et entra dans la demeure.

— Vous vous êtes frayé un chemin à la machette jusqu'à ma porte ?

— Non, répondit-il. Nous sommes venus par la voie des airs.

Je regardai autour de moi. Il régnait une lumière crépusculaire dans le hall, parce que toutes les fenêtres de la maison disparaissaient derrière les roses, mais on voyait le sol de

marbre poli comme un miroir et les lambris de bois ciré à mort.

— Tu commences seulement à faire le ménage, Pol ? lui demandai-je.

— Non, nous nous y sommes mis tout de suite en arrivant, Geran et moi. Nous en sommes au troisième étage.

— Tu veux dire que tu as réduit le prince héritier du trône de Riva en esclavage ? C'est très démocratique, Pol, mais je me demande si c'est vraiment la chose à faire.

— Ça ne peut pas lui faire de mal, Père. Et puis il faut bien qu'il se remue.

Sur ces entrefaites, Geran descendit prudemment l'escalier. Il portait une tunique de paysan couverte de poussière et il tenait une épée. Ce n'était pas une très grande épée, mais il la brandissait comme s'il savait s'en servir.

— Grand-père ! S'exclama-t-il en me voyant, et il dévala l'escalier en courant. Tu as tué Salmissra ? demanda-t-il avec avidité.

— Elle était morte la dernière fois que je l'ai vue, répondis-je d'un ton évasif.

— Et tu l'as frappée pour moi, comme je te l'avais demandé ?

— Pour ça, oui, gamin, intervint Beldin, volant à mon secours. Pour ça, oui !

Geran regarda le nain difforme avec un peu d'appréhension. Pol s'empessa de faire les présentations.

— C'est Oncle Beldin, Geran.

— Tu n'es pas grand, toi, alors, remarqua Geran.

— Ça présente certains avantages, gamin, rétorqua Beldin. Par exemple, je ne me cogne presque jamais la tête sur les branches basses.

Geran éclata de rire.

— Il me plaît, lui, Tante Pol.

— Ça te passera vite.

— Pas de médisance, Pol, protesta Beldin. Laisse-le se faire une opinion par lui-même.

— Je pense que nous devrions inclure Brand dans notre petite réunion au sommet, dis-je. Nous avons beaucoup de sujets à aborder, et Brand est chargé de veiller sur l'Orbe ; autant qu'il sache ce qui l'attend.

— Le savons-nous vraiment, Père, ce qui nous attend ? soupira Pol.

— Figure-toi, ma p'tite chérie, qu'un vieux brigand d'père si futé a réussi à trouver l'moyen d'tirer qu'et'chose du Codex Mrin.

— Il me plaît vraiment. Tante Pol, dit Geran en gloussant.

— C'est bien ce que je craignais, soupira-t-elle. J'espère que tu ne te laisseras pas gagner par son mauvais exemple.

— Tu vas rentrer au Val avec Pol, dis-je à Beldin. À vous deux, vous devriez arriver à surmonter tous les problèmes posés par les seconds couteaux de Torak, lequel est en voie de pétrification à Ashaba. Je vais chercher Brand et nous allons nous mettre au boulot.

Puis je sortis, me changeai en oiseau et allai chercher Brand à l'île des Vents.

Il nous fallut trois semaines pour regagner le Val, surtout parce que aucun individu sensé ne se serait risqué à traverser l'Ulgolande. Lorsque nous arrivâmes, ils avaient commencé sans nous. Les jumeaux avaient repris le travail à l'endroit où je l'avais laissé et ils avaient bien avancé.

— Il ne se passe apparemment pas grand-chose au cours des prochains siècles, dit Beltira. Les prophéties semblent se concentrer sur les événements de Mallorée. Mais vous avez peut-être faim ? Si ça vous dit, nous pouvons vous préparer quelque chose, Pol et moi.

— Je mangerais bien un morceau en attendant le dîner, répondis-je.

Pol se leva et alla dans le coin cuisine. Je regardai le prince Geran. Il était tranquillement

assis sur une chaise, un peu en retrait. C'est une attitude que j'ai remarquée chez tous les membres de la famille, génération après génération. Il y a des enfants qui s'efforcent d'attirer l'attention générale, tandis que d'autres, comme la longue lignée de petits garçons qui ont précédé Garion, sont tellement effacés que c'est à peine si on les remarque. Ils observent, ils écoutent, mais ils n'ouvrent pas la bouche. C'est une grande qualité. On n'apprend pas grand-chose quand on fait marcher sa langue. Il était vêtu comme un petit paysan. Polgara faisait toujours en sorte que les héritiers du trône de Riva passent aussi inaperçus que possible.

— Il y a autre chose, ajouta Belkira. La Troisième Ère a pris fin. Nous sommes maintenant dans la Quatrième Ère. Un Dal est allé à Ashaba et, à la minute où il a posé les yeux sur Torak, la Troisième Ère a pris fin.

— C'est un soulagement, notai-je.

— Comment ça ?

— Ça veut dire que tout le monde a reçu ses instructions. La Troisième Ère devait être l'Ère des Prophéties. Si elle est achevée, c'est qu'on nous a dit ce qui devait arriver et ce que nous devons faire. Rien d'autre ne viendra bouleverser le déroulement des événements. Que s'est-il passé de si intéressant en Mallorée ?

Il prit son exemplaire du Codex Mrin, vérifia la concordance et déroula le parchemin jusqu'à un certain repère.

— Le Codex Darin dit simplement qu'un homme assurera sa domination sur toute la Mallorée. Et voilà ce que dit le Codex Mrin : « Or donc il adviendra que les peuples échangeront leurs enfants dans les Royaumes du Levant. L'un de ces enfants accèdera au trône d'un royaume par le mariage, et il dominera les autres par la menace ou par la force. De ce qui était jadis divisé il ne fera plus qu'un. Et ce faisant, il ouvrira la voie à certain Événement qui se déroulera sur le Territoire du Dieu-Taureau. » Nous en sommes restés là, ou à peu près.

— Quel rapport avec ce qui nous intéresse ? demandai-je.

— Le jeune homme dont il est question ici est un Angarak appelé Kallath, qui a beaucoup fait parler de lui en Mallorée, expliqua Beldin. Les Angaraks et les Melcènes se regardaient en chiens de faïence depuis longtemps. Les Angaraks étaient plus nombreux, mais les Melcènes disposaient d'une cavalerie d'éléphants. Personne ne voulait la guerre. L'échange d'enfants était une idée melcène. Il s'agissait de favoriser la compréhension entre les deux peuples. Quand Kallath avait une douzaine d'années, il a été envoyé dans une île de Melcénie et il a grandi dans la famille du ministre des Affaires étrangères de l'empire. À la cour, il a rencontré la fille de l'empereur, et ils se sont mariés. Ce qui faisait techniquement de Kallath l'héritier du trône de Melcénie. Il était ambitieux, et c'était un Angarak, si bien que les autres prétendants ont commencé à avoir des accidents mortels. Kallath était aussi le plus jeune membre de l'état-major angarak à Mal Zeth, et le gouverneur général de la région militaire de Delchin, en Mallorée orientale. Il avait un semblant de capitale à Maga Renn, tout près de la frontière melcène, et une base de pouvoir en territoire angarak. Si quelqu'un pouvait unifier toute la Mallorée, c'était bien lui.

— Et c'est évidemment ce qui s'est passé, nota Brand.

— Excusez-moi, intervint poliment le prince Geran. Qu'est-il censé arriver en Arendie ?

— Un Événement, Votre Altesse, répondit Beltira.

— Quel genre d'événement ?

— C'est le mot que le Codex utilise pour désigner une rencontre entre l'Enfant de Lumière et l'Enfant des Ténèbres.

— Une bataille ? demanda le jeune Alorien, et son regard s'illumina.

— Parfois, répondis-je, mais pas forcément. J'ai participé à l'un de ces Événements, et nous n'étions que deux.

Polgara qui s'affairait dans la cuisine n'en manquait pas une miette.

— Il est étrange que ce Kallath se soit manifesté si récemment, fit-elle d'un ton songeur en s'essuyant les mains sur son tablier. J'imagine que ce n'est pas une coïncidence, hein ?

— C'est peu probable, en effet, répondis-je.

— Excusez-moi à nouveau, je vous prie, reprit le prince Geran de ce ton réservé, mal assuré. Si nous arrivons à l'un de ces événements dont vous parlez, Torak devrait le savoir aussi, n'est-ce pas ?

— C'est inévitable, convint Beldin.

— Nous n'avons donc aucun moyen de le prendre par surprise ?

— Pas vraiment, en effet, confirma Beltira. Nous sommes plus ou moins guidés par nos instructions.

— Vous savez ce que je pense ? poursuivit Geran. Eh bien, je crois que ce qui est arrivé à ma famille n'a aucun rapport avec l'Orbe, avec l'endroit où elle se trouve ou avec celui qui la garde. Ce Kallath faisait une chose que Torak tenait à voir se produire. Il sait que nous sommes au courant, à cause de ces prophéties. Nous avons essayé d'empêcher Kallath d'agir, alors Torak a chargé Zedar de faire quelque chose pour détourner notre attention. Vous avez tous couru en Nyissie pour punir Salmissra d'avoir tué ma famille, ce qui laissait Kallath – ou son successeur – libre d'achever ce que voulait Torak. Tuer ma famille n'était que... qu'un...

Il s'interrompit comme s'il cherchait le terme exact.

— Une diversion, avança Belkira. Tu sais, Belgarath, je me demande si ce gamin n'a pas mis le doigt sur quelque chose d'important. Zedar nous connaît aussi bien que nous le connaissons. Il savait comment nous réagirions au meurtre de Gorek et de sa famille. Des manœuvres cruciales se déroulaient en Mallorée, et vous étiez en Nyissie à ce moment-là, Beldin, les Aloriens et toi. Torak a profité de ce que nous regardions tous dans la même direction pour mener ses projets à bien, ni vu ni connu...

Beldin étouffa un juron.

— Ça colle, Belgarath ! C'est Torak tout craché, et ça ressemble encore plus à Zedar. Comment avons-nous pu être assez stupides pour ne pas nous en rendre compte ?

— C'est un don que nous avons, répondis-je d'un ton sinistre. Je pense que nous nous sommes fait avoir. Félicitations, prince Geran. Vous avez trouvé la réponse à une question qui nous tenaillait depuis des semaines. Comment la solution vous est-elle apparue si vite ?

— Le mérite en revient à mes précepteurs, Grand-père, répondit-il modestement. Ils avaient commencé à m'apprendre l'histoire avant que les Nyissiens ne tuent ma famille. Ils m'avaient parlé de certaines des choses qui s'étaient passées en Tolnedrie. Si j'ai bien compris, les Vordue et les Honeth étaient passés maîtres dans ce genre de stratagèmes.

— C'est un vrai petit génie ! S'émerveilla Beltira. Il a réussi à rapprocher tous les faits en un clin d'œil !

— Oui, et nous avons intérêt à le protéger, ainsi que ses descendants, ajouta Polgara, et je reconnus le tranchant familier de sa voix. Zedar espérait peut-être éteindre la lignée de Riva par cet assassinat, mais les Oracles ashabènes ont manifestement prévenu Torak qu'il avait raté son coup.

— Cela veut-il dire que mon prince devra vivre caché jusqu'à la fin de ses jours ? demanda Brand.

— Tout semble l'indiquer, en effet, répondit Beldin.

— Et qui veillera sur lui ?

— Ça, Brand, c'est mon travail, répondit Polgara en enlevant son tablier.

Il se passa alors une chose assez exceptionnelle.

Acceptes-tu librement cette responsabilité ? demanda la voix d'Aldur.

Nous nous retournâmes tous d'un bloc, mais il n'y avait personne. Seule sa voix était là. Sa voix, et une étrange lueur bleue.

Polgara comprit aussitôt la portée de la question.

L'élément de choix conscient a toujours été crucial dans la réalisation de nos tâches. J'admets que je fais parfois les choses sans m'en rendre compte, mais il arrive toujours un moment où je suis amené à faire un choix. Pol était confrontée à l'un de ces choix, et elle le savait. Elle traversa la pièce du haut de ma tour et posa la main sur l'épaule de Geran.

— Je l'accepte librement, ô Maître, répondit-elle fermement. À compter de ce jour, je protégerai et guiderai la lignée de Riva.

À l'instant où elle prononça ces paroles, il y eut comme un déclic dans ma tête. Je connaissais cette sensation. Le choix de Pol était l'une de ces choses prévues de toute éternité. Je ne sais pas très bien pourquoi, j'éprouvai une soudaine envie de faire des bonds en poussant de grands cris de joie.

Rétrospectivement, je me rends compte que le choix de Pol était l'un, de ces Événements récurrents. Son choix finit par mener à Garion, et Garion donna à son tour Essaïon. À l'époque, nous pensions que notre Nécessité avait effectué un renoncement en acceptant la séparation de Geran et de l'Orbe, mais je pense maintenant que nous nous trompions. La séparation était une victoire, non une défaite.

Ne prenez pas cet air ahuri. Tout s'expliquera en temps et en heure.

Après avoir librement accepté cette responsabilité, Polgara commença à donner des ordres. Selon sa bonne habitude, d'ailleurs.

— Vous connaissez maintenant, Messieurs, la tâche dont notre Maître m'a investie, dit-elle fermement. Je n'aurai pas besoin d'aide, et je vous demande de ne pas vous en mêler. Je vais cacher Geran, et je prendrai les mesures nécessaires pour sa sécurité. Ne fourrez pas votre nez dans mes affaires, n'essayez pas de me dire ce que j'ai à faire. Et je vous en prie, ne me regardez pas en ouvrant ces yeux ronds. Fichez-moi la paix, d'accord ?

Nous ne pouvions qu'accepter, bien sûr. Que vouliez-vous que nous fassions d'autre ?

CHAPITRE XXXV

L'interdiction de Polgara était justifiée, je ne puis le nier. Je ne la vis donc pas beaucoup pendant près de cinq siècles, ou du moins, c'est ce qu'elle croyait. En réalité, j'ai toujours réussi à garder sa trace, bien qu'elle se soit beaucoup déplacée. Sa stratégie consistait à se fondre dans la population avec son protégé, généralement en Sendarie. La Sendarie est l'endroit idéal quand on veut rester anonyme, parce que les différences raciales ne veulent rien dire là-bas, et que les Sendariens sont trop polis pour interroger les gens sur leurs origines. Seulement même le plus poli des Sendariens ne peut s'empêcher de se poser des questions en voyant que les gens ne vieillissent pas, aussi Pol restait-elle rarement plus de dix ans au même endroit.

Cette manie me fournit quantités de distractions. Trouver un individu qui cherche à passer inaperçu n'est pas toujours aisé, et Pol était très douée pour déjouer les poursuites et semer les fausses pistes. Si elle disait à ses voisins qu'elle devait aller d'urgence, « pour raisons de famille », à Darine, vous pouviez être sûr qu'elle était en réalité partie pour Muros ou Camaar. Une fois, au quarante-troisième siècle, je mis huit ans à la retrouver. Mais loin de m'inquiéter, je me réjouissais de la voir aussi insaisissable. Je me disais que si elle arrivait à m'échapper à moi, les autres n'étaient pas près de la retrouver.

Elle m'avait interdit de fourrer le nez dans ses affaires, de sorte que je devins très doué pour les déguisements, d'autant que je n'avais pas besoin de perruques, faux nez et autres barbes postiches. Un homme capable de se métamorphoser en faucon ou en loup n'a pas de mal à changer de physionomie ou d'allure générale.

D'ordinaire, après l'avoir repérée, je me rendais à la ville ou au village où elle vivait, je fouinais un peu dans le coin et je repartais sans même lui avoir adressé la parole.

J'ai toujours admiré le réseau routier tolnedrain. Il avait grandement facilité les déplacements, et je dus beaucoup me déplacer au début du cinquième millénaire. Mais je n'approuvai pas le traité de Ran Horb avec les Murgos, qui ouvrait la Route des Caravanes du Sud.

Au début, les échanges entre la Tolnedrie et les Murgos étaient plus ou moins à sens unique. Les marchands tolnedrains suivaient la Route des Caravanes jusqu'à Rak Goska, menaient leurs affaires et rentraient, les poches pleines de cet or rouge qui vient des mines du Cthol Murgos.

Mais après l'invasion de la Nyissie par les Aloriens, les Murgos se prirent d'une passion délirante pour le commerce, et au bout d'un siècle à peu près, on ne pouvait plus faire un pas en Tolnedrie, en Arendie ou en Sendarie sans voir la vilaine face scarifiée d'un Murgo.

Les Tolnedrains évoquaient pieusement la « normalisation des relations », et « l'influence civilisatrice du commerce », mais je savais à quoi m'en tenir. Les Murgos venaient dans les Royaumes du Ponant parce que Ctuchik le leur avait ordonné, et le commerce n'avait rien à voir là-dedans. Le fait que la lignée de Riva ne soit pas éteinte revêtait une importance cruciale dans toutes les prophéties, et Ctuchik envoyait ses Murgos à la recherche de Polgara et de ses protégés.

L'affaire arriva à un point culminant au début du quarante-cinquième siècle. Polgara était à Sulturn, dans le centre de la Sendarie, avec l'héritier en titre et sa femme. Le jeune homme s'appelait Darion, comme par hasard.

Je suis sûr que vous avez remarqué la similitude. C'est la faute de Pol, en réalité. Elle adore les traditions, et elle a jonché la lignée de Riva de répétitions et de variations sur une

demi-douzaine de noms. Polgara a autant d'imagination qu'une autre quand elle veut, mais elle aime autant éviter si elle peut faire autrement.

Quoi qu'il en soit, Darion était ébéniste. Un bon ébéniste. Il avait une affaire prospère dans une petite rue près du lac, et il vivait au-dessus de sa boutique avec sa femme, Selana, et sa tante.

Ça ne vous rappelle rien ?

J'étais au Val d'Alorie lorsque j'appris la mort du vieux Gorim des Ulgos. Il y avait donc un nouveau Gorim dans les grottes de Prolgu. Je me dis que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'aller en Ulgolande faire sa connaissance. Je veille toujours à rester en bons termes avec les Ulgos. Ils sont un peu bizarres, mais je les aime bien.

Bref, c'était le milieu de l'automne et il fallait que je me dépêche si je ne voulais pas me retrouver enfoui dans la neige au milieu des montagnes. Je pris donc le premier vaisseau qui quittait le Val d'Alorie pour la Sendarie – un vaisseau qui allait, comme par hasard, à Sendar, la capitale, et non pas au port de Darine. Disons que c'est un coup de chance, mais j'en doute.

Le temps était couvert et il crachinait, de sorte qu'il me fallut quatre jours pour arriver à Sendar, par un après-midi gris et nuageux. J'achetai un cheval et pris la route de Muros, au sud. À mi-chemin de Sendar et de Muros, la route, traversait, comme par hasard, Sulturn. Il y a des moments où j'en ai assez d'être mené par le bout du nez. Je le vois venir, l'ami de Garion, avec ses gros sabots.

Enfin, je commençais justement à avoir des crampes à force d'être en selle, et puisque j'étais là... autant consacrer quelques jours à un peu de furetage constructif. Je m'enfonçai dans un bouquet d'arbres sur une colline, non loin de Sulturn, je mis pied à terre, formai, dans mon esprit, une image aussi éloignée de ma propre personne que possible, et m'y fondis. Le cheval sembla un peu surpris. Son nouveau cavalier était soudain assez grand, et il avait la barbe et les cheveux aile de corbeau.

Je regagnai Sulturn, pris une chambre dans une auberge mal famée du côté ouest de la ville et fouinai jusqu'au soir. Je posai des questions anodines et ouvris tout grands les yeux. Pol et sa famille étaient bien là, et tout semblait normal ; alors je retournai dîner à l'auberge.

La salle commune était une pièce au plafond bas, supporté par des poutres sombres, meublée de tables bancales et de bancs pleins d'échardes. La cheminée fumait, je m'en souviens. Il y avait peut-être une douzaine de personnes, quelques gens de la ville qui buvaient de la bière dans des chopes de bois cerclées de cuivre, et plusieurs voyageurs qui ingurgitaient la tambouille à laquelle les voyageurs étaient condamnés de Camaar à Darine. Le navet est le légume national, en Sendarie, et les délices du ragoût de navets m'ont toujours échappé.

Je remarquai tout de suite, en entrant, un Murgo assis près de la cheminée. Il était habillé à la mode du Ponant, mais ses yeux bridés, les scarifications de ses joues ne laissaient aucun doute sur sa race. Il imbibait systématiquement de bière un Sendarien un peu gris tout en parlant de la pluie du beau temps.

Comme j'étais méconnaissable, je m'assis à la table voisine et hélai la fille de salle.

Lorsque le Murgo eut épuisé le sujet du microclimat local, il entra dans le vif du sujet.

— Vous avez l'air de connaître du monde, ici, avança-t-il.

— Il ne doit pas y avoir dix personnes dans toute la ville dont j'ignore le nom, répondit modestement le Sendarien déjà à moitié ivre.

— Alors j'ai trouvé l'homme qu'il me fallait, fit l'autre en s'efforçant de sourire, sans grand succès, son expression traduisant plutôt une grimace de souffrance qu'autre chose. Un de mes compatriotes est passé par ici la semaine dernière, et il a vu une femme qui lui a tapé

dans l'œil.

Un Murgo, oser seulement regarder une étrangère ? Quelle absurdité !

— Il y a de vraies beautés, ici, à Sulturn, acquiesça le Sendarien.

— Mon ami était pressé, alors il n'a pas eu le temps de lier connaissance avec la dame en question, mais quand il a su que je venais ici, il m'a demandé de me renseigner à son sujet : où elle vivait, comment elle s'appelait, si elle était mariée, ce genre de choses.

Il se fendit d'un nouveau sourire, aussi peu réussi que le premier.

— Il vous l'a décrite ? demanda le Sendarien.

Quel abruti ! Bien sûr que cette fable s'accompagnait d'une description détaillée. Ctuchik lui avait probablement gravé le portrait de Polgara derrière les paupières. Le Murgo saisit la balle au bond.

— Il a dit qu'elle était assez grande et très belle.

— Ça, mon brave, il y a des tas de grandes et belles femmes, à Sulturn. Il ne vous a pas donné d'autres détails ?

— Elle a les cheveux très noirs, reprit le Murgo, mais ce qui a vraiment frappé mon ami, c'est qu'elle avait une mèche blanche juste au-dessus du front.

— Alors, c'est facile, répondit le Sendarien en riant. C'est Dame Pol, la tante de Darion, l'ébéniste. Votre ami n'est pas le premier à qui elle aura donné des idées, mais vous pouvez lui dire d'y renoncer tout de suite. Dame Pol n'est pas intéressée, et elle le fait savoir assez vivement à ceux qui insistent. D'un seul regard, elle flétrirait un arbre à une demi-lieue.

J'étouffai un juron. Sacrée Pol ! À quoi bon se cacher si elle ne changeait pas de nom, d'aspect ou de caractère ?

Je savais ce que je voulais savoir. Le Murgo aussi, d'ailleurs. Je repoussai mon bol de ragoût à la flotte et sortis.

Les rues de Sulturn étaient presque désertes, et un de ces vents d'automne, âpre et frisquet, soufflait au coin des rues bordées de solides maisons de pierre. De lourds nuages fuyaient devant la lune et les rares torches censées éclairer les rues jetaient des flammes crépitantes, torturées par la bise. Mais je me souciais peu du temps. Je rebroussai chemin plusieurs fois afin de déjouer les éventuelles poursuites, je fis des détours par des ruelles étroites, plongées dans une obscurité presque totale, et j'arrivai à l'échoppe de Darion par le côté opposé à celui d'où j'étais parti.

Il faisait nuit noire et la boutique était fermée, mais il y avait de la lumière aux fenêtres de l'étage. Darion et sa famille étaient chez eux. Je ne frappai pas à la porte pour éviter d'alerter les voisins. Je forçai la serrure, entrai et cherchai l'escalier à tâtons. Je montai les marches deux par deux et farfouillai dans la serrure de la porte, sur le palier.

Elle donnait dans l'office. J'aurais reconnu la cuisine de Polgara n'importe où. Elle était toujours arrangée de la même façon, avec quelque chose de chaleureux, d'accueillant. Pol et sa petite famille étaient à table quand je fis irruption dans la pièce.

— Pol ! appelai-je d'une voix âpre, sifflante. Il faut que vous partiez d'ici, tout de suite.

Elle se leva d'un bond, les yeux jetant des éclairs.

— Que fais-tu ici, Vieux Loup ? lança-t-elle.

Au temps pour mon déguisement, soupirai-je intérieurement.

Darion se leva à son tour. Je ne l'avais pas revu depuis qu'il était tout petit. Il était assez grand et avait les épaules larges, un peu comme Dras Cou-d'Aurochs.

— Qui est cet homme, Tante Pol ? demanda-t-il.

— Mon père, répondit-elle laconiquement.

— Saint Belgarath ? releva-t-il, incrédule.

— « Saint », ça reste à voir, répliqua-t-elle sèchement. Je t'avais dit de me laisser tranquille, Père.

— C'est un cas d'urgence, Pol. Nous devons quitter Sulturn tout de suite. Tu n'as jamais pensé à cacher cette mèche blanche ? Tu ne passes pas inaperçue avec, tu sais.

— De quoi parles-tu ?

— Il y a un Murgo, dans une auberge, tout près d'ici. Il posait des questions sur toi. Et le pire, c'est qu'il a obtenu des réponses. Il sait exactement où tu es. Prends tes affaires et partons d'ici. Je ne sais pas s'il est tout seul ou non, mais même s'il l'est encore pour le moment, il ne le restera pas longtemps.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué ?

— Tante Pol ! hoqueta Darion en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— Que sait-il au juste ? demandai-je avec un mouvement de menton dans sa direction.

— Tout ce qu'il a besoin de savoir.

— C'est un peu vague, Pol. Il sait qui il est ?

— Oui. En gros.

— Eh bien, je pense qu'il serait temps que tu le lui dises en détail. Emballe quelques affaires. Tu rachèteras le reste à Kotu.

— Kotu ?

— La Sendarie grouille de Murgos. Il est temps que tu t'installas dans un royaume d'Alorie. Fais tes paquets pendant que j'explique la situation à Darion et à sa femme.

— Je persiste à penser que tu aurais dû tuer ce Murgo.

— On est en Sendarie, ici, Pol, pas à Cherek. Les cadavres ont tendance à attirer l'attention, dans la région. Bon, dès que tu seras prête, j'irai acheter des chevaux.

— Prends plutôt une voiture, Père. Selana est enceinte. Il n'est pas question qu'elle rebondisse sur une selle.

— Félicitations, Majesté, dis-je à Darion.

— Qu'avez-vous dit ?

— Félicitations.

— Pas ce mot-là, l'autre. Pourquoi ce « Majesté » ?

— Oh, Polgara ! m'exclamai-je, excédé. C'est ridicule ! Combien d'autres choses lui as-tu cachées ? Allez, va faire ce que tu as à faire pendant que je le mets au courant. Très bien, Darion, dis-je en me tournant vers le jeune homme. Écoutez-moi, Et vous aussi, Selana. Je n'aurai pas le temps de me répéter.

Je passai sur un certain nombre de choses. Comme vous l'avez peut-être remarqué, c'est une très longue histoire. Mais au bout d'une quinzaine de minutes, Darion et sa femme savaient au moins qu'il était l'héritier du trône de Poing-de-Fer, et pourquoi nous devons éviter les Murgos.

— Je ne peux pas laisser ma boutique, Vénérable Ancien, protesta-t-il.

— Je vous aiderai à remonter votre affaire quand nous serons à Kotu. Mais je crains que vous ne deviez abandonner celle-ci.

— Va chercher une voiture, Père, intervint Pol.

— Et où veux-tu que j'achète une voiture à cette heure de la nuit ?

— Tu n'as qu'à en voler une, fit-elle, et je revis cette lueur d'acier dans son regard.

— J'ai une carriole à deux roues, intervint Darion. Je l'utilise pour livrer les meubles. Elle est un peu déglinguée, mais on devrait pouvoir y atteler un cheval. Nous tiendrons sûrement dedans tous les quatre, même si nous sommes un peu tassés.

J'éclatai de rire.

— On ne saurait rêver mieux, commentai-je.

— Pourquoi cela ?

— Un de mes vieux amis avait l'habitude de voyager dans une vieille voiture à deux roues, répondis-je, puis j'eus une idée que je n'hésite pas à qualifier de géniale – tant pis si c'est moi qui le dis. Je pense que vous devriez faire du feu, suggérai-je.

— Du feu ?

— Écoutez, Darion, puisque vous devez laisser tout ça derrière vous, autant que ça serve à quelque chose. Une maison en feu provoque pas mal de confusion et attire des foules de badauds : juste ce qu'il nous faudrait pour distraire les Murgos le temps que nous prenions le large.

— Et mes affaires ? protesta Selana. Mes meubles, mon trousseau, mes vêtements !

— Ça, ma chère enfant, c'est l'avantage quand on est obligé de quitter une ville en vitesse, répondis-je allègrement. On a des choses toutes neuves une fois arrivé à destination. Je vous paierai ce que vous voudrez quand nous serons à Kotu. Franchement, je foutrais le feu à la ville entière si je pensais que ça pourrait nous aider à échapper à ce Murgo.

— Vous savez, Vénérable Belgarath, je doute que nous passions inaperçus, soupira Darion. Je suis assez connu ici, à Sulturn, et quelqu'un nous verra bien partir.

— Je vous cacherais tous les trois à l'arrière de la voiture, rétorquai-je. Les gens ne verront qu'un vieillard rigolard dans une vieille voiture déglinguée.

— Et vous croyez que ça marchera ?

— Ça ne rate jamais. Je vais chercher mon cheval pendant que vous finissez vos paquets.

Je retournai à l'auberge. Au passage, je jetai un coup d'œil dans la salle commune. Mon Murgo était encore là, en train de bavarder avec le Sendarien maintenant rond comme une queue de pelle. Ledit Murgo n'avait apparemment pas l'intention d'exploiter avant le matin les informations qu'il avait soutirées à l'autre cornichon. Tout se présentait on ne peut mieux.

Polgara avait amélioré mon plan pendant mon absence. Elle avait agi avec beaucoup de subtilité parce que je n'avais rien entendu. Et si moi je ne m'étais aperçu de rien, j'étais sûr que la manœuvre avait échappé au Murgo – au Grolim, ou qui que ce soit. Trois magnifiques squelettes humains étaient recroquevillés près de l'une des fenêtres.

— Joli, Pol, la complimentai-je, sincèrement admiratif.

— Ça devrait achever de confondre ton Murgo, Père. S'il croit que nous sommes morts dans l'incendie, Darion, Selana et moi, il cessera de nous chercher.

— J'imagine d'ici le plaisir de Ctuchik quand il apprendra la nouvelle. Jusqu'à ce qu'il relise les prophéties, du moins. Parce qu'après, il est probable qu'il transformera notre Grolim en chair à pâté.

— Quelle tristesse, non ?

Je les aidai à s'installer tous les trois à l'arrière de la voiture, les cachai sous des couvertures, et je menai la voiture dans la rue déserte. J'attendis que nous soyons en vue de la porte nord avant de mettre le feu à l'atelier de Darion. Je ne provoquai pas un gros incendie, juste quelques flammes dans un coin. Avec tout le bois sec et les copeaux qu'il y avait dans les coins, mon petit feu avait de quoi s'alimenter.

Les portes de Sulturn n'étaient pas gardées. Les Sendariens considéraient les mesures de sécurité avec une certaine désinvolture, et nous quittâmes la ville sans rencontrer personne. Nous étions sur la route du lac de Medalia lorsqu'une soudaine colonne de flammes m'apprit que mon petit feu était devenu grand et avait crevé le toit de la maison de Darion. Je comptais sur le vent – on était au milieu de l'automne, je l'ai dit – pour attiser l'incendie.

C'est ainsi, sous les nuages poussés par le vent, que je conduisis la voiture vers le nord. À Medalia, d'abord, puis à Darine, où nous devions prendre le bateau pour Kotu, en Drasnie.

Encore une répétition pour toi, Garion. Tu te souviens de la nuit où nous avons quitté la ferme de Faldor ? Les navets mis à part, ce voyage était presque identique.

Il nous fallut près de deux semaines pour arriver à Darine. Je n'étais pas spécialement pressé, et j'évitais les grands-routes. C'était un truc que j'avais appris de mon Maître : si on ne veut pas attirer l'attention, il ne faut pas faire de mouvements brusques. Il avait plus d'une fois voyagé ainsi, et je doute que quiconque ne se soit souvenu de lui plus de dix minutes après son passage.

En arrivant à Darine, Darion vendit le cheval et la voiture, et nous embarquâmes sur un navire de commerce qui remontait vers Kotu. Il n'y avait pas de Murgos en Drasnie, mais les échanges avaient repris le long de la Route des Caravanes du Nord après que les Nadraks se furent remis de leur désastreuse aventure sur la frontière au cours du vingt-cinquième siècle, de sorte qu'il y avait quelques marchands nadraks à Kotu. Les Nadraks m'inquiétaient moins que les Murgos, mais je m'en méfiais quand même. Darion protesta quand je l'établis comme sculpteur et non plus comme ébéniste, mais je lui expliquai la situation.

— Si tu peux faire des meubles, tu peux sûrement sculpter le bois. Le Grolim que nous avons fui en quittant Sulturn ira probablement raconter à tous ses collègues ce qu'il avait découvert sur toi, alors un tas de gens malintentionnés vont enquêter sur tous les ébénistes des Royaumes du Ponant. Pour ta propre sécurité, pour celle de ta femme et de Tante Pol, il est temps que tu changes de métier.

— Vous avez sûrement raison, Vénérable Ancien, acquiesça-t-il d'un ton morne.

— Et puis il faut voir le bon côté des choses, repris-je. Les bonnes sculptures sur bois se vendent beaucoup plus cher que les meubles, et tu auras moins de bois à acheter.

Je leur fis changer de nom et réussis à convaincre Polgara de teindre cette mèche peu discrète dans sa chevelure, mais ça ne marcha pas très bien.

Le moment était venu pour moi de quitter Kotu. Je ne suis même pas capable de tailler un bâton en pointe, alors ma présence dans un atelier de sculpteur aurait pu paraître bizarre. Après des adieux assez lacrymaux, je repris le bateau pour Darine, puis j'allai jusqu'à Muros où je passai l'hiver avant de m'aventurer en Ulgolande. J'avais toujours aussi envie de rencontrer le nouveau Gorim, mais pas au point de me frayer un chemin dans douze pieds de neige.

Au printemps suivant, j'évitai les divers monstres d'Ulgolande en me changeant en loup, comme d'habitude. J'imagine que j'aurais pu adopter la forme d'un faucon et y aller en volant, mais je n'étais pas spécialement pressé, et je me sens mieux en loup.

En arrivant aux ruines de Prolgu – encore que Prolgu ne soit pas vraiment en ruines mais plutôt abandonnée – je m'approchai d'une maison particulière, annonçai ma présence, et les Ulgos me firent descendre dans leurs grottes ténébreuses puis m'amènèrent à la maison de leur nouveau Gorim. La demeure traditionnelle du Gorim des Ulgos se trouvait dans une caverne crépusculaire. C'était une construction étrange, en forme de pyramide tronquée, posée sur un îlot au centre d'un lac. De petites chutes d'eau tombant de très haut emplissaient l'immense caverne d'échos pareils à des regrets mélancoliques, peut-être ceux d'UL lui-même. Les Ulgos vivent dans le noir depuis si longtemps que la lumière du jour les effraie et leur blesse les yeux. L'îlot, avec ses colonnes de marbre et ses rives pâles qui n'avaient jamais vu le soleil, semblait plus propre à accueillir une congrégation de fantômes que des êtres humains. Ajoutez à cela que les échos qui retentissaient perpétuellement dans ces cavernes obligeaient les Ulgos à parler tout bas et vous comprendrez qu'une visite en

Ulgolande ressemblait à un séjour dans un mausolée.

Malgré tout cela, je m'entendis tout de suite avec le nouveau Gorim, qui était un doux et saint homme. Je m'aperçus que je n'étais pas le seul visiteur à Prolgu, à ce moment-là. Un dénommé Horban, membre du corps diplomatique de Tolnedrie, était arrivé un peu avant moi. La seconde dynastie des Horb était au pouvoir à Tol Honeth, et la rumeur persistante selon laquelle il n'y avait pas que des monstres en Ulgolande mais aussi des gens avait piqué la curiosité de Ran Horb XVI. Il avait envoyé son cousin Horban enquêter sur les possibilités d'échanges commerciaux. Vous connaissez les Tolnedrains.

— Il est d'une inculture consternante, me confia le Gorim. Il n'a absolument aucune idée de ce qui se passe en réalité dans le monde. Me croirez-vous, Belgarath, si je vous dis qu'il n'était même pas au courant de l'existence d'UL quand il est arrivé ici ?

— Les Tolnedrains sont des matérialistes, Très Saint Gorim, lui expliquai-je. Leur Nedra est le plus séculier de tous les Dieux.

— C'est bien vrai, soupira le Gorim. Qu'allons-nous faire de cet homme, Belgarath ? Il ne parle que d'échanger des bagatelles sans valeur. Il appelle ça « commercer », et on dirait que c'est une religion pour lui.

J'éclatai de rire.

— Je pense que vous avez intérêt à lui complaire, Gorim. Vous n'aurez jamais la paix sans ça. Laissez les Tolnedrains entrer dans la vallée au pied de votre montagne et dites à vos gens de descendre de temps en temps échanger quelques babioles avec eux. Si j'ai bien lu les prophéties, le moment arrive où nous allons tous combattre les Angaraks. Les légions tolnedraines seront impliquées, et il vaudrait mieux qu'elles s'habituent à votre présence. La découverte d'un marché encore inexploré pourrait les distraire.

— Oh ! avant que j'oublie : j'ai un message pour vous, de la part des sibylles de Kell. On pourrait croire que le lien avec nos cousins Dals s'est distendu, depuis le temps, fit-il avec un petit sourire torve, mais les Dals ne sont pas des gens comme les autres. Des millénaires ont passé depuis nos derniers contacts, et pourtant ils nous ont rappelé que nous sommes toujours frères.

— Serait-ce à dire qu'un de leurs voyants est venu ici, à Prolgu ? Kell est à l'autre bout du monde, voyons !

Il secoua la tête.

— C'était une illusion, Vénérable Ancien. Les voyants ont des facultés qui dépassent notre compréhension. Je me suis réveillé un matin et j'ai trouvé un homme aux yeux bandés assis à ma table, un gigantesque muet penché sur lui. L'homme aux yeux bandés m'a demandé de vous dire que l'unification de la Mallorée était presque achevée. Les empereurs sont angaraks, et leur trône se trouve à Mal Zeth, mais le continent est essentiellement dirigé par la bureaucratie melcène. Même les Dals sont impliqués dans le fonctionnement de l'empire de Mallorée. Le Voyant m'a dit que le moment approchait où Torak sortirait de sa retraite et reprendrait la direction des opérations.

Je hochai la tête.

— Ça confirme plus ou moins ce que nous avons découvert tout seuls. Enfin, il vaut mieux en avoir la confirmation. Nous étions stupéfaits que Torak n'envahisse pas la contrée après l'assassinat du roi de Riva, mais il a manifestement des projets à plus long terme. Il s'est retiré à Ashaba, laissant les empereurs angaraks assurer leur emprise sur la Mallorée. Dès qu'elle sera absolue, il lancera l'invasion.

— C'est à cela que vous vous apprêtez ?

— Mon ami, je me prépare à affronter Torak depuis le jour où il a fendu le monde. Mais je

lui réserve quelques surprises.

— Le Voyant m’a dit aussi de vous prévenir que Ctuchik avait quitté Rak Cthol. Que peut-il bien préparer ?

— Il cherche Polgara. Il y a des siècles que ses Murgos quadrillent le Ponant à sa recherche. Apparemment, le vieux Mâtin a décidé de la chercher lui-même. Vous savez ce qu’elle fait, n’est-ce pas ?

— UL me l’a dit, acquiesça-t-il avec un hochement de tête.

— C’est bien ce que je pensais. Pourquoi les Dals nous accordent-ils soudain leur aide, eux qui se cantonnaient à une stricte neutralité depuis le commencement des âges ?

— Ça doit faire partie de leur tâche. D’une certaine façon, ils auront un rôle à jouer dans l’Événement final.

Je hochai la tête d’un air sombre.

—Vo Astur C’est tout ce qui me manquait : une personne de plus pour troubler l’eau. Comme si elle n’était pas déjà assez boueuse.

Je restai près d’un mois à Prolgu, puis je repartis pour l’Arendie voir plusieurs familles que je suivais depuis des siècles. La prophétie étant ce qu’elle était, je n’avais probablement pas à m’inquiéter, mais j’ai toujours aimé suivre les choses. Même l’engrenage le mieux conçu peut se détraquer tout à coup, et j’étais le seul mécanicien de tout le secteur à savoir comment le réparer.

Après l’anéantissement de Vo Astur, le duc de Mimbres s’était proclamé roi de toute l’Arendie, mais ce genre de proclamation n’engage souvent que son auteur. Les « rois » mimbraïques n’étaient guère plus que des marionnettes qui se faisaient dicter leur politique extérieure par Tol Honeth ; de plus leur contrée était patrouillée par les légions tolnedraines. Cela dit, ils n’avaient guère le temps de ruminer. Les villes et les villages d’Asturie avaient été détruits, mais la noblesse et les petits propriétaires terriens étaient toujours en vie, bien que très affaiblis. Ils s’étaient réfugiés dans les forêts où ils s’exerçaient au tir à l’arc, par jeu et pour survivre. Ils tiraient dans les arbres, sur les daims, et surtout sur les collecteurs d’impôts mimbraïques. Ils mangeaient les daims, et ils laissaient les Mimbraïques à l’endroit où ils étaient tombés. Comme vous pouvez l’imaginer, la famille de Wildantor s’adonnait à cet exercice avec enthousiasme.

Après m’être assuré que la famille de Lelldorin était à l’endroit prévu et faisait plus ou moins ce qu’elle était censée faire, j’achetai un cheval et je descendis vers Vo Mandor, au sud.

C’était le début de l’été, et sitôt que je fus sorti de la morne forêt qui couvre le nord de l’Arendie, le voyage fut assez agréable. La Grande Route du Ponant simplifiait bien les choses. Les Tolnedrains, toujours coopératifs, avaient même fait un pont sur la Mallerin, de sorte que je pus traverser sans me mouiller les pieds.

La grande foire d’Arendie était un immense amas de tentes et de pavillons de toile multicolores, qui se dressaient là depuis plus d’un millier d’années. C’était un centre d’échanges qui rivalisait avec la foire aux bestiaux de Muros, en Sendarie. Et comme je voulais des informations, je cherchai les Drasniens.

(Eh oui, c’était déjà comme ça à l’époque. Les services secrets drasniens ont été fondés peu après l’expédition alorienne en Nyissie. Aujourd’hui encore, ils doivent beaucoup aux commerçants. Chaque fois que vous voyez un marchand drasnien hors du territoire national, vous pouvez être sûr qu’il a des accointances avec les services secrets. L’appât du gain n’est pas étranger à l’affaire, bien sûr, mais ces gens-là agissent aussi par goût de l’information. Les rois de Drasnie ont habilement insisté sur le fait que la collecte des renseignements était un devoir patriotique pour les Drasniens, qui le remplissent souvent gratuitement, sans attendre

la moindre rétribution de Boktor. C'est fort précieux quand il s'agit d'équilibrer un budget.)

Par bien des côtés, la foire d'Arendie ressemblait à une ville avec ses rues boueuses, ses boutiques, ses tavernes et même ses auberges pour les voyageurs qui n'avaient pas pris la précaution d'apporter leur propre tente. Elle était organisée en quartiers distincts, un peu comme Muros. Les Tolnedrains qui faisaient la police dans la foire avaient eu la sagesse de séparer les différentes ethnies. C'est une chose que de faire des affaires avec quelqu'un qu'on déteste ; c'en est une autre que de camper juste à côté de lui.

L'enclave drasnienne se trouvait au nord-est de la foire. Je n'avais pas l'air d'un marchand, de sorte que les Drasniens donnaient l'impression de m'ignorer, mais rien n'échappe vraiment à un Drasnien. Évidemment, le fait que je distribuais les signes de reconnaissance comme une jeune mariée les pétales de roses le soir de ses noces n'y était peut-être pas pour rien.

Pour finir, un petit marchand au museau de fouine et au long nez pointu sortit de sa tente en feignant la surprise.

— Garath ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas possible ! Il y a dix ans que je ne vous avais pas vu. Que faites-vous en Arendie ?

Mais ses doigts s'activaient et me disaient qu'il était espion professionnel, pas amateur, et qu'il s'appelait Khaldan.

Je retins mon cheval.

— Ça alors ! Mais c'est mon vieil ami Khaldan ! beuglai-je avec un égal enthousiasme.

Je ne l'avais jamais rencontré en personne, mais je connaissais bien son père, et j'avais des projets pour sa famille. D'un mariage entre l'un de ses descendants et la maison royale de Drasnie allait naître un petit bonhomme au nez pointu doté de talents assez remarquables. Quand j'y pense, ce gaillard au museau de fouine lui ressemblait beaucoup, et ce n'est peut-être pas un hasard.

— Entrez, me fit Khaldan. Nous allons vider quelques chopes de bière, et vous me direz ce que vous avez fait pendant toutes ces années.

Je mis pied à terre et le suivis sous sa tente.

— Garath ? relevai-je, incrédule. Où êtes-vous allé pêcher ce nom ?

Il porta le bout de son doigt à son nez d'un air finaud – un trait de famille, manifestement.

— Secret d'État, répondit-il. Le Service en sait long sur vous, Vénérable Ancien. Comment puis-je vous aider ?

— Rien de précis, Khaldan, répondis-je. Je vais vers le sud et je me suis juste arrêté pour voir s'il y avait quelque chose que je devais savoir.

Il haussa les épaules.

— Rien d'inhabituel pour l'Arendie, Vénérable Ancien.

Je jetai un coup d'œil significatif au rabat entrouvert de sa tente.

— Ne vous en faites pas, Garath, fit-il avec assurance. Les gens qui n'ont rien à faire près de ma tente n'approchent pas. Nous pouvons parler tranquillement.

— Peut-être, mais ne criez pas ce « Vénérable Ancien » sur les toits. Rien de spécial entre la frontière tolnedraine et ici ?

— Vous feriez peut-être mieux d'éviter la baronnie de Vo Mandor, suggéra-t-il. Le baron vient d'avoir une algarade avec un de ses voisins.

Je lâchai un juron.

— Il y a un problème ?

— C'est l'homme que j'allais voir.

— Eh bien, restez ici quelques semaines, le temps que les choses se tassent. Le baron de

Vo Mandor a une certaine réputation à Mimbres. Il ne sait pas ce que c'est que la prudence, mais il a eu assez de chance jusque-là et il ne lui est rien arrivé d'irréparable.

— Je sais, soupirai-je, et ce n'est pas près de changer. Vous avez beaucoup de Murgos à la foire ?

— C'est drôle que vous me demandiez ça. J'allais justement vous en parler. Une sorte de noble murgo est arrivé, il y a quelques jours. Il doit être assez haut placé dans la hiérarchie, parce que les autres Murgos se jettent à plat ventre devant lui et font ses quatre volontés.

— Vous n'auriez pas entendu son nom, par hasard ?

— Si, et ce n'est pas un hasard. Je suis un professionnel, mon bon ami. Il s'appelle Achak, mais mon petit doigt me dit que c'est un faux nom.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Il est grand, plus mince que la plupart des Murgos, il a les cheveux blancs, une longue barbe un peu jaunâtre et il serait fâché avec l'eau. J'ai entendu dire qu'il puait le bouc.

— Tiens, tiens, dis-je. Comme c'est pratique. Je n'ai plus besoin de le chercher.

— Vous le connaissez ?

— Depuis des siècles. Le Gorim d'Ulgo m'avait prévenu qu'il avait quitté Rak Cthol. Je me demandais où il était passé.

— Rak Cthol ? Vous ne voulez pas dire que le prétendu Achak est en fait Ctuchik ?

— Eh bien, je ne l'ai pas encore dit, mais je m'apprêtais à le faire.

— Ça, c'est quelque chose, souffla-t-il, les yeux brillants. Vous voulez que je le fasse tuer ?

— Laissez tomber, Khaldan. Le meilleur assassin du monde n'arriverait pas à l'approcher. Et puis, il se pourrait que j'aie besoin de lui plus tard. Que fait-il par ici, à part terroriser tous les Murgos ?

— Il a rencontré pas mal de gens : des Murgos, des Nadraks et même quelques Thulls, c'est à peu près tout. Que prépare-t-il ?

— Il cherche quelque chose.

— Ah bon ? Et quoi donc ?

Je portai le doigt au côté de mon nez.

— Secret d'État, répondis-je, lui renvoyant sa remarque finaude dans les dents. Où est l'enclave murgo ? Je crois que j'aimerais bien avoir une petite conversation avec le disciple de Torak.

— Vous voulez que je vous fasse accompagner par mes hommes ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Ctuchik n'est pas venu chercher la bagarre. Pas avec moi, en tout cas. Dès qu'il aura compris que je suis informé de sa présence, il est probable qu'il rentrera se terrer à Rak Cthol. Il est venu seul ?

— Non. Il est avec un prêtre grolim qui lui lèche les bottes. Si Ctuchik décide de déclencher les hostilités, vous aurez affaire à deux hommes. Alors, faites attention.

— Le nombre ne veut pas dire grand-chose pour moi, Khaldan. Où est l'enclave murgo ?

— Du côté ouest de la foire. Les Murgos vivent sous des tentes noires ; vous ne pouvez pas les rater.

— Parfait. Je reviens tout de suite, dis-je en me levant.

Je quittai la tente, remontai en selle et traversai la foire en direction de l'ouest.

— Toi, là-bas ! fis-je au premier Murgo que je rencontrai. Je veux voir Achak. Où puis-je le trouver ?

— Achak n'a que faire des étrangers, rétorqua-t-il avec insolence.

— Il a à faire avec moi. Va le prévenir que Belgarath veut lui parler.

Il blêmit et fila ventre à terre vers une grande tente située au milieu de l'enclave. Il revint

un moment plus tard, sensiblement amadoué.

— Il accepte de vous recevoir, annonça-t-il.

— Je ne sais pas pourquoi, j'en étais sûr. Conduis-moi à lui, mon brave.

C'est ce qu'il fit, bien malgré lui. Il aurait manifestement payé cher pour être à cinq lieues au moins de ce que je prévoyais de faire en entrant dans la tente d'« Achak ».

Ctuchik n'était pas seul. Le Grolim dont m'avait parlé Khaldan vaquait servilement à l'arrière-plan.

— Ravi de te revoir, mon vieux, lança Ctuchik, un sourire sinistre plaqué sur son visage émacié. Ça fait un bout de temps, hein ? Je commençais à me dire que j'avais dû t'offenser.

— Ta seule existence est une offense, Ctuchik. Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de descendre de ta montagne ? C'est la puanteur de ton temple qui a fini par te soulever le cœur ?

— Blasphème ! hoqueta le Grolim qui planait derrière lui.

— C'est quoi, ça ? demandai-je à Ctuchik avec un mouvement du pouce en direction du Grolim.

— C'est mon apprenti, Belgarath. Je lui apprends le métier.

— Tu ne crois pas que tu pousses un peu, vieux ? Tu prends des disciples, maintenant ? Torak risque de ne pas aimer ça.

— C'est un serviteur, Belgarath, pas un disciple, et Torak nous laisse plus ou moins carte blanche sur ce plan. Tu devrais y réfléchir la prochaine fois qu'Aldur t'enverra faire ses courses. Si tu veux changer de Maître, je pourrais te pistonner.

— Il y en a déjà un qui a retourné sa veste dans la famille, ça suffit, et je ne vais pas changer de camp alors que je suis en train de gagner.

— Parce que tu es en train de gagner, Belgarath ? C'est drôle, je n'avais pas remarqué. Autant que je te présente mon serviteur. Tu n'as pas fini de le voir. Chamdar, fit-il par-dessus son épaule, c'est Belgarath, le premier disciple du Dieu Aldur. Ne te laisse pas avoir par son air idiot. Il peut se révéler assez emmerdant.

— On fait ce qu'on peut, répondis-je avec un petit sourire.

Je regardai plus attentivement le Grolim. Il avait les joues couturées de cicatrices, comme un Murgo, mais avec quelque chose de plus. Il avait une certaine fierté, et une lueur dans le regard que je mis sur le compte de l'ambition. Une ambition dont je ne pense pas que Ctuchik ait été conscient.

— Là, Ctuchik, repris-je, je crois que tu perds ton temps. Tu auras beau envoyer je ne sais combien de Murgos dans le Ponant, ils ne trouveront jamais ma fille. Même toi, tu ne la trouveras pas. Ce genre de chose serait apparu dans nos instructions.

— On verra bien, répondit-il froidement. C'était horriblement gentil de passer me voir, vieux. J'aurais pu montrer à Chamdar un portrait de toi, mais ça n'aurait pas été pareil.

J'éclatai de rire.

— Tu envoies un gamin faire un travail d'homme, Ctuchik. Je ne risque pas de mettre ton sous-fifre sur la trace de Polgara.

— Ça, c'est ce qu'on verra. Tôt ou tard, il se passera une chose qui t'obligera à la rejoindre.

— Tu n'as jamais rencontré ma fille, Ctuchik. Crois-moi, elle est de taille à se défendre. Vous devriez rentrer à la niche, ton Grolim et toi. Le Tueur de Dieu arrive et tu n'y peux rien.

— Cet Événement particulier n'a pas encore été décidé, vieux.

— Il le sera, vieux, et je doute que tu aimes la façon dont les choses se passeront. Tu viens, Chamdar ?

— Venir ? Où ça ? demanda-t-il, déconcerté.

— Ne fais pas l'enfant. Dès que je serai sorti d'ici, ton Maître t'ordonnera de me suivre.

Autant que tu m'accompagnes. Ce sera plus commode.

— C'est à mon Maître de décider, répliqua-t-il, pris de court.

— Comme tu voudras. J'irai vers le sud en partant d'ici. Si tu perds ma trace, je serai à Tol Honeth d'ici quelques semaines. Tu n'auras qu'à me demander en arrivant. Je ne devrais pas être difficile à trouver.

Puis je tournai casaque et quittai la tente.

CHAPITRE XXXVI

Polgara considère comme une période d'exil les siècles qu'elle dut passer dans les tumultueux royaumes d'Alorie. Pol adore les Aloriens pris individuellement, mais en tant que race ils ont tendance à lui taper sur les nerfs. Elle attendait avec impatience de pouvoir retourner en Sendarie. Les Sendariens ne sont pas aussi courtois que les Arendais wacites, mais ce sont des gens polis, civilisés, et ma fille attache une grande importance aux bonnes manières.

Pendant ces années, je consacrai un certain temps à procurer des distractions à l'ambitieux Chamdar. De temps à autre, je quittais le Val, je choisissais au hasard quelque obscur village de Sendarie ou du nord de l'Arendie et j'y tuais quelques Murgos. Chamdar en déduisait évidemment que je les avais éliminés parce qu'ils étaient sur la trace de Polgara. Il se ruait à l'endroit en question et passait cinq ou six ans à suivre les fausses pistes que j'avais laissées à son intention. Puis les pistes refroidissaient et nous recommencions un peu plus loin. Il savait pertinemment ce que je faisais, j'en suis persuadé, mais il ne pouvait pas réagir autrement. Il ne vieillissait pas au fil des siècles, ce qui était l'indication d'un certain statut dans la société Grolim. J'imagine que s'il n'était pas un vrai disciple, il n'en était pas loin.

Entre-temps, Polgara était, sinon très heureuse de son sort, du moins en sûreté à Cherek, en Drasnie ou en Algarie. Elle avait l'habitude, à cette époque, de mettre son protégé en apprentissage chez un artisan dans un village ou une petite ville ; et quand le jeune homme arrivait à l'âge adulte, elle l'installait, un peu comme Darion, au quarante-quatrième siècle. Je ne sus jamais où elle trouvait l'argent pour fonder toutes ces affaires. Elle se faisait invariablement passer pour une parente du jeune homme, une vieille sœur, une cousine, plus souvent une tante, et même une ou deux fois pour sa mère. Les familles qu'elle inventait ainsi étaient si banales que les visiteurs – ou les Angaraks de passage – ne les remarquaient probablement même pas. Ce fut sûrement très lassant pour elle, mais elle avait accepté de son plein gré de veiller sur les héritiers, et Pol a un très grand sens des responsabilités.

Ma contribution – tenir Chamdar à l'écart – était assez marginale, mais j'aime à croire qu'elle ne fut pas tout à fait inutile. Je jetais aussi périodiquement un coup d'œil sur toutes les familles dont j'influençais la destinée, et j'allais parfois voir au Cthol Murgos ce que fabriquaient nos adversaires.

La société murgos ne ressemble à aucune autre, surtout parce qu'elle est organisée sur le mode martial, en régions militaires, dirigées par des généraux. Les Murgos étant obsédés par la pureté raciale, leurs femmes vivent cloîtrées, et on ne voit dans les rues que des hommes en cotte de mailles. Au fil des siècles, les divers commandements militaires se sont transmis la couronne en carton-pâte du Cthol Murgos, si bien qu'on a vu des dynasties de Goska, de Cthan, de Hagga et récemment d'Urga se succéder sur le trône. Peu importe, d'ailleurs, qui était censé régner, parce que c'était Ctuchik qui dirigeait le pays, depuis son pigeonier de Rak Cthol.

Les jumeaux continuaient à travailler sur la concordance, et Beldin tenait toujours la Mallorée à l'œil. La vie continua ainsi son petit bonhomme de chemin jusqu'au milieu du quarante-neuvième siècle. C'était l'une de ces périodes de calme comme il y en a parfois dans l'histoire du monde. Et puis, au printemps de l'année 4850, il y eut une éclipse de soleil. Ce n'est pas un phénomène exceptionnel, de sorte que nous n'y prîmes pas garde, au début du moins. Car celle-ci devait être assez unique en son genre. Elle déclencha, en effet, un changement de climat significatif. Pendant vingt-cinq ans il plut presque sans discontinuer et

l'on ne vit pour ainsi dire jamais le soleil.

Plusieurs mois après cette éclipse, Beldin revint de Mallorée avec la nouvelle que nous attendions tous. Il gravit en traînant la patte l'escalier de ma tour et débarqua dans mon atelier. Il était trempé comme une soupe.

— Quel sale temps ! marmonna-t-il. Je n'ai pas un poil de sec et il y a trois mois que je pèle de froid. Tu as quelque chose à boire ?

— Rien du tout, répondis-je. Tu devrais aller voir les jumeaux.

— Plus tard, répondit-il en se laissant tomber dans un fauteuil près du feu. Ça y est, Belgarath. Enfin ! annonça-t-il en retirant ses chaussures trempées, puis il se mit à agiter ses orteils devant les flammes.

— Quoi, qu'y a-t-il ?

— L'autre Grand Brûlé est enfin sorti d'Ashaba.

— Où est-il allé ?

— À Mal Zeth. Où voulais-tu qu'il aille ? Il a déposé l'actuel empereur et il a pris personnellement les commandes de l'empire de Mallorée. C'est toi l'expert en angarak ancien, reprit-il en éternuant. Que veut dire le mot « Kal » ?

— Dieu et Roi. C'est le titre que les Grolims donnaient à Torak quand il était à Korim. Il est tombé en désuétude au cours des trois millénaires que Torak a passé terré à Ashaba.

— Eh bien, il faut croire que N'a-Qu'un-Œil a de la mémoire, parce qu'il se fait de nouveau appeler Kal-Torak, et il a l'air de tenir à ce que tout le monde en Mallorée lui donne ce nom.

— Il a commencé à mobiliser ?

— Pas encore. Pour l'instant, il désécularise la Mallorée. Il a réintroduit les joies de la religion. Urvon s'en donne à cœur joie. Ses Grolims massacrent tous ceux qui leur tombent sous la patte. Dans tous les temples, de Camat à Gandahar, on patauge dans le sang jusqu'aux genoux.

— Allons voir les jumeaux. J'aimerais bien savoir s'il y a quelque chose à ce sujet dans le Codex Mrin.

— Tu ferais mieux d'emmener tes fesses dans le Nord, et en vitesse, pour prévenir les Aloriens.

— Tout de suite. D'abord, je veux jeter un coup d'œil au Codex Mrin.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Belgarath. Il faut que je retourne en Mallorée. Je n'aimerais pas que Kal-Torak débarque à la tête de plusieurs millions de Malloréens.

— Je l'entendrais venir.

— Où est Pol, en ce moment ?

— Au gué d'Aldur, dans le nord de l'Algérie.

— Tu devrais lui dire de rentrer à la maison.

— On verra. Je ne ferai rien tant que je ne saurai pas ce que dit le Codex Mrin.

Les jumeaux furent tout excités quand Beldin leur annonça que Torak avait enfin quitté Ashaba, et ils se replongèrent aussitôt dans l'étude des Codex. Beldin faisait les cent pas en piaffant d'impatience.

— Je t'en prie, mon frère, assieds-toi, fit Beltira en relevant les yeux. Nous essayons de nous concentrer.

C'est l'une des seules fois où je vis l'un des jumeaux manifester un semblant d'irritation.

Au bout d'une heure environ, Belkira flanqua un coup du plat de la main sur le Codex Darin.

— C'est là ! s'exclama-t-il d'un ton triomphant. Il me semblait bien que ça me disait quelque chose, aussi. C'est le passage au sujet de l'éclipse. Je vous le lis : « Or donc, le soleil

deviendra noir et le ciel pleurera interminablement. Ce sera le signe que le roi est revenu, et le Dieu avec lui. »

— Je comprends l'allusion au ciel qui pleure, nota Beldin.

— Nous l'avions mal lu, avoua Beltira. Il n'est question que d'un roi, pas des deux.

— Vous voudriez bien essayer de parler clairement ? explosa Beldin.

— Nous avons mal interprété ce passage, expliqua Beltira. Pour nous, il signifiait que le roi de Riva revenait, et qu'au même moment Torak quittait Ashaba. Or le roi de Riva n'a rien à voir là-dedans. Il n'est question que de Torak, qui est à la fois Dieu et roi des Angaraks. L'éclipse, le mauvais temps que nous avons depuis, présageaient sa venue, mais l'héritier de Poing-de-Fer a plus de cinquante ans maintenant, et nous avons écarté cette possibilité. Je suis désolé, Belgarath.

— Ça m'aurait probablement échappé à moi aussi, Beltira. Tu n'as rien à te reprocher. Que dit le passage correspondant du Codex Mrin ?

Beltira consulta la concordance, prit le troisième manuscrit du Codex Mrin, le déroula jusqu'à une certaine marque dans la marge et me le tendit en m'indiquant le repère.

— « Oyez ! lus-je tout haut. Le jour où l'on verra la nuit à midi, le roi reviendra. Sous le ciel éploré, il fera la route qui mène au siège du pouvoir et sa place il reprendra à celui qui l'occupait. »

— Je comprends, mes frères, que ça vous ait échappé, fit Beldin. C'était assez ambigu pour pouvoir aussi bien s'appliquer au roi de Riva qu'à Torak. Qu'y a-t-il après, Belgarath ?

Je poursuivis ma lecture.

— « Les rois, ses vassaux, il instruira de leur devoir, et le moment venu, ses forces il rassemblera et l'autre Enfant il affrontera. L'un d'eux un Dieu sera tandis que l'autre l'égalera, et le joyau de l'issue décidera sur les terres des Enfants du Dieu-Taureau. »

— L'Arendie ? avança Beldin. Pourquoi l'Arendie ?

— Il en a déjà été question, fit Beltira. Quelque chose d'important doit se passer en Arendie.

— Qu'est-ce que ça dit d'autre ? demanda Beldin. Je lus la ligne suivante et me mis à jurer.

— Alors, qu'y a-t-il ? insista Beldin.

— C'est tout. Ensuite, on passe à « La Mère de la Race qui n'est plus. »

— Nous allons poursuivre, notre travail, Beltira et moi, proposa Belkira.

— Vous serez sûrement plus tranquilles si nous ne vous soufflons pas dans le cou, dit Beldin. Nous en savons assez pour le moment, et nous avons du pain sur la planche. Je retourne en Mallorée. Quant à toi, Belgarath, tu serais bien inspiré d'aller prévenir les Aloriens, et de trouver une cachette plus sûre pour Polgara. À part le fleuve et beaucoup d'herbe, il n'y a rien au gué d'Aldur.

Je me levai en ronchonnant.

— Tu as sûrement raison. Nous n'avons pas grand-chose à nous mettre sous la dent, mais on n'y peut rien. Allons-y.

— Nous restons en contact, promet Beltira. Dès que nous aurons repéré quelque chose d'important, nous vous le ferons savoir, à Pol ou à toi.

— J'apprécierais vraiment, mes frères, répondis-je.

Du Val, je volai vers le nord. Arrivé à la Forteresse d'Algarie, les gardes me dirent que Cho-Ram XIV, le chef des Chefs de Clan d'Algarie, était dans les parages du lac d'Atun, près de la frontière drasnienne.

Je ne mis pas deux jours à débusquer Cho-Ram quatorzième du nom. C'était un homme assez jeune, vêtu de cuir de cheval, comme tous les Algarois, et qui se rasait la tête à

l'exception d'une mèche crânienne qui flottait sur son dos comme une queue de cheval. Maintenant que j'y pense, il ressemblait beaucoup à Hettar, le fils adoptif de Cho-Hag.

— Ah, quand même ! dit-il lorsque je lui appris que Torak arrivait.

Et c'est tout. C'était bien le descendant d'Algar Pied-Léger le laconique.

— Il ne vient pas nous rendre une visite de politesse, dis-je d'un ton acide.

— Je sais, répondit-il avec un sourire carnassier.

Ah, ces Aloriens !

— Vous devriez rassembler vos clans, lui conseillai-je.

— De combien de temps disposons-nous ?

— Je n'en sais rien. La Mallorée est un grand pays, et il faudra un moment à Torak pour rassembler ses forces. Mais Beldin est là-bas ; il nous préviendra un peu à l'avance.

— Ça suffira. Je vais rameuter les clans, et nous descendrons tous à la Forteresse. C'est là que vous me trouverez quand vous aurez besoin de moi.

— Khalan est toujours roi de Drasnie ?

— Non, il est mort à l'automne dernier. C'est son fils Rhodar qui a hérité de la couronne.

— Je vais le voir, à Boktor. Surveillez l'À-Pic oriental. Il va se passer quelque chose d'important en Arendie, et il se pourrait que les Murgos dévalent la falaise pour tenter de vous affaiblir avant l'arrivée de Torak. Vous êtes en plein sur la route d'invasion.

— Génial.

— Comment ça, génial ?

— Je n'aurai pas loin à aller.

— Votre grand-mère n'était pas arendaise, par hasard ?

— Belgarath ! En voilà une idée !

— Laissez tomber. Mettez-vous au travail. Je vais parler à Rhodar, et nous irons au Val d'Alorie voir Eldrig.

Vous noterez que j'avais tiré des conclusions erronées. L'Algarie et le Mishrak ac Thull étaient des pays plats, couverts de prairie, et Torak allait mener une très vaste armée. Il ne me vint pas à l'idée qu'il pourrait tenter de lui faire traverser les forêts du Gar og Nadrak.

Rhodar I^{er} de Drasnie n'était pas aussi gros que ne le serait son homonyme, cinq siècles plus tard, mais il avait une carrure impressionnante. Il ne descendait pas pour rien de Cou-d'Aurochs. Nous lui fîmes perdre un peu de ventre au cours de la vingtaine d'années suivantes. Je l'informai de ce qui était arrivé en Mallorée et le laissai revoir ses défenses avec ses généraux tandis que je repartais pour le Val d'Alorie.

Le roi Eldrig de Cherek n'était pas ce que l'on pourrait appeler un digne représentant de l'espèce : sa chope contenait plus souvent de l'eau que de la bière, et c'était un homme cultivé. Il ressemblait beaucoup à Anheg, sur ce plan. La différence essentielle, c'est qu'Anheg ne crachait pas sur la bière.

— L'Arendie ? répliqua-t-il lorsque je lui annonçai ce qui se préparait.

— C'est ce que dit le Codex Mrin.

— Vous êtes sûr ? Torak vient dans le Ponant pour récupérer l'Orbe, n'est-ce pas ? Or l'Orbe n'est pas en Arendie, mais à Riva.

— Les jumeaux approfondissent l'étude des prophéties. Ils arriveront peut-être à en tirer une explication. Tout ce que nous savons pour le moment, c'est que l'Événement va se dérouler sur le territoire des Enfants du Dieu-Taureau, donc l'Arendie. À moins que les choses n'aient changé.

Eldrig se gratta les cheveux et regarda attentivement sa carte.

— Torak pourrait évidemment traverser Mimbire et prendre vers le nord, au Nez d'Arendie,

pour arriver à l'île par le sud. Si nous décidions de lui barrer la route, l'affrontement aurait probablement lieu – ici.

— Il n'y a pas de raison de nous précipiter avant que Torak n'ait fait mouvement, dis-je. Vous feriez mieux de prévenir Brand. Dites-lui que je serai bientôt à l'île. J'ai deux ou trois choses à faire avant.

— Pensez-vous que je doive organiser le blocus de l'île ?

— Nous y serons peut-être obligés, mais ne jouons pas à Ran Borune le mauvais tour d'obliger ses Tolnedrains à fermer leurs échoppes sur la plage de Riva pour le moment. Nous aurons besoin des légions et il sera toujours temps d'envoyer des bateaux de guerre sur la Mer des Vents quand Beldin nous avertira que Torak commence à bouger. En attendant, vous feriez peut-être bien de prévenir Ormik de Sendarie.

— Comment cela ?

— Les Sendariens vivent aussi dans la région, Eldrig.

— Les cultivateurs de choux ne nous seront pas d'une grande aide au combat.

— Peut-être pas, mais si tout ça prend la tournure que je pense, nous serons probablement obligés de passer par la Sendarie, alors autant nous concilier les bonnes grâces d'Ormik.

— Comme vous voudrez, Vénérable Ancien.

Il s'appuya au dossier de son fauteuil. Le roi Eldrig avait les cheveux gris, mais le sourire qu'il me lança soudain était d'une jeunesse surprenante.

— C'est celui que nous attendions, n'est-ce pas, Belgarath ?

— L'un d'eux, du moins. Je pense qu'il y en aura d'autres après lui.

— Je me contenterai de celui-là pour le moment. Je ne voudrais pas avoir l'air trop exigeant. Nous l'attendons depuis l'avènement de Garrot-d'Ours, alors ça me suffira.

— Vous vous réjouirez après la guerre, Eldrig. Je ne garde pas un très bon souvenir de la dernière. Je vous conseille de commencer à préparer vos gens, et de puiser dans le trésor pour embaucher des constructeurs de vaisseaux. Il nous en faudra peut-être un bon paquet.

Il tiqua.

— Je pourrais peut-être lancer un emprunt auprès de Ran Borune.

— À votre place, j'y réfléchirais à deux fois. Je doute que ses taux d'intérêt vous plaisent beaucoup. Allez-y, Eldrig. On reste en contact.

En quittant le Val d'Alorie, je me dirigeai vers le Gué d'Aldur. C'était à peu près la seule ville d'Algarie en dehors de la Forteresse, et ça se voyait. Les Algarois ont une idée assez vague de ce à quoi une ville devrait ressembler. L'idée de tracer des rues ne leur était apparemment jamais venue. Les habitants avaient construit leurs maisons où bon leur semblait, de sorte qu'il était assez difficile de trouver son chemin.

Je finis par trouver la maison de Pol. Elle s'était installée tout près du Gué proprement dit. Je frappai à la porte. Elle ouvrit presque tout de suite. Elle était vêtue de bleu, selon son habitude, et elle m'accueillit avec son amabilité coutumière.

— Je reviens d'une tournée en Alorie, dis-je en regardant dans la cuisine, derrière elle.

Un petit garçon de dix ou douze ans était assis à la table. Un petit garçon comme j'en avais tant vu. Tous les descendants de Poing-de-Fer se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Il avait les mêmes cheveux blond cendré et le même air sérieux que tous les autres. Une Algaroise à la mine triste, aux longs cheveux noirs, écosait des petits pois auprès de lui. Je ne savais jamais très bien ce que Pol racontait à ses protégés, et je me dis qu'il vaudrait peut-être mieux m'entretenir en privé avec elle.

— Si nous faisons un petit tour, Pol ? proposai-je. Nous avons des décisions importantes à prendre.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, alla chercher un châte et me suivit.

— Qu'est-il arrivé à son père ?

— Il est mort, répondit-elle sèchement, et je reconnus ce vieux chagrin dans sa voix.

— Comment s'appelle le gamin ?

— Garel. C'est l'héritier.

— Ça, je m'en serais douté.

Je compris qu'elle n'avait pas le cœur à parler, alors nous longeâmes la berge du fleuve en silence jusqu'à ce que nous soyons bien au-delà des dernières maisons. Le soleil avait crevé les nuages qui bouchaient le ciel depuis des mois. Une petite brise ridait la surface de l'eau. Je regardai de l'autre côté du fleuve, qui était assez large à cet endroit, et j'eus encore une de ces impressions de déjà vu. J'étais presque sûr que c'était là, juste de l'autre côté, que ce drôle de vieillard dans sa voiture déginglée m'avait ordonné de diviser l'Alorie lorsque j'étais revenu de Cthol Mishrak, avec Cherek et ses gars, vingt-neuf siècles auparavant.

— Qu'y a-t-il, Père ? demanda Pol, intriguée. Je haussai les épaules.

— Rien d'important. Je suis déjà venu ici, c'est tout. Tu sais ce qui s'est passé, je suppose ?

— Les jumeaux me l'ont dit. Ils n'arrivaient pas à te localiser, alors ils m'ont demandé de te transmettre quelques messages.

— Quel genre ?

— Ils ont réussi à déduire certains éléments du Codex Mrin. Lors de cet Événement particulier, l'Enfant de Lumière sera Brand.

— Brand ?

C'est bien ce que dit le Codex Mrin. Le passage exact est : « Or donc il affrontera l'Enfant des Ténèbres sur les terres du Dieu-Taureau, celui qui se tient à la place du Gardien. » Ça ne peut être que Brand, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas de qui d'autre il pourrait s'agir. Il faut croire que la règle du jeu va être modifiée le temps que Brand puisse brandir l'Épée de Riva.

— Ça, les jumeaux ne l'ont pas précisé. Mais ils continuent à travailler sur ce passage. Car ce n'est pas tout.

— Forcément. Donne-moi la main, Pol. Je pense qu'il serait aussi bien que je parle directement aux jumeaux, et tant qu'à faire, autant que tu entendes aussi ce qu'ils ont à dire.

Elle me tendit la main. Nous ne nous touchons pas souvent, Pol et moi, et nous n'avons que rarement uni nos pensées pour faire quelque chose. Je fus à nouveau surpris par l'ampleur, la profondeur de son esprit et par son exquise subtilité. Mais ce qui me frappa le plus, c'était son infinie tristesse. Nous oublions tous que sa tâche consistait à assurer l'éducation d'une longue lignée de petits garçons, ce qui impliquait de les voir grandir, se marier, vieillir et mourir. Un chagrin que rien ne saurait apaiser retentissait dans les dédales de son esprit.

Nous projetâmes ainsi nos voix combinées.

Mes frères !

Belgarath ! fit la voix de Beltira en retour. *Où es-tu ?*

Au Gué d'Aldur. Pol est avec moi. Pourrais-tu nous apporter quelques précisions ?

Évidemment.

Avez-vous trouvé comment Brand allait utiliser l'Orbe ?

Non. Ce passage demeure une énigme, Belgarath. Nous supposons que ça va être un événement majeur. Le Codex Mrin devient toujours très obscur dans ces cas-là. Aucune allusion à ce que je suis censé faire ?

Vous devez aller à Riva, Pol et toi, pour rencontrer les rois d'Alorie. Mais avant cela, tu

dois emmener l'héritier de Poing-de-Fer à la Forteresse d'Algarie.

C'est hors de question, fit la voix de Pol, se superposant à la mienne. La Forteresse est en plein sur le chemin de Torak.

Je ne fais que transmettre les propos du Codex Mrin, Pol, répondit Beltira. Voici ce qu'il dit : « Or donc le Gardien trouvera refuge à la place forte du Peuple des Chevaux, car toute la puissance de l'Enfant des Ténèbres se brisera contre ses murailles. » Tu as sûrement raison. Torak va mettre le siège devant la Forteresse, mais il ne réussira pas à la prendre.

Ça ne me plaît pas du tout, fulmina-t-elle.

— Ça se comprend, Pol, dis-je tout haut. Nous devons aller à Riva, tous les deux, et ce ne serait pas un endroit sûr pour Garel et sa mère. Notre unique but pendant ces huit derniers siècles a été de séparer l'Orbe des héritiers du trône. Si nous emmenons Garel à Riva, c'est lui qui devra brandir l'épée, et il est encore un peu jeune pour ça.

Puis je projetai à nouveau ma pensée vers les jumeaux.

Avez-vous réussi à déduire un schéma temporel de tout ça ?

Tu sais bien que le Codex Mrin est dépourvu de chronologie.

Tu as eu des nouvelles de Beldin ?

Une ou deux fois. Torak est toujours à Mal Zeth, avec Zedar et Urvon. Alors nous avons tout le temps. On verra bien. Nous poursuivons notre travail, mais vous feriez mieux de vous y mettre, tous les deux.

— Je n'aime pas ça du tout, Père, répéta Pol alors que nous repartions le long du fleuve, vers le Gué.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, mais nous jouons à un jeu dont nous ne connaissons pas encore toutes les règles. J'imagine qu'il va falloir que nous partions du principe que le Dessein sait ce qu'il fait et que nous nous jetions à l'eau les yeux fermés.

— Je n'aime pas ça quand même.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut, Pol. C'est pour, ça qu'on nous paie.

— Qu'on nous paie ?

— Oui, enfin... Façon de parler.

Garel et sa mère ne savaient pas grand-chose de leur situation réelle, et nous décidâmes, Pol et moi, que c'était aussi bien. Les héritiers du trône de Poing-de-Fer étaient tous plus ou moins « doués », comme nous disons, et il n'est pas prudent d'en dire trop long à un sorcier novice. Garion se souviendra sûrement du nombre de fois où nous avons habilement éludé ses questions, Pol ou moi, à la ferme de Faldor et même après. C'est Pol qui avait décidé d'agir ainsi, mais après réflexion, je l'approuvai sans réserve. Ça évitait toutes sortes d'éventualités désagréables.

Nous passâmes un jour ou deux à servir aux voisins l'histoire désormais classique de « la famille à aller voir d'urgence », et nous partîmes pour la Forteresse avec Garel et Adana. Une fois là-bas, j'eus un entretien avec Cho-Ram, et nous poursuivîmes tous les trois jusqu'à Riva.

Il fait généralement si mauvais dans l'île des Vents que c'est à peine si nous remarquâmes la dégradation du temps provoquée par l'éclipse. La pluie hachait l'eau du port, l'escalier menant à la Citadelle était une véritable cataracte et les gouttières des toits d'ardoise déversaient des trombes d'eau dans les rues pavées. Je trouvai tout cela quelque peu déprimant.

Eldrig et Rhodar n'étaient pas encore arrivés. Brand nous invita à nous réunir dans l'une des tours qui dominaient la Citadelle. J'avais pas mal roulé ma bosse au cours des dernières années, et je connaissais peu l'actuel Gardien de Riva. La charge de Gardien n'est pas héréditaire, mais j'ai toujours trouvé une certaine ressemblance chez les hommes qui

l'assumaient. Sans aller aussi loin que les Nyissiens lorsqu'ils sélectionnaient leur Salmissra, les Riviens s'arrangeaient toujours pour choisir des hommes solides, sensés, sur lesquels on pouvait compter, et celui-ci était particulièrement remarquable. L'Enfant de Lumière potentiel était grand, comme presque tous les Aloriens. Les Tolnedrains, qui sont de petite taille, mettent en avant un vieux proverbe tolnedrain opposant la masse musculaire et les facultés mentales, mais ce Gardien de Riva entre tous était intelligent et capable d'introspection. Il me plut tout de suite avec sa grosse voix de basse, et je l'appréciai de plus en plus au fur et à mesure que nous nous rapprochions inexorablement de l'affrontement auquel il s'apprêtait.

— Vous êtes sûr que le jeune roi Garel est en sûreté à la Forteresse ? demanda-t-il.

— C'est ce que dit le Codex Mrin, répondis-je.

— Ne vous en faites pas. La Forteresse est inviolable, affirma Cho-Ram.

— C'est de mon roi qu'il s'agit, Cho-Ram, insista Brand. Je ne veux pas prendre de risques avec sa sécurité.

— Je le défendrai en personne, Brand. Je monterai sur les murailles et Torak pourra me lancer dessus tout ce qu'il voudra pendant vingt ans.

— Non, Cho-Ram, protestai-je fermement. Je ne vous laisserai pas enfermé dans la Forteresse. N'importe quel colonel peut défendre cet endroit. J'aurai trop besoin des rois d'Alorie à l'heure du combat.

— Je me sentirais mieux si le jeune sire Garel était ici, insista Brand.

— Pas question. S'il approche de l'Orbe, Torak le saura tout de suite. En restant à la Forteresse, son anonymat sera préservé. Torak ne saura même pas qu'il est là-bas.

— Il faudra bien qu'il revienne ici, Belgarath.

— Ah bon ? Et pourquoi ça ?

— Pour prendre son épée. Il en aura besoin pour affronter Torak.

— Vous vous trompez, Brand, fit Pol. Ce n'est pas Garel qui se dressera devant Torak en Arendie.

— C'est le roi de Riva, Polgara. Il faudra bien qu'il le combatte.

— Pas cette fois.

— Eh bien, si ce n'est pas lui, qui le fera ?

— Vous.

— Moi ?

Il faut porter à son crédit qu'il n'ajouta pas le sempiternel « Pourquoi moi ? », mais il avait le regard un peu hagard quand même.

Je lui récitai le passage incriminé du Codex Mrin.

— Et voilà, Brand. C'est vous l'élu, conclus-je.

— Je ne savais même pas que j'étais candidat. Et que dois-je faire ?

— Nous n'en sommes pas sûrs. Mais vous le saurez le moment venu. Quand vous vous retrouverez face à face avec N'a-Qu'un-Œil, la Nécessité prendra le relais. Comme chaque, fois.

— Je serais beaucoup plus rassuré si je savais ce qui doit arriver.

— Nous le serions tous, mais ça ne marche pas comme ça. Ne vous en faites pas, Brand. Vous vous en sortirez très, bien.

Eldrig et Rhodar nous rejoignirent à Riva un mois plus tard environ, et nous commençâmes à échafauder des plans. Beldin nous informa que Torak n'avait pas l'air pressé de quitter la Mallorée. Il avait manifestement pris à tâche d'affermir son emprise sur le cœur et l'esprit de ses sujets. Je ne m'inquiétais guère. Torak était bien trop arrogant pour tenter de

nous prendre par surprise. Quand il viendrait, il veillerait à ce que ça se sache.

Après quelques réunions préliminaires, nous convînâmes le roi Ormik de Sendarie à se joindre à nous. Sa mère était alorienne, et je trouvais normal de l'inviter. Notre présence prolongée à Riva avait fini par attirer l'attention. Les services de renseignements de Ran Borune étaient moins performants que ceux de Rhodar, mais même l'espion le plus borné du monde ne pouvait faire autrement que de se poser des questions.

Torak passa une douzaine d'années à consolider sa domination sur la Mallorée, sans savoir que Garel avait épousé une Algaroise, Aravino, en 4860, et qu'un an plus tard ils avaient eu un fils, Gelane. Puis, à l'automne de 4864, les Murgos et les Nadraks fermèrent les Routes des Caravanes de l'Est. Manœuvre saluée, à Tol Honeth, par des hurlements de désespoir qui durent retentir des jungles de Nyissie jusqu'au territoire arctique des Morindiens. Ran Borune envoya, par voie diplomatique, des protestations à Rak Goska et à Yar Nadrak, mais on les ignora superbement. Ad Rak Cthoros, le roi des Murgos, et Yar Lek Thun, le roi des Nadraks, prenaient leurs ordres de Ctuchik, et ni l'un ni l'autre n'avaient envie de le mécontenter pour la simple raison que Ran Borune avait des états d'âme. Je ne sais pas si Ctuchik prit seulement la peine d'informer Gethel Mardu, le roi des Thulls, de l'invasion prévue des Royaumes du Ponant, mais comme Gethel n'aurait probablement pas su dire de quel côté était le Ponant, ça n'aurait pas changé grand-chose.

La fermeture des routes commerciales était un signal clair : Torak était sur le point de faire mouvement. Brand annonça donc la fermeture du port de Riva, « pour travaux », mesure que les navires de guerre d'Eldrig furent chargés d'appliquer. Ce n'était vraiment pas une bonne année pour les princes marchands de Tol Honeth.

Après la fermeture du port de Riva, nous nous réunîmes une fois de plus à la Citadelle.

— Les choses se précisent, Père, nota Polgara. Je pense qu'il serait temps que tu ailles dire deux mots à Ran Borune.

— Tu as peut-être raison, convins-je d'un ton lugubre.

— Pourquoi cette mine sombre, Belgarath ? demanda Brand.

— Vous connaissez Ran Borune ?

— Je n'ai pas eu le plaisir de le rencontrer.

— Plaisir n'est pas le terme qui s'impose à mon esprit à la perspective d'une rencontre avec lui. Les Borune sont têtus, chicaneurs, et refusent obstinément de croire à quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire.

— Nous devrions peut-être aussi prévenir les Arendais, non ? suggéra Cho-Ram.

— C'est un peu prématuré. Si Torak est à plus de deux jours de leur frontière est, ils oublieront qu'il arrive.

— Allons, Père, les Arendais ne sont pas stupides à ce point ! protesta Pol.

— Ah bon ? Oh, Cho-Ram, vous devriez tâcher de faire prévenir le Gorim d'Ulgolande de ce qui se prépare. Quant à vous, Ormik, je vous suggère de déplacer vos dépôts de vivres vers la rive nord de la Camaar. Si la guerre éclate en Arendie, nous en aurons le plus grand besoin.

— Nous pourrions vivre de la terre s'il le fallait, remarqua Rhodar.

— Bien sûr. Pendant une semaine à peu près. Ensuite, nous mangerions nos semelles, et je doute que vous aimiez ça.

Je partis le lendemain matin pour Tol Honeth où j'arrivai deux jours plus tard. Ran Borune IV était tout jeune et régnait depuis peu. La troisième dynastie Borune était encore dans l'enfance et les Borune n'avaient pas eu le temps de débarrasser le gouvernement de tous ses Honeth et ses Vordue. Les Honeth étaient particulièrement perturbés par la fermeture des routes commerciales vers l'est, et la fermeture du port de Riva.

Une journée sans profit plonge un Honeth dans une profonde dépression, de sorte qu'un flux continu de fonctionnaires du plus modeste au plus gradé tambourinaient à la porte de Ran Borune pour l'implorer de faire quelque chose. Résultat : il me fallut plusieurs jours pour être admis en sa présence.

Comme la plupart des membres de sa famille, Ran Borune était relativement petit, sans doute parce que les Borune ont du sang de Dryade dans les veines. Sur le trône impérial, une énorme chose tendue de pourpre impériale qui avait été conçue pour impressionner les foules, Ran Borune IV avait l'air d'un enfant assis sur un meuble prévu pour une grande personne.

— Votre Majesté est-elle au courant de ce qui se passe en Mallorée ? demandai-je.

— J'ai appris qu'ils avaient un nouvel empereur.

— Que savez-vous de lui ?

— Pas grand-chose. La Mallorée est loin, et j'ai des problèmes beaucoup plus pressants tout près d'ici.

— Vous feriez mieux de vous préoccuper de Kal-Torak parce qu'il vient par ici.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai des sources d'information que vous n'avez pas, Ran Borune.

— Encore ces vieilles histoires éculées, Belgarath ? Ça marche peut-être avec les Aloriens, mais moi, il en faudrait un peu plus pour m'impressionner.

Au fil des siècles, les divers empereurs qui se sont succédé à Tol Honeth ont mis au point une fable qui leur permet d'être à l'aise en ma présence. Ils se sont persuadés que « Belgarath » et « Polgara » étaient des titres héréditaires. Toute autre hypothèse serait inacceptable pour eux. J'éludai en douceur afin d'éviter une discussion fastidieuse sur un sujet qui n'avait aucune importance.

— Ce n'est pas à ça que je fais allusion, Ran Borune. Les informations viennent des services secrets de Rhodar. On ne peut rien cacher à un espion drasnien.

— Et pourquoi Rhodar ne m'a-t-il rien dit ?

— Il est en train de le faire. Par ma voix.

— Oh ! pourquoi ne le disiez-vous pas ? Je vais envoyer des émissaires à Mal Zeth et demander à l'empereur de Mallorée de préciser ses intentions.

— Ne perdez pas votre temps, Ran Borune. Il sera probablement à vos portes d'ici quelques mois. Vous pourrez l'interroger de vive voix.

— Quelle sorte d'homme est-ce ? Et pourquoi a-t-il choisi ce nom particulier ?

— Il est arrogant, implacable et animé par une ambition dévorante. Le mot « Kal » veut dire Dieu et Roi en angarak ancien. Ça vous donne une idée du personnage ?

— Il est fou ? avança Ran Borune, surpris.

— Ce n'est sûrement pas comme cela qu'il se voit, et les Angaraks encore bien moins. Il a réussi à les convaincre qu'il est vraiment Torak – notamment en exigeant de ses Grolims qu'ils étripent tous ceux qui refuseraient de le croire. Il vient vers l'ouest, et il poussera toute la Mallorée devant lui.

— Il faudra d'abord qu'ils passent chez les Murgos. Les Murgos méprisent les Malloréens, et ils refuseront sûrement de s'incliner devant un empereur de Mallorée.

— Les Murgos font ce que les Grolims leur disent de faire, Ran Borune, et les Grolims obéissent à ce Kal-Torak comme si c'était le vrai Torak.

Il commença à se mâchouiller les ongles.

— Il se pourrait que nous ayons un problème, convint-il. Les espions de Rhodar ont-ils découvert pourquoi il voulait nous envahir ?

— Pour établir son empire sur le monde, j’imagine, répondis-je en haussant les épaules. Sa destination ultime semble être l’Arendie.

— L’Arendie ? Ça n’a vraiment aucun sens.

— Je sais, mais c’est ce que les services secrets drasniens ont découvert. Si nous ne faisons rien pour l’arrêter, vous aurez une armée immense, et animée des pires intentions, cantonnée sur votre frontière nord.

— Il faudra qu’il traverse l’Algarie pour arriver en Arendie.

— C’est aussi ce que nous pensons.

— Les Algarois sont prévenus ?

— Ils se préparent à l’invasion angarak depuis trois mille ans. De même que les Cheresques et les Drasniens. Les Aloriens et les Angaraks ne s’entendent pas bien du tout.

— C’est ce que j’ai entendu dire. Je devrais peut-être dire aux légions de se tenir prêtes.

— À votre place, Ran Borune, je ne m’en tiendrais pas là. J’ai vu quelques-uns de vos hommes en venant ici. Ils sont dans une forme pitoyable. Vous avez intérêt à leur faire faire de l’exercice. Bien, je vais repartir pour Riva. Je pense qu’il est temps de renforcer les défenses de l’Algarie. Nous vous informerons si les espions de Rhodar trouvent autre chose.

Sur ces mots, je m’inclinai et pris congé.

J’ai eu plusieurs fois recours à la prétendue omniscience des services secrets drasniens pour traiter avec les Tolnedrains. Je trouve plus facile de leur raconter des histoires que de leur dire d’où je tiens véritablement mes informations.

Au printemps de l’année 4865, Kal-Torak mena ses Malloréens à travers le Pont-de-Pierre vers la Morindie, puis il descendit vers le sud le long de la côte. Mais après avoir franchi les monts du Gar og Nadrak, son armée entière disparut dans l’immense forêt primitive qui occupe tout le Nord.

J’ai pris part à des tas de guerres au fil des siècles, et c’est peut-être en partie pour ça que je n’ai pas réussi à prévoir ce que Torak s’apprêtait à faire. Un général humain prendra le chemin le plus court et le plus aisé pour se rendre au champ de bataille. Il ne voudra pas gâcher la vie de ses hommes ou que la troupe soit épuisée avant le début des hostilités. Mais Torak n’avait rien d’un général humain. La vie de ses hommes lui importait peu et il avait des moyens de les faire combattre, qu’ils soient en forme ou non.

Quoi qu’il en soit, nous étions tellement convaincus, les rois d’Alorie et moi-même, que Torak continuerait à descendre le long de la côte vers le Mishrak ac Thull, que nous fûmes complètement pris au dépourvu lorsque, au début de l’été 4865, il fit descendre son armée de Murgos, de Nadraks, de Thulls et de Malloréens par les montagnes de l’ouest du Gar og Nadrak, puis dans les landes de Drasnie.

Torak effectua le déplacement dans un véritable château de fer au grand complet, avec ses tours et ses créneaux inutiles. Un château à roulettes, tiré par une horde de chevaux et un millier de Grolims. Je frémis en pensant au mal qu’ils durent se donner pour dégager une route dans la forêt du Gar og Nadrak afin d’y faire passer cette chose grotesque.

Très vite, il fut clair que Torak ne venait pas en conquérant mais en destructeur. Il ne cherchait pas à occuper la Drasnie. Il se fichait de réduire le peuple en esclavage. Ce qu’il voulait, c’était faire disparaître le pays de la carte avec tous ses habitants. Les prisonniers étaient aussitôt sacrifiés par les prêtres grolims.

Rétrospectivement, je comprends ce qu’il faisait. Il irait en Arendie, bien sûr, mais au passage, il prendrait le temps d’exterminer les Drasniens avant de faire la même chose en Algarie ou à Cherek. L’Arendie n’était que la seconde de ses préoccupations. Il voulait exterminer les Aloriens avant d’y arriver.

L'erreur que nous avons commise en subodorant sa stratégie nous avait placés dangereusement hors de portée. Ses hordes incendièrent Boktor avant que nous ayons déplacé suffisamment d'hommes vers le nord pour lui offrir une résistance sérieuse. Et comme nous étions submergés sous le nombre, nous ne fîmes même pas semblant de combattre. Nous nous contentâmes de sauver ceux qui pouvaient l'être, rassemblant tous les réfugiés que nous réussîmes à trouver. Les bateaux de guerre d'Eldrig emmenèrent des foules de civils drasniens terrifiés dans les îles situées à l'embouchure de l'Aldur et de la Mrin. La cavalerie algaroise réunit ceux qui avaient fui vers le sud et le lac d'Atun, et les escorta vers la sécurité relative de la Forteresse d'Algarie. Une immense colonne de réfugiés effectua une marche véritablement stupéfiante de Boktor jusqu'à la vallée de la Dused, à l'endroit où elle forme la frontière entre la Drasnie et la péninsule de Cherek : Le reste de la population tenta de fuir dans les marécages. Il n'y eut que très peu de survivants.

Lorsqu'il fut clair que nous ne faisons pas le poids face à l'armée de Kal-Torak, nous conclûmes que la Drasnie était perdue. Je ne pris pas de gants pour sauver ce que je pouvais de la superbe armée drasnienne. Je n'en discutai même pas avec Rhodar, qui était écrasé de chagrin. Je les poussai tout simplement, ses hallebardiers et lui, vers le sud et les plaines d'Algarie. Je savais que j'aurais besoin d'eux plus tard.

C'est ainsi que, vers le milieu de l'été 4866, la Drasnie fut anéantie. Lorsque nous y retournâmes, après la guerre, pas une seule maison n'était restée debout et nous ne retrouvâmes que quelques milliers de survivants cachés dans les marécages.

Quand tout fut fini, Kal-Torak fit une pause pour rassembler ses troupes. Notre problème, à ce stade, était d'essayer de deviner ce qu'il allait faire ensuite. Remonterait-il vers le nord afin d'envahir Cherek ? Irait-il vers le sud-ouest dans l'espoir d'arriver en Arendie en traversant la Sendarie ? Ou mènerait-il ses troupes vers le sud et l'Algarie ? La perspective la plus terrifiante était la possibilité vraisemblable, compte tenu de la taille de son armée, qu'il divise ses forces et fasse les trois à la fois.

Cette stratégie aurait été notre perte. Je m'étonne, rétrospectivement, qu'il n'en ait pas eu l'idée.

CHAPITRE XXXVII

Le roi Eldrig de Cherek était un vieil homme à la longue barbe et aux cheveux blancs comme neige. Il était debout devant la fenêtre et regardait la pluie tomber sur le port de Riva. Deux semaines avaient passé depuis que nous avions réussi à faire sortir les derniers survivants de Drasnie.

— Vous le connaissez, Belgarath, dit-il. Vous connaissez sa façon de penser. Que va-t-il faire maintenant ?

— S'il y a un homme à qui il ne faut pas poser la question, c'est bien au très saint Belgarath, marmonna Rhodar avec amertume. Il n'a pas eu beaucoup de succès avec ses prédictions, ces temps derniers.

C'était un homme brisé. Il ne vivait plus que pour la vengeance.

— Ça suffit, Rhodar, fit fermement Brand de sa grosse voix grave. Le passé est le passé. Nous ne sommes pas là pour remâcher nos rancœurs mais pour décider de ce que nous allons faire maintenant.

La révélation que Brand serait l'Enfant de Lumière lors de cet Événement particulier lui conférait une certaine autorité sur les rois d'Alorie qui se comportaient envers lui avec déférence.

— Nous savons qu'il finira par arriver en Arendie, intervint Ormik de Sendarie, un homme d'allure si banale que je me suis souvent demandé si je l'aurais reconnu au milieu d'une foule. Ça veut dire qu'il va prendre vers le sud une fois qu'il aura regroupé ses forces, non ?

— Laissant ses arrières à découvert ? ironisa Eldrig. C'est peu probable. Je pense qu'il sera aux portes du Val d'Alorie avant la fin du mois.

— Ne comptez pas trop sur lui pour agir de façon rationnelle, dis-je. Vous avez vu comment il s'est comporté en Drasnie : il n'avait aucune raison de traverser la forêt du Gar og Nadrak, mais il l'a fait quand même. Il ne pense pas comme un général humain.

— Pourquoi a-t-il détruit la Drasnie ? demanda Rhodar, des larmes dans la voix.

Je haussai les épaules.

— Par vengeance. Les Drasniens ont pratiquement réussi à exterminer les Nadraks au cours du troisième millénaire.

— Ça fait deux mille cinq cents ans, Belgarath, protesta Rhodar.

— Torak a de la mémoire. Et il est rancunier.

— La question primordiale, aujourd'hui, est de savoir s'il divisera ses forces ou non, intervint Cho-Ram.

Il affûtait machinalement son sabre, et le bruit de la pierre à aiguiser sur l'acier me faisait grincer des dents.

— Ça ne lui ressemble pas, dis-je, mais nous ne pouvons être sûrs de rien, cette fois.

— Je ne suis pas sûr d'avoir compris, fit Cho-Ram en posant son sabre et sa pierre sur la table, devant lui.

— Torak n'aime pas que ses gens lui échappent. Avant la Guerre des Dieux, déjà, les Angaraks étaient le peuple le plus étroitement contrôlé du monde. Cela dit, les choses ont un peu changé depuis : Torak a des disciples, maintenant, et il leur délègue pas mal de choses. Ctuchik pourrait lui suggérer de diviser ses forces, et Zedar le fera certainement.

— Torak les écouterait-il ? demanda Polgara.

— Je n'ai aucun moyen d'en être sûr, soupirai-je en regardant sans la voir la vitre ruisselante de pluie. Je doute que cette idée lui plaise. D'un autre côté, il pourrait en voir la

nécessité. Écoutez, fis-je en me retournant, ce n'est qu'une intuition, mais je ne le vois pas diviser son armée. S'il avait dû le faire, il l'aurait fait en sortant des montagnes, avant d'envahir la Drasnie. C'était le moment logique pour envoyer une colonne vers l'Algarie, au sud, or il ne l'a pas fait. Il a tendance à ne voir qu'une chose à la fois. Les obsédés sont comme ça, hommes ou Dieux. Décidément, je ne pense pas qu'il divisera ses forces. Quelque direction qu'il décide de prendre, il emmènera tous ses hommes avec lui. Il ne vient pas vraiment pour remporter des victoires mais pour détruire, et pour ça, il faut un tas de monde.

— Alors, la question est : que va-t-il détruire ensuite ? releva Eldrig. Moi, je pense qu'il va attaquer Cherek.

— Pour quoi faire ? rétorqua Cho-Ram. Vos hommes sont en mer, où il ne peut les atteindre. Non, je crois plutôt qu'il va venir chez moi. Il a en Arendie un rendez-vous qu'il ne peut se permettre de rater, et l'Algarie est pratiquement un passage obligé.

— Il pourrait aussi passer par chez moi, reprit timidement Ormik. Mon peuple n'a rien de belliqueux. S'il veut arriver en vitesse en Arendie, il traversera la Sendarie.

— Je trouve tout ça indigne, Messieurs, lança Rhodar. Maintenant que vous avez vu ce qui est arrivé à mon royaume, vous allez tous trouver des raisons de masser des forces à l'intérieur de vos frontières.

— L'Alorie est une et indivisible, répliqua Eldrig. Nous sommes tous navrés de ce qui est arrivé en Drasnie.

— Où étiez-vous quand j'avais besoin de vous, alors ?

— C'est ma faute, Rhodar, dis-je. Si vous voulez lapider quelqu'un, c'est moi. Laissez vos frères en dehors de ça. Le Codex Mrin nous avertit que Torak finira par mettre le siège devant la Forteresse d'Algarie ; ça ne nous dit pas par où il va passer.

— Quand doit-il être en Arendie ? demanda Eldrig.

— Nous l'ignorons, répondis-je d'un ton funèbre.

— Et lui, il le sait ?

— Probablement. C'est lui qui mène le mouvement, cette fois. Nous nous contentons de réagir. Quand je suis parti pour Cthol Mishrak avec Cherek et ses gars, nous savions quand nous devions y être mais pas Torak. Nous avions l'avantage, à l'époque. Cette fois, c'est lui.

— Alors, nous sommes condamnés à attendre les bras croisés qu'il commence à bouger pour réagir, conclut Brand.

— Tu parles d'une stratégie, protesta Cho-Ram.

— Si vous avez mieux à proposer, je suis preneur.

— Il y a une chose que nous pouvons faire, intervint Polgara. Je pense que le moment est venu d'aller trouver les autres royaumes.

— La Tolnedrie, en particulier. Nous aurons besoin des légions.

— Ran Borune n'aime pas les Aloriens, objecta Eldrig. Il n'écouterait même pas nos diplomates.

— Peut-être pas, mais je pense qu'il nous écouterait, mon père et moi. Nous allons parler aux Arendais aussi, et aux Nyissiens.

— À votre place, je ne perdrais pas mon temps avec ces gens-là, fit Cho-Ram d'un ton dédaigneux. Ils sont tellement drogués, la plupart du temps, qu'ils ne seront pas très efficaces au combat.

— Je n'en suis pas si sûr, objectai-je. Si je pouvais introduire un bon empoisonneur Nyissien dans les cuisines de campagne de Torak, il tuerait plus d'Angaraks qu'une légion entière de Tolnedrains.

— Belgarath ! s'exclama Cho-Ram. C'est horrible !

— Ce qui s'est passé en Drasnien n'était pas horrible, peut-être ? Torak a l'avantage du nombre ; il faut bien que nous trouvions le moyen d'équilibrer les chances. Tenez-vous prêts à tout. Messieurs, dis-je en me levant. Nous partons pour le sud, Polgara et moi.

Il nous fallut plus d'une semaine pour localiser le duc d'Asturie et ses archers, en partie par la faute de cette maudite pluie qui crevait les frondaisons et tombait en brouillard sur le sol, bouchant la vue. Quand nous reprenions forme humaine, le soir, Pol me donnait l'impression de sentir le vieil édredon de plumes, et je gage que je puais le chien mouillé. Nous n'en parlions ni l'un ni l'autre, mais nous prenions garde à rester chacun de notre côté du feu.

C'est par pur hasard, je l'avoue, que nous tombâmes enfin sur le campement asturien. Le vent chassa, le brouillard, et, à la faveur de l'éclaircie, Pol vit la fumée qui montait de leur campement.

Le duc d'Asturie s'appelait Eldallan. C'était un jeune homme mince, vêtu de vert, comme ses hommes. Les gens qui se cachent dans la forêt choisissent souvent cette couleur. Le campement des Asturiens était constitué de quelques tentes mais surtout de pauvres huttes qui ressemblaient beaucoup aux maisons des serfs. Juste retour des choses, me dis-je : les archers d'Eldallan étaient pour la plupart de jeunes nobles, et dormir dans des huttes de terre battue leur donnait l'occasion de voir comment vivaient les autres.

Eldallan se montra fort peu coopératif. Au début, du moins. Il trônait sur un fauteuil rudimentaire que lui avaient construit ses hommes tandis que sa fille de huit ans, Mayaserana, jouait à la poupée à côté de lui.

— C'est un problème alorien, répondit-il d'abord. Mon problème à moi, c'est les Mimbraïques.

Dans l'espoir, sans doute, de se distinguer de leurs compatriotes du Sud, les Asturiens avaient renoncé au langage ampoulé que parlaient les autres peuples d'Arendie.

Je n'y allai pas par quatre chemins.

— Je suis sûr que Votre Grâce changera d'avis quand elle se retrouvera écartelée sur un autel par deux ou trois Grolims qui lui arracheront le cœur, lâchai-je.

— Allons, Belgarath, vous ne me croyez quand même pas assez crédule pour croire la propagande alorienne ! railla-t-il.

— Si tu me laissais faire ? proposa Pol. Je connais un peu mieux les Arendais que toi.

— Avec plaisir, convins-je. Son scepticisme va finir par m'agacer.

— J'implore Votre Grâce de n'en point vouloir à mon père, dit-elle courtoisement. La diplomatie n'est pas son fort.

— Sachez, Dame Polgara, que je ne suis pas plus disposé à accepter vos histoires d'horreurs que les siennes. Vos liens d'autrefois avec les Wacites sont bien connus. Vous n'avez guère de raisons d'aimer les Asturiens.

— Je ne vais pas vous raconter des histoires d'horreur, Votre Grâce. Je vais vous montrer ce que les Angaraks ont fait à la Drasnien.

— Des illusions, maintenant ! fit-il en levant les yeux au ciel.

— Non, Votre Grâce : la réalité. Je parle en tant que duchesse d'Érat, et nul gentilhomme digne de ce nom ne songerait à contester la parole d'une gente dame. Mais peut-être me trompé-je en supposant qu'il y a des hommes d'honneur en Asturie.

— Mettriez-vous mon honneur en doute ?

— Ne doutez-vous point du mien ?

— Très bien. Votre Grâce, dit-il comme à regret. Je ne contesterai pas l'authenticité de ce que vous vous proposez de me montrer.

— Votre Grâce est trop aimable, murmura-t-elle. Je vous propose un petit voyage dans le temps, vers le nord de la Drasnîe. Voilà ce qui s’est passé quand Kal-Torak s’est engagé dans les landes.

J’entendis — ou plutôt je sentis — qu’elle bandait son Vouloir, puis elle le libéra en esquissant un curieux petit geste devant le visage de l’homme.

Je ne vis rien, évidemment. Mais le duc, lui, vit beaucoup de choses.

— Qu’y a-t-il, Père ! s’exclama la petite fille assise à son côté alors qu’il poussait des cris d’horreur.

Il ne put répondre. Polgara l’avait paralysé pour un bon quart d’heure. Ses yeux devenaient de plus en plus hagards dans son visage d’une pâleur mortelle. Au bout de quelques minutes, il l’implora d’arrêter.

Mais elle n’en fit rien.

Il se mit à pleurer. Je suis sûr qu’il aurait voulu se masquer les yeux avec les mains, mais il était bel et bien immobilisé. Il se mit à gémir. Il poussa même quelques hurlements mais Pol refusa de se laisser fléchir. Il dut contempler cette horreur jusqu’au bout.

Lorsqu’elle finit par le relâcher, il tomba de son fauteuil et resta prostré sur le sol, agité par des sanglots irrépressibles.

— Qu’avez-vous fait à mon papa, méchante femme ? demanda la petite fille.

— Il ira très bien d’ici quelques minutes, mon chou, répondit gentiment Pol. Il a fait un cauchemar, c’est tout.

— Mais il ne dormait pas. On est en plein jour.

— Ce sont des choses qui arrivent, Mayaserana. Ne t’en fais pas, tout va bien.

Une demi-heure plus tard, quand Eldallan eut enfin repris le dessus, il était tout disposé à nous écouter.

— Je ne vous obligerai pas à rencontrer le roi de Mimbri, lui dis-je. Ce serait peut-être trop vous demander.

— Il n’est pas roi, rectifia machinalement Eldallan.

— C’est ce qu’il croit mordicus, mais là n’est pas la question. Nous allons lui parler, ma fille et moi. Nous établirons les modalités d’une trêve entre Mimbri et l’Asturie, et je m’arrangerai pour obtenir la médiation des Sendariens. Ils sont neutres, ce sont des gens honorables — aucun risque de tricherie. Dites à vos archers de cesser de gâcher leurs flèches sur les Mimbraïques. Vous aurez besoin de toutes vos munitions lorsque les Angaraks arriveront.

— Il en sera fait selon vos ordres, Vénérable Ancien.

Il était plus doux qu’un mouton, tout à coup. Il n’avait vraiment pas envie que Polgara lui en montre davantage.

Nous allâmes donc à Vo Mimbri. Les poètes mimbraïques ont écrit toutes sortes de bêtises sur la « cité d’Or ». En fait, les carrières de la région donnent des pierres jaunes. Il n’y a rien de mystique ou même de significatif là-dedans.

Après la destruction de Vo Astur en 3822, les ducs mimbraïques avaient commencé à se faire appeler « rois de toute l’Arendie », mais c’était une fable. L’autorité du trône de Vo Mimbri s’arrêtait à la limite de la forêt d’Arendie.

Les Arendais sont quand même moins bornés que les Tolnedrains sur certains points. Lorsque nous nous identiâmes, Pol et moi, en arrivant à Vo Mimbri, nous fûmes aussitôt escortés vers la salle du trône du « roi » Aldorigen XII. Il était un peu plus vieux qu’Eldallan, et sensiblement plus corpulent. Les Mimbraïques commencent à porter l’armure très jeunes, et le poids de tout cet acier, à défaut de leur développer la cervelle, leur vaut une musculature

impressionnante.

Je me refuse, encore une fois, à parler de coïncidence, mais il se trouve qu'Aldorigen avait aussi un enfant de huit ans – un fils appelé Korodullin. Ah, je savais que ça vous intéresserait...

Aldorigen se montra aussi récalcitrant qu'Eldallan, et Polgara fut obligée de refaire son petit numéro. Le roi changea d'avis aussi vite que son homologue asturien. Les Asturiens et les Mimbraïques ont toujours revendiqué leur différence. Pour être honnête avec vous, je ne l'ai jamais remarquée, en dehors du fait que les Mimbraïques parlent d'une façon archaïque et ampoulée et pas les Asturiens.

Lorsque Polgara eut ramené Aldorigen à la raison, je m'arrangeai avec l'ambassadeur de Sendarie afin qu'il mette des émissaires à la disposition de Mimbire et de l'Asturie – et nous repartîmes, toujours sous la pluie, vers Tol Honeth.

La destruction de la Drasnien avait passablement ébranlé le scepticisme de Ran Borune quant aux intentions de Torak, et il nous prêta une oreille attentive.

— Je suppose que les Aloriens ont un plan, dit-il lorsque nous lui eûmes exposé la situation.

— Une ébauche, rectifiai-je. L'invasion de la Drasnien par Kal-Torak nous a appris à ne pas graver nos projets dans le marbre. Nous savons que cette affaire va se régler d'une façon ou d'une autre en Arendie, mais nous ignorons par quel chemin Torak y arrivera. Ce qu'il a fait en Drasnien laisse supposer qu'il aimerait anéantir les Aloriens avant. Eldrig pense qu'il va envahir Cherek, mais je n'en suis pas si sûr. Il se pourrait qu'il tente d'attaquer l'île des Vents. C'est son but ultime, et il essaiera peut-être de reprendre l'Orbe d'Aldur avant de mettre le siège devant la Forteresse d'Algérie.

— Je pensais que vous aviez le don de lire l'avenir.

— En quelque sorte, répondis-je en faisant la moue. Il y a quelques prophéties, mais elles sont très obscures.

— Vos Aloriens auront-ils besoin d'aide dans le Nord ?

— Ils devraient arriver à s'en sortir. Si Torak décide de mettre le cap sur l'île, il se heurtera à la flotte cheresque, et il se pourrait que l'issue de la guerre se décide dans la Mer des Vents. Si les choses se passent ainsi, c'est gagné d'avance. Aucune marine au monde ne fait le poids devant les navires de guerre d'Eldrig.

— Vous pensez rester longtemps ici ?

— Tout le temps qu'il faudra.

— Je voudrais parler avec mes généraux afin que nous mettions une stratégie sur pied. Puis-je vous offrir l'hospitalité de mon palais ? Merci de cette généreuse proposition, Ran Borune, mais nous ne voudrions pas vous créer de problèmes, dit Polgara. Les Honeth et les Vordue risquent de faire des gorges chaudes s'ils apprennent que vous fricotez avec des « suppôts de l'enfer ».

— L'empereur, Dame Polgara, fréquente qui bon lui semble.

— Il est chou, hein ? nota Pol.

— Elle a raison, Ran Borune, repris-je. Nous avons déjà assez d'ennuis comme ça avec Kal-Torak. Inutile de verser de l'huile sur le feu entre les grandes familles de Tolnedrie. Nous dormirons à l'ambassade de Cherek. L'ambassadeur a un vaisseau de guerre à sa disposition, ce qui me permettra d'envoyer aux rois d'Alorie un rapport sur le résultat de notre mission en Arendie. Qui est l'actuel ambassadeur de Nyissie ?

— Un certain Podiss. Un individu reptilien, fuyant, répondit Ran Borune avec une grimace éloquente.

— Il faudra que je m'entretienne aussi avec lui, dis-je. Je veux que Salmissra soit prévenue de notre arrivée.

— Pourquoi la mêler à tout ça ?

— Elle a des ressources dont je serai peut-être content de disposer plus tard. S'il se passe quelque chose d'important, je vous ferai prévenir.

Il eut un petit sourire.

— Ma porte vous sera toujours ouverte, Belgarath.

Nous allâmes ensuite à l'ambassade de Cherek et je composai une missive à faire partir à Riva par le vaisseau de l'ambassadeur. Puis je traversai la ville et me rendis à l'ambassade de Nyissie.

Après mon retour, nous dinâmes tranquillement, Pol et moi, et j'allais me coucher quand la voix de Beltira me parvint de nulle part.

Belgarath ! fit-il, l'air tout excité.

Je suis là. Que se passe-t-il ?

Torak a avancé ! Il envahit l'Algarie !

Il a engagé toutes ses forces dans la bataille ?

Apparemment. Une petite armée d'occupation est restée en Drasnien, surtout pour protéger ses arrières, d'après nous, mais le gros de ses troupes marche vers le sud.

Je poussai un gros soupir de soulagement. La perspective de voir Torak opter pour une autre solution me préoccupait beaucoup.

Où est-il, là ?

Au lac d'Atun. Il ne va pas vite. La cavalerie algaroise a taillé de larges brèches dans ses flancs.

Parfait. Tenez-le à l'œil et prévenez-moi s'il change de direction. Je ne voudrais pas engager des troupes avant d'être sûr que ce n'est pas une feinte.

Je doute que c'en soit une, Belgarath. Nous avons eu des nouvelles de Beldin. D'après lui, l'armée qui a envahi la Drasnien ne représente que la moitié de ses effectifs. Il dispose d'une énorme flotte à Dal Zerba, sur la côte ouest des protectorats de Dalasie. Elle est placée sous la responsabilité d'Urvon, et Beldin affirme qu'il va transporter cette armée de l'autre côté de la Mer du Levant et traverser le sud du Cthol Murgos afin de nous attaquer de cette direction. Nous allons être pris entre deux feux.

Je me mis à jurer. Torak avait bien divisé ses forces, en fin de compte, mais il l'avait fait avant même de quitter la Mallorée.

Je reprendrai bientôt contact avec toi, dis-je à Beltira. Nous allons tout de suite au palais, Pol et moi, prévenir Ran Borune de ce qui se prépare.

J'allai frapper à la porte de la chambre de Polgara qui se trouvait un peu plus loin le long du couloir.

— C'est moi, Pol. Torak vient d'envahir l'Algarie !

Un instant plus tard, Pol ouvrait la porte. Je l'avais manifestement tirée de son bain. Elle avait les cheveux trempés.

— Il a fait *quoi* ? releva-t-elle.

— Je viens de te le dire. Torak a commencé à avancer, et il descend vers le sud.

— Et Garel qui est à la Forteresse ! Il faut que j'aille le chercher.

— Il est en sécurité, là-bas, Pol. Nous savons que la Forteresse résistera, et Torak ne pourra pas y rester éternellement. Il a un rendez-vous qu'il ne peut manquer en Arendie. Il y a plus grave : Beldin a dit aux jumeaux qu'Urvon avait pris la tête d'une seconde armée de Malloréens. Ils traversent la Mer du Levant et vont nous attaquer par le sud du Cthol Murgos.

Le but de Torak est manifestement de nous prendre en tenailles. Il faut que nous allions prévenir Ran Borune.

— Je m'habille.

Il était près de minuit lorsque nous arrivâmes au palais, et il nous fallut un moment pour convaincre les domestiques de réveiller l'empereur. Il avait les cheveux emmêlés et les yeux endormis lorsqu'on nous introduisit enfin dans ses appartements privés.

— Vous ne dormez donc jamais ? ronchonna-t-il.

— Seulement quand nous n'avons rien de mieux à faire, Majesté, rétorquai-je. Torak a envahi l'Algérie.

Pour le coup, il se réveilla d'un bloc.

— Je vais immédiatement donner l'ordre aux légions de partir pour le nord, dit-il.

— À votre place, Ran Borune, je ne ferais pas ça, objecta Pol. Vous allez en avoir besoin ailleurs.

Je lui parlai de la seconde armée massée à Dal Zerba et ce fut l'une des rares fois où j'entendis jurer un Borune.

— De combien d'hommes ce fou dispose-t-il ? demanda-t-il.

— « L'Infinie Mallorée » n'a pas volé son nom, répondis-je.

— Qu'allons-nous faire ?

— Je pense que nous avons encore un petit peu de temps devant nous. Urvon ne fera pas traverser la Mer du Levant à ses hommes en un seul jour, et il y a une trotte du Cthol Murgos aux Royaumes du Ponant.

— Et Kal-Torak ? Il pourrait être sur ma frontière est d'ici une semaine.

— C'est peu probable, Ran Borune. Il faut d'abord qu'il passe devant les Algarois.

— La Drasnien ne l'a pas beaucoup ralenti.

— Il y a un monde entre la Drasnien et l'Algérie, remarqua Pol. D'abord, les Algarois n'ont pas de villes à défendre, et puis ils ont les meilleurs chevaux du monde. Kal-Torak risque d'y laisser des plumes.

— Vous vous rendez bien compte que cette seconde armée malloréenne va m'empêcher de vous prêter main-forte en Arendie, n'est-ce pas ? dit-il. Il faudra que je place mes légions sur ma frontière sud.

— J'aurais juré que vous alliez dire ça, murmura Pol.

— La situation n'est pas encore désespérée, fis-je. Les légions nous auraient été très utiles en Arendie, mais il vaut sûrement mieux qu'elles s'efforcent d'empêcher la seconde armée de Malloréens d'arriver au champ de bataille. Je vous l'ai dit, nous avons encore un peu de temps devant nous. Urvon ne sera pas ici en une nuit, et Kal-Torak risque de tomber sur un bec en Algérie. Je propose que nous allions à Sthiss Tor, Pol et moi, afin de dire deux mots à la Femme-Serpent. Il ne manquerait plus qu'elle se contente d'ouvrir ses frontières à Urvon et de le regarder passer pendant qu'il traversera son territoire. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour perturber le petit programme de Kal-Torak.

— Bonne chance, dit l'empereur. Quant à moi, je vais convoquer mes généraux. Nous avons des plans à faire.

Nous partîmes aussitôt pour la Nyissie, Pol et moi, et nous arrivâmes à Sthiss Tor deux jours plus tard, bien avant le message de l'ambassadeur de Nyissie. On nous fit un peu attendre avant de nous escorter en présence de Salmissra. Sa réaction, lorsque nous lui annonçâmes les dernières nouvelles, fut rien moins qu'enthousiaste.

— Pourquoi devrais-je m'impliquer dans votre guerre avec les Angaraks ? demanda-t-elle sans prendre la peine de détourner ses yeux de son miroir.

— Ce n'est pas *notre* guerre, répliqua Pol. Elle nous concerne tous.

— Pas moi, en tout cas. L'une de celles qui m'ont précédée ici même s'est aperçue qu'il fallait être folle pour s'impliquer dans le conflit qui oppose les Aloriens et les Angaraks. Je ne commettrai pas la même erreur. La Nyissie restera neutre.

— Vous n'avez pas le choix, Salmissra, répliquai-je. L'armée d'Urvon ne va pas tarder à arriver en vue de votre frontière sud.

— Et alors ?

— Alors, la Nyissie se trouve sur le chemin de la Tolnedrie, et il traversera votre pays.

Elle haussa les épaules.

— Grand bien lui fasse. Je ne ferai rien pour l'en empêcher, aussi n'aura-t-il aucune raison de faire à la Nyissie ce que Kal-Torak a fait à la Drasnie.

— Oh si, objecta Pol. Issa a pris part à la Guerre des Dieux, et Torak ne l'a pas oublié. Urvon ne se contentera pas de traverser la Nyissie. Il la détruira au passage. Et j'imagine qu'il mettra un point d'honneur à débusquer la promesse d'Issa et à la remettre en pâture à ses Grolims afin qu'ils lui arrachent le cœur.

Une lueur de crainte irisa les yeux sans couleur de Salmissra.

— Il ne ferait pas ça. Pas si je me montre coopérative.

— C'est votre cœur, Femme-Serpent, répondit Pol avec une indifférence glaciale.

— Après tout, ça vous regarde, conclus-je. Nous vous avons prévenue. À vous de décider. Si vous décidez de vous battre, je vous conseille de prendre contact avec Ran Borune. Il a intérêt à tenir Urvon à l'écart de sa frontière sud, alors il pourrait vous prêter quelques légions.

— Vous croyez qu'il ferait-ça ?

— Vous pouvez toujours le lui demander. Maintenant, si vous voulez bien nous excuser, nous avons à faire à Maragor.

Cela se révéla une perte de temps. Nous volâmes jusqu'à Mar Amon dans l'espoir que la nouvelle de l'invasion de Torak tirerait Mara de son affliction, mais je ne sais même pas s'il nous entendit. En tout cas, il ne répondit pas, et seul l'écho de ses pleurs retentit dans les montagnes qui entouraient Maragor.

Nous finîmes par renoncer et nous allâmes à Prolgu parler au Gorim.

— Pour aller en Arendie, il faudra qu'il passe tout près de l'Ulgolande, lui expliquai-je. Je sais que votre peuple est très religieux et pourrait refuser l'idée de verser le sang, mais la situation est assez exceptionnelle.

— Je vais consulter le Très Saint UL, promit-il. Les circonstances pourraient l'inciter à infléchir son refus absolu de la violence.

— Ça, Très Saint Gorim, c'est à lui de voir, dis-je avec un faible sourire. Je ne me risquerais sûrement pas à lui dicter sa conduite. Nous vous informerons des développements. Si vous décidez de ne pas vous en mêler, nous vous préviendrons suffisamment à l'avance pour que vous puissiez sceller les entrées de vos grottes.

— Je vous en serais vivement reconnaissant, Vénérable Ancien.

Nous remontâmes par les grottes vers les ruines de Prolgu.

— Et maintenant ? me demanda Pol. Je réfléchis.

— Je propose que nous allions, d'un coup d'aile, voir jusqu'où Torak est allé avant de retourner à Riva. J'aimerais avoir une idée de la taille réelle de son armée.

— Comme tu voudras, Père.

Je ne sais pas, mais quand Pol acquiesce à mes propositions sans discuter, je suis toujours un peu inquiet.

Le ciel était couvert au-dessus de l'Algarie, mais au moins il ne pleuvait pas. Vous

n’imaginez pas comme il peut être difficile de voler quand on a les plumes mouillées, et je ne me suis jamais senti à l’aise en canard. Les canards ne sont sûrement pas plus bêtes que d’autres oiseaux, mais ils ont l’air tellement ridicule...

Beltira m’avait dit que Torak était allé jusqu’au lac d’Atun, dans le nord de l’Algarie, mais il y avait déjà une semaine de ça, et il était descendu plus au sud. Il avait traversé l’Aldur en amont du Gué, et son armée était déployée dans la prairie, au centre de l’Algarie. Elle était si vaste qu’on ne pouvait pas la rater.

D’un autre côté, elle n’avançait pas vite. Nous assistâmes, Pol et moi, à un certain nombre d’affrontements. Comme l’avait dit Beltira, la cavalerie algaroise infligeait de lourdes pertes aux flancs de l’armée, et leurs attaques allaient un peu plus loin qu’un simple harcèlement. Les Algarois sont les meilleurs cavaliers du monde, et de longs siècles de patient élevage avaient produit des chevaux superbes. En plus des Malloréens, l’armée de Torak incluait aussi des unités de Murgos, de Nadraks et de Thulls. C’étaient eux qui encaissaient les assauts des Algarois.

Et ils n’encaissaient pas très bien, d’après ce que je pus voir. Les Algarois étaient beaucoup trop rapides pour eux. Le centre de l’Algarie est une région mamelonnée et toutes les collines, toutes les ravines procuraient autant de cachettes aux groupes de cavaliers. Les Angaraks les voyaient généralement trop tard. L’armée de Torak descendait lentement vers le sud en abandonnant derrière elle une large piste jonchée de cadavres. Kal-Torak s’en fichait, naturellement, mais pas ses généraux. Des bataillons entiers d’éclaireurs partaient en reconnaissance vers l’avant et sur les flancs, mais ils ne ramenaient pas beaucoup d’informations. Comme tous les cavaliers du monde, les Algarois étaient armés d’arcs courts en plus de leurs lances et de leurs sabres. L’arc de cavalerie n’a pas la portée de l’arc de guerre des Arendais asturiens, mais un cavalier sur un cheval rapide n’a pas besoin d’une longue portée. Il peut se rapprocher suffisamment pour arriver au même résultat. Rares étaient les éclaireurs angaraks qui retournaient à leur point de départ.

Nous avions affaire, à une bataille rangée, à sens unique ou à peu près. Torak encaissait des pertes énormes, mais il maintenait son avance. En dehors des éclaireurs, son armée disposait de commandos de ravitaillement chargés de se procurer les vaches nécessaires à l’alimentation de la troupe, et ces commandos passaient un encore plus mauvais moment que les éclaireurs. Dans tous les troupeaux de bétail sur lesquels ils tombaient étaient cachés des douzaines d’archers algarois. Les Algarois s’amusaient aussi à faire charger les troupeaux droit sur les rangs malloréens, ce qui ralentissait encore l’avance de l’armée.

Kal-Torak n’était pas près d’arriver à la Forteresse.

Les charges de bestiaux étaient efficaces, je vous l’accorde, mais elles amenèrent les généraux de Torak à prendre une mesure qui fut à l’origine d’un désastre économique dans le Ponant. Au départ, les commandos de ravitaillement comptaient utiliser les bestiaux pour nourrir les hommes ; au bout de quelques-unes de ces charges, ils se mirent à tuer toutes les vaches qu’ils voyaient. Longtemps après la fin de la guerre, les troupeaux algarois étaient encore réduits à une portion infime de leur effectif initial. La viande de bœuf demeura très rare dans le Ponant pendant des années.

Lorsque nous estimâmes avoir vu assez de cette bataille au ralenti, nous repartîmes, Pol et moi, vers Riva. Je voulais m’entretenir avec Cho-Ram. Le Codex Mrin disait clairement que la Forteresse ne tomberait pas, mais on n’est jamais trop prudent. Garel était à l’intérieur, après tout.

Il pleuvait à Riva, quand nous y arrivâmes. Quelle surprise, n’est-ce pas ? L’éclipse avait provoqué un temps de cochon assez exceptionnel dans le monde entier, mais à Riva, il

pleuvait toujours.

Nous rejoignîmes les rois d'Alorie dans la salle de conférence habituelle. Ran Borune les avait fait prévenir de l'existence de l'armée d'Urvon, et ils étaient très préoccupés.

— Où se trouve-t-elle à présent ? demanda Rhodar.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr répondis-je. Nous nous sommes beaucoup déplacés, Pol et moi. Les jumeaux restent toujours au Val, et c'est à eux que Beldin fait généralement son rapport. Je leur parlerai un peu plus tard, mais pour l'instant, nous avons des choses à voir et quelques décisions à prendre. Je voudrais aussi passer en revue les défenses de la Forteresse.

— La Forteresse est inviolable, Belgarath, me répéta Cho-Ram. Vous n'avez pas besoin d'y aller.

— Simple mesure de précaution, Cho-Ram. De combien d'hommes disposez-vous à l'intérieur ?

— Trois clans et les hallebardiers drasniens que nous avons pu sauver. Ils sont assez nombreux pour tenir un siège, je vous assure. Et puis, les murs font trente pieds d'épaisseur et aucune échelle d'escalade au monde n'arriverait en haut.

— C'est ce que Pied-Léger avait en tête quand il l'a conçue, confirmai-je. Nous savons que la Forteresse ne tombera pas, mais Torak va probablement taper dessus pendant des années avant de renoncer. Ce qui nous laisse le temps de nous préparer à son prochain mouvement. D'après le Codex Mrin, la bataille finale doit avoir lieu en Arendie, alors il ne serait peut-être pas idiot de nous déplacer à Tol Honeth.

— Pourquoi Tol Honeth ? demanda Brand.

— Parce que c'est plus près du théâtre des opérations, et que c'est l'endroit où se trouvent les généraux tolnedrains.

— Les Tolnedrains ne nous seront pas d'une aide considérable, objecta Eldrig. Ran Borune va concentrer ses forces sur la frontière sud. Il n'enverra pas une seule légion en Arendie.

— Nous préparons une campagne, Eldrig, et ces généraux tolnedrains sont des spécialistes de la stratégie et de la tactique. Leur avis pourrait nous être utile.

— Nous ne sommes pas complètement incompetents, Belgarath. Nous avons gagné toutes les guerres que nous avons livrées jusque-là, il me semble.

— Par pure chance, Eldrig. Je ne voudrais pas vous froisser, mais les Aloriens ont l'habitude de réfléchir avec leurs pieds. Nous pourrions faire les choses d'une façon professionnelle, pour une fois. Essayons, quand ce ne serait que par amour de la nouveauté.

Nous ne ménageâmes pas nos efforts, Pol et moi, pour convaincre les rois d'Alorie de venir à Tol Honeth prendre l'avis du haut commandement des forces tolnedrains, et ils finirent par accepter. En quittant l'île, nous survolâmes la Sendarie puis l'Ulgolande. Cette fois, nous n'avions pas vraiment le choix. Nous fûmes obligés de nous changer en canard. Nous allâmes ainsi jusqu'à la Forteresse d'Algarie.

J'ai dit que la Forteresse était une montagne construite de main d'homme, et ce n'est pas une exagération. Du dehors, on dirait une cité fortifiée, mais ce n'en est pas une, car il n'y a pas de bâtiments à l'intérieur. Les Algarois vivent dans l'intérieur même de la muraille, où sont construites des pièces, des couloirs et des salles. L'espace ouvert au centre n'est qu'un labyrinthe compliqué.

Il y avait eu une tragédie, juste avant notre arrivée. C'était l'un de ces accidents stupides comme il en arrive parfois. Garel, l'héritier du trône de Riva, avait fait une chute de cheval et s'était cassé le cou. Quel imbécile, aussi ! Au nom des sept Dieux du Ciel, que faisait-il à cheval ?

Par bonheur, sa descendance était déjà assurée. Gelane n'avait que cinq ans, mais la lignée

était sauvée. Tout le monde finit par grandir, un jour ou l'autre.

Je parlai avec le petit garçon et me rendis compte que, comme les autres, il était doté d'un bon sens assez exceptionnel. Nous avions de la chance à cet égard. Si un trait de stupidité s'était fait jour dans la lignée de Riva, ç'aurait été mal parti.

— Je peux faire quelque chose, Grand-père ? C'est ma responsabilité, après tout, demanda le petit garçon avec une gravité surprenante.

— Que lui as-tu dit, Pol ? demandai-je avec méfiance.

— Tout, Père, répondit-elle calmement. Il a le droit de savoir de quoi il retourne.

— Il n'avait pas besoin de savoir ça, Pol ! Je pensais que nous étions d'accord.

— J'ai changé d'avis, fit-elle avec un haussement d'épaules. C'est le roi de Riva, après tout. Si nos projets compliqués tombaient dans le lac, il se pourrait qu'il soit obligé de brandir l'épée.

— Ce n'est qu'un enfant, Pol. Il ne pourrait même pas la soulever.

— Nous avons le temps, Père. Torak n'a pas encore mis le siège devant la Forteresse.

— D'après le Codex Mrin, c'est Brand qui doit affronter Torak. Gelane n'est pas censé être impliqué.

— Le Codex Mrin est très obscur, et il arrive que les choses changent. Je préfère être prête à toute éventualité.

— Je pense vraiment que j'arriverais à le faire, Grand-père, m'assura Gelane. J'ai un ami Algarois qui m'a appris à me battre à l'épée.

Je poussai un soupir et m'enfouis le visage dans les mains.

Il n'y avait pas grand-chose à faire à la Forteresse, en attendant Torak, et j'imagine que nous aurions pu repartir, Pol et moi, mais je voulais être absolument sûr que N'a-Qu'un-Œil ne changerait pas de direction au dernier moment. L'invasion de la Drasnie m'avait pris complètement au dépourvu, et je n'avais pas envie que ça se reproduise. Je voulais être sûr qu'il était complètement engagé avant de m'éloigner et de le laisser à ses amusements. Et je voulais aussi voir les défenseurs repousser les premiers assauts, juste pour m'assurer qu'ils connaissaient leur métier.

Les cavaliers des clans extérieurs passèrent fréquemment, au cours des deux semaines suivantes, pour nous tenir au courant. Torak avançait toujours et il ne donnait pas l'impression de devoir changer de trajectoire.

Puis, tôt un matin, alors que l'aube changeait la pluie en argent, la voix de Polgara me tira d'un sommeil agité.

Tu devrais venir voir ça, Père !

Où es-tu ?

Je ne comprends pas ce que tu dis. Rejoins-moi sur le parapet en haut du mur nord. Il faut que tu voies ça.

Je ronchonnai un peu, mais je me levai et m'habillai. Qu'avait-elle encore inventé ? Si elle ne pouvait me comprendre, c'est sûrement qu'elle avait changé de forme. Je sortis dans le couloir éclairé par des torches et gravis les interminables escaliers qui menaient en haut de la Forteresse.

Une chouette neigeuse était perchée sur les créneaux battus par la pluie.

— Voyons, Pol, je t'avais dit de choisir un autre animal, protestai-je.

Son image se brouilla et elle reprit forme humaine.

— Pardon, Père. Je ne voulais pas te troubler. Ce sont mes instructions, tu comprends. Je me suis dit qu'il fallait que tu voies ça, dit-elle en tendant la main vers le nord.

Je regardai par-dessus les créneaux. Les nuages étaient d'un gris sale, que blêmissaient les

premières lueurs de l'aube. La pluie avait faibli. Ce n'était plus le rideau compact à travers lequel nous avions regardé pendant les semaines passées. Au début, je ne vis rien, mais un mouvement attira mon regard à une demi-lieue de là, dans les ténèbres de la plaine. Puis, en regardant plus attentivement, je distinguai une masse humaine qui émergeait du brouillard, une énorme masse sans visage qui s'étendait d'un horizon détrempé à l'autre.

Kal-Torak arrivait en vue de la Forteresse.

CHAPITRE XXXVIII

— Tu es sûre que Torak est avec eux ? demandai-je en regardant, les yeux écarquillés, la marée humaine qui avançait imperceptiblement vers nous.

— Oui, Père. Je suis allée voir. Son pavillon de fer est au centre de cette armée.

— Tu as fait *quoi* ? Enfin, Polgara, c'est *Torak* ! Il sait que tu es là, maintenant !

— Ne t'affole pas, Vieux Loup. On m'avait dit de le faire. Torak n'avait aucun moyen de soupçonner ma présence. Il est dans son pavillon, avec Zedar.

— Il y a combien de temps que ça dure ?

— Depuis qu'il a quitté la Mallorée, sans doute. Allons prévenir les Algarois, et je propose que nous prenions notre petit déjeuner. J'ai été debout toute la nuit et je meurs de faim.

Vers le milieu de la matinée, la Forteresse était complètement encerclée, et à midi les Angaraks tentaient leur premier assaut. Les Algarois et les hallebardiers drasniens restèrent hors de vue, ce qui dut un peu énerver les généraux de Kal-Torak. Ils mirent leurs engins de siège en position et commencèrent à projeter des boulets dans la ville, mais ça ne marcha pas très bien parce que les murailles étaient trop hautes. Je voyais leurs artificiers s'activer fébrilement autour de leurs catapultes dans l'espoir d'ajuster le tir.

Puis, plus, j'imagine, pour obliger les défenseurs à réagir que pour autre chose, ils lancèrent une attaque sur la porte de la Forteresse. Ils firent approcher des béliers, mais ils n'en eurent pas besoin. La porte n'était pas verrouillée. Les premières unités qui entrèrent étaient composées de Thulls. Ce sont toujours les Thulls qui font le sale boulot dans la société angarak.

Je ne suis même pas sûr que les Thulls aient compris ce qui leur arrivait lorsqu'ils franchirent la porte. Je vous ai dit que la Forteresse n'était pas une ville au sens classique du terme. Ces énormes murailles n'abritent aucun bâtiment ; elles entourent un labyrinthe complexe composé de couloirs étroits, entourés de hauts murs dépourvus de toit. Les Thulls se ruèrent à l'intérieur et ne trouvèrent rien, que de la géométrie : des couloirs rectilignes, des couloirs courbes, des lignes si compliquées qu'ils revenaient sur leurs pas sans s'en rendre compte et se perdaient dans des dimensions inimaginables.

Les assiégés laissèrent les Thulls tournicoter dans ce labyrinthe pendant près d'une heure, puis ils sortirent de leurs cachettes situées à vingt pieds de haut dans l'intérieur des murailles, et ils anéantirent les intrus.

En attendant, les généraux malloréens et les rois des nations angaraks de l'ouest n'avaient pas encore vu un seul défenseur. Ils ne revirent pas non plus la horde de soldats thulls. Ils avaient envoyé plusieurs milliers d'hommes par la porte et aucun n'était ressorti.

Ils les revirent la nuit suivante, quand les catapultes algaroises placées en haut des murs commencèrent à balancer des cadavres de Thulls dans le campement. Et je veux bien croire qu'il ne doit pas être facile de dormir sous une pluie de Thulls.

Le lendemain, le second siège commença. Il y avait trois clans algarois dans la Forteresse. Les autres étaient dehors. Ils cernèrent l'armée de Kal-Torak qui avait encerclé la Forteresse. Ils ne prirent pas position, ils ne creusèrent pas de tranchées comme les assiégeants normaux, parce que la cavalerie ne fonctionne pas comme ça. Ils restèrent en mouvement, de sorte que les généraux de Kal-Torak ne savaient jamais où et quand ils allaient frapper. La situation n'était guère plus confortable à l'extérieur des murailles qu'à l'intérieur.

Au bout de quelques jours, ayant conclu que la tactique de Cho-Ram marchait bien, nous fîmes nos adieux à Gelane, à sa mère et aux Chefs de Clan algarois qui défendaient la

Forteresse, et nous partîmes vers l'ouest sous la pluie qui semblait s'être installée pour toujours. Nous avions à faire ailleurs.

Kal-Torak étant bien installé en Algarie, nous avons le temps de préciser et de peaufiner notre plan. Nous déplacâmes notre camp de base à Tol Honeth, afin de profiter des compétences de l'École de guerre et de l'état-major général de Tolnedrie. Je trouvai assez nouveau de travailler avec des soldats professionnels. Malgré leur réputation terrifiante, les Aloriens sont au mieux des amateurs doués, surtout parce que leur rang est héréditaire. Quand on naît avec ses galons de général, on n'a pas tout à fait la même appréhension des choses qu'un homme qui a dû gravir un à un tous les échelons de la hiérarchie. Les officiers tolnedrains s'ingénient à prévoir toutes les surprises. L'Alorien moyen part au combat de la même façon qu'un éléphant qui entre dans un magasin de porcelaine : il devient complètement dingue et démolit tout ce qui bouge, y compris les arbres et les buissons.

Bien que Ran Borune ait consenti à admettre – sous réserve d'inventaire, et bien malgré lui – que nous avions peut-être, Pol et moi, des pouvoirs dont il n'était pas disposé à admettre l'existence, nous mettions un point d'honneur à rester en retrait pendant ces réunions.

J'avais dit à l'empereur qu'il n'y avait pas de raison de troubler ses généraux en leur disant des choses que leur philosophie ne les préparait pas à accepter. Si je leur avais révélé que j'allais sur mes sept mille ans, ils auraient passé leur temps à prouver que je mentais au lieu de s'occuper des vrais problèmes. Il n'avait qu'à leur raconter que nous étions des Riviens, Pol et moi, un point c'est tout.

Nous étions surtout étonnés par le fait qu'Urvon ne bougeait pas. Il avait fait traverser la Mer du Levant à son armée, il avait pris position dans la région militaire de Hagga, sur la côte sud du Cthol Murgos et il donnait l'impression de vouloir prendre racine. Je finis par faire prévenir les jumeaux que je devais parler à Beldin face à face. On ne peut pas tout se dire à distance.

Mon frère arriva quelques jours plus tard dans ma chambre, à l'ambassade de Cherek. Ce n'était pas une chambre très luxueuse, mais je suis un grand garçon tout simple. Je ne lui posai qu'une question, très simple, elle aussi :

— Qu'est-ce qui le retient ?

— Les Murgos, répondit-il tout aussi simplement. Et puis le fait qu'il n'a pas encore reçu d'ordre de marche de l'autre Grand Brûlé.

— Et quel est le problème de Ctuchik ?

— Il n'aime pas Urvon.

— Personne ne l'aime. Je pense que même Torak ne doit pas l'adorer. Mais Urvon suit des ordres, et si Ctuchik s'en mêle, Torak lui arrachera vraisemblablement le cœur hors de son bréchet de poulet étique.

— Tu ne m'as pas écouté, Belgarath, objecta mon nabot de petit frère. Je n'ai pas dit que c'était Ctuchik qui bloquait Urvon ; ce sont les Murgos, et plus précisément les Grolims murgos.

— Quelle différence ? Ctuchik est le chef du Cthol Murgos, que je sache.

— Pour ça oui, frangin, mais il regarde comme qui dirait de l'autre côté pour le moment. Bon, je vais essayer de t'expliquer : si Urvon arrive en Arendie avec son armée, il est probable que Torak lui donnera une promotion, qu'il le bombardera Disciple préféré, ou va savoir quoi. Ctuchik n'a pas envie que ça arrive. Il n'ose pas le dire ouvertement, mais ça ne l'empêche pas de tirer les ficelles en coulisse. Il a passé des siècles à instiller une obsession de pureté raciale dans l'esprit collectif des Murgos, et les Malloréens ne sont pas des Angarak de pure race. Le Malloréen moyen est un mélange d'Angarak, de Karandaque et de Melcène, avec peut-être

une pincée de Dal pour faire bonne mesure. Les Murgos considèrent les Malloréens comme des bâtards, et ils n'hésitent pas à le dire.

— Je sais tout ça, mais les Murgos prennent leurs ordres des Grolims, et aucun Grolim vivant ne se risquerait à offenser Torak.

— Tu parles ! La politique grolime est très compliquée. Quoi que Torak en pense, il y a, dans la religion angarak, un schisme profond basé sur l'opposition entre Ctuchik et Urvon. Quand Urvon a pris pied à Hagga, les prêtres de Ctuchik ont, sur son instigation, répandu dans tout le sud du Cthol Murgos des histoires hallucinantes de soldats malloréens ivres morts fracturant les maisons des Murgos et violant leurs femmes— juste le genre de chose susceptible d'embraser les Murgos. Ctuchik déclare officiellement qu'il aidera l'armée d'Urvon par tous les moyens, mais la réalité est bien différente. Le jour, les généraux murgos sont très polis envers les officiers malloréens. Et, la nuit, des hordes d'irréguliers sortent de leurs baraquements et massacrent tous les Malloréens qui leur tombent sous la main. Ctuchik fait pieusement « tsk, tsk » du haut de son trône à Rak Cthol mais il se garde bien d'intervenir, et Urvon est condamné à se tordre les mains à Rak Hagga pendant que des commandos de représailles murgos déciment son armée. Ça peut paraître paradoxal, mais compte tenu de la situation, Ctuchik pourrait se révéler notre meilleur allié.

— Tout ça se tassera quand Torak donnera l'ordre à Urvon de se mettre en marche, non ?

— J'en doute. Ctuchik ordonnera probablement à ses Murgos du Sud de rejoindre l'armée d'Urvon, mais ça ne réussira qu'à leur donner l'occasion de se rapprocher des Malloréens, le couteau entre les dents. La promenade à travers le sud du Cthol Murgos risque d'être intéressante. Urvon aura de la chance s'il lui reste un régiment le temps qu'il arrive à la frontière sud de la Tolnedrie.

— Quelle idée magnifique !

— J'étais sûr que ça te plairait.

— Si je t'emmenais au palais, tu pourrais raconter tout ça aux généraux tolnedrains ? Tu feras attention : nous ne leur avons pas vraiment dit qui nous étions, Pol et moi. Je leur raconterai juste que tu es un espion drasnien et j'en resterai là. Inutile de perturber les généraux pour l'instant.

— Si ça peut te faire plaisir, acquiesça-t-il en haussant les épaules.

L'officier en charge de l'état-major général tolnedrain s'appelait Cerran. C'était un Anadile, une famille du sud de la Tolnedrie qui n'avait pas assez de terre ou de pouvoir pour prétendre au trône, de sorte que ses aînés entraient généralement dans l'armée, et comme c'étaient des alliés traditionnels des Borune, lorsque l'un d'eux était empereur, on trouvait généralement un Anadile à la tête du commandement militaire. Cerran était un quinquagénaire carré d'épaules et professionnel jusqu'au bout des ongles. Ils s'entendaient comme larrons en foire, Brand et lui.

J'informai discrètement Pol et Rhodar que Beldin se faisait passer pour un agent des services secrets drasniens, et Rhodar l'accueillit avec chaleur avant de le présenter comme « l'un de nos meilleurs agents. » Puis Beldin leur répéta ce qu'il m'avait déjà dit.

— Combien de temps pensez-vous, Maître Beldin, qu'il faudra à Urvon pour traverser le sud du Cthol Murgos ? demanda le général Cerran lorsque mon frère eut achevé son compte rendu.

— Six bons mois, répondit Beldin en haussant les épaules. Il faudra bien qu'il s'arrête de temps en temps pour mettre fin aux émeutes.

— Ça répond à une de nos questions, alors. D'après votre ami et sa fille, ce Kal-Torak de Mallorée devrait être en Arendie à une date précise. Ce serait une question de religion, si j'ai

bien compris.

— On peut dire ça, oui. Et alors ?

— Alors, nous ne connaissons pas la date, mais Kal-Torak la connaît, lui. Il voudra qu'Urvon soit en place à temps ; quand Urvon se mettra en marche, nous saurons que nous aurons moins d'une année devant nous avant d'affronter les Angaraks quelque part en Arendie.

— Ce n'est pas très précis, objecta Ran Borune.

— C'est toujours plus précis que les éléments dont nous disposions jusque-là, rétorqua Cerran. Le roi Cho-Ram nous assure que sa Forteresse est imprenable, de sorte que Kal-Torak sera de plus en plus frustré au fur et à mesure que le moment de la rencontre en Arendie approchera. Pour finir, il sera obligé de lever le siège et de repartir vers l'ouest. Les Angaraks prennent leurs obligations religieuses très au sérieux. Une armée comme celle de Kal-Torak ne se déplace pas très vite, poursuivit-il en s'approchant d'une grande carte accrochée au mur de la salle d'état-major. Elle sera même forcée de ralentir, une fois là – dans les montagnes d'Ulgolande. Il y a cent cinquante lieues de la Forteresse au centre de l'Arendie. À raison d'un peu plus de trois lieues par jour, il lui faudra au moins quarante-cinq jours pour y arriver. Laissons-lui deux semaines de battement pour réorganiser ses forces, ça nous laisse deux mois. Le premier signal sera le moment où Urvon se mettra en marche. Le second, l'abandon du siège de la Forteresse par Kal-Torak. Que demander de plus ? Si les Murgos ne tentent pas d'arrêter les Malloréens d'Urvon, nous, nous le ferons. Je suis assez enclin à penser que le général Urvon sera en retard au rendez-vous en Arendie. Kal-Torak est étranger ; il ne sait pas tout sur les légions. J'ai bien l'intention de faire son éducation. Cet Urvon n'ira pas plus loin que le sud de la frontière tolnedraine. Vous comprenez maintenant pourquoi nous avons insisté, Pol et moi, pour coordonner notre campagne avec les généraux tolnedrains.

Lorsque nous sûmes que nous aurions tous les avertissements nécessaires, nous nous consacraâmes à la campagne d'Arendie. L'état-major du général Cerran prépara soigneusement les plans de défense de toutes les régions du pays. Je m'en entretins en privé avec Brand. Très peu de batailles ont été gagnées à partir de positions défensives. Mais les Tolnedrains méthodiques avaient comparé les forces de Torak avec les nôtres et conclu que prendre l'offensive sans les légions était rigoureusement hors de question, or les légions seraient occupées ailleurs.

Les généraux tolnedrains ne savaient pas pourquoi les rois d'Alorie avaient un tel respect de Brand, mais ils n'étaient pas stupides. Au bout de quelques mois de réunions stratégiques, les Tolnedrains – qui ont généralement une médiocre opinion des Aloriens – reconnurent eux aussi le génie tactique de Brand. Il leur faisait l'impression d'un homme étrange venu d'ailleurs. Il avait le don d'estimer les forces et les faiblesses des diverses composantes de l'armée qui allait affronter Kal-Torak lors du combat final.

Nous nous félicitâmes quotidiennement de ne pas avoir révélé aux généraux tolnedrains que nous fondions un certain nombre de nos décisions sur les délires d'un fou. Les Tolnedrains supportent mal que leurs proches associés aient des tendances mystiques, même modérées. Nous fûmes parfois obligés d'improviser de façon assez acrobatique. Nous savions que certaines choses allaient se produire, mais nous ne pouvions dire aux Tolnedrains comment nous le savions. C'est Rhodar qui nous sauvait la mise, la plupart du temps. Les services de renseignements drasniens étaient déjà légendaires à l'époque, et les généraux en étaient arrivés à croire que des agents drasniens étaient dissimulés dans toutes les unités de l'armée angarak. Chaque fois que l'inévitable « Comment le savez-vous ? » se faisait

entendre, Rhodar prenait l'air d'en avoir trois, tirait un bout de papier, le posait sur la table avec une suffisance insupportable, et tout était dit.

Ce petit manège trouva ses limites six ans après le début du siège de la Forteresse. Les jumeaux avaient fini par isoler le passage du Codex Mrin qui annonçait le lieu de la bataille. En réalité, il disait simplement : « L'Enfant de Lumière et l'Enfant des Ténèbres se rencontreront devant les murailles de la cité d'Or. » Tous ceux d'entre vous qui ont un jour vu le mur d'enceinte de Vo Mimbres ont déjà compris.

Quoi qu'il en soit, nous devions amener en douceur le général Cerran et ses collègues à prendre la bonne décision. Rhodar fit mine d'avoir reçu des informations de ses espions et traça la route probable d'invasion de Torak, puis nous nous ingéniâmes à réfuter tous les autres sites possibles. Pour finir, Cerran poignarda la carte avec son gros doigt en bout de saucisse.

— Là, dit-il. Vous devez vous préparer à affronter Kal Torak à Vo Mimbres.

— Le terrain alentour a l'air propice, évidemment, fit le roi Eldrig en s'efforçant d'avoir l'air un peu dubitatif.

J'intervins, à ce stade.

— C'est horriblement plat, non ? objectai-je. Nous n'aurions pas avantage à nous trouver sur un terrain élevé ?

— Ce n'est pas indispensable, Vénérable Ancien, répondit Cho-Ram. La ville est assez haute par elle-même pour ralentir les forces ennemies qui descendront par la vallée de l'Arend et mettront le siège autour de Vo Mimbres. Alors nous donnerons l'assaut par tous les flancs à la fois et nous les écraserons contre les murailles. Le général Cerran a raison. C'est l'endroit idéal.

Nous élevâmes encore quelques objections de pure forme, Eldrig et moi, puis Brand et Rhodar se rangèrent à l'avis de Cho-Ram et la question fut réglée. C'était une façon un peu pataude d'arriver à nos fins, mais notre marge de manœuvre était restreinte.

Lorsqu'elle entra dans ma chambre, à l'ambassade de Cherek, quelques nuits plus tard, Polgara me trouva en train d'invectiver mon exemplaire du Codex Mrin.

— Quel est le problème, Père ? demanda-t-elle. Il y a une semaine que tu nous fais un numéro d'ours mal léché assez convaincant, je dois dire.

— Voilà ce qui ne va pas, Pol ! hurlai-je en flanquant un coup de poing sur le parchemin. Ça n'a aucun sens !

— C'était voulu, non ? Il fallait que ça ait l'air aberrant. Si tu me parlais de ton problème, Père ? Je pourrais peut-être t'aider.

J'inspirai un grand coup.

— Brand est l'Enfant de Lumière, au moins pour cet événement particulier, n'est-ce pas ? Eh bien, si l'on en croit ce prophète de malheur, il faudrait qu'il soit en plusieurs endroits en même temps.

— Comment ça ?

Je déroulai le parchemin jusqu'aux repères concernés et lui lus le passage incriminé.

— « Or donc l'Enfant de Lumière ôtera le Joyau de son emplacement habituel et le remettra à l'Enfant de Lumière devant les portes de la cité d'Or. » C'est un paradoxe, tu es bien d'accord.

— Pas forcément. Combien de temps chacun de ces Événements est-il censé durer ?

— Je ne sais pas. Le temps qu'il faut.

— Il peut donc aussi bien durer des siècles que des années, des jours, voire seulement quelques minutes, ou même un instant. Quand tu as plongé Zedar dans un profond sommeil,

chez les Morindiens, c'était l'un de ces Événements, n'est-ce pas ? Alors, Père, combien de temps cela t'a-t-il pris ?

— Pas longtemps, j'en conviens. Où veux-tu en venir ?

— Eh bien, j'ai l'impression que ces Événements sont instantanés. Les Nécessités sont trop puissantes pour que ces affrontements durent plus de quelques secondes au maximum. S'ils se prolongeaient davantage, l'univers risquerait de se trouver réduit en lambeaux. Les prophéties nous disent ce que nous devons faire pour être prêts, ce qui peut prendre des millénaires, mais l'Événement proprement dit peut consister en une simple décision, voire un simple mot, « oui », ou « non ». D'après le Codex Mrin, la confrontation finale doit être réglée d'une façon ou d'une autre par un choix, lequel ne prend qu'un instant. Je pense que le dernier Événement n'était pas le seul à impliquer un choix. Je pense qu'ils sont tous ainsi. Quand tu as rencontré Zedar chez les Morindiens, tu as décidé – choisi – de ne pas le tuer. Je pense que – c'était ça l'Événement. Tout le reste n'était que préparation.

Vous comprenez ce que je veux dire quand je parle de la subtilité de l'esprit de Polgara ? Quoi qu'il en soit, je décidai de croire son explication. C'est peut-être un peu tiré par les cheveux, mais cela fait de notre conversation un Événement en soi, et confirme que les Événements n'impliquent pas toujours une confrontation, un face-à-face entre les instruments de deux Nécessités. Voilà qui donne à réfléchir, hein ?

— Il va falloir que j'aille à Riva, annonçai-je.

— Allons bon ! Et pour quoi faire ?

— Pour aller chercher l'Épée de Poing-de-Fer et la remettre à Brand, le moment venu. D'après le Codex Mrin, l'Orbe sera le facteur décisif, et qui dit Orbe dit Épée.

— Parce que tu penses être l'Enfant de Lumière qui devra apporter l'Orbe à Brand ?

— Ce ne serait pas la première fois que j'assumerais ce rôle. S'il se révèle que j'ai tort, je ne pourrai même pas ôter l'épée de ce mur. C'est l'avantage de l'Orbe : on ne peut pas faire avec des choses que l'on n'est pas censé faire.

Je décidai toutefois de garder le secret sur ma mission. Non par suite d'un de ces choix sur la nature desquels Pol m'avait ouvert les yeux, mais pour éviter de me couvrir de ridicule s'il s'avérait que je ne pouvais décrocher l'Épée du mur. La vanité est elle-même ridicule, mais nous y succombons tous de temps à autre. Je parlai avec l'ambassadeur de Cherek et je pris le premier bateau à destination de Riva. J'aurais pu y aller par mes propres moyens, évidemment, mais si tout se passait bien, je serais très chargé au retour.

Ce ne fut pas un voyage agréable. Je n'aime pas les vaisseaux de guerre cheresques, je l'ai assez dit, et le mauvais temps qui sévissait depuis des années n'arrangea pas les choses.

Sitôt arrivé au port, je gravis les escaliers abrupts, ruisselants de pluie, qui menaient à la Citadelle de Riva.

Brand avait confié Riva à Rennig, son fils aîné. Le titre de Gardien de Riva n'était pas à proprement parler héréditaire, mais j'étais à peu près sûr que cette fois il reviendrait à Rennig. Il était aussi solide et fiable que son père.

Quand on me fit entrer dans son bureau, il me regarda d'un air un peu hagard.

— Loués soient les Dieux ! dit-il en se levant d'un bond. Vous avez reçu mon message !

— Quel message ?

— Comment ça ? Pourquoi êtes-vous venu si vous ne l'avez pas reçu ?

— J'avais quelque chose à faire. Que se passe-t-il, Rennig ? Je ne t'ai pas vu aussi agité depuis que tu étais tout petit.

— Je préférerais que vous veniez voir ça de vos propres yeux, Vénérable Ancien, sinon, vous ne me croirez jamais. Et puis je vais demander aux gardes qui ont tout vu de se joindre à

nous. Vous voudrez sûrement leur parler.

Il me conduisit à la Cour du roi de Riva. Elle n'avait pas beaucoup servi depuis l'assassinat de Gorek, survenu plusieurs siècles auparavant. L'immense salle était humide, poussiéreuse et mal éclairée. Rennig prit une torche dans un anneau, sur le mur, devant la porte, et nous entrâmes. Alors que nous nous approchions du trône, je reconnus l'Épée de Poing-de-Fer placée la pointe en bas sur le mur du fond, mais je vis aussi que quelque chose n'allait pas du tout.

L'Orbe de mon Maître n'était pas sur le pommeau.

— Que se passe-t-il, Rennig ? demandai-je. Où est l'Orbe ?

— Elle est ici, Vénérable Ancien, répondit-il en indiquant un gros bouclier rond appuyé contre le mur à une dizaine de pieds à droite du trône.

C'était le bouclier classique des guerriers aloriens, un gros disque rond, lourd, muni d'épaisses sangles de cuir. Mais ce qui n'allait pas du tout, c'est que l'Orbe de mon Maître était fichée au centre.

— Qui a fait ça ? demandai-je d'une voix frémissante.

— Une inconnue. Les gardes qui étaient ici la nuit dernière ne l'avaient jamais vue.

— Quoi ? C'est une femme qui a fait ça ? Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Je connais ces deux hommes depuis l'enfance, Belgarath. Ce sont des hommes honnêtes ; jamais ils ne mentiraient sur un sujet pareil.

— Personne ne peut toucher l'Orbe à part... à part...

Je repassai un certain passage du Codex Mrin dans ma mémoire.

« Or donc l'Enfant de Lumière ôtera le Joyau de son emplacement habituel... »

Pour moi, c'était clair : cet Enfant de Lumière par intérim devait prendre l'Épée et la donner à Brand. J'avais cru que ces instructions m'étaient destinées, que c'était moi qui devais la décrocher du mur et l'apporter à Tol Honeth. Mais il n'était pas question de l'Épée. Cette femme inconnue avait enlevé l'Orbe et l'avait placée au centre du bouclier. Pol avait raison. Personne ne pouvait toucher l'Orbe en dehors de l'Enfant de Lumière, ce rôle particulier étant transmissible. Mais... *une femme* ?

Les deux gardes qui étaient de service la nuit dernière entrèrent dans la salle du trône et s'approchèrent craintivement. C'était à celui qui se mettrait derrière l'autre. Je mis cela sur le compte de ma réputation d'irascibilité. Il faudra que j'y remédie un jour.

— Oh, ça va ! lançai-je sèchement. Je ne vais pas vous mordre. Vous n'auriez rien pu y faire. Quand est-ce arrivé ?

— Il y a une semaine environ, Vénérable Ancien, répondit le plus grand des deux.

Ben voyons. Juste au moment où j'avais décidé de venir à Riva, comme par hasard.

— C'était de la sorcellerie, Vénérable Ancien, affirma l'autre. Nous étions de garde quand, au milieu de la nuit, une femme s'est avancée dans le couloir.

— Nous avons tout de suite compris qu'il se passait quelque chose de bizarre, reprit le grand. Elle était en feu.

— En feu ?

— Eh bien, c'est-à-dire qu'elle jetait des flammes. Des flammes bleues, éblouissantes.

Du coup, je dressai l'oreille.

— C'était une très belle femme, reprit l'autre garde. Enfin, elle aurait été belle sans cette lueur bleue. Elle a ouvert la porte de la salle et est entrée. Nous l'avons suivie jusqu'au trône. Une fois là, elle a levé la main et a dit : « Viens », comme si elle appelait un chien apprivoisé.

— C'était vraiment très bizarre, fit l'autre. Nous en avons longuement parlé entre nous, et nous avons tous les deux vu la même chose : la pierre qui ornait le pommeau de cette grande

épée s'est mise à luire, elle aussi. Elle s'est détachée et a flotté jusqu'à la main de la femme qui s'est approchée de ce bouclier – c'était la première fois que je le voyais là – et a placé la pierre au milieu. Elle s'est comme fondue dans l'acier.

— Et la femme est partie, suggèrai-je.

— Elle a dit quelque chose avant.

— Ah bon ? Elle a dit qui elle était ?

— Elle a seulement dit : « Quelqu'un va venir, et il saura quoi faire », puis elle a eu une sorte de sourire et est repartie vers la porte. Nous l'avons suivie, mais quand nous sommes arrivés dans le couloir, elle avait disparu. C'est tout ce que nous avons vu, Vénérable Ancien. Nous n'avons rien pu faire pour l'arrêter.

— Non, soupirai-je. Personne n'aurait pu l'en empêcher. Cette femme fantôme, s'il faut l'appeler ainsi, avait raison sur un point : je sais quoi faire de ça, ajoutai-je en prenant le lourd bouclier à deux mains.

— C'est l'Orbe, Très Saint Belgarath, objecta Rennig. Elle est censée rester ici, sur l'île.

— En effet, répondis-je. Jusqu'à ce que nous en ayons besoin. Et quelque chose me dit que votre père va en avoir besoin très bientôt.

En retournant à Tol Honeth, je ruminai le fait que l'Orbe faisait maintenant partie d'un bouclier et non d'une épée. Ça voulait manifestement dire que Brand n'allait pas tuer Torak. Un bouclier est, par nature, défensif, et ça m'incitait à porter un autre regard sur la stratégie que les généraux tolnedrains avaient élaborée pour la bataille de Vo Mimbre. Il se pourrait que nous l'emportions à partir d'une position défensive...

Une année passa. Les Angaraks assiégeaient toujours la Forteresse d'Algarie. Puis, à la fin du printemps de 4874, Beldin revint du sud du Cthol Murgos et nous informa qu'Urvon avait massé son armée dans la plaine de Hagga et commencé à faire mouvement vers l'ouest. Si les calculs du général Cerran étaient justes, nous avions près d'un an devant nous avant le combat décisif. Nous serions fixés à coup sûr quand Torak lèverait le siège devant la Forteresse et partirait pour l'ouest.

Je passai la majeure partie de l'été suivant à aller d'un endroit à l'autre pour m'assurer que tout était en place. Des combats sporadiques éclataient parfois entre les forces adverses en Arendie. Nous quitions alors Tol Honeth, Pol et moi, et nous nous empressons de calmer le jeu.

Les jumeaux s'escrimaient en vain sur le Codex Mrin, ce qui ne laissait pas de m'inquiéter. Jusqu'au jour où je me rendis enfin compte que le combat entre Brand et Torak m'échappait complètement. J'eus la révélation au début de l'automne, alors que nous avions tous constaté un profond changement d'attitude chez Brand.

— Je pourrais vous dire un mot, Belgarath ? me demanda-t-il par un sinistre après-midi de pluie, alors que notre réunion avec les généraux tolnedrains prenait fin.

Il tombait des cordes, mais il me proposa de sortir, par souci de discrétion.

— Je n'aimerais pas qu'un espion tolnedrain aille raconter à Ran Borune ce que j'ai à vous dire, ajouta-t-il. C'est un brave homme, mais il supporte mal les choses qu'il ne comprend pas.

J'eus un petit sourire. C'était une façon courtoise de présenter les choses... Nous allâmes donc faire un tour dans les jardins détrempés du palais impérial. Il s'assura que personne ne rôdait autour de nous avant d'aborder le problème par la bande.

— Je crois, Belgarath, que vous avez déjà été, dans le passé, l'instrument de la Nécessité ?

— Où voulez-vous en venir ? répliquai-je. J'ai passé ma vie entière à jouer les garçons de courses pour la Nécessité.

— Je vais essayer d'être un peu plus précis. Si j'ai bien compris, vous étiez assez proches, la Nécessité et vous, lorsque vous êtes allé à Cthol Mishrak avec Garrot-d'Ours et ses gars.

— Oui. Et alors ?

— Est-ce qu'elle vous parlait ?

— Oh, oui ! Pour me parler, elle me parlait.

— Vous m'ôtez un grand poids. Je pensais que j'étais en train de devenir fou. Elle a une curieuse façon de s'exprimer, n'est-ce pas ?

— Elle a un sens de l'humour assez tordu, en effet. Que vous a-t-elle dit ?

— Rien de très précis. Je me demandais ce que j'aurais à faire lorsque nous nous retrouverions tous à Vo Mimbire, et elle m'a dit de ne pas m'inquiéter. Étiez-vous prévenu à l'avance de ce qui vous attendait ? demanda-t-il en s'arrêtant et en me regardant en face. Je veux dire, lorsqu'un problème se présentait, receviez-vous tout d'un coup, dans votre tête, des instructions sur ce que vous aviez à faire ?

— C'est bien comme ça que ça marche, du moins en partie, confirmai-je. L'ami que vous avez dans le crâne est assez avare d'explications. Il se contente d'élaborer les réponses correctes dans votre esprit. Vous n'avez même pas besoin d'y réfléchir. Que vous a-t-il demandé de faire en ce moment ?

— Je suis censé persuader les Tolnedrains que l'armée d'Urvon ne constitue pas une menace sérieuse et qu'ils feraient mieux de regrouper leurs légions à Vo Mimbire.

— Ça, ce n'est pas gagné. Le général Cerran est rigoureusement persuadé qu'il devra défendre sa frontière sud.

— Il s'apercevra que ce n'est pas nécessaire. Urvon et Ctuchik vont faire une erreur. Ils n'arriveront jamais en Nyissie.

— Quel genre d'erreur ?

— Je n'en ai aucune idée. L'ennui, c'est que Cerran ne s'en rendra compte que lorsque Torak sera presque sur Vo Mimbire. Il n'aura pas le temps de faire venir ses troupes du sud de la Tolnedrie, même à marche forcée.

— Elles n'auront pas à marcher, répliquai-je.

— Comment voulez-vous qu'elles arrivent ?

— Les Cheresques les transporteront en bateau. Notre ami commun m'a implanté cette idée dans la cervelle il y a plusieurs milliers d'années.

— Vous voulez dire que vous le saviez depuis le début ?

— Pas consciemment. Vous vous y ferez, Brand. On ne se rend pas compte qu'on a reçu des instructions avant d'en avoir besoin. Je pense que ça fait partie de l'accord entre notre Nécessité et celle de Torak. Dès que vous m'avez parlé de l'« erreur » qu'Urvon et Ctuchik allaient commettre, j'ai su comment nous allions emmener les légions à Vo Mimbire.

Une curieuse expression s'inscrivit sur son visage, plus proche de la grimace que du sourire.

— Dans le fond, ça s'explique. Notre ami, comme vous dites, ne tient peut-être pas à nous encombrer l'esprit avec ces détails avant que nous n'en ayons besoin. J'espère seulement que ses instructions ne se feront pas attendre lorsque nous démarrerons les hostilités, Torak et moi.

— Là, je vous comprends. Vous savez pourquoi l'Orbe est maintenant sertie sur ce bouclier et non plus sur la poignée de l'épée ?

— Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas censé frapper Torak avec l'Orbe, de quelque façon que ce soit. C'est quelqu'un d'autre qui le fera. Tout ce que je suis censé faire, c'est la montrer à Torak.

— La lui montrer ? Il l’a déjà vue, Brand.

Ça suffit, Belgarath, ne fourre pas ton nez là-dedans, fit une voix bien connue. Occupe-toi de tes oignons, et laisse Brand faire son travail.

Je compris, à l’expression stupéfaite de Brand, qu’il avait entendu ce que notre ami venait de me dire.

— Il vous parle toujours sur ce ton ? s’étonna-t-il.

— Tout le temps, acquiesçai-je d’un ton funèbre. Il doit y avoir quelque chose chez moi qui lui met les nerfs en pelote. Enfin... Je vous propose de prendre le général Cerran entre quat’z’yeux et de lui dire qu’il peut commencer à faire ses préparatifs.

— Pourquoi ne pas lui dire tout simplement qui vous êtes ? Et d’où nous recevons nos instructions ?

— Non, Brand. Pas encore. Je veux qu’il emmène ses légions à Vo Mimbire avant de lui expliquer que la vie n’est pas un long fleuve tranquille. Cerran est un brave homme solide, mais il n’est pas tolnedrain pour rien. Nous lui dirons qu’il y aura une flotte de navires cheresques devant la Sylve des Dryades, « juste au cas où », et il saura quoi faire le moment venu.

Au printemps de l’année 4875, Torak finit par renoncer, de guerre lasse, à prendre la Forteresse. Il ordonna à ce qui restait de son armée de lever le siège et de faire mouvement vers l’ouest. Les Algarois et les Drasniens assoiffés de vengeance harcelèrent ses arrières. Derrière toute armée en marche il y a des hommes à la traîne, mais dans ce cas précis les retardataires ne rattrapèrent jamais le gros de l’armée.

Les choses ne s’arrangèrent pas pour eux lorsqu’ils arrivèrent en Ulgolande. Toutes les nuits, les Ulgos sortaient de leurs grottes tels des félins partant chasser, et coupaient le cou des sentinelles qui montaient la garde autour de l’armée angarak. Ils réussirent même parfois à s’infiltrer dans les campements, faisant des ravages parmi les troupes. Torak fermait généralement les yeux sur ces contingences, mais ses hommes commençaient à être de plus en plus nerveux, et la plupart renoncèrent complètement à dormir.

Le Dieu mutilé des Angaraks encaissait des pertes terribles, mais il pressait toujours son armée d’avancer. Et elle finit par arriver, vaille que vaille, à l’Arend.

Dès que les jumeaux m’avaient prévenu que Torak avait commencé à bouger, j’avais dit aux rois d’Alorie de déployer leurs troupes autour de Vo Mimbire, et nous étions prêts – si ce n’est que nous n’avions pas les légions tolnedraines. Nous ignorions toujours ce qui se passait dans le sud du Cthol Murgos et j’en venais à redouter de devoir livrer combat sans leur renfort.

Puis, une nuit, alors que je venais de sombrer dans un sommeil agité, la voix de Beldin me réveilla, selon sa bonne habitude.

Belgarath ! hoqueta-t-il. Tu peux cesser de te mettre la rate au court-bouillon ! Urvon n’y arrivera jamais !

Que s’est-il passé ?

Les Murgos découpèrent son armée en morceaux et il cherchait un espace dégagé pour en découdre avec eux. Il est entré dans l’Enfer d’Araga, et les Murgos l’ont suivi.

Ils se sont entre-tués ? avançai-je avec jubilation.

Non. Mieux que ça. Il pleut toujours, là où tu es ?

Beldin, il pleut à peu près sans interruption depuis 4850. Ça n’arrêtera jamais.

Ça ne devrait pas tarder à s’arranger, maintenant. Ce temps de chien avait une raison d’être, et il l’a trouvée dans l’Enfer d’Araga. Un blizzard à tout casser s’est déchaîné il y a maintenant cinq jours. Urvon et les Murgos qui en avaient après eux sont enfouis sous

quinze pieds de neige. Personne n'ira plus nulle part. Torak sera obligé de faire avec les forces à sa disposition.

CHAPITRE XXXIX

J'allai réveiller Pol et lui annonçai ce que Beldin venait de m'apprendre.

— Pur hasard, répondit-elle en se préparant une tasse de thé.

Je n'ai jamais raffolé du thé, personnellement, mais Pol avait pris cette habitude pendant les années qu'elle avait passées à Vo Wacune.

— Je pense que le hasard n'a rien à voir là-dedans, Pol, objectai-je. Le changement de temps dont nous subissons les effets depuis le dernier quart de siècle annonçait cette tempête. On ne peut pas dire que ce soit un simple coup de chance. Et quand bien même, Urvon ne serait pas allé se perdre dans ce désert et se faire piéger si Ctuchik n'avait pas joué un petit jeu à lui.

— Quelle est l'étendue de ce désert ?

— L'Enfer d'Araga ? Il est presque aussi vaste que l'Algérie. Urvon ne pourra pas se tirer de ces congères à temps pour prendre part à la bataille de Vo Mimbire.

— À moins que Torak ne décide de l'attendre.

— Tu sais bien qu'il ne peut pas. L'Événement doit avoir lieu à un moment déterminé.

— Je ne suis pas sûre que ça suffise à régler le problème.

— Ah bon ? Vu de ma fenêtre, les choses se passent on ne peut mieux.

— Je pense que tu prends tout ça bien à la légère, Père. Nous savons qu'Urvon est bloqué, mais comment allons-nous convaincre Ran Borune et le général Cerran que son armée ne constitue plus une menace pour leur frontière sud ? Nous avons l'habitude de ces manipulations de l'ordre normal des choses, mais pas eux. Cette tempête ne sert à rien si elle ne nous permet pas de libérer les légions.

Comme rabat-joie, Polgara se pose là. Je ruminai un moment.

— Allons parler à Rhodar, décidai-je enfin. Une dépêche d'un de ses espions pourrait faire l'affaire.

— Le truc commence à être un peu éculé, Père. Ran Borune et Cerran savent pertinemment que nous voulons leur faire déplacer les légions à Vo Mimbire. Si tu t'imagines qu'ils vont tomber dans le panneau de la dépêche arrivant au moment providentiel, à mon avis, tu te trompes. Je suggère plutôt que nous leur disions la vérité. Tu pourrais peut-être leur montrer ton exemplaire du Codex Mrin en soulignant le nombre de fois où il a dit la vérité dans le passé, non ?

— Je doute que ça marche, Pol. Nous arriverions peut-être à convaincre Ran Borune. Il en a assez vu, ces dernières années, pour se rendre compte qu'on ne peut pas tout expliquer de façon rationnelle. Mais nous nous sommes si bien ingéniés à fournir aux généraux des explications dûment motivées que ce soudain revirement d'attitude risque de prendre Cerran de court. Il faudrait des mois pour le convaincre ; c'est un luxe que nous ne pouvons nous permettre. Torak descend l'Arend vers Vo Mimbire en ce moment même, et il faudra un moment aux Cheresques pour amener les légions vers le nord de l'Arendie. Cerran a eu l'occasion de vérifier que les informations de Rhodar étaient généralement exactes. Essayons de lui refaire le coup. Si ça rate, il sera toujours temps de nous rabattre sur une solution plus exotique. Je veux que ces légions aillent à Vo Mimbire, et je n'ai pas le loisir d'éduquer l'état-major de l'armée tolnedraïne.

— Voyons, Père, nous ne réglerons pas ça par armées interposées. Brand et Torak vont se battre en duel ; c'est l'Événement que nous attendons. Toutes ces manœuvres ne sont que des préliminaires.

— Non, Pol : une préparation nécessaire. Si nous n'avons pas les légions, Torak nous écrasera sous le nombre. Il n'aura aucune raison de relever le défi de Brand à moins que l'issue du combat ne soit douteuse. Il faudra que nous l'amochions un peu pour qu'il envisage de sortir de son pavillon de fer afin de livrer un combat singulier avec l'Enfant de Lumière. Torak est peut-être dingue, mais il n'est pas assez bête pour risquer sa peau si rien ne l'y oblige.

— Nous n'avons plus qu'à circonvenir le général Cerran.

— Je sais. Allons chercher Rhodar et emmenons-le au palais. Autant nous y mettre tout de suite.

Ainsi que je m'y attendais plus ou moins, Ran Borune était disposé à accepter la fable de la dépêche arrivée du sud. L'empereur de Tolnedrie était assez fin pour comprendre que nous avions, Pol et moi, des sources d'information qui le dépassaient complètement, et tant que nous lui fournissions un moyen élégant de nous croire sur parole, il était tout disposé à s'en contenter. Mais le général Cerran campa sur ses positions.

— C'est non, Majesté, fit-il avec fermeté. Je ne donnerai pas l'ordre à nos légions de quitter leur position, laissant la frontière sud sans défense, avant que cette nouvelle n'ait été confirmée. Je ne voudrais pas être désagréable, Sire Rhodar, mais je suis sûr que vous comprendrez mon point de vue. Je ne dispose que d'un message crypté, que je ne puis même pas lire, émanant d'un homme dont j'ignore tout. Rien ne prouve qu'il a correctement apprécié la situation ou qu'il n'a pas été capturé et obligé de rédiger une dépêche fallacieuse. Il se pourrait que ce soit un piège tramé par Urvon afin de nous faire retirer nos légions du Sud, et nous le retrouverions dans les rues de Tol Borune avant d'avoir eu le temps de nous retourner.

— Combien de temps vous faudrait-il pour obtenir vérification de l'information ? s'enquit Ran Borune.

— Quelques semaines au moins, Majesté, répondit Cerran. J'ai trois légions sur la rive nord de la Borgasa, dans le sud de la Nyissie. Elles sont surtout destinées à nous avertir quand Urvon approchera de la frontière nyissienne. Si j'arrive à leur faire parvenir l'ordre d'aller en reconnaissance, une patrouille pourrait couper par la pointe sud-ouest de Goska vers le désert et devrait être de retour en une semaine ou dix jours. Je regrette, Majesté, ajouta-t-il avec un soupir d'impuissance, mais je ne puis faire mieux. L'information ne peut voyager plus vite qu'un cavalier sur un bon cheval. C'est le problème de toutes les campagnes de grande envergure. Je serais heureux de pouvoir faire plus vite, mais il n'y en a pas moyen.

Il se trompait, évidemment. Il y avait bel et bien un moyen plus rapide. Mais je ne pouvais pas le lui expliquer. Pas dans des termes compréhensibles pour lui, en tout cas.

— En d'autres termes, Cerran, vous êtes coincé, intervint Polgara. Si le message reçu par le roi Rhodar est nul et non avenu, Urvon est encore en mesure de monter vers vous par le Sud, et si Kal-Torak l'emporte à Vo Mimbire, il se retrouvera sur votre frontière nord, et rien ne le séparera plus de Tol Honeth qu'une poignée de paysans désarmés. Je crains, à ce stade, que vous ne vous retrouviez confronté à une situation identique à celle qui s'est soldée par l'anéantissement de la Drasnien.

Cette réflexion sembla l'inquiéter un peu, et inquiéta encore plus Ran Borune. Le petit empereur rusé réfléchit un moment et demanda enfin :

— Nous ne pourrions pas trouver un compromis ?

— Je suis prêt à vous écouter, Ran Borune, répondit Rhodar.

— Si nous envoyions la moitié des légions en Arendie en laissant l'autre moitié sur place ?

— Est-ce que ça suffirait, Belgarath ? demanda Rhodar.

— Ce serait juste, répondis-je d'un air dubitatif.

— Est-ce la décision de Votre Majesté ? demanda Cerran. Les deux frontières seraient protégées, mais...

Il laissa sa phrase en suspens, telle une menace planant sur l'avenir.

— Nous n'avons pas le choix, Cerran. Nous devons nous couvrir sur les deux flancs.

— Je déteste les guerres menées sur deux fronts, marmonna Cerran. La supériorité numérique est essentiellement une question d'apparence. Moins de la moitié des troupes sont réellement engagées, dans la plupart des cas. Les autres restent en réserve. De préférence bien en vue de l'état-major adverse.

— C'est comme ça que ça marche en général, acquiesça Rhodar.

— Je pourrais mettre des forces additionnelles à votre disposition, révéla alors Cerran. Elles ne sont ni très bien entraînées, ni en très bonne condition physique, et je ne parierais pas sur leurs qualités au combat, mais elles feraient une certaine impression sur Kal-Torak.

— Une armée fantôme, Cerran ? D'où la tirez-vous ? s'étonna Ran Borune.

— D'ici même, Majesté. Il y a huit légions dans la garnison impériale de Tol Honeth. Ce sont de gros paresseux – surtout des Honeth, personne n'a jamais réussi à faire un soldat d'un Honeth – mais ils gonfleraient nos effectifs à Vo Mimbire.

— Ce serait toujours ça, convint Rhodar.

— Et ce n'est pas tout, reprit Cerran. Il y a douze camps d'entraînement de légionnaires autour de Tol Honeth, et sept autres à Tol Vordue. Les recrues savent probablement tout juste marcher au pas, mais elles sont en uniforme. Ça ferait un total de vingt-sept légions qui viendraient gonfler un peu nos effectifs. Si nous faisons revenir la moitié des légions régulières de la frontière sud et que nous les renforçons avec ces pseudo-soldats, Kal-Torak devrait voir un peu plus de soixante-quinze légions – sans compter les kamikazes d'Eldrig – sur son flanc droit. Ça risque de lui donner des soucis.

— Général Cerran, vous êtes génial ! s'exclama Ran Borune avec euphorie.

— Ça pourrait marcher, convint Rhodar. Kal-Torak est probablement fou, mais Ad Rak Cthoros du Cthol Murgos et Yar Lek Thun, le roi des Nadraks, sûrement pas. Ils refuseront de laisser exterminer leurs armées tant qu'il y aura une présence malloréenne sur ce continent. Ils courbent peut-être l'échine devant Torak, mais ils ne sont pas assez stupides pour lui faire confiance. S'ils ont l'impression que nous avons l'avantage du nombre, on peut supposer qu'ils tenteront de désertir. Je vais en parler à Cho-Ram. Je pense que nous aurions intérêt à dégager la voie lorsque les Murgos et les Nadraks commenceront à avoir le mal du pays et repartiront vers l'est.

— Et les Thulls ? demanda Cerran.

— Les Thulls ! Ils ne pourront jamais rentrer chez eux sans chiens pour les guider, répondit Rhodar en riant. Ils ont un sens de l'orientation pour le moins limité. Ils sont très limités dans tous les domaines, au demeurant. Il leur faut une demi-journée en moyenne pour lacer leurs chaussures.

— Je trouve, Messieurs, que vous faites reposer le sort du monde sur un stratagème bien compliqué, releva Pol.

— C'est un pari, Dame Polgara, admit gaiement Rhodar, mais le jeu en vaut parfois la chandelle. Et plus les enchères sont hautes, plus c'est amusant.

Elle poussa un soupir et leva les yeux au ciel mais ne dit rien.

— C'est à peu près tout ce que nous pouvons faire, conclut Ran Borune d'un ton d'excuse. Les légions sont toutes déployées le long de la Sylve des Dryades. Le général Cerran pourra faire descendre celles qui sont le plus près de la côte jusqu'au delta du fleuve et à la flotte

cheresque en un délai relativement bref. Mais les plus éloignées mettraient trop longtemps à rejoindre la côte pour être d'une quelconque utilité à Vo Mimbire.

— Je prendrai personnellement le commandement de nos forces en Arendie, annonça Cerran. J'arriverai peut-être à faire gagner leur solde aux Honeth, pour une fois.

— Eh bien, dis-je, si nous ne pouvons pas faire mieux, il faudra bien nous en contenter.

J'avais peut-être l'air un peu dubitatif, mais j'étais très satisfait en réalité. Il était fort possible que l'armée fantôme de Cerran suffise à convaincre Kal-Torak d'accepter le défi de Brand, le moment venu.

Torak n'avancait pas vite. Son armée pataugeait dans la boue jusqu'aux chevilles. Il s'arrêtait souvent pour écraser tous les châteaux, les maisons fortifiées et les villages de serfs devant lesquels il passait. Les prisonniers étaient livrés aux Grolims, évidemment. Mais il était aussi ralenti par les Algarois, les Drasnien, les Ulgos et les archers asturiens. La partie amont de l'Arend était bordée d'épaisses forêts, et les occasions d'embuscades ne manquaient pas. Pour être tout à fait honnête, je doutais un peu de l'enthousiasme des Asturiens. Dans le fond, c'est Mimbire que Kal-Torak envahissait. Mais après avoir assisté à certaines des atrocités commises par les Angaraks, les archers d'Eldallan se déchaînèrent et les flèches asturiennes infligèrent des pertes terribles à l'armée de Torak qui poursuivait son avance vers l'ouest et Vo Mimbire.

Beldin était parti pour le nord en quittant l'Enfer d'Arag, et il était avec le roi Eldrig devant la Sylve des Dryades. Les légions tolnedraines arrivaient, mais j'avais l'impression qu'elles n'allaient pas très vite. Je m'abstins toutefois de faire le moindre reproche au général Cerran. J'avais besoin de lui et je ne tenais pas à me le mettre à dos.

Eldrig était dans le Sud avec sa flotte quand les jumeaux arrivèrent à Tol Honeth avec les derniers éléments qu'ils avaient réussi à tirer du Codex Mrin. Ils nous rejoignirent à l'ambassade de Cherek. Nous étions sûrs d'y être à l'abri des yeux et des oreilles indiscrets, or nous allions parler de choses qui ne regardaient pas l'empereur de Tolnedrie. Et puis j'aimais bien l'ambassade de Cherek à Tol Honeth. C'était un endroit confortable, tout ce qu'il y a d'alorien, très reposant après les marbres et les dorures des fastueux palais tolnedrains. Nous nous vautrions dans des fauteuils taillés à coups de serpe, couverts de fourrure, et il y avait toujours du feu dans les cheminées, même en plein été. Les Cheresques sont convaincus d'avoir découvert le feu, et c'est une sorte de rite religieux pour eux.

Nous nous réunîmes dans une salle, l'ambassadeur envoya des hommes de confiance faire le tour du bâtiment à la recherche des éventuels espions, et nous nous mîmes au travail. Beltira sortit l'un des parchemins du Codex Mrin de son étui, le déroula et nous en lut un passage : « Or donc il adviendra que le Dieu Dragon livrera combat devant la cité d'Or pendant trois jours, puis l'Enfant de Lumière lancera son défi. Et le troisième jour, l'Événement décidera de tout. »

— Au moins, les choses ne traîneront pas, constata Cho-Ram.

— C'est bien ce que j'espérais, fis-je en m'approchant de la carte. Je propose que nous cessions de harceler l'arrière de l'armée de Torak et que nous fassions un peu reculer nos troupes. Si nous continuons à le persécuter, il pourrait renoncer à s'arrêter pour se regrouper. Je ne voudrais pas qu'il se précipite dans la plaine et qu'il assaille tout de suite Vo Mimbire. Ce serait le premier des trois jours de combat dont il est question dans le Codex Mrin, et j'aimerais qu'Eldrig et Cerran soient beaucoup plus près lorsque nous en arriverons là.

— Il risque de continuer son avance et de donner l'assaut quand même, objecta Rhodar. Il connaît le calendrier, il sait à quel moment il doit arriver là-bas alors que nous l'ignorons. S'il estime être en retard sur son emploi du temps, il ne s'arrêtera pas.

— La logique suggère qu'il prenne son temps, répliqua Pol. Des tas de choses doivent se produire avant l'Événement, et Torak est mieux placé que nous pour le savoir. Tout doit être en place avant que Brand ne lance son défi, et si Torak tente de perturber ces préparatifs, l'Événement sera entièrement différent. Il se pourrait que cela devienne un Événement non prévu par le Codex Mrin ou les Oracles ashabènes. Et dans ce cas, nul ne sait ce qui se produirait.

— Je propose que nous fassions tout notre possible pour lui mettre des bâtons dans les roues, suggéra Rhodar. Ça devrait le retarder sensiblement.

— Et la bataille aurait lieu ailleurs qu'à Vo Mimbire, objecta Brand. Or l'Événement doit avoir lieu à cet endroit.

Je jugeai le moment venu d'arrêter quelques décisions.

— Bon, je pense que nous ferions mieux d'aller à Vo Mimbire donner des instructions à Aldorigen. Il ne manquerait plus que les chevaliers mimbraïques commencent à se croire invincibles. S'ils quittent l'abri des murailles et chargent l'ennemi avant que les légions et les Cheresques ne soient en place, ils seront anéantis. Nous n'avons qu'une chance de l'emporter ; il n'y aura pas de session de rattrapage. Nous avons fait tout ce que nous pouvions ici, alors, Messieurs, je vous conseille de dire au revoir à Ran Borune et de rejoindre vos troupes. Nous connaissons tous les signaux et ce que nous devons faire lorsque nous les verrons. Nous allons à Vo Mimbire, Pol et moi, tenir Aldorigen en laisse. Puis nous attendrons la flotte cheresque en serrant les fesses. Ne provoquez pas de confrontations, mais ne vous laissez pas écarter de vos positions par la ruse.

— Bonne chance, Messieurs, fit gravement Pol. Nous nous levâmes tous, et la réunion se dispersa.

Les rois allèrent au palais impérial prévenir Ran Borune de leur départ, puis Cho-Ram et Rhodar partirent pour l'est afin de rejoindre leurs années dans les montagnes pendant que Brand et Ormik de Sendarie allaient vers le nord, retrouver leurs hommes à la lisière de la forêt d'Arendie.

Nous nous attardâmes un peu, Pol et moi, le temps de dire quelques mots aux jumeaux.

— Essayez d'empêcher Ran Borune de sombrer dans l'hystérie suggérai-je. S'il perdait la tête à ce stade, nous serions mal partis.

Puis nous quittâmes l'ambassade, nous traversâmes la Nedrane et entrâmes dans un bosquet de bouleaux pour nous métamorphoser.

— Ça ne va pas te plaire, Père, m'avertit Pol. Mais je dois reprendre la forme de ma Mère. Je me contente d'obéir à des instructions, alors ne perds pas ton temps à protester.

— Je vais essayer de me contrôler, promis-je.

J'en savais beaucoup plus que Ran Borune sur ce qui se passait, mais j'ignorais bien des choses quand même. Ce qui valait probablement mieux, d'ailleurs. Si j'avais tout su, c'est moi qui serais devenu hystérique.

Le temps avait commencé à s'arranger un peu. Au moins, il ne pleuvait plus continuellement. Les éléments qui s'étaient déchaînés depuis que Kal-Torak avait quitté Ashaba avaient atteint leur apogée lors du blizzard qui avait enfoui Urvon sous la neige, mais il faudrait encore un moment pour que la situation redevienne normale. Le ciel au-dessus du nord de la Tolnedrie et du sud de l'Arendie était très couvert, et bien que ce fût le début de l'été, il ne faisait pas vraiment chaud.

Nous arrivâmes à Vo Mimbire, Pol et moi, au beau milieu de la nuit, et nous nous posâmes sur les créneaux du palais d'Aldorigen. Nous reprîmes forme humaine et nous descendîmes vers la salle du trône, une vaste salle mal éclairée.

— Je te propose de me laisser parler, suggéra Polgara. Je connais les Arendais mieux que toi, Père, et je pourrai expliquer les choses à Aldorigen d'une façon qui ne risque pas de l'offenser.

— Avec joie, acquiesçai-je. La seule idée d'essayer de parler avec un Arendais me donne des cloques.

— Oh, Père ! fit-elle d'un ton curieusement affectueux.

Une aube mal débarbouillée effleurait les fenêtres de la salle du trône quand les grandes portes s'ouvrirent devant Aldorigen et Korodullin, son fils de dix-sept ans. Nous étions assis dans un coin, Pol et moi, et ils ne nous virent pas tout de suite.

— C'est un mécréant, Sire, disait Korodullin avec chaleur. Un réprouvé. Sa seule présence profanerait l'endroit le plus sacré de toute l'Arendie.

— Je sais, Korodullin, que c'est un coquin et un voyou, mais je lui ai donné ma parole. Point ne le dénigreras, non plus que tu ne t'adresseras à lui avec impertinence tant qu'il sera dans les murs de Vo Mimbire. Si tu ne puis contenir ton ire, reste dans ta chambre en attendant son départ. Il doit arriver à midi, afin d'évoquer différentes questions concernant la bataille à venir. Il sera là sous sauf-conduit, et nul n'entachera mon honneur par la parole ou par les actes. Tu prêteras serment de respecter ma foi, ou force me sera de te faire enfermer.

Korodullin se redressa. C'était un petit sacripant séduisant, il faut lui laisser ça, mais son visage exprimait une colère irrépressible, et il paraissait monstrueusement dépourvu du plus élémentaire bon sens.

— Il en sera fait comme l'ordonne mon roi, lâcha-t-il entre ses dents serrées.

Allons bon, que se passait-il encore ?

J'aurais bien écouté un peu plus longtemps aux portes, mais Polgara s'approcha de l'estrade où les deux hommes étaient plantés.

— Bien le bonjour, Majesté, dit-elle en s'inclinant devant Aldorigen avec une grâce exquise. Mon vieux père et moi-même sommes récemment arrivés de Tol Honeth et, bien que très impressionnés par la splendeur de cette fameuse cité, nous venons ici nous entretenir avec Toi et Te divulguer certaines informations concernant les événements à venir et qui vous concernent de très près, Ton royaume et Toi-même.

Comment réussissait-elle à faire tenir tant de choses dans une seule phrase ?

Aldorigen la gratifia d'une profonde révérence.

— Ta présence, divine Polgara, est un honneur pour mon humble cité, répondit-il. Car, tel le soleil lui-même, Tu apportes lumière et joie à tous ceux sur qui se porte Ton regard.

Laissez-les faire, et ces Arendais échangeaient des formules de politesse ampoulées et rivaliseraient de platitudes pendant des jours d'affilée. Quand Pol se mettait à parler comme eux, elle abdiquait toute raison et devenait arendaise jusqu'au bout des ongles. Je savais que ce serait une perte de temps que d'essayer de les bousculer. Je tirai donc un petit parchemin étroitement roulé de sous ma tunique, m'installai dans un fauteuil, non loin de l'estrade, et m'absorbai dans sa lecture en affectant un air grave et studieux.

Après une demi-heure d'amabilités au cours de laquelle ma fille et le prétendu roi d'Arendie se comparèrent mutuellement au soleil, à la lune, à des arcs-en-ciel, des matins de printemps ensoleillés, des étoiles, des aigles en plein essor, des lions rugissants et de douces colombes, Polgara entra dans le vif du sujet. Elle persuada cet écervelé d'Aldorigen de la nécessité d'attendre le signal de l'attaque en lui rabâchant cette injonction de vingt façons différentes, à l'aide de comparaisons et de métaphores diverses et variées. Je crus voir une lueur de compréhension apparaître peu à peu dans son regard.

— Loin de moi, mon Roi, se récria-t-elle, l'intention de donner des instructions au plus

grand monarque du monde...

Et c'était reparti. Ça dura encore près d'une demi-heure, chacun s'efforçant de surpasser l'autre dans le registre de la feinte humilité. Pour finir, Pol parvint à lui demander de quoi son fils et lui discutaient lorsqu'ils étaient entrés dans la salle du trône.

— Cet Asturien impie, Eldallan, m'a demandé de lui fournir un sauf-conduit afin que nous puissions nous entretenir, lui et moi, de diverses questions se rapportant à la bataille à venir. M'est avis, cela dit, que sa requête comporte des relents de subterfuge. Nos plans de bataille sont clairs et n'ont rien de complexe. Cette rencontre n'est point nécessaire.

— Ce brigand a saisi ce prétexte pour espionner nos défenses, lança Korodullin avec emportement. C'est un Asturien, et donc un vaurien, par définition. Si le combat devait vider Mimbres de ses forces, Eldallan lancerait toutes ses troupes sur notre cité. De plus, étant Asturien, il est fort possible qu'il ait conclu un accord secret avec Kal-Torak afin de nous trahir au moment crucial de la bataille.

Je projetai ma pensée à ma fille.

Tu ferais mieux de tordre le cou tout de suite à cette idée, Pol. C'est l'alliance entre les Arendais qui est en jeu, en ce moment.

C'est vrai, répondit-elle, puis elle regarda les deux hommes avec un feint étonnement.

— J'ai peine à en croire mes oreilles, dit-elle. Êtes-vous si timorés ? La légendaire bravoure des Mimbraïques ne serait-elle qu'une légende ? L'antagonisme de quelques brigands asturiens vous préoccuperait-il donc tant ? Fi donc ! Messieurs, fi donc ! Ces soupçons de femmelettes vous font honte à tous deux.

Je manquai m'étouffer. Cette sacrée Pol allait tout fiche en l'air. Si c'était ainsi qu'elle espérait arrondir les angles, il faudrait que nous ayons une petite conversation, tous les deux.

Chose étrange, ça marcha. Elle les gourmanda, les semonça et les tança jusqu'à ce qu'ils se tortillent devant elle comme deux écoliers pris en faute, puis elle changea de sujet.

Le duc d'Eldallan arriva sur le coup de midi avec sa fille, Mayaserana. Les implications étaient évidentes. Il s'offrait, ainsi que sa fille, en otage comme preuve de sa bonne foi. Et, chose plus surprenante encore, Aldorigen le comprit aussitôt. Mayaserana avait beaucoup grandi depuis la dernière fois que je l'avais vue. Elle devait avoir près de dix-huit ans, et elle était d'une beauté stupéfiante, chose que Korodullin remarqua tout de suite. Sa beauté n'était qu'à peine entachée par la dureté de son regard. Ses grands yeux noirs étaient aussi durs que des agates.

— Venons-en tout de suite au fait, dit sèchement Eldallan lorsqu'on les eut escortés sous bonne garde dans la salle du trône. Nous ne nous apprécions guère, tous les deux, aussi aurons-nous à cœur de ne point éterniser les choses. J'ai donné ma parole à Sa Grâce, la duchesse d'Érat, de venir à votre aide lorsque Kal-Torak donnerait l'assaut à votre cité, et je le ferai. Mais en échange, je veux votre parole qu'après la bataille mon peuple pourra retourner en Asturie sans être inquiété par les chevaliers mimbraïques.

— L'Asturie n'existe plus, décréta froidement Korodullin.

— Viens dans notre forêt dire ça à nos hommes, petit con, lâcha Mayaserana. Sous chaque buisson traînent des ossements mimbraïques verdis par la mousse. Un peu plus ou un peu moins, ce n'est pas ça qui changera l'écologie de la région.

Moi, je vous le dis, c'était une rencontre qui démarrait pas mal du tout.

Polgara intervint aussitôt et engueula Eldallan et Aldorigen jusqu'à ce qu'ils échangent leurs serments. Eldallan jura de prendre la place qui lui était assignée à côté des Riviens et des Sendariens sur le flanc nord de Kal-Torak, et Aldorigen promit que les chevaliers mimbraïques n'empêcheraient pas les Asturiens de rentrer chez eux après la bataille. Toute

l'affaire aurait pu être réglée par des intermédiaires sendariens, bien sûr, mais Eldallan avait une autre raison de venir à Vo Mimbre. Il aborda le sujet lorsque Aldorigen et lui eurent échangé leurs serments.

— L'occasion est trop belle pour que nous la laissions passer, lança-t-il d'un ton insolent.

— Dis ce que tu as à dire, Eldallan, répliqua Aldorigen avec une froideur insultante.

— Ne vous semble-t-il pas que des siècles passeront avant que les chefs de Mimbre et de l'Asturie ne se retrouvent si commodément proches l'un de l'autre ?

Les yeux d'Aldorigen s'illuminèrent.

— Voilà, Messire, une perception très aiguë des choses, répondit-il.

C'était la première fois que l'un des deux s'adressait à l'autre avec un semblant de respect.

— Pourquoi, Messire, ne pas profiter de l'occasion ? avança Eldallan. Quand nous aurons réglé le problème posé par Kal-Torak, nous pourrions nous rendre en un endroit privé et régler notre différend tout à loisir, ajouta-t-il en posant la main d'une façon suggestive sur la poignée de sa rapière. Je suis sûr que vous trouverez mes arguments percutants.

Un sourire presque bienveillant s'inscrivit sur la face d'Aldorigen.

— Quelle idée magnifique, Messire, répondit-il avec enthousiasme.

— Eh bien, je vis dans l'attente de ce jour, fit Eldallan avec une profonde courbette.

Pol, ne te mêle pas de ça ! projetai-je sèchement. *C'est dans l'ordre des choses.*

La pensée qu'elle me renvoya ne mérite pas d'être rapportée.

— Et toi, jeune présomptueux, tu resteras à l'écart quand nos pères se rencontreront, grinça Mayaserana en regardant Korodullin. Je suis asturienne, et ma main a été faite pour bander l'arc. Ta carcasse verdirait aussi bien ici, à Mimbre, qu'en Asturie.

— Veille à rester hors de portée des flèches de mon père, sale chienne ! répliqua-t-il. À moins que tu ne sois lasse de l'existence.

Puis Eldallan et sa charmante fille repartirent sous bonne escorte.

— Ça, pour une bonne journée, c'est une bonne journée ! exulta Aldorigen. Si ce n'avait été contre-nature, pour un peu, j'aurais embrassé ce maudit Eldallan !

Ah, ces Arendais ! soupirai-je intérieurement en roulant mon parchemin.

Une semaine plus tard, Torak arrivait en vue de la vaste plaine qui entoure Vo Mimbre. Une fois là, il s'arrêta pour regrouper ses forces et envoya des éclaireurs alentour. Je commençai à me sentir inquiet.

Qu'est-ce que tu fabriques ? demandai-je mentalement à Beldin.

J'attends que les dix dernières légions arrivent par le fleuve, répondit-il.

Écoute, Beldin, Torak est presque assis sur mes genoux, là ! Tu ne pourrais pas envoyer les hommes que tu as sous la main ?

Ce n'est pas ce que nous avons décidé. Tu crois que Torak sera intimidé par les légions si je te les envoie au compte-gouttes ? Toute notre stratégie consiste à les faire arriver d'un bloc.

Dans combien de temps penses-tu prendre la mer ?

D'ici quelques jours à peine. Eldrig doit aller chercher la garde impériale à Tol Honeth et les légions qui s'entraînent dans le secteur, ainsi qu'à Tol Vordue. Laisse-nous encore une semaine.

Si Torak donne l'assaut demain ou après-demain, tu arriveras après la bataille. D'après le Codex Mrin, elle doit durer trois jours. Les deux premiers jours ne seront sûrement que des escarmouches, mais il faut absolument que tu sois là le troisième jour.

Alors c'est un jeu d'enfant : tu n'as qu'à l'empêcher d'approcher des murailles de Vo Mimbre pendant cinq jours, vous vous bagarrez pendant deux jours, j'arrive le troisième jour de la bataille, et on pourra passer aux choses sérieuses.

Tâche de ne pas être en retard.

Fais-moi confiance.

Je m'approchai de la porte de la chambre que j'occupais au palais d'Aldorigen.

— Je voudrais une grande carte du sud de l'Arendie, dis-je à la sentinelle qui faisait les cent pas dans le couloir.

— Tout de suite, Très Saint Belgarath, répondit-il en frappant son pectoral avec son point ganté d'acier.

C'est fou ce que ces Mimbraïques peuvent aimer le bruit.

J'étais la carte sur la table et me mis au travail. Plus j'étudiais la situation, plus le plan qui commençait à se former dans mon esprit me paraissait réalisable.

Polgara ! appelai-je silencieusement. *J'ai besoin de toi !*

Quelques instants plus tard, elle frappait à ma porte.

— Oui, Père ? Qu'y a-t-il ?

— Tu vas aller trouver Eldallan, répondis-je. J'aurais besoin d'un millier de ses archers environ. Beldin est encore à une semaine de nous ; il faut que je retarde Torak pendant cinq jours.

— Certes, Père, mais je ne vois pas comment mille archers pourraient arriver à ce beau résultat.

— Ça marchera si les gens sur lesquels ils tirent sont au milieu d'un fleuve, en train d'essayer de reconstruire un pont, fis-je en lui montrant la carte. L'Arend a une douzaine d'affluents gonflés par vingt-cinq années de pluie ininterrompue. Je vais demander à Aldorigen d'envoyer un commando de Mimbraïques détruire les ponts. Je voudrais que tu dises à Eldallan de placer des archers sur les rives ouest de ces fleuves. Je gage qu'il ne doit pas être facile de reconstruire un pont sous une pluie de flèches. Ça devrait suffire à retarder Torak pendant les cinq jours dont nous avons besoin.

— Pas bête. Tu sais que tu as un mauvais fond, Vieux Loup ?

— J'espère bien. Je voudrais que tu restes avec ces archers, ajoutai-je en regardant la carte. Moi, je serai avec les Mimbraïques. Nous devons coordonner leurs actions, et je préférerais éviter les contacts entre les Mimbraïques et les Asturiens dans toute la mesure du possible. Vas-y, Pol. Je vais expliquer notre plan à Aldorigen.

Figurez-vous que le commandant des archers asturiens que Pol amena sur la rive est de l'Arend était un jeune noble farouche, le baron de Wildantor, et que le chevalier qui menait mes saboteurs de ponts mimbraïques était le baron de Vo Mandor. Il y a des moments où je me dis que l'ami de Garion ne fait pas beaucoup d'efforts. En revanche, nous nous donnâmes beaucoup de mal, Pol et moi, pour tenir l'ancêtre de Mandorallen à distance respectable de celui de Lelldorin. J'avais consacré un temps fou à ces deux familles et je ne tenais pas à ce qu'il y ait un accident.

Notre stratégie n'était pas particulièrement subtile. Nous avançâmes vers l'est jusqu'à ce que nous tombions sur les éclaireurs de Kal-Torak. Les chevaliers mimbraïques les écrasèrent sous les sabots de leurs chevaux et nous poursuivîmes le long du fleuve, enjambé par des ponts espacés de quelques lieues. Lorsque nous commençâmes à rencontrer une résistance plus sérieuse, les archers criblèrent l'adversaire de flèches et les Mimbraïques menèrent la charge. Ça n'a pas l'air très compliqué, mais ça nous occupa beaucoup, Pol et moi. Je parcourais inlassablement les rangs des chevaliers mimbraïques pour leur rappeler qu'ils étaient censés massacrer les Angaraks et non les Asturiens, pendant que Pol répétait aux archers que ce n'était pas sur les Mimbraïques qu'ils devaient tirer.

Nous arrivâmes enfin à un large affluent sur la rive est duquel campaient plusieurs

milliers de Murgos. J'appelai Pol et mes deux barons pour finaliser nos plans.

— Inutile d'aller plus loin, leur dis-je. Nous allons détruire l'extrémité ouest des ponts qui traversent cette rivière et aller au prochain fleuve.

— Je pourrais retarder leur poursuite, proposa Wildantor.

— Sûrement pas, dis-je fermement. Pas avant que nous ayons franchi les deux derniers fleuves.

— J'ai juré de les retarder ! insista le jeune baron.

Il n'avait pas que les cheveux de feu ; le reste était à l'avenant.

— Écoutez-moi bien, Messire, scandai-je. Je ne veux pas que les Murgos soupçonnent votre présence. Les Mimbraïques de Mandor vont détruire les ponts à cet endroit, puis ceux de la rivière suivante, et ils recommenceront une troisième fois sur le fleuve suivant. À ce moment-là, les Murgos décideront de prendre des mesures. Ils se précipiteront en masse avec le matériel nécessaire pour réparer les ponts. Quand ils arriveront au quatrième fleuve, vous aurez des tas de cibles dans l'eau. Je veux que la surface de cette rivière soit absolument couverte de cadavres de Murgos flottant au fil de l'eau. Après ça, ils feront très attention quand ils arriveront à un fleuve.

Il se renfroga et médita mes paroles. Puis je vis une lueur briller dans son regard.

— Hé, ça me plaît ! s'exclama-t-il avec un immense sourire.

— Bien que cela me semble contre-nature, Messire de Wildantor, fit le baron de Vo Mandor, je me prends pour Toi d'une estime croissante. M'est avis que Ton exubérance est contagieuse.

— J'avoue, Mandor, que vous n'êtes pas mauvais non plus, admit l'Asturien. Si nous convenions de ne pas nous entre-tuer lorsque tout ceci sera fini ?

— Cela ne viole-t-il point les préceptes de notre religion ? rétorqua Mandor, absolument impavide, ce que voyant Wildantor éclata de rire.

Bon, ce n'était pas grand-chose, mais c'était toujours un début.

Mon plan rudimentaire fonctionna remarquablement bien, ce qui n'a rien d'étonnant, au fond, étant donné l'intellect limité des Murgos. Ayant été induits à une fausse impression de sécurité par l'absence d'opposition à la réparation des trois premiers ponts, les Murgos se précipitèrent, comme je l'avais prédit, par régiments entiers, munis de troncs grossièrement équarris, vers la rive est du quatrième fleuve. Wildantor retint ses archers jusqu'à ce que le gros des Murgos soit au milieu de l'eau. Puis il sonna de la trompe, donnant le signal à ses archers dissimulés dans les broussailles.

Les flèches des Asturiens volèrent vers le ciel, tel un arc-en-ciel sifflant, et les Murgos fondirent littéralement, s'écoulèrent comme une gelée sur leurs ponts inachevés et la rivière se remplit de cadavres flottants.

Puis Wildantor attendit, faisant preuve d'une maîtrise de soi stupéfiante pour un Arendais.

Les Murgos restés sur la rive s'approchèrent craintivement, leurs boucliers dressés au-dessus de leur tête comme si ça pouvait les protéger.

Wildantor attendait toujours.

Les Murgos décidèrent enfin que les archers étaient partis et reprirent leurs travaux.

Un second arc-en-ciel de flèches nettoya à nouveau les ponts.

Les Murgos survivants se massèrent sur la berge est en hurlant des imprécations destinées aux archers encore invisibles.

Le baron de Wildantor donna alors aux Murgos vociférants une démonstration irréprochable de l'incroyable portée des arcs de guerre asturiens. Son troisième arc-en-ciel fit

apparaître des piles de Murgos morts sur la rive d'un fleuve qui faisait bien deux cents toises de largeur.

— Magnifique ! s'écria Mandor. Remarquable !

Nous nous retirâmes alors pour gagner le cinquième affluent de l'Arend. Wildantor et ses archers fermaient la marche, s'arrêtant tous les cent pas pour larder de flèches de trois pieds les Murgos qui nous poursuivaient, donnant ainsi aux chevaliers mimbraïques le temps d'abattre tous les ponts, sauf un. Puis les Asturiens firent tomber les Murgos sous une pluie de flèches, fermèrent boutique et repartirent par le seul pont subsistant.

Comme de bien entendu, Wildantor attendit à l'extrémité est du pont que tous ses hommes aient traversé et soient en sécurité de l'autre côté. Ses mains semblèrent devenir floues, et il décocha flèche après flèche sur les Murgos qui approchaient inexorablement. Puis, quand il fut à court de flèches, il fit demi-tour et entama alors seulement la traversée du pont.

Les chevaliers mimbraïques avaient si bien ébranlé les piles du pont qu'un éternuement l'aurait fait tomber. Et quelque part dans les montagnes du Nord-Est, l'ami de Garion éternua. Un orage, l'un des derniers spasmes de cette tempête d'un quart de siècle, avait rempli toutes les ravines, tous les goullets, d'eau en furie. Et le flot se rua entre les berges de l'affluent sous la forme d'une vague de dix pieds de haut.

Le pont se disloqua sous les pieds de Wildantor.

Je me précipitai vers la rive ouest et bandai mon Vouloir.

— Non, Père ! Ne te mêle pas de ça ! hurla Pol. Regarde !

Le baron de Vo Mandor enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, galopa vers le pont suivant et roula à bas de sa selle dans un grand bruit de ferraille. Il se précipita sur les restes du pont jusqu'à l'extrémité branlante, s'agenouilla et tendit le bras vers les flots tumultueux.

— Wildantor ! hurla-t-il d'une voix qui dut crever les tympanes de toutes les truites à cent lieues à la ronde. Venez à moi !

L'Asturien filait à une vitesse phénoménale, mais il réussit à infléchir sa trajectoire dans le courant et tendit le bras en passant juste sous le bout déchiqueté du pont. Les mains des deux hommes se heurtèrent avec un claquement retentissant, le Mimbraïque se pencha en arrière, tirant l'Asturien de l'eau comme un poisson au bout d'une ligne, puis il empoigna le derrière de la tunique de Wildantor et le jeta, sain et sauf, sur ce qui restait du pont.

Wildantor resta à plat ventre pendant une minute ou deux, à crachouiller et à tousser. Il rejeta bien deux litres d'eau boueuse. Puis il leva la tête. Il arborait un sourire immense.

— Vous avez une sacrée poigne, Mandor. Vous pourriez probablement broyer des roches sans marteau, dit-il, puis il s'assit et regarda autour de lui en se massant la main que le Mimbraïque avait bien failli écraser. Bon, je pense que je ferais mieux de mettre mes archers en place, reprit-il comme si de rien n'était. Nous allons retarder les Murgos pendant que vous démolirez encore quelques ponts, vos chevaliers et vous.

— Exact, acquiesça Mandor.

Il se leva, dans un grand bruit de quincaillerie, aida Wildantor à se redresser et remonta en selle.

Aucun des deux ne reparla jamais de l'incident, mais j'entends encore le claquement retentissant de leurs deux mains se heurtant. Et chaque fois je reprends espoir en l'avenir.

Nous poursuivîmes notre lente retraite, mais après le cinquième affluent où les archers de Wildantor causèrent des pertes sévères dans les rangées des Murgos qui avançaient, le roi Ad Rak Cthoros des Murgos se rappela que ses soldats et lui-même avaient un rendez-vous

urgent très loin de là, et les Thulls furent chargés de la corvée de reconstruction des ponts. C'est drôle, ça finit toujours comme ça chez les Angaraks.

D'accord. Notre petit exercice n'avait pas été très créatif, mais il ralentit Kal-Torak pendant les cinq jours requis. Quand un problème survient, il faut toujours chercher la solution la plus simple. C'est quand on commence à se compliquer la vie que les choses se mettent généralement à tourner mal.

Les nuages commencèrent à se disperser au cours de l'après-midi où les Thulls achevèrent la réparation du pont qui traversait le dernier affluent de l'Arend. Nous décidâmes que nous n'avions plus de raison, Pol et moi, de gâcher des vies à tenter de retarder davantage l'avance des Angaraks ; nous avons obtenu le délai dont nous avons besoin. Alors nous ramenâmes nos troupes dans les murailles de Vo Mimbire et nous refermâmes les portes derrière nous.

Le coucher de soleil, ce soir-là, fut grandiose, et il promettait un ciel clair, dégagé, pour le premier jour de la bataille de Vo Mimbire.

CHAPITRE XL

La partie sud de la muraille de Vo Mimbire dominait l'Arend, et le fleuve, grossi par les pluies incessantes du dernier quart de siècle, débordait presque. Toute attaque de ce côté était fort improbable. Nous n'avions donc que trois côtés à défendre.

À la tombée du jour, j'allai me promener sur les remparts pour vérifier les défenses. J'étais sûr que les Mimbraïques savaient ce qu'ils faisaient, mais deux précautions valent mieux qu'une, surtout quand on a affaire à des Arendais. Je trouvai mes deux barons, Mandor et Wildantor, perchés sur le parapet au-dessus de la porte principale en train de regarder d'un air grave et sérieux la plaine qui s'assombrissait graduellement.

— N'a-Qu'un-Ceil a-t-il commencé à bouger ? demandai-je.

— Quelques groupes de francs-tireurs, c'est tout, répondit Wildantor, tout de vert vêtu, selon son habitude. Il est probable qu'il attendra la nuit pour prendre position. Si la lune daigne apparaître ce soir, mes archers lui feront comprendre ce qu'il en coûte de camper sous nos murs.

— Economisez vos flèches, dis-je. Vous en aurez besoin quand le soleil se lèvera.

— Nous avons toutes les flèches que nous voulons, Belgarath. Mandor en a fait fabriquer de pleines barriques par ses hommes.

— J'ai remarqué que les flèches asturiennes étaient beaucoup plus longues que les nôtres, en raison de la longueur de l'arc asturien, remarqua Mandor en changeant de position dans son armure. Comme nous sommes provisoirement alliés, il me semblait approprié d'en fournir d'amples quantités à nos amis.

— Il est gentil, hein ? fit outrageusement Wildantor en lui dédiant un sourire contagieux.

Mandor éclata de rire. Ce jeune rouquin impudent semblait le charmer au point qu'il était prêt à renoncer à deux mille ans de haine héréditaire. Là, je ne pouvais qu'être d'accord. Leur amitié augurait bien de la suite.

— Vous feriez mieux d'aller dormir, messieurs, leur dis-je. La journée de demain risque d'être longue.

Puis je les quittai et regagnai ma chambre. Polgara m'attendait, assise devant la cheminée.

— Où étais-tu passé ? me demanda-t-elle. Je haussai les épaules.

— Je m'assurais que tout était en place.

— Il y a plus de deux mille ans que les Mimbraïques se préparent au siège de cette cité. Ils connaissent leur métier. Je vais faire un tour, moi aussi. Tu vas te coucher ?

— À quoi bon ? Je ne pourrais pas dormir. De toute façon, il faut que je parle avec Beldin. Ne traîne pas dehors toute la nuit.

Combien de pères ont jamais prononcé cette phrase ?

Elle hocha distraitement la tête et s'en alla.

Beldin ! appelai-je mentalement. *Tu as un peu avancé ?*

Nous sommes à Tol Honeth ; répondit-il. *Nous allons commencer à descendre le fleuve demain matin. Comment ça va, par chez toi ?*

Nous avons réussi à retarder Torak. Nous sommes dans la cité, maintenant. Je ne serais pas étonné qu'il tente de nous rendre visite demain matin, à la première heure. Tu crois que tu seras là à temps ?

Ça ne devrait pas poser de problème. Quarante lieues par le fleuve, et encore quarante lieues jusqu'à Tol Vordue. Nous devrions être à l'embouchure de l'Arend après-demain.

À condition que le vent souffle régulièrement sur le fleuve.

Sinon, on ira à la rame. C'est pour ça qu'on a inventé les avirons. Fais-moi une faveur et empêche Torak d'entrer à Vo Mimbire. Nous avons un emploi du temps un peu serré, et nous n'aurons pas le temps de lui reprendre la ville. Et ne m'embête plus, Belgarath. J'ai du boulot, ici.

Je grommelai et m'aventurai dans le couloir pour bavarder avec les jumeaux. Je n'avais rien de vraiment important à leur dire, mais j'étais sur les nerfs et j'avais besoin de compagnie.

Polgara revint bien après minuit.

— Il a amené ses engins de siège, nous dit-elle.

— Tu penses que les murs tiendront ? demanda Beltira.

— Sûrement, répondis-je. Vo Mimbire n'est pas aussi imprenable que la Forteresse d'Algérie, mais tout juste. Je pense que l'endroit est sûr, tant que Torak ne tente rien d'exotique. Il pourrait abattre une montagne, s'il voulait.

— C'est interdit, m'assura Belkira. Les Nécessités sont d'accord là-dessus.

— Nous devrions être relativement tranquilles de ce côté-là, confirma Pol. Si Torak voulait abattre des montagnes, il aurait fait tomber la Forteresse. Il n'est pas sorti une seule fois de son pavillon de fer depuis que son armée a traversé le Pont-de-Pierre.

— Comment le sais-tu ? demandai-je.

— Il bavardait avec Zedar, ce soir, et j'ai écouté aux portes. Je ne voudrais pas être dans la vilaine peau d'Urvon – ou de Ctuchik, ajouta-t-elle avec un petit sourire. Torak a une dent contre ces deux-là. Il comptait vraiment sur la seconde armée d'Urvon. Mais Zedar m'a paru assez sûr de lui. Maintenant qu'Urvon et Ctuchik sont en disgrâce, il joue les coqs de basse-cour. Tu sais, Père, je pense que nous devrions le surveiller, ajouta-t-elle pensivement. Torak respectera peut-être l'interdiction, mais Zedar, c'est moins sûr. Si les choses tournent mal, il se pourrait qu'il enfreigne quelques règles.

— Nous le tiendrons à l'œil, mon frère et moi, proposa Beltira.

— De quoi ont-ils encore parlé, tous tes deux ? demandai-je.

— De leurs instructions, surtout, répondit Pol. Les Oracles ashabènes sont manifestement beaucoup plus détaillés que le Codex Mrin. Par exemple, Torak sait qu'Eldrig amène les légions, et qu'il ne peut pas y faire grand-chose. Il sait aussi que l'Événement va avoir lieu dans trois jours. Il le sait depuis longtemps, maintenant. Il n'a pas vraiment envie d'affronter Brand. J'ai l'impression que les Oracles contiennent de mauvaises nouvelles pour lui. Quand il a traversé le Pont-de-Pierre et réuni les Angaraks de l'ouest, nous n'aurions pas fait le poids devant ses hordes, mais ses campagnes en Drasnien, en Algérie, et sa traversée de l'Ulgolande lui ont coûté plus de la moitié de son armée. J'imagine que Zedar a mis le nez dehors, compté les jambes, divisé le nombre par deux, et conclu que si les légions arrivaient à temps, nous serions de force à peu près égale. Et dans ce cas, Torak n'aurait pas le choix. Il serait obligé d'accepter le défi de Brand.

— Tiens, tiens..., fis-je. C'est intéressant, non ?

— À ta place, Père, je ne me réjouirais pas trop vite. Torak a ordonné à Zedar de lancer toutes leurs forces dans la bataille. S'ils arrivent à faire tomber Vo Mimbire, ils reprennent l'avantage. Il se pourrait alors qu'il ignore le défi de Brand. Après le troisième jour, nous nous apprêterons à un Événement totalement différent. Torak sait de quoi il s'agit, mais pas nous. Il semblait assez satisfait, cela dit.

— Ça voudrait dire que, si quatrième jour il y a, il aura gagné, avança Belkira.

— D'un autre côté, si l'Événement a lieu le troisième jour, c'est nous qui l'emportons, ajouta Beltira. Ils ont parlé des navires de guerre qui remontent le fleuve ?

— Zedar a suggéré de les retarder, répondit Pol, mais Torak a refusé. Il ne veut pas diviser ses forces. Il veut prendre Vo Mimbre, et il aura besoin de tous ses hommes pour ça. Combien de temps reste-t-il avant l'aube ?

— Trois ou quatre heures, répondis-je.

— Alors j'ai le temps de prendre un bain. Si vous voulez bien m'excuser, Messieurs...

J'eus l'impression que la nuit n'en finirait pas. Je finis par arpenter le haut des remparts en scrutant les ténèbres. Les étoiles, au-dessus de ma tête, étaient très brillantes, mais il n'y avait pas de lune. Les poètes font tout un plat de la clarté des étoiles, mais je vous garantis qu'on n'y voit pas grand-chose à leur seule lumière.

Puis, après ce qui me parut une éternité, une faible lueur métallique effleura l'horizon, à l'est. Elle grossit, grandit, et sa luminescence délaya bientôt celle des étoiles. Au début, je ne vis sur la plaine, devant les murailles de Vo Mimbre, qu'une masse noire. Loin, à la limite de l'armée de Kal-Torak, des feux de camp vacillaient comme des lucioles. Les généraux de Torak venaient de traverser l'Ulgolande, et les Ulgos aux yeux de chat les avaient rendus nerveux.

Je rejoignis Mandor et Wildantor sur la muraille, au-dessus de l'énorme porte, et nous attendîmes.

— On dirait que le temps va se mettre au beau, observa Wildantor en parlant tout bas, comme on le fait instinctivement, avant le lever du jour.

— S'il ne pleut pas, ajouta Mandor.

Je ne pense pas qu'il ait eu l'intention d'être drôle, mais sa remarque déclencha un fou rire chez Wildantor.

La pâle lueur de l'aube devint de plus en plus forte et les détails commencèrent à émerger. Les engins de siège dont Pol avait parlé ressemblaient à de gros insectes écailleux, des mantes religieuses aux membres squelettiques, au long cou arqué supportant une petite tête en forme de seau. Il y en avait tout autour de la ville à cent cinquante pas environ des murailles, et les formes sombres, massives, des Thulls qui les manœuvraient grouillaient autour comme des essaims de puces.

Wildantor eut un petit ricanement.

— Je suis content que ça vous amuse, remarquai-je.

— Ce sont les Thulls qui ne vont pas rigoler, répondit-il. Ils ont placé leurs engins à portée de flèche des murailles. Décidément, ils ne comprendront jamais rien. En descendant de la vallée, nous les embrochions à une fois et demi cette distance. Faites passer la consigne, Belgarath, et mes archers vont poursuivre leur éducation.

— Attendons un peu, objectai-je. Quand ils commenceront à nous bombarder, il est vraisemblable que leurs troupes d'assaut seront massées derrière leurs engins. Ils couperont toute retraite aux Thulls qui les manœuvrent, et il devrait en résulter une certaine confusion.

Le ciel commença peu à peu à se colorer. Il était maintenant tout bleu à l'est, au-dessus des montagnes d'Ulgolande.

— Qu'attendent-ils ? demanda Mandor.

— Le temps fait partie de l'Événement, mon ami, lui expliquai-je. Torak attend un moment précis pour commencer. La première pierre qu'il nous lancera donnera le coup d'envoi de la bataille, et s'il s'écarte de cet instant ne serait-ce que d'une seconde, il aura perdu.

— M'est avis qu'il a perdu de toute façon, répliqua Mandor.

— On peut toujours l'espérer.

Puis, alors que le bord supérieur du soleil apparaissait au-dessus des montagnes

d'Ulgolande, une trompe d'airain retentit du côté du pavillon de fer noir qui abritait l'état-major de Kal-Torak de Mallorée. Les engins de siège se déployèrent brutalement, tels des cobras frappant leur proie, et une nuée de pierres partit à l'assaut du ciel pour s'écraser contre les murailles d'or de Vo Mimbre.

La bataille avait commencé.

Il y eut beaucoup de confusion, évidemment. Les gens criaient, hurlaient et lançaient des imprécations tout en courant se mettre à l'abri. Un certain nombre de pierres tombèrent à l'intérieur de la ville, mais ça résultait probablement d'un mauvais ajustement du tir. Torak ne cherchait pas à tuer par cette manœuvre ; il s'efforçait d'abattre les murailles. Après les premières volées, ses ingénieurs rajustèrent le tir et l'affaire se solda par un vacarme retentissant de pierres heurtant les murailles de la cité. Ça faisait un bruit terrible, mais c'est à peu près tout. Les murailles tinrent le coup.

Comme je l'avais prévu, les troupes massées derrière les engins commencèrent à avancer avec des béliers, des tours d'escalade et des échelles levées en prévision du prochain assaut. Vers le milieu de la matinée, après quatre heures de martelage régulier, je me tournai vers Wildantor.

— Je pense que vous devriez donner à nos amis Thulls ici présents une idée de la portée de vos arcs de guerre, suggérai-je.

— Je me demandais si vous me le demanderiez un jour.

Le fait que les archers asturiens tirent du haut d'une très haute muraille accrut encore la portée de leurs flèches, lesquelles firent des ravages parmi les artificiers Thulls. Le bombardement cessa instantanément. Aux pierres qui, toute la matinée, avaient obscurci le ciel entre les engins et la muraille, avait succédé une arche luisante de fines flèches filant dans l'autre sens. Les rares Thulls survivants tournèrent les talons et se jetèrent droit sur les forces d'assaut massées derrière eux tandis que les flèches les transformaient en pelotes à épingles. L'armée de Kal-Torak recula d'un quart de lieue. Les engins de siège pareils à des insectes restèrent dressés là, silencieux, immobiles, au milieu des cadavres de Thulls.

— Quel sera, Te semble-t-il, leur prochain mouvement ? demanda Mandor.

— Il va falloir qu'ils récupèrent ces engins, avançai-je. Ils n'espèrent sûrement pas détruire nos murailles à main nues.

— M'est avis, Vénérable Ancien, que tu as raison, dit-il.

Il leva la trompe qu'il portait toujours au côté et en tira une note vibrante.

La porte principale s'ouvrit d'un bloc et quelques milliers de Mimbraïques en armure montés sur d'énormes chevaux caparaçonnés se ruèrent au dehors.

— Que faites-vous ? lui hurlai-je en pleine face.

— Or donc, Très Saint Belgarath, les Angaraks se sont retirés en proie à une confusion terrifiante, répondit-il d'un ton si raisonnable qu'il en était exaspérant. Leurs engins sont restés là, seuls et non gardés. Leur vision m'importune. Nous allons profiter de l'occasion pour les détruire.

Son raisonnement était parfait mais j'aurais bien voulu qu'il m'en parle avant d'agir. Je n'étais plus tout jeune et, à mon âge, il faut ménager son cœur.

Les chevaliers mimbraïques étaient armés de haches de guerre, et ils se déversèrent de cette porte comme deux immenses faux, l'une tranchant vers la gauche, l'autre vers la droite. Ils ne réduisirent pas tout à fait les engins de siège des Angaraks en cure-dents, mais presque. Puis ils rebroussèrent chemin, piaffèrent un moment au pied de la muraille en poussant des cris de victoire et rentrèrent dans la cité dont ils refermèrent les portes derrière eux.

— Bien joué, Mandor, fit Wildantor.

Mandor eut un sourire d'une modestie remarquable.

Kal-Torak ne devait pas sourire, lui. Son pavillon de fer était au moins à une demi-lieue de là, dans la plaine, mais les échos de sa fureur nous parvinrent très distinctement.

— Que va-t-il faire maintenant ? s'interrogea Wildantor.

— Une bêtise, vraisemblablement, répondis-je. Kal-Torak a tendance à raisonner comme une cloche fêlée quand il est furieux.

La perte de ses engins de siège avait réduit à zéro ses chances d'abattre les murailles de Vo Mimbre. Il n'avait pas vraiment le choix ; il devait maintenant tenter d'enfoncer la porte principale. Les béliers rampèrent vers nous et les grandes tours d'assaut l'approchèrent en chancelant. Des hordes de Murgos, de Nadraks et de Malloréens coururent vers les murailles en transportant des échelles d'escalade. Les archers asturiens en clouèrent la moitié sur place, les Mimbraïques en eurent encore un quart avec leurs petits arcs courts et nous fîmes pleuvoir des boulets de pierre et de la poix bouillante sur le dernier quart lorsqu'il atteignit le pied de la muraille. C'était une belle confusion à laquelle des flèches embrasées lancées dans la poix ajoutèrent des flammes et des nuages de fumée du plus bel effet.

L'après-midi n'avait pas été fameux pour Kal-Torak, Dieu et Roi de Mallorée. Son armée démoralisée battit en retraite alors qu'un coucher de soleil fumeux ornait le ciel à l'ouest.

Nous avions survécu au premier jour. Kal-Torak avait perdu des milliers d'hommes et il était toujours hors des murs de la cité.

Nous laissâmes tomber du haut des murailles des monceaux de buissons séchés et des stères de bois à brûler, nous versâmes de l'huile de houille sur le tout et nous y mîmes le feu. La fumée était assez désagréable, mais le rideau de flammes entourant la cité nous protégeait de toute surprise pendant la nuit.

Nous retrouvâmes alors, dans la salle du trône, le roi Aldorigen qui exultait.

— C'est une journée fort fructueuse en vérité ! jubilait-il. Loué sois-Tu, messire de Wildantor. Nous devons à Tes archers la victoire de ce jour !

— Je remercie Votre Grâce, répondit Wildantor avec une petite courbette respectueuse, mais tout le crédit en revient à mon ami Mandor. Mes hommes n'ont fait qu'inciter les Angaraks à s'éloigner de leurs engins. C'est Mandor qui a envoyé ses hommes réduire ces stupides choses en échardes avec leurs haches.

— Le crédit vous en revient à tous, Messieurs, trancha Mergon, l'ambassadeur de Tolnedrie auprès de la cour de Vo Mimbre. L'un dans l'autre, je dirais que c'était une journée assez satisfaisante.

C'était un petit bonhomme qui ne payait pas de mine. Un Borune, à en juger par sa taille modeste, ce que confirmait le mantelet bleu bordé d'argent. Un code de couleurs élaboré identifiait les diverses familles de Tolnedrie.

— Ce n'est que la première journée de la bataille, fis-je avec prudence. Attendons demain soir pour nous réjouir. Où est Polgara ? demandai-je en parcourant la salle du regard.

— Elle est partie juste après le coucher du soleil, répondit Belkira. Elle est allée écouter ce que Torak et Zedar avaient à se dire ce soir.

— Pour ça, mon cher frère, elle n'avait qu'à monter sur les remparts, répliquai-je. Torak a tendance à élever la voix quand il est mécontent. Lorsque nous sommes allés récupérer l'Orbe à Cthol Mishrak avec Cherek, on l'entendait à dix lieues.

— Je vous en prie, Belgarath, ne dites pas des choses pareilles, fit Mergon avec une grimace attristée. Vous savez que ce genre de notion viole tous mes principes religieux.

— Eh bien, fermez les oreilles, répliquai-je avec un haussement d'épaules.

— Que va-t-il se passer demain ? demanda Wildantor.

— Je n'en ai pas la moindre idée, admis-je. Je propose d'attendre que Pol revienne avec des informations concrètes au lieu de nous risquer à faire des hypothèses.

Elle reparut peu après minuit et nous fit aussitôt son rapport.

— Zedar semble être en disgrâce, annonça-t-elle avec un petit sourire. Il était censé prendre la cité hier, et Torak a commenté son échec en termes assez désobligeants.

— Ce n'était pas tout à fait la faute de Zedar, Dame Polgara, objecta Mergon. Nous avons une part de responsabilité dans sa défaite.

— L'ennui, Votre Excellence, c'est que Torak n'est pas connu pour sa mansuétude, fit Beltira. Il serait même assez vindicatif.

— Pour ça, oui, confirma Pol. Il a beaucoup reproché à Zedar de ne pas en être à son premier échec. Il en a fait tout un fromage, allant jusqu'à lui rappeler que c'était sa défaillance en Morindie qui avait permis à Père de récupérer l'Orbe, il y a près de trois mille ans de ça.

— C'est ce qui s'appelle avoir la rancune tenace, commenta Wildantor.

— C'est tout Torak, confirmai-je. Tu as une idée de ce qui nous attend demain, Pol ?

— Torak n'a rien dit de précis, mais on peut faire certaines déductions. Il a dit à Zedar qu'il devait être à l'intérieur des murs à la tombée de la nuit, et Zedar est censé ne reculer devant aucun moyen pour l'y faire entrer.

— Même pas la sorcellerie ? risqua Mandor.

— Torak ne l'a pas dit expressément, mais c'est ce qu'on peut penser. Nous pouvons nous attendre à ce que Zedar fasse appel à ses dons pour tenter de pénétrer dans la cité. C'est sa dernière chance. S'il échoue à nouveau demain, Torak le réduira probablement en cendres.

— Je devrais arriver à m'en remettre, soupirai-je, puis je me tournai vers Beltira. Est-ce que ça violerait les règles de cet Événement précis si Zedar avait recours à la sorcellerie ?

— Ce n'est pas clair, répondit-il. Torak n'est pas censé le faire, mais le Codex Mrin ne parle pas de ses disciples.

— Si l'interdiction est absolue, Zedar peut s'attendre à avoir un choc désagréable, ajouta Belkira. Je ne sais pas très bien ce qui arriverait à l'un de nous s'il articulait en vain le Verbe qui relâche le Vouloir, et je n'ai pas envie de le savoir.

— Zedar doit être assez désespéré pour tenter le coup, reprit Polgara. Torak lui a posé un ultimatum. Nous connaissons tous suffisamment Zedar pour savoir qu'il préférera ne pas risquer sa peau, mais il y a des Grolims dans le secteur auxquels il pourrait ordonner d'utiliser le Vouloir et le Verbe contre nous. Si quelques Grolims se changent en pierre, il pourra toujours en faire état quand Torak lui demandera des comptes.

— Nous pourrions nous perdre en spéculations toute la nuit, intervins-je. Par sécurité, nous devons partir du principe qu'ils vont essayer et que ça marchera. Si ça ne marche pas, tant mieux ; et si ça marche... eh bien, au moins nous ne serons pas pris au dépourvu.

Mergon arbora une expression parfaitement lugubre.

— Nous parlons boutique, Votre Excellence, fit Pol. C'est un trait de famille, et ça ne vous concerne pas vraiment. Je suis sûr que Nedra vous pardonnera si vous entendez des choses que vous n'auriez pas dû.

— Non, mais mon cousin pourrait m'en vouloir, répliqua-t-il.

— Ran Borune n'est pas complètement idiot, Mergon. Il s'est passé, ces temps derniers, beaucoup de choses incompréhensibles pour lui, alors une ou deux de plus... Ce n'est pas ça qui le perturbera. Bon, je pense, que nous avons à peu près tout envisagé, conclus-je en les parcourant du regard. Nous ferions mieux de dormir un peu. Nous avons intérêt à être en forme demain.

Je ne suivis évidemment pas mon propre conseil, mais j'ai appris à me passer de sommeil quand il le faut. Je coinçai Pol dans le couloir, juste devant la salle du trône.

— Je me propose de commencer à déplacer certaines personnes, murmurai-je. Je vais aller dire à Cho-Ram et Rhodar de refermer les rangs entre eux et le flanc est de Torak. Puis je suggérerai à Brand et à Ormik de reculer un peu vers le nord. Je voudrais que leurs hommes soient en place et reposés quand Beldin arrivera, après-demain.

— Tu veux que je m'en occupe ? proposa-t-elle.

— Non, je vais le faire. De toute façon, je ne pourrais pas fermer l'œil de la nuit. Je préfère que tu veilles au grain, ici. Il se pourrait que Zedar décide de donner le coup d'envoi assez tôt.

— Compte sur moi, Père. Cela t'offenserait-il si je te faisais une suggestion ?

— Ça dépend de la suggestion.

— Change-toi en chouette. Le faucon n'y voit pas très bien dans le noir, et Zedar a peut-être mis ses troupes en garde contre les loups, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vais y réfléchir. Je tâcherai d'être rentré avant le matin, mais si je ne suis pas là, il faudra que tu t'occupes de certaines choses à ma place. Ne laisse pas Mandor rouvrir cette porte.

— Pars tranquille, Père. Je te souhaite un bon vol.

Je crois que Polgara est seule au monde à pouvoir dire une chose pareille sans que ce soit ridicule.

Je suivis son conseil pour la chouette, toutefois je ne pris pas la forme préférée de Poledra. Je me changeai en une banale hulotte. Mais dès que j'eus passé les lignes angaraks, je me rechangeai en loup. Les chouettes ne volent pas très vite, et j'étais pressé.

Je réveillai Cho-Ram et Rhodar et ils envoyèrent chercher Brasa, l'Ulgo qui commandait les forces du Gorim.

— N'établissez pas le contact avec l'armée de Torak, leur dis-je en guise de préambule. Il sait que vous êtes là, mais il ne fera rien à moins que vous ne l'y obligiez.

— Vous pensez que Vo Mimbres tiendra ? demanda Rhodar.

— Je crois. D'après le Codex Mrin, Torak devrait assaillir la cité d'Or pendant trois jours. Il ne dit pas qu'il y entrera.

— Ça laisse place à bien des interprétations, objecta Cho-Ram.

— Tout, dans le Codex Mrin, est sujet à des interprétations diverses et variées, répliquai-je, mais je pense que si Vo Mimbres devait tomber, le Codex Mrin le dirait. Ce serait probablement un Événement, et le Codex Mrin n'en laisse pas passer beaucoup. Réunissez vos hommes, Messieurs. Vous commencerez à avancer dès les premières lueurs de l'aube, mais prenez garde à rester à deux lieues sur la gauche de Torak. Les Mimbres doivent tenir seuls pendant encore une journée.

En partant de leur campement, j'allai vers le nord-ouest, et l'aube approchait quand je trouvai les Riviens, les Sendariens et les archers asturiens.

— Le moment est venu d'avancer, Messieurs, annonçai-je à Brand, Ormik et Eldallan. Je voudrais que vous vous rapprochiez de l'armée de Torak, et que vous en soyez à distance de frappe d'ici ce soir. Mais n'engagez pas le combat. J'aurai besoin de tous les hommes disponibles demain matin.

Brand tenait le bouclier sur lequel était sertie l'Orbe de mon Maître, et sans s'en rendre compte, probablement, il la caressait comme si c'était un petit chien.

— Ne jouez pas avec, Brand, protestai-je. Elle vous fera de drôles de choses dans la tête si vous gardez trop longtemps la main dessus. Votre ami vous a-t-il dit ce que vous aviez à faire ?

— Pas encore, soupira-t-il. J'imagine qu'il le fera le moment venu.

— Je trouve que vous prenez tout ça bien calmement, fit Ormik d'un ton accusateur.

— Je ne vois pas à quoi ça m'amènerait de m'exciter, rétorqua Brand. Dites-moi, Belgarath, vous avez été l'Enfant de Lumière une ou deux fois, n'est-ce pas ?

— Une fois. Enfin, j'ai su une fois que je l'étais, rectifiai-je. Il se peut que votre ami m'ait refilé la corvée deux ou trois autres fois sans prendre la peine de m'en informer. Pourquoi cette question ?

— Vous sentiez-vous... comment dire ? éloigné de tout ? Je me sens un peu détaché de la réalité depuis quelques jours. Pour un peu, j'aurais l'impression de ne pas être personnellement impliqué dans la rencontre avec Torak.

— C'est normal. C'est un effet de la Nécessité. Et vous avez au moins en partie raison : quand on va au fond des choses, votre ami prendra en quelque sorte le relais.

— L'ami de Torak prendra le relais, lui aussi ?

— Je n'en suis pas sûr. Les deux Nécessités sont différentes ; il se peut qu'elles agissent différemment. La nôtre se contente d'intervenir et de prendre les choses en main. Celle de Torak n'agit peut-être pas de la même façon. Le Dieu-Dragon des Angaraks n'est pas du genre à se laisser manipuler ainsi sans rechigner. Peut-être le découvrirons-nous au moment de l'Événement. Il est temps de partir pour le sud, Messieurs. Quant à moi, il faut que je retourne à Vo Mimbire voir ce que Zedar nous prépare.

Zedar ne mijotait manifestement rien de bon. Lorsque je regagnai la cité, une douzaine de balistes se dressaient juste hors de portée des flèches asturiennes, et elles projetaient déjà d'énormes blocs de pierre vers les murailles. Les balistes sont de grosses catapultes, à peu près de la taille d'une petite maison, et capables d'envoyer des pierres de mille livres à une grande distance. Il n'y en avait pas parmi les machines de la veille, et leur soudaine apparition, ce matin, permettait de penser que Zedar avait passé une nuit blanche. Il n'avait pas déchaîné le Vouloir et le Verbe directement sur la ville et ses défenseurs, de sorte que j'ignorais s'il avait commencé à enfreindre les règles. Mais il les poussait à la limite, ce qui me donna une idée. S'il pouvait le faire sans implorer instantanément, je n'allais pas m'en priver.

Je me posai sur les créneaux, repris forme humaine et cherchai les jumeaux.

— Quand ces balistes sont-elles entrées en action ? leur demandai-je.

— Juste avant l'aube, répondit Beltira. Elles ont fait de gros dégâts, Belgarath. Les fondations de la muraille sont ébranlées en plusieurs endroits. Nous avons intérêt à trouver quelque chose, et vite.

— J'y arrive. Avez-vous entendu Zedar travailler pendant la nuit ?

— Tout à fait distinctement, répondit Belkira. Il était pressé, alors il ne s'est même pas donné la peine de dissimuler le fait qu'il utilisait son Vouloir. Qu'allons-nous faire ?

— La même chose que lui. S'il s'en est tiré, ça devrait passer pour nous aussi. Enfin, j'espère. Nous allons construire des balistes à notre façon.

— Tu sais, Belgarath, ce ne sont pas des engins faciles à manœuvrer, protesta Beltira. Et les pierres de mille livres non plus. Même pour nous.

— D'accord, mais nous devrions arriver sans trop de mal à déplacer mille pierres d'une livre. Nous allons les faire tomber en pluie sur les Thulls qui manœuvrent les balistes de Zedar. Pour ça, nous ne devrions pas être obligés de viser trop précisément. Quand nous aurons un peu ajusté le tir, nous les arroserons avec de la poix brûlante. Je pense qu'à ce moment-là ils devraient perdre tout intérêt pour la région et les distractions qu'elle prodigue. Allez, on y va.

J'éprouvais, à cette idée, les mêmes réserves que Belsambar pendant la Guerre des Dieux. La perspective de faire brûler des gens tout vif me répugnait, mais il fallait bien que je neutralise ces engins. Si les murailles de Vo Mimbres tombaient, Torak serait dans la cité avant la tombée de la nuit et il aurait gagné. J'étais disposé à tout faire pour l'en empêcher.

Il ne nous fallut pas longtemps pour construire nos balistes. Les engins de Zedar étaient bien visibles, et nous n'eûmes qu'à les copier. La suite fut tout aussi simple : entre autres talents, Belmakor était mathématicien, et les jumeaux avaient suivi ses cours pendant des siècles. En une quinzaine de minutes, ils avaient calculé les angles, les trajectoires, la tension correcte, la masse et tout ce qui s'ensuit. Dès notre premier lancer nous envoyâmes une demi-tonne de pierres grosses comme le poing en plein sur l'une des machines de Torak. Lors du second, nous fîmes brûler cette monstruosité.

Je ne sais pas si vous avez remarqué que les gens se mettent presque toujours à courir quand ils prennent feu. Ça ne sert à rien, bien sûr, mais c'est comme ça. Des Thulls en flammes rentrèrent dans les rangs de l'armée ennemie comme dans du beurre, provoquant pas mal de confusion, et au bout d'une heure à peu près, le problème était réglé. Zedar avait passé une nuit blanche pour rien.

À ce stade, il n'avait plus le choix ; il devait lancer un autre assaut frontal. Je savais qu'il préparait quelque chose, parce que je sentais qu'il bandait son Vouloir alors que ses troupes se préparaient à charger. Lorsqu'il le relâcha, un vent hurlant, formidable, frappa les murailles de Vo Mimbres.

Non, il n'essayait pas de nous faire tomber du haut des murs mais de dévier les flèches de nos archers. Je frémis quand je pense à l'effort que cela dut exiger de lui. Déplacer une aussi grosse masse d'air revient un peu à essayer de renverser une montagne.

Les jumeaux réagirent sans prendre la peine de me consulter. Ils érigèrent conjointement une barrière de Vouloir pur à une demi-lieue environ des murailles, déviant la tempête de Zedar vers l'arrière de la ville. L'air autour de Vo Mimbres devint d'un calme mortel, et les archers asturiens massacrèrent des bataillons entiers de Malloréens. La charge faiblit, vacilla, cessa... et les assaillants repartirent en sens inverse.

Polgara nous rejoignit en haut des remparts vers la fin de la matinée.

— Vous ne vous ennuyez pas, dites donc, lança-t-elle. Vous faites tellement de bruit que je ne m'entends plus penser. Zedar est au bord de l'épuisement.

— Parfait, commentai-je. Je commençais à me lasser de ses petits jeux.

— Ne te réjouis pas trop vite, Père. Zedar n'est pas seul là-bas. Il a appelé des Grolims à la rescousse. Je perçois leurs esprits en effervescence.

— As-tu idée, ma chère sœur, de ce qu'il va tenter maintenant ? s'enquit Belkira.

— Pas précisément, mais il me semble qu'ils pensent à de la terre.

— De la terre ? s'exclama Belkira. Que veulent-ils faire avec de la terre ? Il n'y a que de la boue, partout.

— Ils sont en train de la faire sécher. Zedar a chargé ses Grolims de se concentrer sur l'assèchement de cette plaine.

— Pour quoi faire, Grands Dieux ?

— Je ne suis pas dans la confidence, mon Oncle, répondit-elle. Je ne sais pas pourquoi, Zedar ne me dit rien.

— Il a toujours été un peu difficile à saisir, commenta Belkira. Je ne voudrais pas te faire de peine, Belgarath, mais je ne l'ai jamais beaucoup apprécié. Tu es sûr de n'avoir rien oublié quand tu as fait son éducation ?

Beltira n'aurait jamais dit une chose pareille. Je découvris que mes frères n'étaient pas

tout à fait identiques. Mais ces petites différences passaient facilement inaperçues. Les vrais jumeaux ont beau se ressembler, deux êtres humains ne peuvent jamais être tout à fait semblables.

— Alors ? demanda Pol en me regardant, le sourcil, gauche arqué. Tu as oublié quelque chose ?

— Ça va, laisse tomber, répliquai-je.

Je n'ai jamais très bien su jusqu'où les pensées de Polgara pouvaient plonger dans les miennes, et j'aime autant ça. Durnik n'a pas de secrets pour elle, mais moi si, et des secrets que, même moi, je n'ai pas envie d'approfondir. Si on veut garder un minimum d'estime de soi, il y a des choses qu'il n'est pas inutile de se cacher à soi-même.

Nous découvrîmes vers la fin de l'après-midi pourquoi Zedar avait consacré tant de temps et d'efforts à extraire la moindre goutte d'humidité de la terre. Le vent qu'il avait soulevé au début de la journée pour détourner les flèches asturiennes soufflait toujours de part et d'autre de la ville sans l'atteindre, mais il changea de direction et vint tournoyer sur la plaine maintenant sèche comme un désert, en soulevant de grands nuages de poussière. Au bout de quelques minutes, on n'y voyait plus rien. La tempête de sable était manifestement destinée à dissimuler un nouvel assaut. Les archers de Wildantor seraient obligés de tirer à l'aveuglette, ce qui n'est jamais très efficace.

— Belgarath ! Il faut que nous fassions quelque chose ! hurla Beltira pour couvrir les hurlements du vent.

— J'y réfléchis ! répondis-je sur le même ton, mais j'avais beau me creuser la tête, je ne voyais pas quoi faire.

Polgara me devança.

— Nous avons un fleuve à portée de la main, dit-elle. Et Zedar s'est à moitié tué à soulever ce vent de tempête. Ça n'évoque rien pour toi ?

— Rien de particulier. Pourquoi ? Ça te fait penser à quelque chose ?

— Oh, Père ! Tu as la cervelle engourdie ou quoi ?

— Ne sois pas impertinente, Pol. Accouche !

— Nous voulons faire retomber toute cette poussière, non ? Eh bien, je pense qu'une petite averse réglerait le problème.

— Pol, c'est génial ! dis aux jumeaux de t'aider. Ils ont suscité toutes sortes de catastrophes naturelles pendant la Guerre des Dieux.

— Ton aide ne sera pas superflue, Père.

— Tu l'auras, Pol. Je pense que notre frère Zedar n'aura pas volé une leçon de bonnes manières.

— Tu vas étendre un pseudopode mental et lui arrêter le cœur ?

— Non. On m'a dit de ne rien lui faire de définitif. Mais je peux distraire son attention, et je ne pense pas violer quelque règle que ce soit en me débrouillant pour qu'il se sente très mal dans sa peau.

— Amuse-toi bien, me dit-elle avant d'emmener les jumeaux de l'autre côté des remparts, vers le fleuve.

Après en avoir envisagé un certain nombre, j'optai pour une solution qui lui serait infiniment désagréable tout en l'humiliant. Je partis à sa recherche, mentalement, et le trouvai en haut d'une colline à deux ou trois lieues de là. On peut compter sur ce Zedar pour ne pas s'impliquer dans la bagarre s'il peut faire autrement. Je concentrai mon Vouloir et le relâchai très lentement. Je ne voulais pas qu'il comprenne ce que je faisais avant qu'il ne soit trop tard.

Il contemplait sa tempête de sable avec une évidente satisfaction.

Il se gratta distraitemment le nez.

Puis il se fourra les doigts sous le bras et se gratta vigoureusement l'aisselle. Après ça, son attention fut attirée vers d'autres parties de son individu. Il se gratta de plus en plus frénétiquement tandis que Polgara et les jumeaux détournaient une partie de son vent de tempête vers l'Arend.

Dans un accès de pure créativité, je lui donnai l'impression que même ses orteils le démangeaient. Au bout de quelques minutes, il dansait sur place en se grattant si fort qu'il saignait en une douzaine d'endroits.

Lorsque le vent que Pol et les jumeaux lui avaient emprunté revint de l'Arend, il charriait des tonnes d'eau. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire retomber la poussière que Zedar avait mis des heures à faire sécher.

Les troupes d'assaut dissimulées dans la poussière se composaient pour l'essentiel de Murgos, et quand les archers de Wildantor réussirent enfin à les voir, le roi Ad Rak Cthoros menait une beaucoup plus petite armée loin de lui et de ses flèches à la portée surnaturelle.

Le bref orage avait cessé, et le soleil couchant faisait briller les gouttes de pluie dans l'herbe comme autant de diamants. Torak était toujours hors des murs de Vo Mimbire.

Nous avions résisté une seconde journée, et si tout se passait bien, le lendemain, nous verrions le bout de nos efforts.

CHAPITRE XLI

Vous avez remarqué, j'en suis sûr, que les stratagèmes auxquels Zedar eut recours le second jour n'étaient pas très efficaces. Je me suis toujours dit qu'il était très doué pour échafauder des plans mais qu'il avait tendance à s'affoler en cas de difficulté, et à faire n'importe quoi sans réfléchir aux conséquences. Ajoutez à ça que Torak l'avait chargé de s'occuper de tout et qu'il exigeait des résultats, et vous aurez une idée de son problème. Zedar ne fonctionnait pas très bien sous la pression.

Quoi qu'il en soit, nous avons survécu aux deux premiers jours de la bataille. Vo Mimbre avait résisté à tous les assauts des Angaraks et si nous avions bien lu le Codex Mrin, les choses ne devraient pas tarder à s'arranger pour nous.

Il y avait à la cour de Mimbre, pendant le règne d'Aldorigen, un poète arendais appelé Davoul le Boiteux qui travaillait depuis dix ans sur une épopée en prose appelée « Les Derniers Jours de la Maison de Mimbre. » L'invasion de l'Arendie par Torak lui fournit une occasion inespérée d'ajouter un épisode à son œuvre, et nous l'avions toujours dans les pattes pendant nos réunions. Je le regardais d'un œil distrait prendre fébrilement des notes. Je n'en faisais pas grand cas. C'était le poète officiel de la cour, et cette dignité lui était manifestement montée à la tête. Il finit par accoucher d'une chose creuse, pompeuse, écrite dans un style ampoulé, et totalement dépourvue de qualités littéraires. Mais les Mimbraïques raffolaient de ces exercices appliqués, conventionnels, et ils sautent, encore aujourd'hui, sur tous les prétextes pour citer des passages interminables de l'épopée de Davoul. J'ai un exemplaire de cette ineptie dans un coin, si ça vous dit, mais à votre place, je ne perdrais pas mon temps.

Le soir du second jour de la bataille, tout le monde était en position et nous n'attendions plus que Beldin. Pol partit en reconnaissance juste avant l'aube du troisième jour, et revint à tire-d'aile nous annoncer que les bateaux de guerre – les navires, je sais – d'Eldrig remontaient le fleuve. Mais l'Arend était en crue à cause de toutes ces précipitations, et le courant les ralentissait.

Nous avons décidé, Pol, les jumeaux et moi que nous n'avions plus rien à faire en ville. Les Mimbraïques se débrouilleraient très bien sans nous ; ils n'avaient pas besoin que nous leur tenions la main. Beltira partit vers l'est pour faire la foule avec les Algarois, les Drasniens et les Ulgos pendant que Belkira montait rejoindre Brand dans la gigantesque forêt du Nord.

Ne perdez pas de temps à chercher cette forêt. Elle n'existe plus. Les arbres ont été abattus peu après la bataille de Vo Mimbre. Je n'aime pas, d'une façon générale, voir tomber des arbres, mais nous avons besoin de beaucoup de bois ; et en vitesse.

Nous n'étions pas encore tout à fait certains de la rigueur de l'interdit imposé par les Nécessités, aussi tentions-nous timidement d'en cerner les limites. Nous étions à peu près sûrs qu'on ne nous laisserait pas changer tous les Angaraks en salsifis, mais rien ne semblait, nous empêcher de faire la seule chose dont nous avons vraiment besoin. Tant que je pouvais communiquer avec Beldin et les jumeaux, nous pouvions coordonner les opérations, et je n'en demandais pas plus. Le troisième jour se réglerait sur le terrain, et nous n'avions pas besoin de démonstrations pittoresques pour brouiller les cartes.

Nous volâmes vers le nord, Pol et moi, et nous nous perchâmes dans un arbre, à la lisière de la forêt de Brand pour observer les Angaraks tout en attendant qu'il fasse jour. Alors que l'aube s'insinuait lentement sur le ciel à l'est, nous parvînmes à distinguer avec une précision croissante la façon dont Zedar avait déployé ses forces. Ses hommes avaient fait mouvement

pendant la nuit.

Torak savait aussi bien que nous, sinon mieux, ce qui allait se passer, et Zedar avait pris des dispositions en conséquence.

Ad Rak Cthoros, le sombre et massif roi des Murgos, était maintenant sur son flanc gauche. Il avait ordonné à ses hommes de peindre leur cotte de mailles en rouge afin qu'on les reconnaisse sur le champ de bataille. On aurait dit qu'ils avaient pris un bain de sang, mais s'ils voulaient se faire remarquer, c'était réussi.

Les Malloréens, qui formaient le gros de l'armée de Torak, étaient fermement campés au centre. Ils étaient commandés par des généraux de Mal Zeth, même si c'était Zedar qui donnait tous les ordres, lui-même étant manipulé par Torak en personne. Torak se plaisait à croire qu'il était un génie militaire, mais quelle intelligence faut-il pour écraser son adversaire sous le seul poids du nombre ?

Yar Lek Thun, le roi du Gar og Nadrak, et Gethel Mardu, le roi des Thulls, tenaient le flanc droit. Je pense que je m'y serais pris autrement, à leur place. Les légions et les Cheresques d'Eldrig allaient venir de cette direction, or, si les Nadraks sont de bons combattants, bien qu'un peu impressionnables, on ne peut pas compter sur les Thulls à partir du moment où les hostilités commencent.

— Si tu réveillais tout le monde, Père ? suggéra Pol.

— Je ferais peut-être aussi bien, acquiesçai-je. *Belkira*, projetai-je. *On y va. Dis à Brand qu'il peut souffler dans sa trompe.*

Il ne se donna pas la peine de répondre, mais, un instant plus tard, la trompe de Brand lançait sa note profonde, longue, obsédante. Une minute plus tard, la note argentine de la trompe de Cho-Ram lui répondait, de l'est, puis celle de Mandor s'élevait des murailles de Vo Mimbire. Nous tendîmes l'oreille pendant plusieurs minutes, Pol et moi, mais Beldin ne répondit pas. Il n'était pas encore en position.

Un chercheur de l'université de Tol Honeth écrivit jadis un long essai sur la signification mythique de ces sonneries des trompes, mais ce n'était que l'annonce que les différentes forces étaient en place, et prêtes. Il ne se passerait rien tant que Beldin n'aurait pas répondu. Nous ne risquions pas de commencer sans lui.

Je suis sûr que Zedar savait ce que les coups de trompe voulaient dire. Nous avons utilisé les mêmes signaux pendant la Guerre des Dieux. En attendant, ces sonneries, retentissant au point du jour, inquiétèrent fortement les chefs des différentes diverses formations angarak. Les Malloréens commencèrent à flanquer des coups d'épée sur leurs boucliers et à pousser des cris de guerre. J'imagine que ce vacarme était censé donner du cœur au ventre à tout le monde, mais je lui trouvais des accents un peu désespérés. Les sonneries des trompes sont d'ordinaire le signal de l'attaque, mais personne n'attaquait. Je m'explique que ça leur ait porté sur les nerfs.

Nous attendîmes encore une demi-heure et, juste au moment où le soleil se levait, j'appelai Belkira.

Dis-lui d'essayer à nouveau, mon frère.

Brand souffla une seconde fois dans sa trompe. Cho-Ram et Mandor répondirent, et l'attente reprit. Toujours pas de nouvelles de Beldin. J'aurais pu l'appeler, mais Zedar m'aurait sûrement entendu, et, plus grave, il aurait saisi la réponse de mon frère difforme, et aurait pu en déduire l'endroit où il se trouvait. S'il était encore à plusieurs lieues, Zedar aurait pu décider d'en profiter pour donner l'assaut, par l'est ou par le nord, et je ne tenais pas à ce que les hostilités démarrent avant que je sois fin prêt.

Les Nadraks, je l'ai dit, sont des gens impressionnables. Yar Lek Thun, n'y tenant plus,

envoya un escadron de cavalerie voir ce qui se passait dans les bois, au nord. Ils entrèrent à bride abattue sous le couvert des arbres, à un quart de lieue de l'endroit où nous attendions, Pol et moi.

La plupart des chevaux en ressortirent au bout d'un moment, mais pas un seul Nadrak. Il ne faut jamais entrer dans une forêt où des archers asturiens attendent en embuscade.

Puis, sans doute pour ne pas être en reste – les Murgos n'ont pas une grande sympathie pour les Nadraks –, Ad Rak Cthoros envoya lui aussi des éclaireurs, mais au pied des collines, à l'est.

Ils ne revinrent pas non plus. Il est presque aussi stupide de se jeter tête baissée sur la cavalerie algaroise que d'entrer dans une forêt truffée d'Asturiens.

Et l'attente se poursuivit. Au bout d'une autre demi-heure, j'essayai à nouveau.

Dis-lui de corner à nouveau ; Belkira, projetai-je.

De corner, hein ? releva Belkira, l'air un peu offensé, mais Brand recommença.

Cho-Ram et Mandor répondirent aussitôt, et au bout d'un moment qui me parut durer au moins un an ou deux, un véritable concert de cuivres répondit de l'ouest. C'était peut-être un peu excessif, mais certaines de ces légions étaient des régiments d'apparat de la garnison de Tol Honeth, et je suppose qu'il y avait quelques fanfares militaires dans les rangs.

C'était ce que j'attendais.

— Ne bouge pas, Pol, dis-je alors. Je vais jeter un coup d'œil. Je ne veux pas donner le coup d'envoi avant d'avoir vu de mes yeux vu que Beldin est en place.

— N'y passe pas la journée, Père. La matinée est déjà bien avancée, et nous n'aimerions pas que Brand lance son défi après le coucher du soleil.

J'écartai les ailes, me laissai tomber de ma branche pour prendre mon élan et m'élevai dans les airs en battant vigoureusement des ailes.

Lorsque je fus à quelques centaines de pieds d'altitude, j'eus une bonne vision de la situation. Les vaisseaux de guerre d'Eldrig étaient au mouillage, sur la rive nord de l'Arend, à quelques lieues à peine en aval de Vo Mimbire. Le courant qui les avait ralentis leur avait aussi permis de franchir les hauts-fonds qui se trouvaient à une certaine distance à l'ouest de la ville. S'il l'avait voulu, Beldin aurait pu aller jusqu'au mur sud de Vo Mimbire.

Les légions offraient une vision très impressionnante dans le soleil matinal, avec leurs cuirasses étincelantes. Elles avançaient en ordre parfait, droit sur les Nadraks et les Thulls. Les kamikazes d'Eldrig ne marchaient pas. Ils couraient en avant des légions. Les Cheresques détestent partager une bonne bagarre avec qui que ce soit.

C'est bon, Belkira, projetai-je. *Dis à Brand de lancer le signal.*

Cette fois, Brand sonna deux fois de la trompe. Cho-Ram répondit de la même façon. Mais quand vint son tour, Mandor manqua se faire péter la veine jugulaire. Je crus que la note qui émanait de sa trompe n'en finirait jamais.

Puis les portes de Vo Mimbire s'ouvrirent d'un coup, et les chevaliers donnèrent la charge.

La charge des chevaliers mimbraïques est probablement le mouvement de cavalerie le plus célèbre de l'histoire, aussi m'abstiendrai-je de vous la décrire en détail.

De toute façon, je ne pourrais pas vous en fournir une description très précise parce que mon regard fut attiré ailleurs juste à cet instant. Le pavillon de fer noir de Kal-Torak était au centre de la horde, et je vis un corbeau monter en spirale de l'une des tourelles. J'étais à peu près sûr que ce n'était pas un corbeau ordinaire. Soit Zedar voulait voir les chevaliers mimbraïques de ses propres yeux, soit il en avait conclu, tout comme moi, que le meilleur endroit pour diriger les opérations était d'en haut.

Mais une surprise l'attendait. Loin au-dessus du champ de bataille, une petite boule de

plumes blanches fondit sur le corbeau qui montait en spirale. C'est une méthode d'attaque très rare de la part d'une chouette neigeuse, et jamais une chouette neigeuse n'aurait dû être dehors, en train de chasser, en plein jour...

Il y eut une volée de plumes noires lorsque la chouette frappa, et Zedar s'en alla à tire-d'aile, en poussant des croassements terrifiés.

Les Malloréens de Kal-Torak étaient de bons soldats, j'en conviens, mais personne n'aurait pu soutenir la charge des chevaliers mimbraïques. J'estime qu'ils étaient au moins dix mille. Les premiers rangs chargèrent, la lance pointée en avant, et le choc, lorsqu'ils heurtèrent les Malloréens, fut monstrueux. Pour ce que j'en vis, la charge se poursuivit au même rythme lorsque les premiers rangs des Malloréens furent écrasés. Ils leur passèrent sur le corps sans ralentir.

Nous avons passé des mois à discuter de cette tactique particulière à l'École de guerre de Tol Honeth. La charge des chevaliers mimbraïques n'avait qu'un but : clouer les Malloréens sur place afin de les empêcher de voler au secours des armées qui se trouvaient sur leurs flancs. Mais les Mimbraïques sont de grands enthousiastes, et Mandor, qui menait l'assaut, donnait l'impression de vouloir foncer sur le castelet de fer de Torak et frapper à sa porte avec ses poings.

Il y eut des victimes parmi les chevaliers, évidemment, mais pas autant qu'on aurait pu le croire. L'armure complète présente certains avantages, finalement. Ensuite, la férocité de l'assaut démoralisa les Malloréens. D'abord, ils n'avaient pas prévu ça. Il faut dire que ça n'avait pas vraiment de raison d'être. Vo Mimbre avait résisté comme un roc à deux jours d'assauts furieux, et on ne voyait pas pourquoi il en serait autrement ce jour-là. Nous avons pris cet élément de surprise en compte. Les Malloréens surpris reculèrent devant les Mimbraïques qui leur fonçaient dessus, et la charge ouvrit une large tranchée dans leurs rangs.

Père ! appela la voix de Polgara dans ma tête. Zedar essaie autre chose ! Il vient de ressortir du pavillon !

Dans quelle direction va-t-il ?

Vers l'est. Cette fois, il s'est changé en cerf.

Je m'en occupe.

Je retournai vers les lignes murgos et je vis Zedar qui courait en souplesse entre les hommes en armure rouge. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi il avait choisi cette forme. Il n'aurait pu faire un plus mauvais choix. Il connaissait mon animal fétiche, tout de même. Je me posai un peu en avant de lui, au pied des collines, et me changeai en loup. Il arriva en courant à perdre haleine à l'endroit où j'étais dissimulé, bondissant vers le haut de la colline, ses andouillers crânement plantés sur la tête. Il s'arrêta net en me voyant jaillir d'un buisson, les babines retroussées. Il essaya de m'éviter, en vain. J'étais trop près. C'était une sale journée pour Zedar.

J'aurais pu le tuer, mais je n'essayai pas vraiment. Je lui infligeai plusieurs morsures à des endroits sensibles et il fit demi-tour et repartit comme une flèche vers les lignes Murgos. L'imbécile ! Il ne faut jamais tourner le dos à un loup. Je le poursuivis en lui lacérant les bas morceaux. Il n'était pas près de se rasseoir lorsqu'il aurait repris forme humaine. J'y avais veillé.

Je renonçai à le pourchasser quand je fus à une centaine de toises des lignes murgos. Je retournai alors au petit trot dans les collines.

Beltira ! appelai-je celui des deux jumeaux qui était avec Cho-Ram et Rhodar. *Les Mimbraïques sont complètement engagés, maintenant. Vous devriez venir distraire les*

Murgos.

Compris, répondit-il.

Un instant plus tard, la trompe de Cho-Ram annonçait la charge, aussitôt suivie d'un bruit de tonnerre : la cavalerie algaroise réduisait la distance séparant l'endroit où elle s'était dissimulée des lignes murgos pour passer la nuit. Je regardai, tapi dans les rochers, Cho-Ram mener ses cavaliers vers le bas de la colline et fondre sur les Murgos.

La tactique algaroise était sensiblement différente de la technique mimbraïque. La cavalerie lourde se rue sur l'ennemi pour l'écraser alors que la cavalerie légère lui inflige des coups et s'enfuit. Ad Rak Cthoros avait ses propres cavaliers, bien sûr, mais ils ne faisaient pas le poids devant les Algarois. Il fut bientôt évident que les cavaliers murgos avaient perdu la partie. Rhodar arriva alors avec ses hallebardiers et les francs-tireurs ulgos de Brasa habilement dissimulés dans leurs rangs. La combinaison se révéla d'une redoutable efficacité. Il est difficile de se rapprocher d'un homme qui brandit une pique de vingt pieds de long, et l'empêcher de vous découper en rondelles avec exige toute votre attention. Les Ulgos sont de petite taille, et très rapides, ainsi que le découvrirent ce jour-là beaucoup de Murgos. Ils sont en outre munis d'armes vicieuses, hérissées de crochets et de pointes, comme des lames de scie. Une onde de cris et de hurlements monta des unités murgos, car les lames ulgos ne sont pas destinées à tuer instantanément. Les Ulgos détestent probablement les Angaraks encore, plus que les Aloriens, et ils prirent leur temps pour massacrer les Murgos tandis que leur chef, Brasa, les menait à travers leurs rangs vers les Grolims planqués derrière. Nous avons fourni aux Ulgos des robes noires à capuchon, qui devaient leur permettre, de se déplacer sans encombre parmi les prêtres de Torak. Si Zedar était assez désespéré, il tenterait probablement de les appeler à la rescousse. Brasa était là pour veiller à ce qu'il y ait alors le minimum de Grolims dans le secteur pour répondre à l'appel.

Je surveillai le déroulement des opérations du haut de mon tas de pierres, et quand je vis que les Murgos étaient en plein combat je cherchai mentalement Beldin.

Où es-tu ? appelai-je.

À un quart de lieue des lignes nadrakes, répondit-il. Les Cheresques s'occupent déjà d'eux.

Tu devrais faire entrer les légions de Cerran dans la bagarre. Les Mimbraïques ont cloué les Malloréens au sol, et Cho-Ram et Rhodar occupent les Murgos par ici. Il est temps de frapper les Nadraks et les Thulls. Regarde si Cerran pourrait passer avec certaines de ses légions. Je pense que les Mimbraïques seraient contents de recevoir un peu d'aide.

Je m'en occupe tout de suite.

Polgara ! appelai-je alors.

Je suis occupée, Père. Ne m'embête pas.

Que fais-tu ? Je t'avais dit de rester en dehors de ça !

Je suis au pavillon de Torak. Il faut que nous sachions ce qu'ils préparent, Zedar et lui.

Éloigne-toi de là, Pol ! C'est trop dangereux.

Je sais ce que je fais, Père. Ne t'excite pas. Qu'as-tu fait à Zedar ? Il traîne la patte en gémissant.

Je lui ai arraché quelques lambeaux de chair. Et que fait-il, à part s'apitoyer sur son sort ?

Il essaie de persuader Torak de sortir et de prendre le commandement de son armée. Mais il n'a pas beaucoup de succès. Torak refuse de bouger.

Il attend probablement le défi de Brand. Je suppose que, quoi que je dise, tu refuseras de t'éloigner, n'est-ce pas ?

Tout va très bien, Père.

Torak peut probablement t'entendre, tu sais, Pol.

Il ne peut ni me voir ni m'entendre, j'y ai veillé. Je te préviendrai quand il décidera de sortir.

Je marmonnai quelques imprécations choisies, mais le cœur n'y était pas. Le fait que Polgara fût pratiquement dans la même pièce que Torak et Zedar nous procurait un avantage indéniable. Je me rechangeai en faucon.

Il est infiniment plus facile de diriger les combats quand on survole le champ de bataille. Nous attaquions les forces de Torak par tous les flancs, à présent, sauf par le nord. Je réservais une petite surprise à Zedar de ce côté-là, mais je tenais à ce que les armées angaraks soient complètement engagées avant de faire donner les Riviens, les Sendariens et les Asturiens. La situation des Malloréens était déjà sérieuse, mais elle ne serait pas désespérée tant que les légions de Cerran n'auraient pas franchi les lignes thulls et nadrakes pour attaquer leur flanc droit.

Il règne toujours une certaine confusion pendant une bataille, et c'était probablement la plus grande bataille de l'histoire. Notre année de planification et de préparatifs portait ses fruits. C'était la panique dans les rangs angaraks, mais nous savions exactement ce que nous faisions, et ce qui allait se passer. Les Angaraks ne pouvaient que tenter de réagir au mieux.

Belgarath ! fit Beltira. Ad Rak Cthoros est tombé.

Il est mort ?

Pas encore, mais ça ne saurait tarder. Il a un couteau ulgo dans le ventre.

Parfait. Ne relâche pas la pression sur ses Murgos. Je voudrais que ce soit la débandade de ce côté-là, si tu pouvais m'arranger ça.

Je jetai un coup d'œil vers l'ouest. Les légions se frayaient méthodiquement un chemin à la machette à travers les Nadraks, et les Thulls s'éparpillaient déjà dans tous les sens.

Les légions commencent à passer, annonçai-je à Beltira. Si tu arrives à briser les Murgos, Zedar devra engager ses réserves. C'est ce que j'attends.

Je ne suis sûrement pas le meilleur général du monde, mais j'avais un avantage certain, à Vo Mimbire. J'étais à plusieurs centaines de pieds au-dessus des hostilités, de sorte que je voyais tout ce qui se passait, et j'étais en contact permanent avec mes frères, ce qui nous permettait d'exploiter les informations ainsi recueillies. En outre, Polgara m'avertissait de tout ce que Torak et Zedar pouvaient inventer pour contrer nos actions. Ainsi outillé, le moindre sergent aurait remporté la bataille de Vo Mimbire. Je pense que, quand on creuse un peu, nous avons gagné la bataille à l'École de guerre de Tol Honeth longtemps avant que nos forces ne se soient mises en marche. La préparation, c'est la seule chose qui compte. N'oubliez jamais ça avant de déclarer la guerre à qui que ce soit. J'ai passé des siècles à essayer de faire entrer cette idée dans le crâne de je ne sais combien d'Aloriens bornés.

La charge des chevaliers mimbraïques s'était quelque peu ralentie à présent. Après le premier moment de désarroi, les Malloréens avaient commencé à résister. Les éléments de leur armée s'étaient rapprochés des chevaliers et refermés derrière eux. Le sort de cette partie du combat était en train de tourner. Les Mimbraïques étaient encerclés, et leurs chevaux étaient au bord de l'épuisement. Ils avaient depuis longtemps brisé leurs lances et maniaient maintenant l'épée et la hache de guerre. Leurs rangs s'éclaircissaient graduellement, et Mandor avait fait former à ses hommes le cercle qui signale d'ordinaire le début de ce qu'on appelle de façon romantique : « Le dernier bastion de résistance. » Les poètes arendais adorent décrire des situations désespérées. Ça leur permet de s'étendre avec complaisance sur la bravoure indicible de chevaliers isolés et d'exalter impudemment leurs exploits. En réalité, l'issue est presque toujours la même : les derniers survivants sont inévitablement

écrasés. Ça fait des poèmes émouvants, mais d'un point de vue tactique, c'est un gâchis de vies futile et inutile.

Beldin ! hurlai-je. J'ai besoin de tes légions, et tout de suite ! Les Mimbraïques sont encerclés ! S'ils succombent, tu te débrouilleras tout seul avec les Malloréens !

Nous arrivons, Belgarath ! Garde tes plumes !

Je n'ai jamais tout à fait compris certaines tactiques des légions tolnedraines. Je me suis souvent dit que leurs changements de formation auraient été plus appropriés à la parade que sur le champ de bataille. Cerran avançait sur un large front avec une quarantaine de légions. Il aboya quelques ordres secs, qui furent transmis par des sergents à la grande gueule, et ses forces se condensèrent rapidement en une pointe de flèche d'une grande densité. Les Nadraks, qui étaient déployés pour affronter un assaut plus généralisé, ne purent réagir à temps à ce soudain changement de formation. Les légionnaires avancèrent au trot, leurs boucliers étroitement encastrés les uns dans les autres, et fendirent les lignes nadrakes comme une lame chauffée entrant dans du beurre. Après avoir traversé les Nadraks, ils arrivèrent à l'arrière des Malloréens, qui se concentraient sur les chevaliers de Mandor. En quelques minutes, les légions avaient fait la jonction avec les chevaliers.

Il n'y eut pas de dernier bastion de résistance, ce jour-là.

Pour rendre la situation de Torak encore plus désespérée, les Cheresques avaient profité du corridor que Cerran leur avait ouvert au milieu des Nadraks pour rejoindre la force croissante au cœur même de l'armée malloréenne, et les lignes murgos commençaient à céder sur le flanc gauche.

Zedar n'avait plus le choix ; il devait engager ses dernières réserves, et c'était ce que j'attendais. J'accordai un quart d'heure aux derniers Angaraks pour quitter leurs positions, au nord du champ de bataille principal, dégarnissant les arrières de Torak. En même temps, cela laissait aux hallebardiers de Rhodar le temps de pénétrer dans les lignes murgos en cours de désagrégation et de rejoindre le gros de mes forces. La mort d'Ad Rak Cthoros avait ébranlé le moral des Murgos qui résistaient de plus en plus mollement. Pour finir, les Drasniens firent la percée et la cavalerie algaroise empêcha les Murgos de refermer leurs rangs derrière eux.

C'est bon, Belkira ! projetai-je mentalement. *Tu peux nous rejoindre, maintenant.*

Brand poussa une seule note, interminable, avec sa trompe d'airain, et j'attendis – un peu anxieusement, je l'avoue. Puis la lisière de la forêt, au nord de la plaine, entra en éruption et cracha des Riviens, des Sendariens et des archers asturiens. Ils semblaient jaillir à une vitesse impressionnante, et il n'y avait pas d'Angaraks de ce côté de la plaine pour les ralentir.

Père ! fit la voix de Polgara, un peu stridente, peut-être. *Torak est en train de sortir !*

Évidemment, Pol, répliquai-je. *C'était le but de la manœuvre.*

Je parlais calmement, comme si je n'avais jamais eu le moindre doute à ce sujet, mais c'était de la frime, vous vous en doutez bien. J'étais assez haut dans le ciel, au-dessus du champ de bataille, pour qu'elle ne puisse me voir – au moins pas assez nettement pour distinguer les loopings de farouche exaltation, les huit de joie pure et les boucles triomphales que je fis alors. Je suis à peu près sûr qu'elle n'entendit pas non plus les cris aigus je poussai à ce moment. Notre stratégie désespérée avait marché !

Les réserves de Zedar n'avaient pas encore engagé le combat et au bout de quelques instants de confusion elles firent volte-face et tentèrent de regagner la position antérieure. Mais à ce moment-là les Asturiens étaient assez près, et elles se heurtèrent à un mur compact de flèches tandis que les Riviens et les Sendariens leur fondaient dessus, tête baissée.

La stratégie originale de Kal-Torak consistait à nous écraser entre deux armées. Les données du problème étaient maintenant inversées. Son armée se retrouvait au milieu, et la

miennne venait sur lui par deux côtés à la fois. Les Malloréens étaient pris au piège, les Thulls avaient fui, les Murgos et les Nadraks, démoralisés, avaient pratiquement cessé le combat. Je le tenais ! Je sus tout à coup ce que je devais faire.

C'est bon, Pol, appelle-je. Sors de là. Il est temps que nous rejoignons Brand. Nous devons être avec lui pendant l'Événement.

Ce n'était pas prévu.

Je l'ignorais. Je viens seulement de m'en rendre compte. Ne discute pas, Polgara. Tu ne voudrais pas que nous soyons en retard au rendez-vous, hein ?

Je volai jusqu'à la limite nord du champ de bataille, me posai à terre et repris forme humaine, causant le choc de leur vie à un bataillon de Sendariens. Je n'eus pas le temps de leur expliquer ce qui se passait, de sorte que des histoires invraisemblables circulent en Sendarie depuis cinq siècles maintenant.

Je mis un moment à trouver Brand, et Polgara était déjà auprès de lui lorsque je les rejoignis à mon tour.

— Vous savez ce que vous avez à faire ? demandai-je au Gardien de Riva.

— Oui, répondit-il.

— Et vous savez quand vous devrez le faire ?

— Je le ferai quand le moment sera venu.

L'attitude calme, presque indifférente de l'Enfant de Lumière, quel qu'il soit, m'a toujours un peu agacé. Elle s'explique, j'imagine, par le fait qu'il est complètement sous l'influence de la Nécessité, mais ça me paraît contre-nature. Garion m'a dit qu'il avait éprouvé à peu près la même chose lors de cette terrible nuit, à Cthol Mishrak, lors de la rencontre finale avec Torak. Mais je ne me souviens pas que ça me soit arrivé lorsque nous avons eu notre petite échauffourée en Morindie, Zedar et moi. Évidemment, j'avais une certaine animosité personnelle contre Zedar, à ce moment-là, et ça a peut-être joué un rôle.

Puis Brand changea légèrement d'expression. Sa calme indifférence s'estompa, laissant place à une résolution presque inhumaine. Il se redressa, reprit la parole d'une voix qui n'était plus la sienne. Et le langage qui sortait de sa bouche n'était sûrement plus l'idiome rivial.

— Au nom de Belar, je te défie, Torak, mutilé et maudit ! dit-il.

Sa voix ne me parut pas forte, mais on me dit plus tard qu'on l'avait entendue distinctement depuis les murailles de Vo Mimbire.

— Au nom d'Aldur, poursuivit-il, je t'accable de mon mépris ! Que cesse l'effusion de sang ! Affrontons-nous – homme contre Dieu – et je l'emporterai sur toi. À toi, Torak, je lance mon défi. Relève-le ou que tous, hommes de Dieux, sachent que tu n'es qu'un lâche !

Torak ne se le fit pas dire deux fois. Il s'était armé avant d'émerger de ce ridicule castel d'acier, et il portait la même armure archaïque que lors de la Guerre des Dieux. Son énorme bouclier était passé à son bras gauche, mutilé, la visière de son casque à plumet était baissée sur le masque poli qui dissimulait son visage ravagé, et il avait le poing droit crispé sur l'épée noire qu'il appelait Cthrek-Goru. Le défi insultant de Brand le mit en rage, et il fracassa une douzaine d'énormes rochers avec son épée avant de reprendre son empire sur lui-même. Les Angaraks qui se trouvaient dans les environs immédiats reculèrent de plusieurs centaines de toises, et Zedar détala comme un lapin.

— Quel est ce mortel assez fou pour défier le Roi du Monde ? rugit Torak. Lequel oserait combattre un Dieu ?

On ne peut qu'admirer l'habileté de la Nécessité qui parlait par les lèvres de Brand. Torak n'était pas chaud pour affronter Brand en combat singulier, mais sa fureur l'avait emporté sur

son jugement. Torak, égo maniaque sublime, égal à lui-même, ne pouvait laisser passer ces insultes.

— Je suis Brand, Gardien de Riva, répondit l'Enfant de Lumière, et je vous lance un défi, à tes hordes putrides et à toi-même, faux Dieu de malheur, difforme et diminué ! Bande tes forces et relève mon défi, ou disparais sous terre et ne reparais plus jamais dans les Royaumes du Ponant !

Là, il envoyait le bouchon un peu loin. Torak était encore un Dieu, et interdit ou non, ce discours aurait pu lui faire franchir la limite. J'eus la vision momentanée d'une nouvelle blessure du monde. Il ne recommença pas, mais il fracassa encore quelques rochers avec son épée.

— Prends garde ! rugit-il d'une voix qui dut pulvériser toutes les fenêtres de Tol Honeth. Je suis Torak, Roi des Rois et Dieu des Dieux ! Je ne crains aucun mortel, non plus que les légions ténébreuses des Dieux depuis longtemps oubliés ! Je viendrai et je détruirai ce Rivien stupide et présomptueux, et mes ennemis succomberont, foudroyés par mon ire ! Cthrag Yaska sera à nouveau mienne, et le monde m'appartiendra !

En dépit de toutes ses préventions, il avait relevé le défi de Brand.

Un immense silence s'était fait sur le champ de bataille. Beaucoup de soldats, les miens comme ceux de Zedar, semblaient paralysés par le tonnerre de ces deux voix. Tous les combats avaient cessé et on n'entendait plus que les gémissements des blessés et les râles d'agonie des mourants. Le défi, son acceptation, faisaient peser le fardeau de la bataille de Vo Mimbres sur les épaules de Brand – et de Torak.

Torak s'avança vers le nord, les Malloréens s'effaçant devant lui. Brand marcha tout aussi implacablement vers le sud à sa rencontre. Je me changeai en loup et trottais à son côté. Une chouette neigeuse planait au-dessus de lui.

Brand était un grand gaillard aux larges épaules et aux bras puissants. Il n'était pas aussi grand que Dras Cou-d'Aurochs, mais il lui ressemblait à bien des égards. À son bras gauche était sanglé son bouclier. Il avait riveté devant une de ces capes grises comme en portent les Riviens, afin de dissimuler l'Orbe de mon Maître. L'épée qu'il brandissait n'était pas tout à fait aussi large que celle de Poing-de-Fer, mais elle l'était suffisamment pour qu'il n'ait pas envie de jongler avec.

Torak avançait toujours, sanglé dans son antique armure noire, Cthrek-Goru dans sa main valide. L'accord entre les Nécessités lui interdisait de s'enfler et d'atteindre l'immensité comme à Cthol Mishrak, lors de l'affrontement avec Garion, mais il était aussi grand que Brand, sinon plus. Les deux hommes paraissaient de force égale. Aucun des deux ne semblait avoir d'avantage particulier sur l'autre ; le duel promettait d'être intéressant.

Ils s'arrêtèrent à une vingtaine de toises l'un de l'autre, obéissant manifestement à des instructions. Brand reprit alors la parole.

— Je suis Brand, Gardien de Riva, annonça-t-il courtoisement. C'est moi qui vais t'affronter, Torak. Prends garde à moi, car les esprits de Belar et d'Aldur m'habitent. Je me dresse seul entre toi et l'Orbe pour laquelle tu as amené la guerre dans le Ponant.

Torak ne lui répondit pas directement mais s'adressa à moi.

— Va-t'en, Belgarath, dit-il. Fuis si tu tiens à la vie. Il se pourrait que le loisir me soit bientôt donné de te rendre la leçon que je t'ai promise il y a si longtemps, et je doute que même toi tu y survives.

Je n'ai jamais su pourquoi il s'était donné la peine de parler de ça. Il aurait dû connaître ma réponse. Je montrai les crocs et me mis à grogner.

Alors il s'adressa à la chouette qui planait au-dessus de la tête de Brand.

— Abjure ton père, Polgara, et viens à moi, dit-il d'une voix étrangement séductrice. Je t'épouserai, faisant de toi la Reine du Monde, et ta force et ton pouvoir n'auront d'égaux que les miens.

Cette demande en mariage a donné des cauchemars à Polgara pendant cinq siècles. Elle troubla aussi profondément les Grolims. Ils évitent assez prudemment Pol depuis ce jour, sans doute par crainte d'offenser la fiancée que Torak s'est choisie. J'ai toujours pensé qu'il avait péché cette idée dans les Oracles ashabènes, et je me demande si ce n'est pas ce passage aussi qui avait inspiré à Zedar la cruelle trahison d'Illessa.

Un cri de chouette n'est qu'un cri de chouette, d'ordinaire, mais Pol réussit à mettre dans celui qu'elle lança à Torak tout l'éventail de la défiance et du mépris afin qu'il comprenne bien ce qu'elle pensait de sa proposition.

— Alors, préparez-vous tous à périr, rugit Torak en se précipitant, son épée noire levée devant lui.

Ce qui m'inquiéta un peu, je l'avoue. Je venais de le voir fendre une belle collection d'énormes rochers avec cette lame.

Le visage de marbre, Brand leva son bouclier pour parer le coup monstrueux.

Si vous avez jamais vu un combat entre deux hommes armés d'épées et de boucliers, vous savez que, sous les coups, l'écu s'entaille et se fend. Mais Cthrek Goru rebondit sur le bouclier de Brand sans effet visible. Le coup prodigieux de Torak n'entama même pas le tissu gris qui le couvrait. L'Orbe de mon Maître prenait manifestement les mesures nécessaires.

Le bouclier de Torak ne semblait pas jouir de la même protection. Le coup que Brand lui rendit entama profondément le bord.

Torak frappa à nouveau, sans plus de résultat que la première fois.

Puis ce fut le tour de Brand, et son coup à lui laissa une profonde entaille sur le bouclier de Torak.

Les choses se poursuivirent ainsi pendant un certain temps. Leurs énormes épées s'entrechoquaient avec un bruit terrifiant, projetant des étincelles dans toutes les directions chaque fois que le tranchant des lames se heurtait. Ils avançaient, reculaient, s'efforçant de conserver leur équilibre sur le sol inégal. Brand semblait encore en proie à ce calme surnaturel, tandis que la fureur de Torak croissait à chaque instant. Il hurlait à la face du Rivien impavide qui lui faisait face, abattant son épée avec une énergie redoublée. Malgré l'énorme poids de Cthrek Goru, Torak la maniait aussi rapidement qu'un cavalier algarois décrivant des moulinets avec son sabre. La simple fureur de son assaut fit reculer Brand.

Puis, d'un coup qui changea de direction en cours de route, Torak atteignit l'épaule gauche de Brand.

Ah, enfin ! exulta la voix familière. Je commençais à penser qu'ils allaient ferrailer comme ça jusqu'à la fin de la journée. Vas-y, Belgarath, donne le signal et finissons-en.

Je m'exécutai sans réfléchir. Ce n'était pas la peine. Je savais ce que j'avais à faire depuis près de trois mille ans. Je m'assis, levai le nez et me mis à hurler. Au même instant, la chouette neigeuse poussa un cri strident qui nous vrilla les oreilles.

Brand recula d'un bond et passa le tranchant de sa lame sur son bouclier, déchirant la toile grise qui le recouvrait.

L'Orbe de mon Maître lança sa flamme bleue, menaçante. Kal-Torak eut un spasme violent et la sourde lueur qui rampait toujours derrière la fente gauche de son masque d'acier s'illumina soudain, tel un petit soleil.

Il poussa un hurlement et Cthrek-Goru tomba de sa main soudain agitée d'un tremblement irrésistible. Il secoua le bras gauche pour en détacher son bouclier et tenta de

dissimuler sa face. Sa main droite couvrit son œil droit, mais il n'avait plus de main gauche pour masquer son autre œil.

Alors Brand porta le coup final de leur duel, et ce ne fut pas un revers mais un coup d'estoc. Il prit la poignée de son épée à deux mains et en darda la pointe non vers la poitrine de Torak, non plus que vers sa gorge ou son ventre.

Il visa implacablement l'œil gauche embrasé de Torak.

L'épée de Brand fit un bruit horrible en glissant par la fente pratiquée dans la visière du casque, et un bruit plus terrible encore en pénétrant dans l'orbite en feu, puis dans le cerveau du Dieu mutilé des Angaraks.

Torak poussa encore un cri, un hurlement affreux exprimant moins la douleur qu'une perte indicible, irréparable. Il empoigna la lame fichée dans son œil et la lança au loin. Il arracha son casque, puis son masque d'acier.

C'était la première fois que je voyais son visage depuis le jour où il avait fendu le monde. Le profil droit, intact, était toujours aussi séduisant.

Mais le côté gauche était hideux. La revanche de l'Orbe avait été d'une atrocité inimaginable. La face était couturée de bourrelets cicatriciels encore enflammés. En certains endroits les chairs calcinées, nécrosées, avaient disparu et l'os était à nu. Mais ce n'est pas tout.

L'œil gauche de Torak avait cessé de jeter des flammes. À présent, il pleurait du sang.

Vous savez ce que je pense de l'épopée de Davoul le Boiteux, mais le passage dans lequel il raconte la chute de Torak n'est pas trop mauvais ; je me permets donc de le citer :

« ... Alors il se redressa et leva les bras au ciel. Il poussa un grand cri, puis un autre en contemplant le joyau auquel il avait donné le nom de Cthrag Yaska et par lequel il avait été à nouveau frappé. Puis, comme un chêne qu'on abat, le Dieu des Ténèbres tomba, et longtemps après sa chute la terre tremblait encore. »

CHAPITRE XLII

Et voilà ce qui s'est vraiment passé à Vo Mimbire. On a écrit des bibliothèques entières sur le sujet, mais on y trouve surtout – les travaux de quelques chercheurs aloriens mis à part – des récits spectaculaires des événements, et les faits vraiment significatifs qui ont mené au duel entre Brand et Torak sont passés complètement sous silence. Notre action n'avait qu'un but : obliger Torak à relever le défi de Brand. À partir du moment où nous lui avons retiré toute possibilité de choix, l'issue était inévitable.

La chute de leur Dieu démoralisa complètement les Angaraks, et comme leurs rois et leurs généraux avaient été tués, ils n'avaient plus personne pour leur donner des ordres. Les Angaraks sont perdus quand ils sont livrés à eux-mêmes. Un sage a dit un jour, en substance : « C'est bien joli de remettre le pouvoir entre les mains du chef idéal, mais que fait-on quand le chef idéal a mal au ventre ? » Je ne connais pas de meilleur argument contre l'absolutisme.

Les Malloréens étaient perdus. Ils étaient entourés de gens qui avaient toutes les raisons de les haïr, et les armées du Ponant qui s'abattaient sur eux tel un panthéon de Dieux vengeurs n'avaient aucune raison de faire preuve de mansuétude à leur égard.

Les Murgos de l'aile gauche n'étaient pas pressés de voler à l'aide de leurs cousins malloréens. Les Murgos n'aimaient pas les Malloréens. Torak avait beau leur envoyer constamment leur fraternité à la figure, il n'y avait pas de lien solide entre les deux races. Aucun mot d'ordre ne fut véritablement lancé. Les Murgos tournèrent simplement les talons, coururent vers l'Arend, à l'est de la ville, et tentèrent de traverser à la nage. Mais le courant était rapide à cet endroit, et le fleuve profond. Quelques Murgos réussirent à passer, mais pas beaucoup.

Les Thulls avaient fait la même chose à l'ouest. Les Thulls ne sont pas très malins, mais ils sont forts, et ils n'étaient pas lestés par des cottes de maille comme les Murgos, de sorte qu'un nombre surprenant d'entre eux réussirent à passer du côté tolnedrain. Les Nadraks essayèrent de les suivre, seulement ils ne nagent pas très bien, et ils n'eurent probablement pas plus de chance que les Murgos.

Les actions de représailles se poursuivirent jusqu'à la nuit. Quand il fit vraiment trop noir, les Aloriens allumèrent des torches et continuèrent le massacre.

Le général Cerran finit par aller trouver Brand et lui demanda avec écoëurement :

— Vous ne trouvez pas que ça suffit ?

— Non, répondit fermement Brand en rajustant l'écharpe qui maintenait son bras gauche, blessé. Ils sont venus ici pour nous anéantir. Je tiens à ce qu'ils ne recommencent pas de sitôt. Aucune graine, aucun chirurgien n'échappera à ce nettoyage.

— C'est de la barbarie, Brand !

— Et ce qu'ils ont fait en Drasnien, ce n'était pas de la barbarie, peut-être ?

Après minuit, quand les torches se furent consumées, les Ulgos de Brasa firent le tour du champ de bataille et achevèrent les blessés. Je n'aime pas plus ce genre de sauvagerie que Cerran, mais je me gardai bien de m'en mêler. Brand était le chef, à présent. Et puis j'avais encore des choses importantes à lui demander et je ne tenais pas à ce qu'il renâcle si ça ne lui plaisait pas.

L'aube se leva, le lendemain matin, sur un spectacle de désolation. Il y avait de la fumée partout, et les seuls Angaraks restants sur le champ de bataille étaient les cadavres. Le sol trempé de sang était jonché de Malloréens, de Murgos, de Nadraks, de Thulls et de Grolims inconnus à leurs robes noires, tantôt étalés de tout leur long, tantôt recroquevillés sur

eux-mêmes. Le « nettoyage » de Brand avait été d'une redoutable efficacité.

Le Gardien de Riva avait dormi une heure ou deux à la fin de cette terrible nuit, mais il sortit de sa tente dès le lever du soleil pour nous rejoindre, mes frères, ma fille et moi.

— Où est-il ? demanda-t-il.

— Qui ça ? renvoya laconiquement Beldin.

— Torak. Je voudrais jeter un coup d'œil à sa carcasse.

— Vous pouvez toujours le chercher, rétorqua Beldin. Vous ne le trouverez pas. Zedar l'a emporté pendant la nuit.

— Quoi ?

— Tu ne lui as pas dit ? me lança Beldin.

— Il n'avait pas besoin de le savoir, répliquai-je. Si je l'avais mis au courant, il aurait probablement essayé de s'y opposer.

— Il n'aurait pas pu, crétin, pas plus que toi ou moi.

— Quelqu'un pourrait m'expliquer ce qui s'est passé ? lança sèchement Brand.

— Ça faisait partie de l'accord entre les Nécessités, soupirai-je. Ces accords sont parfois très compliqués et font apparemment l'objet de pas mal de marchandage. Après avoir obtenu que vous sortiez vainqueur du duel s'il avait lieu le troisième jour, notre Nécessité a dû accepter de ne pas vous laisser garder le corps de Torak. Ce n'était pas le dernier Événement, vous comprenez. Nous aurons encore affaire à Torak.

— Mais il est mort !

— Non, Brand, intervint Polgara. Il n'est pas vraiment mort. Vous ne pensiez quand même pas que votre épée avait le pouvoir de le tuer ? Il n'y a qu'une seule arme au monde qui puisse faire ça, et elle est toujours accrochée au mur, derrière le trône du roi de Riva. C'était encore un des termes de l'accord. C'est pour ça que l'Orbe a été placée sur votre bouclier au lieu de rester où elle était. Ce n'est pas vous qui êtes censé brandir cette épée.

— Je vous arrête tout de suite, Polgara ! éclata-t-il. Personne ne peut survivre à un pareil coup dans la tête.

— Si, Torak. Et il a survécu. Votre coup l'a plongé dans un état comateux, mais un jour il se réveillera.

— Quand ?

— Quand le roi de Riva reviendra. Il décrochera cette Épée, Torak émergera de son sommeil et il y aura un nouvel Événement.

— Le dernier ?

— C'est possible, mais ce n'est pas certain, répondit Beltira. Il y a des éléments contradictoires dans le Codex Mrin.

— Vous croyez que Gelane réussira à la brandir ? demanda Brand. Il ne m'a pas l'air très musclé, et Torak est un sérieux adversaire.

— Je n'ai jamais parlé de Gelane, reprit Pol. Et si j'ai bien interprété les prophéties, ce ne sera probablement pas lui mais peut-être son fils, ou l'un de ses descendants à la vingtième génération.

Brand accusa le coup. Ses épaules s'affaissèrent, il porta la main à son bras blessé.

— Alors nous avons fait tout ça pour rien, soupira-t-il.

— Sûrement pas, protestai-je. Torak venait récupérer l'Orbe et il est reparti bredouille. Vous trouvez que ce n'est rien ?

— Non, convint-il d'un ton funèbre, puis il regarda le champ de bataille jonché de cadavres. Bon, je vous propose que nous fassions disparaître ces Angaraks crevés avant qu'ils ne commencent à pourrir. C'est l'été, il ne manquerait plus qu'une épidémie se répande sur la

contrée.

— Vous allez les enterrer ? demanda Beltira.

— Les brûler, plutôt. Je ne serais plus longtemps populaire si je disais à mes hommes de troquer l'épée pour la pelle et de se mettre à creuser.

— Où allez-vous trouver autant de bois ? s'étonna Beldin.

— Nous n'aurons pas à chercher loin, répondit Brand avec lassitude. Il y a une grande forêt au nord de la plaine.

Voilà ce qui est arrivé à cette forêt. Elle a disparu en fumée, avec tous les cadavres d'Angaraks.

Le nettoyage du champ de bataille nous prit plusieurs jours. Pendant que nous étions occupés, Aldorigen le Mimbraïque et Eldallan l'Asturien en profitèrent pour avoir la conversation privée qu'Eldallan avait proposée avant la bataille. Aucun des deux n'y survécut. La signification symbolique de ce combat stérile ne fut pas perdue pour les nobles les plus chenus des deux duchés. Les guerres civiles arendaises duraient depuis des millénaires, et si on les laissait se poursuivre, il est très probable que Mimbres et l'Asturie suivraient leurs chefs dans la mort.

Une délégation conduite par Mandor et Wildantor vint trouver Brand avec une proposition assez surprenante.

— La haine nous entraîne trop loin, Sire Brand, commença Wildantor d'un ton funèbre. Nous avons appris à nous entendre, Mandor et moi, mais nous ne sommes pas vraiment représentatifs de la nation arendaise. Il serait vain d'espérer que nos compatriotes suivent notre exemple.

— Vous avez magnifiquement coopéré pendant la bataille, répondit Brand. Vous ne pourriez pas continuer comme ça ?

— Que non point, Messire Brand, soupira Mandor en hochant tristement la tête. Notre trêve commence déjà à donner des signes de fragilité. Certains vieux griefs ne sauraient manquer de revenir à la surface pour nous diviser à nouveau. ?

— Le problème est assez simple, Messire, fit Wildantor avec un sourire mélancolique. L'Arendie a besoin d'être unifiée, mais qui gouvernera quand nous aurons recollé les morceaux ? Jamais un Asturien ne s'inclinera devant un chevalier mimbraïque, et les Mimbraïques en ont autant au service des Asturiens.

— Où voulez-vous en venir, Messieurs ? demanda Brand.

— Il nous faut, Messire, un roi qui unifiera notre pauvre Arendie, répondit gravement Mandor. Si forte est notre mutuelle animosité que ce roi ne saurait être Arendais. Ainsi donc, après en avoir conféré, sommes-nous venus t'offrir la couronne d'Arendie.

Je vis Brand chanceler comme s'il avait pris un coup dans l'estomac. Par chance, il eut la sagesse de ne pas leur rire au nez.

— Vous m'en voyez fort honoré, Messieurs, mais j'ai des responsabilités dans l'île des Vents, et je ne vois guère comment je pourrais gouverner l'Arendie depuis la ville de Riva.

Mandor poussa un soupir.

— Alors la pauvre Arendie est condamnée à sombrer dans la guerre civile jusqu'à son anéantissement, conclut-il d'un ton sinistre.

Brand se grattouilla la joue.

— Peut-être pas, reprit-il. Le roi Aldorigen a un fils, il me semble ?

— Le prince Korodullin, en effet, confirma Mandor.

— Et je crois qu'Eldallan avait une fille ?

— Mayaserana, répondit Wildantor. Maintenant que son père est mort, elle est duchesse

d'Asturie. C'est une fille dotée d'un fort caractère. Et très jolie, par-dessus le marché.

— Diriez-vous qu'ils ont l'un et l'autre la fibre patriotique ?

— Une partie du problème, Messire Brand, est que tous les Arendais sont farouchement patriotes, répondit Wildantor.

— Eh bien, cela devrait vous permettre d'entrevoir une issue à la querelle. Un roi asturien ou mimbraïque ne saurait régner sur l'Arendie, mais que diriez-vous d'un gouvernement conjoint ? Si nous arrivions à persuader les deux jeunes gens d'unir leurs destinées et de régner ensemble...

Il n'acheva pas sa phrase.

Les deux hommes se regardèrent et éclatèrent d'un gros rire, bientôt imités par les autres Arendais.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? s'enquit Brand.

— Vous ne les connaissez pas, Messire, répondit gaiement Wildantor.

— Ta proposition, Messire, ouvre néanmoins certaines perspectives, reprit Mandor, encore hilare. Un mariage entre Korodullin et Mayaserana pourrait contribuer à apaiser la dissension dans le reste de l'Arendie. M'est avis néanmoins que notre guerre civile se poursuivrait, bien que limitée à une maison.

— Ils s'entendent si mal que ça ?

— Ce n'est rien de le dire, Messire, soupira Wildantor. Enfin, nous pourrions peut-être les empêcher de s'arracher les yeux en les enchaînant aux murs de la chambre à coucher royale. Je vous rappelle que leurs pères viennent de s'entre-tuer.

— Nous pourrions peut-être les faire venir tous les deux ici et en appeler à leur patriotisme ?

— Qu'en dites-vous, Mandor ? demanda Wildantor, l'air dubitatif. On peut toujours essayer. Nous les fouillerons pour leur ôter leurs armes avant de vous les amener.

— Je tenterai tout ce qui est en mon pouvoir pour notre pauvre Arendie, jura Mandor avec ferveur.

— Brave bonhomme, murmura Wildantor.

— C'est l'idée la plus ridicule que j'aie jamais entendue ! hurla Mayaserana quand Brand leur eut exposé son projet. Je préférerais mourir plutôt que d'épouser un boucher mimbraïque.

— Je T'aiderais avec joie à mettre ce projet à exécution, catin asturienne ! renvoya Korodullin.

Et c'était reparti.

— Bien. Je vous propose de réfléchir un peu, les enfants, suggéra Pol d'un ton apaisant, coupant court à l'échange d'aménités. Vous avez besoin de vous calmer un peu, tous les deux, et d'en discuter – en privé, de préférence. Serais-Tu assez aimable, Messire de Mandor, pour trouver à nos deux jeunes gens un endroit où ils pourraient s'entretenir sans être interrompus ou dérangés ? En haut d'une tour, peut-être ?

— Il y a bien une pièce, Votre Grâce, dans le donjon sud du palais, répondit-il d'un ton dubitatif. Elle a jadis servi de prison à un mécréant de noble naissance dont le rang interdisait qu'on le jetât aux oubliettes.

— Avec des barreaux aux fenêtres ? avança-t-elle. Et une porte inviolable, fermant de l'extérieur ?

— Oui, Votre Grâce.

— Si nous allions jeter un coup d'œil à cette pièce ? proposa-t-elle.

— Voyons, Pol, murmurai-je, ils vont s'étriper si tu les enfermes ensemble.

— Je ne crois pas, m’assura-t-elle. Ils vont un peu se crier après, mais je serais étonnée qu’ils en viennent aux mains. Les Arendais sont très attachés aux règles de la courtoisie, et la violence est prohibée entre les hommes et les femmes.

— Mais pas entre les Mimbraïques et les Asturiens.

— Bah, on verra bien.

C’est ainsi que Mayaserana et Korodullin devinrent compagnons de cellule. Il y eut pas mal de pleurs et de grincements de dents au début, mais nous fîmes la sourde oreille. Et puis, les cris prouvaient au moins qu’ils étaient toujours vivants.

Je me suis toujours demandé si Polgara avait eu cette idée toute seule ou si elle lui avait été soufflée par l’ami de Garion. Compte tenu de son humour pervers à celui-là, je n’en serais pas étonné. D’un autre côté, rien de ce qui est humain n’est étranger à Pol, et il n’était pas difficile d’imaginer ce qui allait se passer, au bout d’un moment, entre ces deux jeunes gens. Polgara a organisé suffisamment de mariages ; elle est passée maîtresse à ce jeu-là.

Bref, nous verrouillâmes la porte du donjon sur les deux ennemis héréditaires et nous passâmes à autre chose. Toute guerre, tout conflit digne de ce nom doit être suivi, dès la fin des hostilités, par une grande conférence. Nous fûmes un peu surpris de voir le Gorim d’Ulgo se joindre à nous. Les Gorims ne restaient jamais longtemps hors de leurs grottes. Ran Borune, qui était retenu par des affaires d’État à Tol Honeth, était représenté par Mergon, et Podiss était venu du Sud pour parler au nom de Salmisra.

Nous réquisitionnâmes, sur l’insistance de Mandor, la salle du trône d’Aldorigen pour nos réunions, et après nous être mutuellement congratulés pendant quelques heures, nous entrâmes dans le vif du sujet. Ormik prit la parole en premier. C’était un petit bonhomme replet, un peu effacé, mais il était beaucoup plus fin qu’il n’en avait l’air et, comme tous les Sendariens, il avait un solide bon sens.

— Messieurs, Dame Polgara, commença-t-il, je trouve l’occasion trop belle pour que nous ne la saisissons point. Il est exceptionnel que tous les monarques des Royaumes du Ponant – ou presque – se trouvent réunis en un seul et même endroit, d’autant que la récente tragédie nous a, pour une fois, tous mis d’accord. Je propose que nous profitons de cette fraternité temporaire pour passer l’éponge sur tous les petits conflits qui ont pu voir le jour au fil des ans. Si nous arrivions à finaliser un ensemble d’accords, je pense que nous devrions une fière chandelle à Kal-Torak. Le plus drôle ne serait-il pas que l’homme de guerre, acharné à la destruction, n’ait réussi qu’à semer... la paix ? ajouta-t-il avec un petit sourire.

— Avant cela, Ormik, nous avons encore des petits problèmes à régler, répondit Rhodar. La Drasnien est encore occupée par les Angaraks, et j’ai hâte de les voir prendre leurs cliques et leurs claques, figurez-vous.

— Les Murgos campent toujours autour de la Forteresse, ajouta Cho-Ram.

Eldrig intervint ensuite, et je pense qu’il se laissa un peu entraîner.

— L’Alorie règlera leur compte aux derniers Angaraks qui se trouvent encore sur son territoire, déclara-t-il.

C’est le mot « Alorie » qui me mit la puce à l’oreille.

Je l’utilise moi-même de temps à autre, la plupart du temps quand j’ai quelque chose à demander aux rois d’Alorie, mais la légèreté avec laquelle Eldrig employait ce terme qui n’avait plus grand sens depuis l’époque de Garrot-d’Ours était un peu inquiétante. Quand un Alorien se met à parler de l’Alorie, ça veut généralement dire qu’il est membre du culte de l’Ours, et une belle armée d’Aloriens était cantonnée sur la frontière nord de la Tolnedrie.

— Nous avons une question d’une autre portée à aborder avant, poursuivit le vieux roi de Cherek. Nous avons assisté à un événement comme il ne s’en était encore jamais produit. Un

Dieu a été renversé, devant nos yeux. Je suis sûr que Brand n'a été que l'instrument, le bras des autres Dieux, et je ne sais pas ce que vous en pensez, Messieurs, mais pour moi ça évoque des perspectives très intéressantes. Il est question, dans mon exemplaire du Codex Mrin, d'un Tueur de Dieu qui deviendra Roi des Rois du Ponant. En ce qui me concerne, j'ai vu Brand tuer Torak de mes propres yeux, et je suis prêt à passer à l'étape suivante. Cherek reconnaît la suzeraineté de Brand. Si nous n'avions qu'un seul et unique chef, les disputes dont Ormik a parlé n'auraient plus de raison d'être.

— Là, fit pensivement Cho-Ram, il n'a pas tort. Nous nous entendons bien, Brand et moi, et je rejoins le point de vue de Cherek. L'Algarie reconnaîtra aussi la suzeraineté de Brand.

Quels imbéciles ! Ce n'était pas de Brand que parlait le Codex Mrin ! C'était de Garion, et il n'était pas encore né !

— Je pense qu'on peut considérer l'unanimité comme acquise sur ce principe, reprit Rhodar. Les Enfants du Dieu Ours parlent d'une même voix. Brand est notre Roi des Rois.

— Là, je trouve que vous allez un peu vite en besogne, protesta Ormik. Je suis moi-même en partie alorien, et tout à fait disposé à accepter la suzeraineté de Brand ; j'irai où il me dira d'aller. Mais avant de choisir ma tenue pour le couronnement, j'aimerais entendre ce que la Tolnedrie, l'Ulgolande, l'Arendie et la Nyissie ont à dire. Toutes les armées du Ponant sont cantonnées ici. Si ceux d'entre nous qui se trouvent être aloriens se jettent tête baissée dans des entreprises exotiques et offensent les monarques non aloriens, il est à craindre que nous n'ayons une seconde bataille de Vo Mimbres sur les bras avant que le sang de la première n'ait fini de sécher.

Puis le reptilien, le visqueux Podiss, l'émissaire de la reine Salmissra, se leva ensuite.

— Le roi des Sendariens parle avec sagesse. Je m'émerveille de la promptitude avec laquelle des monarques souverains seraient prêts à se soumettre à la suzeraineté d'un homme à l'ascendance inconnue. Brand n'est même pas le roi de l'île des Vents. Ce n'est qu'un serviteur. Je n'ai nul besoin de demander des instructions à Sthiss Tor sur cette affaire. L'Éternelle Salmissra ne jurera jamais loyauté à un boucher alorien sans nom.

— Vous avez la mémoire très courte en Nyissie, répliqua Eldrig avec colère. Si vous n'avez pas emporté de livre d'histoire, je vais vous en faire apporter un, Podiss, et je vous suggère de jeter un coup d'œil au chapitre concernant ce qui s'est passé en Nyissie en l'an 4002, après que Salmissra eut fait assassiner le roi Gorek.

— Allons, Messieurs, ne commençons pas à nous menacer, fit Mergon en se levant. Je vous rappelle que c'est une conférence de paix. Mon admiration pour le Gardien de Riva ne le cède en rien à la vôtre. Je salue le Seigneur Brand au nom de Ran Borune, et lui transmets son invitation à venir à Tol Honeth afin que mon empereur puisse honorer comme il convient le plus grand guerrier du Ponant. Mais ne succombons pas au premier mouvement d'admiration et de gratitude, et prenons garde à ne pas prendre de décisions inconsidérées sur lesquelles il serait impossible de revenir ensuite. Le noble Brand serait, j'en suis sûr, le premier à admettre que les arts de la guerre et de la paix ont peu de chose en commun, et que le don de l'un et de l'autre cohabitent rarement chez un même individu. Une bataille est vite finie, mais le fardeau de la paix est de plus en plus lourd au fur et à mesure que passent les années. Je suis troublé par cette allusion à l'Alorie, poursuivit-il d'un ton plus ferme. J'ai entendu parler de Cherek et de la Drasnien, de l'Algarie, de ce que le monde connaît sous le nom d'île des Vents et de l'imprenable Riva. Mais où est l'Alorie ? Quelles sont ses frontières ? Où est sa capitale ? Il n'y a plus d'Alorie depuis le règne de Cherek Garrot-d'Ours. Je m'étonne de la soudaine réémergence d'un royaume depuis longtemps disparu dans les brumes de l'antiquité. La Tolnedrie impériale doit traiter de la réalité concrète ; on ne peut

envoyer d'émissaires à la cour du roi des Fées ou conclure des traités avec l'empereur de la Lune. On ne peut commercer qu'avec des royaumes terrestres. Le mythe, la légende, si grandioses soient-ils, ne peuvent intervenir dans les affaires de l'Empire. C'est impossible si nous voulons conserver un semblant de stabilité dans le monde.

Je vis Eldrig devenir d'une belle couleur aubergine. Mergon envoyait vraiment le bouchon un peu loin.

— Au point où j'en suis, il y a une autre chose qui m'intrigue, poursuivit-il. Quelle mouche vous pique d'envoyer soudain aux orties des accords conclus de longue date ? Vous avez tous signé des traités avec l'Empire. Trouvez-vous vraiment sage d'offenser Ran Borune ? Compte tenu, surtout, de la taille de son armée ?

— Écoutez, Mergon, fit Eldrig avec une soudaine dureté. L'Alorie est là où je dis qu'elle est, et j'ai une assez grande armée pour me soutenir. Si vous voulez retourner à Tol Honeth rapporter ce que nous avons décidé ici, allez-y. Mes vaisseaux de guerre sont si rapides que j'y serai probablement avant vous. S'il le faut, j'expliquerai la situation à Ran Borune moi-même. Et j'irai à Sthiss Tor faire pareil avec Salmissra.

— Ça suffit, Eldrig, coupa alors le Gorim. Ne déclenchons pas la seconde bataille de Vo Mimbire qu'évoquait le roi Ormik. Une guerre m'a suffi. Les rois d'Alorie voudraient nommer Brand Roi des Rois du Ponant parce qu'il est alorien. La Tolnedrie et la Nyissie, qui lui rendraient volontiers hommage, ne souhaitent pas s'incliner devant sa suzeraineté – pour la raison même qu'il est alorien. Ne ranimons pas les hostilités. Nous avons déjà fait tuer assez de gens comme ça. La vérité vraie, c'est qu'un seul et unique homme ne peut gouverner le Ponant, et je vous suggère de renoncer tout de suite à cette idée. Je pense assez bien connaître Brand pour vous dire qu'il n'accepterait pas cette couronne, de toute façon.

— C'est bien dit, Très Saint Gorim, acquiesça Brand avec ferveur. Je ne voudrais pas vous décevoir, Eldrig, mais je ne suis pas votre Roi des Rois. Allez trouver quelqu'un d'autre à affubler de ce titre.

— Nous ne pouvons pas en rester là, Brand ! protesta Eldrig. Vous avez tué Torak. Vous devez être honoré pour cela. Que diriez-vous d'une contribution de nos trésors nationaux, ou je ne sais pas...

— Je peux peut-être faire une suggestion, reprit, le Gorim. Pourquoi ne pas donner à Brand une princesse impériale tolnedraine comme épouse ? Ce serait probablement le plus grand honneur que la Tolnedrie pourrait lui faire.

— J'ai déjà une épouse, Très Saint Gorim, objecta Brand. Et seul un fou pourrait en vouloir une seconde. Je n'ai pas besoin de couronne et n'ai que faire du trésor des autres royaumes. Qu'en feraient les Riviens ? Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, nous en avons déjà un, fit-il en posant la main sur son bouclier. Un trésor que notre lignée garde au prix de sa vie depuis plus de deux mille ans maintenant. Voudriez-vous nous obliger à en garder un second ? De combien de vies disposons-nous ? Le Gorim a raison. Je ne puis diriger le monde depuis Riva. S'il arrivait quelque chose en Nyissie ou dans les grottes d'Ulgolande, des mois passeraient avant que j'en sois informé. En outre, je sers Belar, et je ne voudrais pas offenser Nedra, Issa et Chaldan en assumant une sorte de suzeraineté – sans parler des objections qu'UL pourrait trouver à élever. S'il doit y avoir un Roi des Rois, ce sont les Dieux qui le désigneront et non les hommes.

Je décidai que le moment était venu de mettre fin à toutes ces imbécillités et je me levai.

— Je serai heureux d'entendre l'avis de l'Homme Éternel, murmura le Gorim.

— Une chance, parce que vous allez l'entendre, de toute façon, que ça vous plaise ou non, dis-je sèchement. Au nom de tous les Dieux, qu'est-ce qui vous a pris, Eldrig, d'évoquer cette

idée absurde ? Brand ne sera pas Roi des Rois. Vous devriez quand même comprendre ça.

— Il a battu Torak, non ? fit Eldrig, l'air un peu penaud. Je ne faisais qu'extrapoler un peu. C'est bon, je suis allé trop loin, convint-il en levant les bras au ciel. J'espérais que ce serait l'Événement final, je l'admets. J'aurais voulu le voir arriver de mon vivant et je pensais pouvoir bousculer un peu la prophétie. J'avais tort... Je regrette. Mais le Codex Mrin aurait pu faire allusion à Brand, non ?

— Absolument pas, répondit Beltira. Le Roi des Rois sera le roi de Riva, pas le Gardien de Riva.

— Pour moi, bredouilla lamentablement Eldrig, Brand était... comme un roi.

— Ce n'est pas ma façon de voir, objecta Brand.

— Oubliez tout ce que j'ai dit, reprit Eldrig.

— Vous pouvez compter sur moi, répondis-je.

— Mais le Roi des Rois viendra, Belgarath, insista le Gorim.

— Je sais.

— Vous serez là pour le guider ?

— Sûrement. Je n'éprouve aucun symptôme de mortalité pour le moment. Nous nous en occuperons en temps utile, Pol et moi. Comme nous le faisons depuis longtemps, d'ailleurs.

— Le Codex Mrin dit que le Roi des Rois épousera une Tolnedraine, vous savez.

— Oui, Gorim, je sais. C'est en prévision de cela que j'ai mêlé le sang des Dryades et des Borune.

— Quel est cette chose Mrin dont vous parlez tout le temps ? demanda Mergon. Je pensais que la Mrin était un fleuve de Drasnien ?

— Eh bien, Votre Excellence, c'est un texte sacré alorien, répondit Pol. Il prédit l'avenir.

— Pardon, Dame Polgara, mais rien ne peut prédire l'avenir.

— Jamais encore nous ne l'avons pris en défaut, objecta Beltira.

— C'est probablement parce qu'il s'exprime en termes si généraux qu'il ne veut rien dire du tout, ironisa Mergon.

— Il est très précis, au contraire. Difficile à déchiffrer, certes, mais une fois qu'on a réussi à le comprendre, on sait tout ce qui va se passer.

— À condition d'y croire, Maître Beltira. J'ai vu les livres sacrés d'autres religions, et ils ne voulaient absolument rien dire pour moi.

— C'est probablement un coup de Nedra, intervins-je. Nedra n'aime pas le mysticisme. Vous avez un Dieu très terre à terre, Mergon. Mais je vous propose que nous avançons un peu, Messieurs. Si nous devons rédiger un ensemble d'accords, nous ferions mieux de nous y mettre. À moins que vous n'acceptiez de signer des parchemins en blanc et que vous me les laissiez remplir...

— Bel essai, Belgarath, fit Beldin en ricanant. De quoi ces accords doivent-ils parler, au juste ?

— C'est vous, les experts, dis-je en me tournant vers les jumeaux. Que dit le Codex Mrin ? Que pouvons-nous décider et que devons-nous laisser en suspens ?

— Je pense que nous devrions statuer sur le mariage du roi et de la princesse, répondit Beltira.

— Et sur le problème de la suzeraineté aussi, ajouta Belkira. Comme ça, il n'y aura pas de discussion le moment venu. Le roi de Riva devra donner certains ordres, et les rois des autres nations devront s'y conformer. Sinon, la prochaine fois, c'est Torak qui l'emportera.

— Vous ne pourriez pas essayer de revenir à la réalité ? protesta Mergon. Il n'y a pas de roi de Riva. Sa lignée s'est éteinte avec le roi Gorek.

— Oh, dites-le-lui, Belgarath, lança Rhodar d'un air écoeuré. Sans ça, il va discuter pendant une semaine.

— Pour qu'il répande la nouvelle dans tout Tol Honeth ? Un peu de sérieux, Rhodar.

— Je suis diplomate, Belgarath, fit Mergon, offusqué. Je sais garder un secret.

— Tu ferais aussi bien de lui expliquer, Père, fit Polgara. N'importe comment, le temps que nous en ayons terminé, il aura tout deviné.

Je parcourus d'un œil implacable l'assemblée de rois et d'émissaires.

— Je vais vous demander, Messieurs, de prêter serment, dis-je avec gravité. Vous ne devrez rien divulguer de ce que je vais vous révéler. Ceux d'entre vous qui ont rang d'ambassadeur ou de plénipotentiaire pourront en parler à leur monarque, mais ça ne devra pas aller plus loin.

Tous acquiescèrent d'un grommellement.

— Bien, en deux mots, repris-je, la lignée de Riva n'a pas disparu avec Gorek. L'un de ses petits-fils a survécu. La lignée est encore bien vivace et, un jour, l'un de ses descendants retournera à Riva et remontera sur le trône. Voilà l'information que je vous demande de garder pour vous. Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour protéger les héritiers et nous ne tenons pas à ce que vous clamiez la nouvelle sur les toits.

Je ne puis affirmer que Mergon me crut, mais Eldrig et les autres Aloriens avaient la tête assez près du bonnet pour qu'il fasse comme si. Il n'avait pas grand-chose à perdre, après tout. Si je divaguais, il n'y aurait jamais de roi de Riva pour épouser une de ses précieuses princesses impériales, et personne ne deviendrait Roi des Rois du Ponant, alors il joua le jeu, plus par volonté d'apaisement qu'autre chose, je pense.

Quant à Podiss, c'était une autre paire de manches. La Nyissie était le seul royaume dirigé par une femme, et les Nyissiens étaient très chatouilleux sur le sujet. Tout ce qui leur paraissait, à tort ou à raison, désobligeant pour Salmissra leur faisait pousser les hauts cris. Pour dire les choses platement, la voix de la Nyissie ne se faisait guère entendre dans le concert des nations. C'était un marécage putride, peu peuplé, et en dehors du commerce des esclaves, il n'avait que peu d'échanges avec les autres pays. Lorsqu'il devint évident qu'il ne serait pas question de la Nyissie dans les accords, Podiss monta sur ses grands chevaux.

— Et ma reine, l'Eternelle Salmissra ? protesta-t-il. Quel rôle jouera-t-elle dans la nouvelle donne mondiale ?

— Un tout petit rôle, répondit Eldrig. Du moins, je l'espère. Elle devrait se borner à signer le document. Et à ne pas fourrer son nez dans les affaires des autres.

Cet Eldrig était la diplomatie incarnée.

— Je ne veux plus entendre parler de tout ça, lança Podiss en se levant. Et je n'insulterai sûrement pas ma reine en lui rapportant ce tissu d'inepties. Écrivez tout ce que vous voudrez, Messieurs, mais ne comptez pas sur Salmissra pour le signer.

À ce moment, Davoul le Boiteux, qui raconte la conférence dans son épopée, se mit à débloquer complètement. Il prétend sans vergogne que Polgara se leva d'un bond, changea Podiss en serpent, se métamorphosa en chouette et l'enleva dans le ciel. Il y avait bien dix pages qu'il n'avait pas parlé de magie, et je pense qu'il n'y tenait plus. Polgara fit bien quelque chose à Podiss, mais sûrement rien de tel. Ce fut bien pire, même si personne à la conférence ne le vit. Elle s'approcha simplement de lui et lui fit à peu près la même chose qu'à Eldallan, dans la forêt d'Asturie. Je n'ai pas idée de ce qu'elle lui fit voir – il ne poussa pas un cri – mais quoi que ce fût, il devint soudain très pâle, et très coopératif.

Cela le persuada, en outre, de garder désormais ses objections pour lui.

Il nous fallut encore une bonne journée pour finaliser les Accords de Vo Mimbire, et une

journée de plus à un scribe mimbraïque pour les rédiger dans un style recherché. Les Mimbraïques étant nos hôtes, la moindre des choses était de leur laisser la responsabilité de la version finale. Lorsque tout fut fini, le Gorim prit son exemplaire, se leva et nous le lut :

« Tels sont donc les Accords arrêtés par les présents à Vo Mimbire. Les nations du Ponant s'apprêteront au retour du roi de Riva, car le jour où il reviendra, Torak se réveillera pour nous assaillir à nouveau, et seul le roi de Riva pourra le vaincre et nous sauver de son perfide esclavage. Quoi que le roi de Riva nous ordonnera, nous le ferons. Il prendra une princesse impériale de Tolnedrie pour épouse, et il établira son empire et sa domination sur le Ponant. À celui, quel qu'il soit, qui romprait ces Accords, nous déclarerions la guerre, nous disperserions son peuple, nous détruirions ses villes et nous sèmerions la ruine et la désolation dans ses terres. Nous en faisons ici le serment, en l'honneur de Brand, qui a vaincu Torak et l'a plongé dans le sommeil jusqu'au retour de Celui qui doit le détruire. Ainsi soit-il. »

— Eh bien, fit Eldrig en s'appuyant au dossier de son fauteuil, maintenant que c'est arrangé, j'imagine que nous pouvons tous rentrer chez nous.

— Pas tout à fait, Majesté, objecta Wildantor. Nous avons encore un mariage royal à célébrer.

— J'allais les oublier, ces deux-là ! s'exclama Eldrig. Ils se crient toujours après ?

— Non, répondit Pol. Les récriminations ont cessé il y a quelques jours. La dernière fois que j'ai écouté à la porte, ça gloussait pas mal. Mayaserana doit être un peu chatouilleuse.

— Je me demande bien ce qu'ils peuvent faire, murmura le Gorim de sa douce voix.

— Nous devrions pouvoir ordonner à nos armées de prendre le chemin du retour, intervint Rhodar. Les soldats se fichent pas mal des mariages royaux, et j'aimerais que mes hallebardiers soient à la frontière drasnienne avant la fin de l'été.

— Je pourrais les remmener à Kotu avec mes vaisseaux de guerre, si vous voulez, proposa Eldrig.

— Merci, Eldrig, mais les Drasniens n'ont pas le pied marin. Je pense qu'ils préféreront marcher.

Puis Brand envoya chercher Korodullin et Mayaserana. Ils rougissaient comme deux collégiens quand on les escorta en sa présence.

— Vous avez réglé votre différend ? leur demanda-t-il.

— Nous vous devons des excuses, Messire Brand, fit Mayaserana d'un ton raisonnablement doux et pacifique, en rosissant délicatement. Nous nous sommes très mal conduits quand vous avez fait cette suggestion.

— Ça ne fait rien, Mayaserana, répondit Brand avec mansuétude. J'en déduis que vous avez changé d'avis.

— La douce lumière de la raison nous a ouvert les yeux, Messire Brand, confirma Korodullin en devenant écarlate à son tour. Notre devoir envers l'Arendie a trouvé le chemin de nos cœurs et apaisé notre animosité. Bien qu'ayant toujours des divergences d'opinion, nous sommes prêts, l'un comme l'autre, à les mettre de côté pour l'amour de notre terre natale.

— J'étais sûre que vous finiriez par voir les choses comme ça, fit Polgara avec un imperceptible sourire.

Mayaserana s'empourpra de plus belle.

— Et quand vous plairait-il, Sire Brand, de célébrer notre mariage ? demanda-t-elle.

— Oh, je ne sais pas, répondit Brand. Vous êtes pris, demain ?

— Pourquoi pas aujourd'hui ? contra-t-elle.

Il semblait que la patience n'était pas la vertu cardinale de Mayaserana, et qu'elle avait de la suite dans les idées.

— Nous devrions pouvoir arranger ça, répondit Brand. Quelqu'un pourrait aller chercher un prêtre de Chaldan ?

— Là, Sire Brand, ça risque de poser un problème, intervint Wildantor d'un air soucieux. Nos prêtres sont aussi chauvins que le restant de la population. Il pourrait refuser de célébrer le mariage.

— Il ne refusera pas longtemps, mon ami, susurra Mandor. Pas s'il tient à sa santé.

— Vous oseriez frapper un prêtre ? demanda Wildantor.

— Ça me briserait le cœur, naturellement, mais mon devoir envers l'Arendie m'y contraindrait, rétorqua Mandor.

— Naturellement. Bon, allons en chercher un. Vous lui expliquerez la situation pendant que je le traînerai ici.

C'est ainsi que Korodullin et Mayaserana furent mariés, et que l'Arendie fut techniquement unifiée. Les Mimbraïques et les Asturiens se chamaillèrent bien encore un peu – naturellement –, mais cela mit plus ou moins fin aux luttes ouvertes.

Après le mariage, les rois du Ponant se dispersèrent. Nous étions tous partis de chez nous depuis longtemps. Nous accompagnâmes Brand jusqu'à la grande foire d'Arendie, puis nous lui fîmes nos adieux, et nous reprîmes, Pol et moi, la route qui menait vers l'Ulgolande.

— Tu vas ramener Gelane au Gué d'Aldur ? demandai-je au bout de quelques lieues.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, répondit-elle. Beaucoup de soldats algarois nous ont vus ensemble à Vo Mimbire, et certains venaient du Gué d'Aldur. Quelqu'un pourrait faire le rapprochement. Il vaut mieux que nous allions ailleurs.

— Tu as une idée précise ?

— Je pense retourner en Sendarie. Après Vo Mimbire, il ne devrait plus y avoir beaucoup de Grolims dans le coin.

— C'est toi qui vois, Pol. Gelane est sous ta responsabilité, après tout. Quelle que soit ta décision, je serai d'accord.

— Tu es trop bon, Père ! fit-elle d'un ton sarcastique. Euh, encore une petite chose.

— Oui, quoi donc ?

— Ne t'approche pas de moi, Vieux Loup. Et je suis sérieuse.

— Comme tu voudras, Polgara.

Je n'en pensais pas un mot, bien sûr, mais, comme je dis toujours, je préfère capituler plutôt que de discuter avec elle.

SIXIEME PARTIE

GARION

CHAPITRE XLIII

Il existe une dichotomie spécifique à tous ceux qui s'intitulent historiens. Ces honorables érudits affirment pieusement dire la vérité vraie, dans tous ses détails, mais retournez un historien compétent comme un gant, contemplez ses intérieurs humides, et vous verrez un conteur. Et si je vous dis qu'un conteur ne peut pas raconter une histoire sans l'embellir un peu, vous pouvez me croire. Ajoutez à ça que nos inévitables préjugés politiques ou religieux colorent immanquablement notre récit, et vous comprendrez qu'aucune relation de quelque événement que ce soit ne peut être vraiment fiable, pas même celle que je viens de vous faire de la bataille de Vo Mimbire. C'est plus ou moins le reflet de la vérité, mais je vous laisse le soin de séparer la vérité de la fiction. Ça vous affûtera les méninges.

Quand on va au fond des choses, les Accords de Vo Mimbire étaient plus importants que la bataille proprement dite. La guerre avec les Angaraks était le point culminant de cette succession particulière d'événements, et dans « culminant » il y a « final ». Les Accords de Vo Mimbire donnaient le coup d'envoi d'un nouvel ensemble d'événements et on peut dire que c'était, dans une certaine mesure, un recommencement.

Le résumé des Accords que le Gorim nous lut à l'issue de la réunion n'était que cela : un résumé. Leur substance réelle résidait dans les articles détaillés, et nous veillâmes à ce que les scribes mimbraïques imaginatifs qui avaient rédigé le résumé n'y touchent pas. J'avais vu trop d'absurdités devenir des lois ou apparaître dans des proclamations royales parce qu'un scribe ahuri avait sauté une ligne, ou modifié quelques mots, pour courir le moindre risque. Ces Accords étaient très importants. Les articles que nous avons rédigés traitaient notamment de la façon dont le roi de Riva devait transmettre l'appel aux armes, dont les divers royaumes étaient censés répondre et autres détails logistiques. J'avoue que la présence de Brand, qui venait de défaire Kal-Torak et d'ébranler le monde par cette seule action, me permit d'y introduire plus facilement certains éléments qui devaient absolument y figurer, mais il m'aurait fallu des années pour tenter d'expliquer pourquoi.

C'est Polgara qui dicta – j'emploie ce terme à dessein, car ma douce fille refusa obstinément tout amendement – les détails de la petite cérémonie qui était devenue rituelle depuis les cinq cents dernières années. Mergon, l'ambassadeur de Tolnedrie, faillit faire une crise d'apoplexie avant la fin, et je ne suis pas sûr que Ran Borune n'en ait pas fait une.

– Voici comment les choses se passeront dorénavant, décréta-t-elle, introduisant le sujet d'une façon qui me parut un peu abrupte pour une conférence de paix. Désormais, chaque princesse de l'empire de Tolnedrie se présentera, le jour de son seizième anniversaire, dans sa robe de mariée, à la cour du roi de Riva. Elle y attendra trois jours. Si, au cours de ces trois jours, le roi de Riva vient faire valoir ses droits sur elle, ils seront mari et femme. S'il ne se présente pas, elle sera libre de retourner en Tolnedrie, et son père pourra lui choisir un autre époux.

C'est là que Mergon commença à émettre des crachotements, mais Pol coupa court à ses objections et les rois d'Alorie lui apportèrent leur soutien, menaçant d'envahir la Tolnedrie, de brûler ses villes, de disperser son peuple et autres joyeusetés. Je mis un point d'honneur à me rendre en personne à Tol Honeth, l'année suivante, pour prier Ran Borune d'excuser son comportement. La présence des légions à Vo Mimbire avait fait changer le cours de la bataille, et l'ultimatum de Polgara avait de vagues relents d'ingratitude. Je sais qu'elle obéissait à des instructions, mais son attitude cavalière était plutôt de celles que l'on réserve à un ennemi vaincu.

Après la conférence, je vous ai dit que nous étions repartis vers le nord, Pol et moi. À la fin de l'été, nous arrivâmes à la frontière avec l'Ulgolande. Nous y fûmes accueillis par un important détachement d'Algarois portant la tenue traditionnelle de cuir noir. Cho-Ram nous avait envoyé une garde d'honneur pour nous escorter. Comme je ne voulais pas l'offenser en refusant, nous traversâmes les montagnes d'Ulgolande et non pas à notre façon, ce qui aurait été beaucoup plus rapide. Après tout, nous n'avions rien de vraiment urgent à faire, alors autant nous plier aux règles de la courtoisie.

Nous nous séparâmes, Pol et moi, en redescendant dans la plaine d'Algarie. Elle suivit les Algarois à la Forteresse tandis que je poursuivais vers le Val, au sud. Je me disais que je n'aurais pas volé de bonnes vacances. Il y avait un quart de siècle que j'étais sur la brèche...

Mais Beldin était d'un autre avis.

— Que dirais-tu d'un petit voyage en Mallorée ? me proposa-t-il quand nous fûmes rentrés à la maison.

— Rien de bon. Mais alors, vraiment rien, si tu veux tout savoir. Qu'y a-t-il de si important en Mallorée ?

— Les Oracles ashabènes. Enfin, j'espère. Je me suis dit que nous pourrions aller à Ashaba, tous les deux, et fouiller la maison de Torak. Il se peut qu'il ait laissé un exemplaire des Oracles dans un coin, et ces prophéties nous seraient très utiles. Tu penses bien que Zedar, Urvon et Ctuchik ne vont pas en rester là. Nous leur avons fichu une sacrée pâtée à Vo Mimbre, et ils vont sûrement tenter de nous revaloir ça. Si nous pouvions mettre la main sur un exemplaire des Oracles, ça nous donnerait peut-être une idée de ce qui nous attend.

— Tu n'as pas besoin de moi pour cambrioler une maison, frangin, répondis-je. Je n'ai pas très envie de visiter un château désert dans les montagnes karandaques.

— Tu n'es qu'un flemmard, Belgarath.

— C'est maintenant que tu t'en rends compte ?

— Bon, je vais te présenter ça autrement. J'ai besoin de toi.

— Pour quoi faire ?

— Parce que je ne sais pas lire l'angarak ancien, triple buse !

— Comment sais-tu que les Oracles sont écrits en angarak ancien ?

— Je n'en sais rien, mais c'est la langue qui a dû venir naturellement à Torak, puisqu'il devait être dans une sorte de transe quand la voix lui a parlé. Si les Oracles sont écrits en angarak ancien, je ne les reconnaîtrais pas même s'ils étaient placardés sur les murs.

— Je pourrais t'apprendre l'angarak ancien, Beldin.

— C'est Urvon qui serait content. Ça lui laisserait cent fois le temps d'aller à Ashaba. Si nous devons le faire, c'est maintenant.

Je poussai un soupir. J'avais l'impression que je pouvais dire adieu à mes vacances.

— Serait-ce l'expression d'un changement d'avis ? insinua-t-il.

— Ne pousse pas grand-mère, Beldin. Je vais d'abord dormir quelques jours.

— C'est vrai que les vieux ont besoin de beaucoup de sommeil.

— Fiche-moi un peu la paix, frangin. Par ta faute, je vais encore me coucher à une heure impossible.

En réalité, je ne dormis pas plus de douze heures. L'idée que Torak avait pu laisser un exemplaire des Oracles à Ashaba m'excitait tellement que je me levai, avalai un petit déjeuner improvisé et allai retrouver Beldin à sa tour.

— Bon, on y va ? demandai-je.

Il eut l'intelligence de s'abstenir de toute remarque subtile. Nous allâmes à la fenêtre de sa tour, nous changeâmes en oiseaux et partîmes dans la direction générale du nord-est. Nous

survolâmes bientôt l'À-Pic oriental en direction du Mishrak ac Thull. Le pays des Thulls avait été dévasté, mais pas par nous : par les Malloréens de Kal-Torak qui avaient enrôlé les habitants en détruisant villes et villages et en brûlant les récoltes, ne laissant pas d'autre choix aux Thulls que de s'enrôler ou de crever de faim. Les femmes, les enfants et les vieillards avaient été livrés à eux-mêmes dans un pays où il n'y avait plus une maison debout et plus rien à manger. Je n'avais jamais eu une très haute opinion de Torak, mais en voyant le sort auquel il avait condamné les Thulls, elle dégringola encore. Le Gar og Nadrak avait été un peu moins dévasté, mais les conditions de vie n'y étaient guère plus enviables.

En arrivant à la côte, Beldin prit vers le nord. Les faucons ont du tonus, mais pas au point que nous ayons envie de franchir la Mer du Levant d'un coup d'aile. Nous longeâmes donc la côte de Morindie, et nous suivîmes la chaîne d'îlots rocheux qui formait le Pont-de-Pierre. Une fois en Mallorée, je suivis Beldin à travers les landes vers les montagnes karandaques et Ashaba, au sud.

Ashaba n'était pas une ville au sens habituel du terme. Ce n'était qu'une sorte d'énorme manoir entouré d'un certain nombre de villages karandaques disséminés dans les forêts environnantes et censés nourrir les Grolims de la bâtisse. Il est probable que Torak lui-même n'avait guère d'appétit, mais j'imagine que les Grolims doivent manger de temps en temps, or le sol, autour du manoir, comme de Cthol Mishrak, était stérile et impropre à la culture. Même la terre rejetait Torak.

La maison d'Ashaba était construite en basalte noir, évidemment. Le noir était la couleur – ou plutôt l'absence de couleur – favorite de Torak. Elle était adossée à une falaise, à l'est d'un plateau désertique sur lequel rien ne poussait, en dehors de lichens gris, lépreux, et de champignons d'une blancheur d'ossements.

C'était une immense baraque hérissée de vilaines tours et de flèches sans grâce, qui poignardaient les nuages tumultueux. Elle était entourée d'une muraille, évidemment. C'était un bâtiment angarak, et les Angaraks mettent des murailles partout, même autour des soues à cochon. Le plus simple aurait été de nous poser à l'intérieur du mur d'enceinte, mais Beldin obliqua et se posa juste devant la porte principale. Je me laissai descendre en vol plané juste à côté de lui et repris forme humaine.

— Quel est le problème ? demandai-je.

— Je vais donner un petit coup de sonde. Pas la peine de nous jeter tête baissée dans un traquenard. Torak a peut-être truffé l'endroit de surprises avant de partir.

— Pas bête.

Beldin se concentra. Sa vilaine face se crispa, s'enlaidissant encore.

— Il n'y a personne dans la baraque, répondit-il au bout d'un moment.

— Aucun signe des Mâtins ?

— Vérifie toi-même. Moi, je vais fouiner un peu à l'intérieur, histoire de voir s'il n'y a pas de chausse-trapes.

— Je ne sentis rien. Il n'y avait pas un rat là-dedans. Pour moi, il n'y avait même pas un insecte.

— Alors ? demanda Beldin.

— Alors rien. Et toi, tu as trouvé quelque chose ?

— Rien du tout. L'endroit a l'air sûr.

Il regarda la porte en plissant les paupières et je sentis qu'il bandait son Vouloir. Puis il le libéra, faisant sauter l'énorme porte de fer qui alla valdinguer à l'intérieur dans un bruit d'enfer.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demandai-je.

— Juste eun’ façon d’laisser ma carte eud’visite, répondit-il avec ce vieil accent wacite qu’il aimait tant. L’aut’ Grand Brûlé pourrait r’venir un jour, et j’voudrais ben qu’y sache c’qui s’est passé.

— Je crois que tu commences à gâtifier.

— C’est un expert qui nous parle. Bon, on y va ?

Nous entrâmes par la porte fracassée, traversâmes la cour et nous approchâmes avec circonspection d’une énorme porte noire, bardée de fer, surmontée par l’inévitable masque d’acier poli. Pour Torak, toute demeure dans laquelle il vivait devenait manifestement un temple, par destination.

— Je t’en prie, fit Beldin en m’indiquant la porte.

— Toi d’abord, fis-je en prenant l’énorme poignée de fer.

Je la tournai, et ouvris la porte.

Le hall d’entrée de la maison de Torak était à peu près de la taille d’une salle de bal. Il y avait un escalier majestueux à l’autre bout.

— On descend ? suggéra Beldin.

— Non, on va d’abord monter. On descendra après. Tu reconnaîtrais de l’angarak ancien si tu en voyais ?

— Je pense que oui. On dirait plus ou moins des pattes de mouche, hein ?

— Plus ou moins. Bon, je te propose qu’on se sépare. Ouvre tous les livres, regarde s’ils parlent une langue que tu connais et mets de côté tout ce qui a l’air d’être en angarak ancien. Je les regarderai plus tard.

L’endroit était gigantesque, plus pour impressionner les foules, j’imagine, que par réel besoin. La plupart des pièces de l’étage n’étaient même pas meublées. Il nous fallut malgré tout des semaines pour fouiller minutieusement la demeure. Elle était au moins aussi vaste que le palais d’Anheg, au Val d’Alorie.

Au début, Beldin était tout excité chaque fois qu’il tombait sur un livre ou un parchemin écrit en angarak ancien, mais c’étaient généralement des copies du *Livre de Torak*. Il n’y avait pour ainsi dire que des Grolims à Ashaba, et tous les Grolims du monde possèdent un exemplaire du livre sacré des Angaraks. Lorsque j’en eus assez de le voir débouler à chaque instant en agitant triomphalement un de ces livres, je l’obligeai à s’asseoir et lui inculquai patiemment quelques notions d’angarak ancien. Après ça, il fut capable de reconnaître les exemplaires du *Livre de Torak* et de les mettre de côté.

Nous finîmes par trouver, au second étage du château, la bibliothèque de Torak. Elle était peut-être plus riche encore que celles des universités de Tol Honeth ou de Melcénie. Nous y passâmes le plus clair de notre temps.

Deux chercheurs ordinaires auraient passé des dizaines d’années à examiner tous ces livres, mais nous n’étions pas des gens ordinaires, Beldin et moi. Nous pouvions identifier le contenu d’un livre sans nous donner trop de mal.

Pour finir, après avoir exploré la dernière étagère, Beldin lança un livre à travers la pièce et se mit à jurer pendant un quart d’heure.

— C’est ridicule, rugit-il. Il y en a forcément un exemplaire ici !

— Peut-être, rectifiai-je, mais je doute que nous le trouvions. C’est Zedar qui a recueilli les délires de Torak, et cet animal est passé maître dans l’art de dissimuler les choses. Pour ce que nous en savons, les Oracles peuvent être cachés dans un autre livre – ou dans des douzaines d’autres, une page par-ci, une page par-là. Il se peut qu’il y en ait un exemplaire quelque part, mais il y a peu de chance qu’il soit visible. Il se pourrait même qu’il soit caché sous le sol, ou dans le mur d’une chambre que nous avons déjà fouillée. Je ne pense pas que

nous arrivions à le trouver, vieux frère. Nous pouvons fouiller le sous-sol si tu veux, mais je pense que c'est une perte de temps. S'il y en a un exemplaire ici, et si c'est Zedar qui l'a caché, nous ne mettrons jamais la main dessus. Il nous connaît suffisamment, tous les deux, pour avoir imaginé tous les moyens de nous contrer même si nous approchions de l'endroit où il se trouve.

— Tu dois avoir raison, Belgarath, convint-il d'un ton sinistre. Démontons le plancher et rentrons chez nous. Cet endroit pue, et j'ai hâte de prendre l'air.

C'est ainsi que nous abandonnâmes nos recherches et que nous rentrâmes chez nous. Nous devrions nous contenter, pour le moment, du moins, de nos propres prophéties, et nous passer de celles de Torak.

Je pris les vacances que je m'étais promises, mais au bout d'un mois à peu près, je commençai à m'ennuyer. J'allai en Sendarie voir comment Polgara s'en tirait et lui raconter ma petite expédition à Ashaba. Elle avait installé Gelane comme tonnelier à Seline, dans le nord de la Sendarie, et l'héritier du trône de Poing-de-Fer passait le plus clair de son temps à fabriquer des barriques et des foudres. À ses moments perdus, il sortait avec une jolie petite blonde, la fille d'un forgeron du coin.

— Tu es sûr que c'est la bonne ? demandai-je à Pol. Elle soupira.

— Oui, Père, répondit-elle de ce ton accablé qu'elle prenait souvent pour me parler.

— Comment peux-tu le savoir, Pol ? Il n'y a rien dans le Codex Mrin ou le Darin qui identifie ces filles. Enfin, rien à ma connaissance.

— Je reçois des instructions, Père.

Je passai les années suivantes à me promener dans les Royaumes du Ponant, à visiter les diverses familles que j'avais contribué à faire naître au fil des siècles. L'invasion angarak de l'Algérie et le massacre des troupeaux algarois avaient amené les Royaumes du Ponant au bord de la faillite économique. Il fallut des dizaines d'années pour reconstituer le cheptel. Les Tolnedrains sombrèrent dans le désespoir, mais les Sendariens, toujours pratiques, trouvèrent une solution partielle. Ils changèrent leur pays en une immense porcherie. Le porc a certains avantages sur le bœuf. On peut sûrement fumer et faire sécher le bœuf s'il le faut, mais les Algarois ne s'en donnaient pas la peine. C'est peut-être parce qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres en Algérie, et donc pas assez de bois pour fumer la viande. Les Sendariens n'avaient pas ce problème. Des charrettes pleines de jambons fumés et de saucisses roulèrent bientôt sur toutes les grands-routes impériales, dans tous les Royaumes du Ponant.

Lorsque, en revenant de Tol Honeth où j'étais allé présenter mes excuses à Ran Borune et au général Cerran pour la façon dont Polgara s'était comportée, je repassai par l'Arendie, je trouvai le pays en proie à une sorte de paix fébrile. J'arrivai à Vo Mandor à l'automne de l'an 4877, et je passai un hiver agréable chez le baron. J'aimais vraiment beaucoup ce Mandor. Il avait un certain sens de l'humour, chose rare en Arendie, et sa table était fort agréable. Je pris un peu de ventre au cours de mon séjour.

Au printemps de l'année suivante, le baron Wildantor vint rendre visite à Mandor. L'amitié qui était née entre les deux hommes pendant la bataille de Vo Mimbire s'était encore renforcée, et ils étaient aussi proches que des frères. L'arrivée de cette grande gueule aux cheveux rouges de Wildantor prolongea la fête. Je m'amusai comme un petit fou. Puis, une nuit, en allant me coucher, après une soirée passée à évoquer nos souvenirs, Beldin finit par me localiser. C'était une magnifique soirée de printemps et j'avais laissé la fenêtre de ma chambre ouverte, pour laisser entrer la brisée printanière, parfumée. Un faucon à bande bleue sortit de la nuit, se posa sur l'appui de la fenêtre et se transforma en mon vilain petit frère.

— Je t'ai cherché partout, fit-il de sa voix rauque.

— Il y a au moins six mois que je suis là. Il y a du nouveau ?

— J’ai trouvé où Zedar avait caché le corps de Torak, c’est à peu près tout.

— À peu près tout ? Mais c’est une sacrée nouvelle, Beldin ! Et où est-il ?

— Dans le sud du Cthol Murgos, à une cinquantaine de lieues au sud de Rak Cthol. Il y a une grotte à flanc de montagne. Zedar a fourré le corps de Torak dedans.

— Si près de Ctuchik ? C’est dingue !

— Bien sûr qu’il est dingue. Ce n’est pas d’aujourd’hui. Mais Ctuchik ne sait pas qu’il est là.

— Ctuchik est un Grolim, Beldin. Il devrait pouvoir sentir la présence de Zedar.

— Eh bien, non, il ne peut pas. Zedar a recours à certains trucs que tu lui as toi-même enseignés avant qu’il ne nous fasse des misères. C’est ce qui le rend si dangereux. C’est le seul de nous tous qui a reçu les instructions de deux Dieux.

— Alors comment l’as-tu trouvé, toi ?

— Par pur hasard. Il est sorti de la grotte pour aller chercher du bois juste au moment où je passais dans le coin.

— Tu es sûr que Torak est dans la grotte ?

— Tu me prends vraiment pour un imbécile, Belgarath ! Je suis entré pour m’en assurer.

— Tu as fait *quoi* ?

— Ne t’énerve pas. Zedar ne l’a jamais su. Figure-toi qu’il a été assez bon pour m’y emmener lui-même.

— Comment as-tu réussi ce tour-là ? Il haussa les épaules.

— À l’aide d’un insecte. D’une puce, en fait, si tu veux tout savoir. C’est un vrai défi, fit-il en riant. Tu n’as pas idée du genre de pression qui s’exerce sur les intérieurs de ces petites bêtes. Enfin, Zedar n’est pas très propre, ces temps-ci. Il est bouffé par la vermine. Il a des poux, aussi. J’ai sauté sur sa tête et je me suis caché dans ses cheveux alors qu’il se penchait pour ramasser des brindilles. Il m’a emmené à l’intérieur, et j’ai vu ce vieux N’a-Qu’un-Œil étalé sur une roche plate, tout entouré de glace. Zedar lui a remis son masque, sûrement parce que l’affreuse figure de Torak lui soulève le cœur comme à tout le monde. Bref, j’ai attendu que Zedar s’endorme. Je l’ai mordu quelques fois, j’ai sauté à terre et je suis sorti de la grotte.

Je fus pris d’un fou rire.

— Qu’y a-t-il de si drôle ?

— Tu l’as mordu ?

— Compte tenu des circonstances, c’est ce que je pouvais faire de mieux. Je n’étais pas assez gros pour lui broyer la cervelle. Son cuir chevelu devrait pas mal le démanger pendant les jours à venir. Je retournerai m’assurer de temps à autre qu’il est toujours là-bas. À part ça, la Mallorée tombe en déliquescence.

— Ah bon ?

— Quand on a su que Torak était dans les choux, des mouvements d’indépendance ont éclaté dans tout le continent. Le vieil empereur que Torak avait déposé est remonté sur le trône, à Mal Zeth, mais il est un peu amorti. Il a un petit-fils, un certain Korzeth, je crois, qu’il élève comme s’il devait un jour réunifier la Mallorée. Je m’apprêtais à me glisser au palais et à lui couper le kiki, mais notre Maître me l’a fermement interdit. Il paraît que ce petit monstre doit engendrer un individu dont nous aurons besoin un jour. Voilà, Belgarath, c’est à peu près tout. Tu raconteras tout ça à Pol et aux jumeaux. Je retourne au Cthol Murgos. Je pense que je vais bouffer la tête de Zedar pendant un moment.

Il devint flou, se couvrit de plumes et ressortit par la fenêtre.

Je fis mes adieux à Mandor et à Wildantor le lendemain matin et je partis pour Seline afin de mettre Pol au courant des dernières nouvelles. Je n'avais pas fait cinq lieues que j'entendis un cheval au galop sur la route, derrière moi. C'était – ô stupeur ! le général Cerran.

— Belgarath ! hurla-t-il lorsque je fus à portée de voix. Loué soit Nedra qui m'a permis de vous rejoindre avant que vous ne disparaissiez dans la forêt d'Asturie ! Ran Borune veut que vous reveniez à Tol Honeth !

— Vous n'avez plus de messagers, Cerran ? demandai-je, un peu amusé de voir un général tolnedrain blanchi sous le harnois réduit au rôle de garçon de courses.

— C'est une affaire sensible, mon vieil ami. Il se passe à Tol Honeth des choses qui exigent votre présence. L'empereur ne veut même pas que vous veniez au palais. Je dois vous emmener en un certain endroit et vous laisser vous débrouiller. Sa Majesté pense qu'il pourrait s'agir d'une de ces choses qui sont étrangères aux Tolnedrains mais que vous, vous comprendrez.

— Vous avez réussi à éveiller ma curiosité, Cerran. Vous ne pouvez pas me donner de détails ?

— Il y a un membre de la famille Honeth qui est une véritable crapule.

— Un seul ? Je pensais qu'ils étaient tous comme ça.

— Celui-ci est tellement pourri que sa propre famille l'a renié. Il y a des choses si sordides qu'elles donneraient des nausées même à un Honeth, mais cet Olgon ferait n'importe quoi pourvu qu'on y mette le prix. Il fait des affaires dans un bouge fréquenté par la pègre. Nous le tenons généralement à l'œil, de sorte que deux de nos agents se sont mêlés aux habitués de la taverne. Nous sommes à peu près sûrs que l'ambassadeur de Drasnie a des hommes à lui dans cet endroit.

— Ça, vous pouvez tranquillement parier que oui, ricanai-je.

— Bref, il y a, quelques semaines, le dénommé Olgon a été approché par un Nyissien qui lui a proposé la forte somme pour vous retrouver, et encore beaucoup plus pour savoir où se cachait Dame Polgara.

— Pol n'est pas en Tolnedrie.

— Nous en sommes à peu près persuadés, mais Olgon a envoyé des gens dans tous les Royaumes du Ponant, et il a des contacts avec à peu près tous les tire-laine et les vide-goussets de ce côté de l'À-Pic.

— Et pourquoi un Nyissien pourrait-il bien vouloir nous retrouver ?

— Le Nyissien travaille pour quelqu'un. L'un de nos agents était assez prêt pour entendre ce qu'ils se disaient, et le Nyissien a dit à Olgon le nom de son employeur. L'homme, qui vous cherche s'appelle Asharak. C'est un Murgo.

— Jamais entendu ce nom-là.

— Ça doit être un faux nom. Nos services de renseignements ont un dossier assez volumineux sur ce Murgo. Nous avons un rapport sur lui, datant d'il y a une vingtaine d'années. Il se faisait alors appeler Chamdar. Ça vous dit peut-être quelque chose ?

Je restai un instant bouche bée, puis je fis volter mon cheval et partis à bride abattue vers le sud et Tol Honeth.

CHAPITRE XLIV

Nous manquâmes faire crever nos chevaux d'épuisement. Je suis sûr que Cerran pensa que j'étais devenu fou jusqu'à ce que je lui parle de mes précédentes rencontres avec l'ambitieux sous-fifre de Ctuchik. En arrivant à Tol Honeth, nous allâmes droit à l'ambassade de Drasnien. Les services de renseignements de Ran Borune n'étaient pas mauvais, mais ceux de Rhodar étaient bien meilleurs. L'ambassadeur de Drasnien était un gros et grand gaillard appelé Kheral, et il ne parut pas surpris de notre visite.

— Je pensais bien, Vénérable Ancien, que vous passeriez me voir, commença-t-il.

— Ne perdons pas de temps, Kheral, dis-je, abrégeant les civilités. Que pouvez-vous me dire de l'homme qui se fait appeler Asharak le Murgo ?

Kheral se cala confortablement sur le dossier de son fauteuil et croisa ses petites mains replètes sur sa bedaine.

— Il était assez actif ici, en Tolnedrie, avant la guerre. Les activités habituelles : espionnage, corruption de fonctionnaires et tout le toutim. Il y avait des douzaines de Murgos qui faisaient ce genre de choses à l'époque. Nous les tenions à l'œil par habitude, mais Asharak ne faisait rien de vraiment différent de ses collègues.

— Votre maison mère, à Boktor, n'a pas fait le rapprochement ?

— Evidemment pas. Le nom d'Asharak figurait sur nos rapports, mais comme celui de tous ses collègues murgos, et il n'a pas attiré notre attention. Puis Kal-Torak a envahi la Drasnien, les services de renseignements ont dû quitter Boktor en vitesse. Quand ils se sont installés à Riva, les dossiers étaient dans le plus complet désordre. Ça explique peut-être que les derniers rapports sur Asharak n'aient attiré notre attention que tout récemment. Les agents murgos agissaient encore ici, en Tolnedrie, après la fermeture de la Route des Caravanes du Sud. Et puis, quand la guerre a éclaté, ils ont tous quitté le pays.

— Bon débarras, commenta Cerran.

— Pas vraiment, général, objecta Kheral. Les Murgos ne passent pas inaperçus dans les Royaumes du Ponant. Maintenant, Ctuchik utilise des Dagashis, qui sont plus difficiles à repérer. Nous en avons identifié un il y a quelques mois. Je l'ai fait surveiller, bien sûr. Et puis, il y a deux semaines environ, ce Dagashi a rencontré un type qui avait l'air d'un Sendarien mais ne l'était probablement pas. L'un de mes hommes était assez près pour entendre ce qu'ils se racontaient. Ils ont parlé de certains ordres qu'ils auraient reçus d'Asharak le Murgo. Bref, j'ai envoyé un rapport à notre quartier général temporaire de Riva, et un employé un peu plus futé que les autres a fait le rapprochement. Il a ouvert le dossier que nous avons depuis des années sur Asharak, et il y a trouvé des fiches renvoyant au dossier Chamdar. Le chef du service m'a prévenu, et j'ai laissé filtrer l'information à Ran Borune via ses espions. Je savais que vous étiez venu récemment au palais, Belgarath, et je me suis dit que l'empereur savait peut-être où vous étiez allé ensuite. J'ai pensé que ce serait plus facile – et moins onéreux – que de vous faire rechercher par mes hommes.

— J'ai l'impression très nette que Votre Excellence porte deux casquettes, lança Cerran en observant Kheral d'un air intrigué.

— Quoi, Cerran, vous ne le saviez pas ? répliquai-je. Tous les ambassadeurs drasniens du monde appartiennent aux services de renseignements.

Kheral fit une petite grimace comique.

— Vous comprenez, mon général, c'est un problème de budget. Le roi Rhodar est un peu radin, et comme ça, il n'a qu'un salaire à payer au lieu de deux. Ça lui permet de faire des

économies budgétaires.

— Comme c'est drasnien, murmura Cerran avec un petit sourire.

— Comment cet Honeth renégat, Olgon, s'inscrit-il dans tout ça ? demandai-je.

— J'y arrivais, répondit Kheral. Le Dagashi que nous tenions à l'œil se fait généralement passer pour un Nyissien le crâne rasé, la robe de soie et toute la panoplie. Il a passé beaucoup de temps dans la taverne fréquentée par Olgon. J'ai quelques agents qui le serrent de près, et nous sommes à peu près sûrs que les espions tolnedrains en font autant. Ce prétendu Nyissien est celui qui a enrôlé Olgon pour vous retrouver, Dame Polgara et vous.

Je me levai.

— J'aimerais le voir. Où est cette taverne ?

— À l'extrémité sud de l'île, répondit Cerran. Mais vous pensez que c'est bien raisonnable ? Vous êtes assez connu, le Dagashi d'Asharak risque de vous reconnaître.

— Je peux me déguiser, Cerran, le rassurai-je. Kheral, vous pourriez demander à un de vos hommes de m'emmener à cette taverne ? Vous deux, attendez-moi ici. Je n'en ai pas pour longtemps.

Quand on arrive à Tol Honeth, on a l'impression qu'il n'y a que des maisons majestueuses et des bâtiments de marbre, mais comme toutes les villes du monde, elle a ses taudis et ses tavernes mal famées. Celle où l'espion de Kheral me conduisit ne payait vraiment pas de mine. Elle était identifiée par une enseigne rudimentaire censée représenter une grappe de raisin. Je suppose que toutes les tavernes du Ponant arborent la même enseigne. L'espion drasnien m'indiqua la taverne, puis il repartit discrètement dans le soleil couchant. Je m'enfonçai dans une ruelle puante, imaginai un grand gaillard squelettique vêtu de haillons et me fondis dans cette image. Puis je ressortis de la ruelle en titubant, traversai la rue et entrai dans le bouge mal éclairé et qui puait la bière aigre. Je me laissai tomber sur un banc, devant une table branlante, et beuglai :

— Holà, tavernier ! Une bière !

— Faites voir votre argent, répliqua machinalement le bonhomme.

Je farfouillai dans la poche de ma tunique crasseuse et en tirai un demi-sol tolnedrain. Il prit ma pièce et m'apporta une chope d'un breuvage immonde.

Je regardai autour de moi. Olgon n'était pas difficile à repérer. Il était de loin le mieux habillé de la taverne, et il arborait cette expression arrogante avec laquelle tous les Honeth donnent l'impression d'avoir vu le jour. Il tenait sa cour à une grande table, près du mur du fond, et il était entouré par des voleurs et des égorgeurs patentés. Il avait une de ces tronches d'ivrogne, bouffie, que procurent des années de sérieuse beuverie.

— Écoute, Strag, tu n'as qu'à dire que tu l'as vue dans la rue, expliquait-il patiemment à un type à la mine patibulaire, au visage traversé par une vilaine balafre violette.

— Pour quoi faire ? rétorqua ledit Strag.

— Si aucun indice ne vient lui laisser penser qu'elle est encore à Tol Honeth, il risque d'emmener son argent à Tol Borune, ou même en Arendie. Nous pourrions le perdre complètement.

— Tu fais comme tu le sens, Olgon, rétorqua Strag, mais moi je tiens à ma peau. Je ne vais pas mentir à un Dagashi et me faire payer pour ça.

— Tu as la trouille, Strag, lança Olgon d'un ton accusateur.

— Peut-être, mais je suis un trouillard vivant. J'ai vu ce que les Dagashis faisaient à ceux qui essayaient de les doubler. Demande à quelqu'un d'autre de lui raconter des histoires. Ou fais-le toi-même.

— C'est bon, dit Olgon avec un rictus inquiétant, en se tournant vers les autres canailles

assises à la table. Qui veut gagner un demi-markna d'argent ?

Il ne trouva pas preneur. Il faut croire que la réputation des Dagashis était bien établie dans cette société interlope.

Olgon foudroya ses associés du regard et laissa tomber l'affaire. Mais ces bribes de conversation en disaient plus long qu'un roman sur son caractère. Je me suis toujours demandé comment un Dagashi aurait pu accorder foi aux révélations d'un individu pareil.

Dix minutes plus tard, je dorlotais toujours ma chope de bière tiède quand la porte de la taverne se rouvrit. Un homme au crâne rasé, vêtu d'une robe de soie nyissienne, entra et se dirigea vers la table d'Olgon.

— Vous avez du nouveau pour moi ? demanda-t-il abruptement.

— Tout le monde est sur le pont, répondit Olgon d'un ton un peu évasif. Ça me coûte beaucoup d'argent, Saress. Vous ne pourriez pas me donner une petite avance ?

— Asharak ne paie pas d'avance, rétorqua l'homme avec un sourire cruel. Il ne paie qu'à livraison.

Olgon marmonna quelque chose et l'autre se pencha sur la table.

— Pardon ? fit-il d'un ton menaçant. Je n'ai pas entendu.

Et comme il était penché, je vis nettement les contours de l'objet triangulaire qu'il portait au creux des reins, sous sa robe.

— J'ai dit que votre Asharak était un rapiat, répéta Olgon.

— Je lui transmettrai le message, répliqua Saress. Je suis sûr qu'il sera enchanté.

— Je ne demande pas la totalité de la somme, Saress, reprit Olgon d'un ton plaintif. Juste de quoi couvrir mes frais.

— Considérez ces frais comme un investissement. Si vous nous amenez la femme qui intéresse Asharak, il fera votre fortune. Sinon, vous pouvez vous résigner à crever dans la misère.

Sur ces mots, il tourna les talons et quitta la taverne.

Il y avait quelque chose qui clochait. Ils me faisaient un plan. Je savais que mon déguisement était indétectable, mais il se pouvait qu'Olgon et le prétendu Nyissien aient reconnu l'un des agents drasniens ou tolnedrains planqués dans la taverne et que ce que je venais de voir n'ait été qu'une mise en scène destinée à les abuser. J'attendis encore quelques minutes, puis je me levai et vidai ma chope par terre.

— J'en ai marre de cette pisse d'âne ! dis-je à haute voix. Si je veux boire de l'eau de mare, j'ai qu'à aller aux quais, au moins ce sera gratuit.

Puis je sortis comme un dératé. Je conservai mon déguisement jusqu'à ce que je sois sûr de ne pas être suivi, j'entrai dans une ruelle, repris ma forme habituelle et regagnai l'ambassade de Drasnien alors que le soir tombait sur Tol Honeth.

— Vos agents ont-ils vraiment vu Asharak ? demandai-je à Kheral.

— Pas encore, Vénérable Ancien, répondit-il. Nous avons essayé de suivre le Dagashi jusque chez son employeur, mais il réussit toujours à nous semer.

— Je n'en suis pas surpris. C'est le gratin des Dagashis. À un moment il s'est penché sur une table, et j'ai vu, sous sa robe de soie, les contours d'une dent de vipère.

Kheral laissa échapper un sifflement.

— Qu'est-ce que c'est, une dent de vipère ? demanda Cerran.

— Une arme réservée à l'élite des Dagashis, répondit Kheral. C'est un couteau à lancer de forme triangulaire, de six pouces de large environ, affûté comme un rasoir et dont les pointes sont généralement plongées dans le poison.

— Ça n'a pas de sens, fulminai-je. Ces Dagashis se font payer très cher. Pourquoi Asharak

mettrait-il autant d'argent dans un garçon de courses ? Je commence à penser qu'il y a du louche là-dedans. Quelqu'un se donne beaucoup de mal et dépense une fortune pour nous faire croire qu'Asharak est ici, à Tol Honeth, mais, tant que personne ne l'aura vu, je ne serai pas convaincu.

— Pourquoi Asharak se donnerait-il la peine de monter une telle comédie ? demanda Cerran, interloqué.

— Pour me faire croire qu'il est-là alors qu'il est ailleurs, pardi, répondis-je.

Je ne le dis pas, mais j'étais à peu près sûr de savoir où il était en réalité.

— Bon, dis-je. S'il veut jouer à ce jeu-là, nous serons deux. Je cherche Chamdar, et il cherche quelqu'un d'autre. Je devrais arriver à le faire revenir ici ventre à terre.

— À quoi pensez-vous, Vénérable Ancien ? demanda Kheral.

— Chamdar a embauché des gens pour retrouver Polgara. Je vais faire en sorte qu'ils aient satisfaction, plusieurs fois par jour, et ici même, à Tol Honeth. Allons au palais. Il faut que je parle à Ran Borune.

Nous nous rendîmes en corps constitué à la cité impériale, où nous fûmes presque aussitôt admis dans les appartements privés de l'empereur.

— Bonsoir, Messieurs, fit Ran Borune en posant le luth qu'il grattouillait distraitement. Je suppose qu'il s'est passé quelque chose d'important.

— Je viens requérir une faveur, Majesté, dis-je. Ce Chamdar dont vous avez entendu parler est un prêtre grolim qui fait souvent le sale boulot de Ctuchik.

— Un gros poisson, donc, avança Ran Borune en étreignant les paupières. Que fait-il en Tolnedrie ? Après ce qui s'est passé à Vo Mimbire, on aurait pu croire que les Grolims seraient complètement démoralisés.

— C'est probable, Majesté, mais Chamdar n'est pas un Grolim ordinaire. Ctuchik lui a fixé une mission il y a longtemps, et Chamdar est du genre obstiné. Ma fille protège une chose très importante, et Chamdar s'efforce de la retrouver depuis des années maintenant. Il est tellement obsédé par sa recherche qu'il n'a peut-être même pas remarqué ce qui s'était passé à Vo Mimbire.

— Mais pourquoi la cherche-t-il ici ? Votre fille n'est pas en Tolnedrie, que je sache ?

— Pas pour le moment, en effet, mais je ne pense pas que Chamdar soit là non plus. Ce n'est qu'un stratagème. Il tient manifestement à ce que mon attention soit rivée sur Tol Honeth. Eh bien, je vais lui rendre la monnaie de sa pièce et faire en sorte qu'il revienne ici au pas de course. Comme ça, Kheral pourra le surveiller à ma place.

— Et comment pensez-vous obtenir ce beau résultat ?

— Kheral va dire à ses hommes de transmettre de fausses informations à cet Olgon. J'aimerais que vos agents fassent de même. Recommandez-leur bien de prendre garde. Chamdar n'utilise plus des Murgos mais des Dagashi. Les Murgos ne sont pas futés, ils sont faciles à repérer, alors que les Dagashis sont rusés et presque pratiquement impossibles à reconnaître.

— Qui sont ces Dagashis ?

— Les membres d'un ordre semi-religieux, Majesté. Ils sont basés dans la région militaire d'Arag, au sud-ouest du Cthol Murgos. Ce sont avant tout des assassins, mais ils font aussi de très bons espions. Ils pourraient nous causer beaucoup de problèmes. Ils ne ressemblent pas aux Murgos ordinaires.

— Comment est-ce possible ?

— Les Dagashis sont un mélange de races. Les Nyissiens leur vendent des esclaves du monde entier, et quand les femmes ont des garçons, ils sont entraînés et admis dans l'ordre.

Ils sont d'une loyauté fanatique envers leurs aînés, et très dangereux, parce qu'ils sont pratiquement invisibles. Maintenant, nous en arrivons à cette faveur dont je vous parlais.

— Que puis-je faire pour vous, mon vieil ami ?

— Je voudrais que vous m'aidiez à lancer une nouvelle mode.

Il cilla.

— Euh... voilà ce qui s'appelle sauter du coq à l'âne, non ?

— Pas vraiment vous avez rencontré ma fille. Vous m'accorderez qu'elle ne passe pas inaperçue.

— Ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire, en effet.

— Quelle est la première chose que vous avez remarquée chez elle ?

— La mèche blanche qu'elle a dans les cheveux, bien sûr.

— Exactement.

Soudain, il me dédia un grand sourire.

— Vous êtes un vieux renard rusé, Belgarath, fit-il d'un ton admiratif. Vous voulez que je peuple Tol Honeth de simili Polgara, c'est ça ?

— Pour commencer, oui. Je voudrais que Chamdar revienne ici en vitesse. Quand il aura un peu tournicoté dans le secteur, j'étendrai le phénomène au reste du pays. Je devrais arriver à lui faire entendre qu'on a vu Polgara une douzaine de fois par jour, d'abord ici, à Tol Honeth, puis partout ailleurs.

— Si Polgara ne veut pas se faire remarquer, pourquoi ne se teint-elle pas les cheveux ?

— Elle a essayé, mais ça ne marche pas. La teinture ne prend pas sur cette mèche blanche. Elle part au lavage, et Polgara se lave les cheveux tous les jours. Comme je ne peux pas la changer, elle, je vais faire le contraire et me débrouiller pour que toutes les femmes aux cheveux noirs du Ponant lui ressemblent. Les élégantes du Ponant suivent la mode de Tol Honeth. Si les Tolnedraines commencent à se faire une mèche blanche dans les cheveux, les femmes des autres royaumes les imiteront d'ici six mois. Quand Chamdar sera revenu par ici, je ferai le tour des autres royaumes et j'encouragerai toutes les femmes que je rencontrerai à suivre la nouvelle mode. Ce petit subterfuge devrait faire courir Chamdar des marches de Morindie jusqu'à la frontière sud de la Nyissie pendant les dix prochaines années. Et pour tout arranger, les Dagashis ne font pas cadeau de leurs services. Chamdar va payer très cher ces faux rapports. Quand je ne réussirais qu'à le mettre sur la paille, ce serait déjà ça.

Je restai près d'un mois à Tol Honeth et je constatai que la nouvelle mode faisait tache d'huile. Je ne fis aucun effort pour dissimuler ma présence en ville. Si les agents de Chamdar lui rapportaient que j'étais là, les apparitions de Polgara seraient d'autant plus crédibles. Je reconnais à ma courte honte que c'est la conversation d'Olgon avec l'ignoble Strag qui m'avait donné cette idée, mais je l'avais pas mal embellie, aussi. J'aime assez embellir les idées des autres. Je me plais à croire que j'ai une patte d'artiste. D'aucuns appellent ça avoir des dons de plagiaire. Les gens sont méchants.

C'est à ce stade de ma longue carrière controversée que je devins conteur itinérant, adoptant un déguisement qui me réussit assez bien pendant cinq cents ans. Les conteurs sont les bienvenus partout dans les sociétés préculturelles. Peu de gens savaient lire à l'époque.

Les gens qui m'ont connu au cours des cinq derniers siècles ont dû penser que je m'habillais n'importe comment parce que je m'en fichais. Rien ne saurait être plus éloigné de la vérité. C'était une tenue très étudiée, que j'avais faite faire sur mesure par l'un des meilleurs tailleurs de Tol Honeth. Elle donnait l'impression qu'elle allait tomber en morceaux, mais elle était si bien cousue qu'elle était pratiquement indestructible. Les pièces

aux genoux du pantalon étaient purement décoratives, car il n'y avait pas de trou dessous. Les manches de la tunique de laine étaient effrangées au poignet, mais l'usure n'y était pour rien. Les franges étaient d'origine. Je me suis toujours dit que la corde qui servait de ceinture était une idée de génie, et le capuchon me donnait une allure facilement identifiable. J'ajoutai à mon accoutrement une solide cape rivienne grise, et une besace. J'avais passé toute une journée à faire admettre à un cordonnier que je voulais des chaussures désassorties. Ce sont d'excellentes chaussures, très robustes, mais on dirait que je les ai trouvées dans un fossé quelque part. Cette défroque me donnait des allures de vagabond, et elle n'a pas beaucoup changé au fil des siècles.

Je quittai Tol Honeth à pied. Un vagabond, conteur ou non, ne peut pas se payer un cheval, et il n'aurait fait que m'embarrasser, parce que j'ai d'autres moyens de transport.

Si je me suis étendu sur tous ces préparatifs, c'est parce que je tiens à rectifier une vision erronée assez répandue. Quoi qu'on puisse en penser, ma tenue négligée n'est pas une preuve d'indifférence. Si je suis ainsi affublé, c'est parce que je le veux bien. Je comprends que vous soyez déçus, mais la vie est pleine de ces petites déconvenues, hein ?

Je m'arrêtai à Vo Mimbire en remontant vers le nord, et j'eus la satisfaction de voir la reine Mayaserana adopter aussitôt mon stratagème. Je trouve qu'on ne rend pas justice à ces Arendais. On les considère trop facilement comme stupides. Je crois qu'ils sont moins stupides qu'enthousiastes. Ils sont hypersensibles, ce qui a tendance à obscurcir leur jugement. La farouche Mayaserana avait tout de suite compris où je voulais en venir et elle se fit une mèche blanche dans les cheveux avant même le coucher du soleil. Ça lui allait très bien, et le lendemain, j'eus le plaisir de constater que toutes les brunes de la cour avaient suivi son exemple. Je crois me souvenir que ça occasionna pas mal de bouderies chez les blondes.

Je pris conscience d'une spécificité de la nature féminine en remontant vers le nord. Où que je m'arrête, dans les plus petites villes, dans le moindre village, dans les fermes isolées, tôt ou tard les femmes finissaient par me demander : « Quelle est la mode actuelle à la cour ? Quelle est la longueur des robes ? Comment les femmes se coiffent-elles ? »

Rien n'aurait pu mieux servir mon dessein. Je laissais un sillage de mèches blanches sur mon passage, un peu comme l'erre d'un navire de guerre cheresque par vent arrière.

Je pris soin de rester au large des familles que j'avais protégées au fil des siècles. Chamdar était assez rusé pour avoir compris qu'il pouvait changer le cours des événements annoncés par les prophéties en tuant les ancêtres de quelques personnages clés. Et mon premier souci était la sécurité de Gelane, aussi évitai-je Seline comme si la peste s'était abattue sur la ville.

Mais le danger qui menaçait Gelane n'était pas physique ; il était plutôt spirituel.

Lorsque le problème éclata, j'étais dans le centre de la Sendarie. Je racontais des histoires pour quelques piécettes sur les places de village et je conseillais les dames sur les dernières modes. Je dormais dans les étables à la lisière des villes. J'étais à Medalia depuis près d'une semaine lorsque la voix désespérée de Pol me réveilla au beau milieu de la nuit.

Père, j'ai besoin de loi ! Viens tout de suite !

Pol ? Que se passe-t-il ?

Je te le dirai quand tu arriveras. Je ne voudrais pas que notre conversation soit interceptée. Change de visage.

Puis sa voix s'interrompit.

Pour un message énigmatique, c'était un message énigmatique. En dehors des rares moments où je l'avais vue s'énervier, Pol était probablement la personne la plus posée du monde. Il en fallait un paquet pour la perturber. Je me levai, secouai la paille de ma cape et

quittai aussitôt Medalia.

J'arrivai aux faubourgs de Seline avant le lever du soleil et, après avoir feuilleté mentalement mon catalogue de déguisements et de personnalités d'emprunt, j'adoptai la physionomie d'un gros bonhomme chauve. Puis je me rendis à la boutique où Gelane gagnait sa vie en fabriquant des tonneaux.

Polgara était déjà dehors, malgré l'heure matinale, et balayait vigoureusement le seuil.

— Qu'est-ce qui t'a retenu ? demanda-t-elle quand j'approchai.

Je ne sais pas pourquoi, elle arrive toujours à percer mes déguisements à jour.

— Calme-toi, Pol, et raconte-moi ce qui se passe.

— Entre, fit-elle en me conduisant dans la boutique. Gelane dort encore. Je vais te montrer quelque chose.

Elle me conduisit vers ce qui se révéla être un placard à balais, au fond de la boutique. Elle ouvrit la porte et en sortit une tunique de fourrure hirsute. J'eus l'impression qu'un hérisson de glace se formait au creux de mon estomac.

C'était une peau d'ours.

— Ça dure depuis longtemps ? murmurai-je.

— Je ne sais pas au juste. Gelane était distant et évasif depuis six mois. Il sort presque toutes les nuits et il rentre très tard. Au début, j'ai cru qu'il trompait Enalla.

— Sa femme ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête et remit soigneusement la peau d'ours dans le placard à balais.

— Sortons, chuchota-t-elle. Je ne veux pas qu'il nous trouve ici en descendant.

Nous allâmes faire un petit tour dans la rue.

— La mère de Gelane a été très malade, reprit Pol, et je ne pouvais pas la laisser. Hier soir, elle allait mieux et j'ai enfin pu le suivre. Il est descendu dans la boutique, il a fourré la tunique dans une besace et il est allé vers le lac. Il a longé la berge vers une trouée dans les bois, à une demi-lieue à l'est de la ville. Une douzaine d'Aloriens vêtus de peaux d'ours étaient plantés autour d'un feu, au centre de la clairière. Gelane a mis sa tunique. Elle est à sa taille ; pas d'erreur, c'est bien la sienne. Il est évident qu'il est devenu membre du culte de l'Ours.

Je me mis à jurer.

— Nous n'arriverons à rien comme ça, Père, coupa froidement Pol. Qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais pas. Qui avait organisé la petite fête d'hier soir ?

— Un barbu portant la robe des prêtres de Belar. Il a tenu le crachoir pendant presque toute la réunion.

— Il a dit quelque chose de particulier ?

— Les salades habituelles. Il a scandé les vieux slogans éculés : « L'Alorie est une et indivisible », « À bas les Enfants du Dieu-Dragon », « Belar au pouvoir », ce genre de fadaises.

— Quand même, Pol, tu étais censée veiller sur Gelane. Comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ?

— Je n'aurais jamais cru ça de lui, Père. C'était un garçon tellement équilibré...

— Ce prêtre est-il attaché à l'église alorienne locale ?

— Non. Pour autant que je sache, il n'est même pas de Seline.

— Tu pourrais me le décrire ?

— Il est assez costaud, mais c'est peut-être sa robe. Sa barbe lui mange le visage.

— Il est blond ? Je veux dire, est-ce que c'est l'Alorien type ?

— Non. Il a les cheveux et la barbe noirs comme du charbon.

— Mouais. Ça ne veut pas dire grand-chose. Beaucoup de Drasniens et d'Algarois sont bruns. Gelane va souvent là-bas ?

— Presque toutes les nuits.

— Eh bien, ce soir, je le suivrai. Je veux voir à quoi ressemble ce prêtre de Belar. Rentre chez toi, Pol. Je ne passerai pas à la boutique, aujourd'hui. Les adeptes du culte deviennent méfiants. Si Gelane apprend que je suis dans le secteur, il pourrait décider de sécher la réunion de ce soir.

Je passai la journée à me promener dans la ville en ouvrant les yeux et les oreilles. Quand on savait regarder, les adeptes du culte de l'Ours n'étaient pas difficiles à repérer. C'étaient tous des Aloriens, bien sûr. Ils vous regardaient par en dessous avec cet air méfiant, pas franc, et cette prudence exagérée caractéristiques des imbéciles qui ont quelque chose à cacher.

Je n'en revenais pas. Le culte avait fondé des chapitres dans tous les villages de Sendarie. D'où qu'ils viennent, les Sendariens avaient la tête trop solidement plantée sur les épaules pour se laisser embrigader par ces fanatiques.

Vers la fin de la journée, je retournai me baguenauder dans la rue, devant l'atelier de Gelane. Il en émergea furtivement à la tombée de la nuit, un sac de toile sur l'épaule. Il avait près de quarante ans, maintenant. Le petit gamin si frêle et mince que j'avais connu était devenu une grande baraque musclée. Il portait la barbe, évidemment. Tous les adeptes du culte portaient la barbe, je n'ai jamais su pourquoi. Il descendit vers le lac. Je partis dans l'autre direction. Je savais où il allait ; je n'avais donc pas besoin de le suivre pas à pas.

Je sortis par une autre porte, me changeai en chouette et m'arrangeai pour arriver au lieu de réunion un quart d'heure avant lui. Les adeptes qui étaient déjà dans la clairière tournaient autour du feu de cette curieuse démarche chaloupée que les adeptes du culte semblent prendre pour la démarche de l'ours. J'ai vu des tas d'ours dans ma vie, et je n'en ai jamais vu un seul qui marche comme ça, mais enfin... En réalité, on a rarement l'occasion de voir des ours debout sur leurs pattes de derrière.

Les Aloriens psalmodiaient les slogans habituels. On dit que plus on est de fous plus on rit, et il n'y a rien de plus fou en ce monde que le culte de l'Ours. Ils semblaient beaucoup s'amuser à chanter en chœur. Tous les fanatiques religieux raffolent de ça, je n'ai jamais trop compris pourquoi.

Quand Gelane arriva, maintenant affublé de sa peau d'ours, les autres s'inclinèrent devant lui et proclamèrent d'une même voix – décidément, c'était une manie : « Salut à toi, roi de Riva, Tueur de Dieu et Roi des Rois du Ponant. Là où tu nous mèneras, nous te suivrons. »

Le secret que nous gardions si jalousement, Pol et moi, depuis près de neuf siècles était manifestement éventé. Je me mis à marmonner des imprécations sulfureuses avec mon bec crochu.

Lorsque je me fus un peu calmé, je sondai prudemment l'esprit des adeptes massés autour de leur idole. La plupart étaient des Aloriens de base, à peu près dépourvus de cervelle, qui ont toujours formé le gros des adeptes du culte. Mais quelques-uns n'étaient pas comme ça. Je captai le mot « Kahsha » dans leurs pensées, et Kahsha est la montagne de l'Enfer d'Araga qui est le quartier général des Dagashis. Chamdar m'avait doublé. Je repris mes vitupérations.

Le prêtre de Belar arriva sur ces entrefaites. Comme l'avait dit Pol, sa barbe lui mangeait le visage, mais elle ne lui cachait pas les yeux. Et il avait les yeux bridés des Angaraks. Comment Gelane et les autres Aloriens pouvaient-ils être stupides au point de ne pas le remarquer ? Quand le prêtre arriva auprès du feu et que je vis son visage, je me remis à jurer

de plus belle.

Le prêtre de Belar qui avait enrôlé l'héritier de Poing-de-Fer était Chamdar en personne.

Le sol s'écroulait sous mes pieds. Le Dagashi déguisé en Nyissien de Tol Honeth savait ce qu'il faisait. Mon stratagème capillaire ne risquait pas d'envoyer Chamdar aux quatre coins du Ponant ; il savait depuis le début où étaient Pol et Gelane. J'avais passé plus de six mois à convaincre les femmes de tout le Ponant d'imiter Pol, en pure perte. Ce satané Chamdar m'avait bien eu !

Tu devrais venir ici, Pol, projetai-je mentalement, dans un murmure, Chamdar étant à moins de vingt pas de l'arbre où j'étais perché. Par bonheur, il haranguait les adeptes du culte à ce moment-là, de sorte qu'il ne pouvait m'entendre.

Il prononçait une bénédiction du roi de Riva : « Qui nous mènera dans les royaumes du Sud, où tous adoreront le Dieu Ours. »

Puis Gelane se mit à parler, et je ne retrouvai pas trace dans ses propos de la réserve, de la modestie qui caractérisaient tous ceux de sa lignée depuis l'époque du prince Geran. Gelane était manifestement très imbu de lui-même.

— En vérité je vous le dis ! clama-t-il. Je suis le Tueur de Dieu dont parle la prophétie. Moi, Gelane, roi de Riva et Roi des Rois du Ponant, j'appelle les Royaumes du Ponant à se soumettre à ma domination ! Où je vous mènerai, vous irez, et tous les Angaraks trembleront devant moi !

Il délira ainsi pendant un moment. Il continuait à dire le plus grand bien de lui quand Pol arriva.

Je dois dire, par souci de vérité historique, que Gelane n'avait pas sombré de son plein gré dans la débilité. Garion pourrait vous dire avec quelle subtilité Chamdar savait prendre possession d'un esprit. À la ferme de Faldor où il a grandi, il voyait probablement Asharak le Murgo une semaine sur deux, et il lui était impossible d'en parler à qui que ce soit. C'est un vieux procédé auquel les Grolims se livraient dans la société angarak avant même la blessure du monde. Les absurdités de la religion angarak exigeaient pratiquement qu'ils disposent d'un moyen de contrôle sur la pensée de leurs ouailles. D'un autre côté, quand j'y réfléchis, c'est ce que font toutes les religions. (Sauf la mienne, bien sûr.)

Polgara avait bien fait de se changer en chouette hulotte pour me rejoindre à la clairière. Les oiseaux blancs sont un peu trop voyants dans le noir. Elle se posa à côté de moi et écouta les divagations de Gelane sans faire de commentaire.

— Le prétendu prêtre de Belar est Chamdar, Pol, murmurai-je.

— Voilà donc à quoi il ressemble, souffla-t-elle. Qu'allons-nous faire, Père ?

— Je comptais sur toi pour me le dire. Gelane est complètement subjugué par Chamdar. Nous devons l'arracher à son influence.

— J'ai peut-être une idée, dit-elle en regardant Gelane de ses gros yeux qui ne cillaient pas. Tu es prêt à prendre un pari ?

— Toute ma vie n'a été qu'un long pari, Pol.

— J'avais remarqué. Si Gelane est complètement sous la coupe de Chamdar, nous aurons beau dire, il ne nous croira jamais. Il faut que nous amenions Chamdar à se trahir. J'ai rencontré un problème semblable, jadis, à Vo Wacune... Un espion asturien avait réussi à gagner la confiance du duc. J'ai rendu ses pensées audibles et le duc s'est rendu compte que son nouvel ami n'était pas ce qu'il croyait. Mais l'espion asturien était un homme comme les autres alors que Chamdar est un Grolim. Ça ne marchera peut-être pas avec lui.

— Nous n'avons rien à perdre, Pol. En cas d'échec, je pourrais être amené à prendre des mesures radicales à l'égard de Gelane.

— Radicales ? Que veux-tu dire ?

— Nous ne pouvons nous permettre de laisser l'héritier de Poing-de-Fer sous l'emprise de Chamdar. C'est impensable. J'en serais réduit à effacer tout souvenir de sa mémoire. Ça ne l'empêcherait pas d'avoir des enfants, mais il ne pourrait plus travailler.

— C'est horrible, Père !

— Ça ne me plairait pas plus qu'à toi, Pol, mais je n'aurai peut-être pas le choix. C'est la chaîne héréditaire qui compte, pas ses maillons individuels. Nous ne pouvons laisser la lignée de Riva tomber entre les pattes des Grolims.

Je pense que cette sinistre perspective incita Pol à redoubler d'efforts. Elle se posa à terre, derrière l'arbre où nous étions perchés, et reprit forme humaine.

J'ai parfois tendance à faire du bruit quand j'utilise le Vouloir et le Verbe – je suis même prêt à reconnaître que l'arrogance n'est pas étrangère à ça –, mais Polgara est beaucoup plus discrète. Je savais plus ou moins ce qu'elle était en train de faire, et pourtant c'est à peine si j'entendis quand elle libéra son Vouloir en murmurant un unique Verbe.

Gelane éructait toujours ses insanités. Il racontait aux membres du culte quel grand personnage il était quand une voix caverneuse se superposa à la sienne. Il commença par hésiter, puis se tut tout à fait.

La voix était celle de Chamdar, mais ses lèvres ne bougeaient pas. Ses paroles semblaient planer au-dessus de sa tête, et il n'avait pas l'air de se rendre compte que ses pensées étaient devenues audibles.

— Ctuchik me récompensera bien si je tue cet abruti, disait rêveusement la voix, mais Torak me sera infiniment plus reconnaissant si mon plan marche. Dès que j'aurai affermi mon pouvoir sur cet abruti d'Alorien, je l'emmènerai à Riva. Il prendra Cthrag Yaska, je l'enchaînerai et je le livrerai au Dieu-Dragon afin qu'il s'agenouille devant lui et lui remette le joyau maudit en signe de soumission. Un si grand service sera rétribué comme il se doit. Je deviendrai le quatrième disciple du Dieu-Dragon, et son favori. Puis quand je serai son premier disciple, Ctuchik, Urvon et Zedar devront s'incliner devant moi. Grâce à mon intervention, Torak reprendra le pouvoir. Il établira sa domination sur le monde, et je serai assis à sa droite pour l'éternité. Ce sera ma juste récompense.

J'entendis une sorte de claquement lorsque l'esprit de Gelane échappa à l'emprise de Chamdar. Plusieurs indices nous avaient naguère laissé penser que Gelane disposait d'un don modeste, et les songeries éveillées de Chamdar avaient suffi à le ramener à la raison. D'une vive secousse, Gelane se libéra tout à fait, et la signification de ce qu'il venait d'entendre lui apparut d'un seul coup. Cela fit un bruit horrible.

Sa réaction était assez prévisible. Il n'était pas alorien pour rien. Il s'avança, une lueur meurtrière dans le regard, vers le Grolim sidéré.

— Que fais-tu ? fit Chamdar d'une voix stridente.

Gelane lui répondit avec son poing. Il flanqua au sous-fifre de Ctuchik un coup à assommer un bœuf.

J'ai beaucoup réfléchi à ce qui se serait passé si Gelane avait eu une hache à portée de la main, cette nuit-là. Le cours de l'histoire en aurait sûrement été changé. Je pense, avec le recul du temps, que nous pouvons nous estimer heureux.

Chamdar recula d'un pas, le regard vitreux, tout Vouloir aboli.

Il trébucha et tomba lourdement à la renverse. Les deux pseudo-Aloriens d'Ashaba se jetèrent sur lui pour le protéger. Je m'apprêtais à intervenir, mais les adeptes du culte me devancèrent. Ils avaient prêté serment de loyauté à Gelane et ce serment avait valeur d'engagement religieux selon leurs préceptes. Ils se précipitèrent sur les deux Dagashis. Dans

la confusion, Chamdar trouva le temps de reprendre ses esprits et il réussit à fuir. Il se téléporta vers le bord de la clairière, prit son envol et disparut dans la nuit.

— Nous avons été trahis ! rugit Gelane. Ce n'était pas un prêtre de Belar !

— Que devons-nous faire, ô Tueur de Dieu ? demanda un adepte d'une voix désespérée.

— Ne m'appellez plus jamais ainsi ! s'écria Gelane. Je ne suis pas le Tueur de Dieu ! Ce n'était qu'un piège ! J'ai déshonoré mon nom ! Le culte de l'Ours est un leurre et une trahison ! Je ne veux plus en entendre parler !

Il arracha sa tunique de peau d'ours et la lança dans le feu.

— Recherchons ce faux prêtre et tuons-le ! hurla un grand gaillard, et — ils n'étaient pas aloriens pour rien — ils se lancèrent à la poursuite du traître.

Ils fouillèrent une demi-heure dans les bois, mais Chamdar était déjà à des lieues de là.

Ils finirent par renoncer et retournèrent auprès du feu.

— Que devons-nous faire, maintenant, Majesté ? demanda le grand Alorien.

— D'abord, vous allez me faire le plaisir d'oublier cette histoire, rétorqua Gelane en se redressant. Je ne suis pas le roi de Riva, alors ne m'appellez plus jamais Majesté. Je vous demande de me le jurer, insista-t-il. À partir de maintenant, je ne suis plus que Gelane le tonnelier, et rien d'autre. Vous le jurez ?

Ils jurèrent, évidemment. Que vouliez-vous qu'ils fassent ?

— Maintenant, rentrez tous chez vous, ordonna-t-il. Jetez ces peaux d'ours puantes, reprenez vos vies et oubliez tout cela. Rien ne devra jamais filtrer de toute cette affaire.

— Et le Grolim ? demanda le grand gaillard belliqueux. Celui qui prétendait être le prêtre de Belar ?

— Ma famille va s'en occuper, répondit Gelane. Maintenant, rentrez chez vous.

Puis, quand ils furent tous partis, l'héritier de Poing-de-Fer se laissa tomber face contre terre et éclata en sanglots incontrôlables, de honte et de remords mêlés.

CHAPITRE XLV

Maintenant que Gelane avait retrouvé ses esprits, il se sentait tellement coupable qu'on ne pouvait lui tirer deux phrases cohérentes.

— Comment ai-je pu être aussi stupide ? disait-il en pleurant. Je suis un moins que rien, Grand-père ! Je ne suis pas digne de porter mon nom ! J'ai trahi tout ce que nous incarnons !

— Ça suffit ! m'écriai-je. Arrête de geindre, ça ne nous avance à rien !

— Qui était cet homme, Grand-père ?

— Il s'appelle Chamdar, et c'est un prêtre grolim. Tu n'as pas vu, à ses yeux, que c'était un Angarak ?

— Voyons, Père, soupira Polgara. Nous sommes en Sendarie. Les gens ne font pas attention aux caractères raciaux.

— Peut-être, mais Gelane aurait dû se dire qu'un Angarak ne pouvait être un prêtre de Belar. Comment a-t-il réussi à prendre un tel ascendant sur toi, Gelane ? demandai-je durement.

— Par la flatterie, répondit-il d'un ton méprisant. Il y a des moments où je regrette que Tante Pol m'ait dit qui j'étais en réalité. C'est ce qui a permis à ce Grolim d'établir si facilement son emprise sur mon âme.

— Quel rapport ? m'étonnai-je.

— Je ne suis pas un personnage important ici, Grand-père. Les gens qui viennent m'acheter des tonneaux me traitent comme un domestique. Pendant la guerre, quand nous étions à la Forteresse, ma mère, Tante Pol et moi, certaines personnes me considéraient avec un grand respect parce qu'elles savaient que j'étais en fait le roi de Riva. À Seline, je ne suis qu'un commerçant comme les autres. Qui respecte un tonnelier ? Quand un brasseur ou un marchand de vins commençait à prendre de grands airs, je me drapais dans mon identité réelle. Je me sentais moins petit, moins insignifiant. C'est comme ça que le Grolim m'a piégé.

— Tu ne lui as pourtant rien dit ?

— Oh ! Ce n'était pas la peine ; il était déjà au courant. Il est entré dans mon atelier, un jour, il s'est incliné devant moi et m'a donné du « roi de Riva » gros comme le bras. Il m'a dit qu'il était un prêtre de Belar et que les augures lui avaient révélé mon identité. Personne ne m'avait appelé Majesté depuis que nous étions rentrés de la Forteresse. Ça m'est monté à la tête.

— C'est souvent comme ça que ça marche, soupirai-je. Si tu savais combien de gens se sont fait piéger par leur hubris...

— Par *quoi* ?

— Un orgueil démesuré. L'« hubris », c'est quand on se fait une si haute idée de soi-même qu'on oublie de se servir de sa tête. Ton discours de ce soir en était une belle démonstration. Tu n'es pas le premier à succomber à ton hubris, et tu ne seras pas le dernier, va. Comment Chamdar t'a-t-il embringué dans le culte de l'Ours ?

— Ça s'est fait petit à petit. Au début, il se contentait de me dire que je devrais aller à Riva revendiquer mon trône. Il disait que toute l'Alorie m'attendait.

— Ce n'est pas faux, confirma Pol. À ceci près que l'Alorie ne sait pas qu'elle attend. Il y a un bon moment, maintenant, que nous cachons ta famille.

— Il avait l'air au courant de tout.

— Évidemment, répondis-je. Les Grolims ont des prophéties à eux. Ils ne savaient pas où tu étais, mais nous ne pouvions leur dissimuler ton existence. Chamdar a retourné le monde

pierre par pierre pendant trois siècles pour te retrouver.

— Je vais le tuer ! fit Gelane avec férocité en crispant les mains dans un geste meurtrier.

— Non, protestai-je. Tu ne le tueras pas. C'est mon travail. Le tien est de rester caché. Tu vas rentrer en ville, faire tes paquets et aller avec ta femme et ta mère te terrer dans le trou le plus profond que nous pourrions trouver, ta tante et moi. Et pourquoi pas le Val d'Alorie ? proposai-je après réflexion.

— Tu veux rire ? releva Pol.

— Le Val d'Alorie n'est pas un si mauvais endroit, Pol. Et Chamdar ne pourrait abuser les Cheresques sur son origine comme il a trompé les Sendariens. Les Cheresques sont souvent blonds, et avec sa barbe noire et ses drôles d'yeux bridés, il ne risque pas de passer inaperçu dans les rues du Val d'Alorie. Le roi Eldrig offre une récompense pour la tête de tout Angarak capturé dans son royaume. La somme est attrayante et encourage les Cheresques à regarder les étrangers sous le nez. Je vais parler avec Eldrig et nous choisirons un village où n'habite aucun vétéran de la guerre en Arendie.

Gelane eut l'air un peu intrigué.

— Nous nous sommes un peu fait remarquer à Vo Mimbire, ton grand-père et moi, expliqua Pol. Quelqu'un pourrait me reconnaître, et les Cheresques ont le tort de trop parler quand ils s'enivrent – ce qui arrive presque tous les soirs, si j'ai bien compris.

— Bon, je voudrais que nous remontions un peu en arrière, coupai-je. Je veux que tu me racontes exactement comment Chamdar t'a enrôlé dans le culte de l'ours.

— Il a commencé en m'avertissant d'être très prudent, parce qu'il y avait toutes sortes de gens qui me cherchaient, et qu'on ne voyait pas toujours que c'étaient des Angaraks. D'après lui, les seuls en qui je pouvais réellement avoir confiance étaient les Aloriens, et il y avait, dans les royaumes d'Alorie, un ordre religieux qui avait juré de me protéger et de veiller à ce que je reprenne la place qui me revenait sur le trône de Riva. J'avais la grosse tête à ce moment-là, et je crois que je lui ai bien facilité les choses. Je lui ai dit que je voulais rencontrer ces gens qui m'étaient tellement dévoués, mais il m'a répondu que les adeptes du culte n'avaient pas le droit de révéler aux non-adeptes leur appartenance au culte. Me croirez-vous si je vous dis qu'à ce stade, c'est moi qui lui ai proposé d'y adhérer ?

— Il a tout fait pour ça, Gelane, soupirai-je. Chaque fois que tu acceptais ce qu'il te disait, il affermissait son emprise sur toi. Les Grolims sont très doués pour ça. Lorsque tu as proposé d'adhérer au culte, il aurait pu te faire faire n'importe quoi.

— Les autres Aloriens de Seline étaient-ils de vrais adeptes du culte ?

— C'est probablement ce qu'ils pensaient, mais je doute que les véritables adeptes aient seulement eu connaissance de leur existence. Le culte n'a pas beaucoup d'adeptes en Sendarie. Le petit groupe de Seline était complètement isolé du reste du culte, et j'imagine que Chamdar a ajouté quelques gadgets qui ne font pas partie du dogme standard. Je vais tout de même en parler aux rois d'Alorie, par précaution. Il est temps que nous donnions un nouveau coup d'arrêt à ces fanatiques. Bon, nous avons du pain sur la planche. Si nous rentrions en ville ?

— Un instant, Père, intervint Pol. Chamdar tenait Gelane sous son contrôle depuis plusieurs mois. Je voudrais m'assurer que le lien est bien rompu. Ça ne te fera pas mal, Gelane, lui assura-t-elle.

Elle lui prit la main droite – celle avec la marque caractéristique dans la paume –, et la posa sur la mèche blanche qui striait sa chevelure. Son regard devint distant tandis que Gelane ouvrait de grands yeux. J'eus l'impression que leurs esprits ne s'étaient jamais effleurés avant ce jour. Puis Polgara lui déposa un doux baiser sur la joue.

— Il ne subsiste plus que quelques traces de son influence, et elles ont déjà commencé à s'estomper, conclut-elle. Je serais surprise que Chamdar arrive à lui faire lever le petit doigt, maintenant.

— Bien. Retournons en ville et préparez vos affaires. Nous partons pour Sendar à la première heure, demain matin. Je trouverai bien un capitaine cheresque pour nous emmener au Val d'Alorie.

— Par la Barre ? fit Pol d'un air accablé.

— C'est la façon la plus rapide d'y arriver, Pol, et j'aimerais revenir ici le plus vite possible. Je voudrais mettre la main sur Chamdar et lui régler son compte une bonne fois pour toutes.

— Bonne idée ! fit Gelane avec ferveur.

Les choses ne se passèrent évidemment pas comme ça. Asharak avait encore un rôle important à jouer. C'est sa mort qui ouvrit l'esprit de Garion, le mettant sur la voie qui est toujours la sienne à ce jour.

Ça ne m'empêcha pas de passer des années à courir après ce satané Murgo, mais il était plus fuyant qu'une anguille. Je finis par laisser tomber, et je rentrai au Val. Pol, Gelane et sa petite famille s'étaient installés dans un village de paysans à cinq ou six lieues du Val d'Alorie. J'estimais que si l'héritier de Poing-de-Fer pouvait être en sûreté quelque part, c'était bien là-bas.

Beldin était rentré de Mallorée pendant que je courais après le comparse de Ctuchik, et il passa me voir le matin de mon retour. Lorsque je lui eus raconté comment Chamdar m'avait piégé, il eut des commentaires peu flatteurs mais je ne m'en offusquai pas. Je m'étais déjà dit des choses bien pires. Je le laissai s'égosiller jusqu'à ce qu'il commence à se répéter, puis je coupai court aux récriminations.

— Et en Mallorée, demandai-je, que se passe-t-il ?

— Tu te souviens du jeune homme de Mal Zeth dont je t'ai parlé ? Le petit-fils du vieil empereur que Torak avait renversé en quittant Ashaba ?

— Vaguement. Korzeth, c'est ça ?

— C'est comme ça qu'on l'a baptisé quand il est né, mais il y a des tas de gens en Mallorée qui lui donnent des noms d'oiseaux en ce moment. Le jour de son quatorzième anniversaire, il a écarté son grand-père du pouvoir et il s'est autoproclamé empereur. Pour moi, c'est un type aussi implacable que Torak. Je ne sais pas pourquoi il a chassé son grand-père du trône, il n'est jamais dessus. Il passe tout son temps à cheval. Bref, il est en train de réunifier la Mallorée. D'un bout à l'autre du continent, on patauge dans le sang jusqu'aux chevilles. Il ne s'embarrasse pas de scrupules. Peu importe que les gens aient envie ou non de vivre sous sa domination. Il tue tout ce qui bouge. Quand il aura fini, il aura un empire. Il n'y restera plus grand monde, mais tout le continent sera à lui.

— Je dirais que, pendant ce temps-là, les Malloréens ne pensent pas à venir nous chatouiller, notai-je d'un ton approbateur. Zedar est toujours terré dans cette grotte avec la carcasse de Torak ?

— Il y était encore la dernière fois que j'y suis passé, c'est-à-dire pas plus tard qu'en venant ici.

— Et les Murgos, ils font quelque chose de spécial ?

— Ils fortifient les murailles de leurs cités, c'est à peu près tout. On dirait qu'ils s'attendent à être envahis.

— Et qui pourrait bien vouloir faire une chose pareille ? Nous les avons réduits en chair à pâté à Vo Mimbire.

— Les Murgos s'inquiètent moins de nous que de Ran Borune. Après ces deux désastres,

ils sont beaucoup moins nombreux, mais ils ont toujours autant de mines d'or. Ils craignent manifestement que Ran Borune ne commence à lorgner dessus.

— Et Ctuchik ? Tu as une idée de ce qu'il mijote ?

— Pas la moindre. Pour autant que je sache, il est à Rak Cthol. Urvon est parvenu à rentrer à Mal Yaska, et il serre les fesses lui aussi. Je pense que Vo Mimbire a réussi à persuader les Angaraks de donner une chance à la paix.

— Parfait. Nous n'aurons pas volé de nous reposer un peu. Tu as des projets ?

— Je pense que je vais retourner au Cthol Murgos, surveiller Zedar. Je n'aimerais pas qu'il déménage l'autre Grand Brûlé sans prévenir.

Après le départ de Beldin, je tournicotai un moment dans ma tour en faisant, sans trop de conviction, le ménage dans des dizaines d'années de poussière et de vieilles choses accumulées. J'ai généralement plus urgent à faire que de ranger.

J'étais rentré depuis un mois à peu près quand, par un de ces matins radieux de la fin du printemps, les jumeaux vinrent me rendre visite.

— Belgarath ! Nous avons trouvé quelque chose d'assez énigmatique dans le Codex Darin, m'annonça Beltira.

— Ah bon ?

— Il mentionne plusieurs « aides ». Des personnages moins importants que le Guide, le Seigneur des Chevaux ou certains autres, mais qui auront néanmoins un rôle à jouer.

— S'il y a des volontaires pour nous donner un coup de main, je suis preneur ! Et qu'y a-t-il de si énigmatique là-dedans ?

— Eh bien, ce seraient des Nadraks.

— Des Nadraks ? répétais-je, sidéré. Pourquoi des Angaraks nous aideraient-ils ?

— Le Codex Darin ne le dit pas, et nous n'avons pas encore repéré le passage correspondant du Codex Mrin.

Je réfléchis quelques instants.

— Les Nadraks n'ont jamais vraiment aimé les Murgos et les Thulls, fis-je d'un ton rêveur. Maintenant que Torak est dans les vapes, ils pourraient décider d'en découdre avec eux. Enfin, je n'ai rien de mieux à faire en ce moment ; je vais voir de quoi il retourne.

— Ces « aides » n'ont pas encore vu le jour, objecta Belkira. Et nous ne savons rien des familles dont ils descendent.

— Je peux toujours jeter un coup d'œil. J'aurai au moins une idée générale de l'état d'esprit des Nadraks.

— Ça ne peut pas faire de mal, évidemment, acquiesça Beltira.

— Je reprendrai contact avec vous de temps en temps, promis-je. Prévenez-moi si vous trouvez quelque chose dans le Codex Mrin. Des indices susceptibles de m'aider à repérer ces familles, par exemple.

Le projet n'avait rien d'urgent à ma connaissance, de sorte que je pris le temps, en remontant vers le nord, de m'arrêter à la Forteresse et d'acheter un cheval. L'autre façon de voyager exige un minimum d'efforts, et je me sentais un peu paresseux.

Il me fallut plusieurs semaines pour arriver à Boktor, qui était en pleine reconstruction. Dans le fond, Kal-Torak avait rendu un fier service aux Drasniens en rasant leurs villes. Les cités aloriennes ont toujours eu tendance à pousser dans tous les sens. Les rues suivaient les sentiers à vaches qui se trouvaient à passer là. Les Drasniens tenaient enfin l'occasion de tout reprendre à zéro, en procédant à un semblant de planification. Je trouvai Rhodar en grande conférence avec une bardée d'architectes. Ils s'engueulaient à propos des boulevards, si je me souviens bien. Il y avait deux écoles, l'une en faveur des larges rues droites, l'autre qui

prônait les ruelles étroites, tortueuses, moins pratiques mais plus « intimes ».

— Qu'en pensez-vous, Belgarath ? me demanda Rhodar.

— Ça dépend. Vous voulez refaire une autre Tol Honeth, ou un autre Val d'Alorie ? rétorquai-je.

— Plutôt une Tol Honeth, répondit Rhodar. Les Tolnedrains nous ont toujours regardés de haut à cause de nos villes. Je commence à en avoir marre d'être considéré comme un plouc.

— Vous avez eu des contacts avec les Nadraks, depuis la guerre ? demandai-je.

— Rien d'officiel. Il y a des échanges embryonnaires le long de la frontière, et ça grouille de chercheurs d'or dans les montagnes nadrakes. Les dépôts sont moins importants qu'au sud du Cthol Murgos, mais il y a assez d'or dans le secteur pour attirer les étrangers.

Ce qui me donna une idée.

— Rhodar, vous venez de résoudre un de mes problèmes. Je voulais justement fouiner un peu au Gar og Nadrak sans me faire remarquer. Je vais acheter une pioche, une pelle, et aller chercher de l'or.

— C'est tuant, comme boulot, Belgarath.

— Pas quand on s'y prend comme j'ai l'intention de le faire.

— Comment ça ?

— Je ne suis pas vraiment intéressé par l'or. Je vais juste me promener en posant des questions. Les outils me serviront d'alibi.

— Alors, amusez-vous bien, me dit-il. Maintenant, je vais vous demander de m'excuser. J'ai une ville à rebâtir.

J'achetai des outils, une mule de bât, et m'enfonçai dans les landes qui menaient à la frontière nadrake. C'était le début de l'été et les landes de Drasnie, ordinairement sinistres, étaient en fleurs, de sorte que le trajet fut plutôt agréable.

Les Angaraks avaient été si formellement écrasés à Vo Mimbire que leur société s'était virtuellement désintégrée. Il n'y avait plus de gardes à la frontière. J'étais sûr qu'on m'observait, mais ma mule et les outils accrochés sur son dos justifiaient ma présence, de sorte qu'on me laissa passer sans me poser la moindre question.

Je pris la Route des Caravanes du Nord et m'arrêtai à Yar Gurak. C'est un groupe de huttes de bois et de tentes de toile disposées à la va-comme-je-te-pousse des deux côtés d'un torrent boueux. J'y suis retourné plusieurs fois au cours des cinq cents dernières années, et je n'ai pas constaté de changement notable. Silk y va souvent, et nous y sommes passés, Garion et moi, en revenant de Cthol Mishrak, après sa rencontre avec Torak. Personne ne reste jamais longtemps à Yar Gurak ; pourquoi les gens se donneraient-ils la peine de construire des bâtiments en dur ? Je dressai ma tente au bout d'une rue boueuse et me fondis sans trop de mal dans la faune locale. On voit toutes sortes de gens dans les campements de prospecteurs des montagnes du Gar og Nadrak, et il est très mal vu de poser des questions personnelle.

Il y avait des frictions, évidemment. Nous sortions d'une guerre meurtrière, après tout, mais en dehors de quelques querelles d'ivrognes, les choses se passaient plutôt bien. À Yar Gurak, les gens cherchaient de l'or, pas la bagarre. Au bout de quelques jours, quand ma bobine commença à être connue, je me mis à fréquenter la grande taverne qui était le cœur de la vie sociale de Yar Gurak. Je me fis passer pour Sendarien, parce que les Sendariens sont un tel mélange de races que mes origines particulières et mes traits quelque peu étrangers ne devaient guère attirer l'attention.

Il y avait un certain nombre de chercheurs d'or isolés dans les montagnes autour de Yar Gurak, mais ils opéraient beaucoup plus souvent par deux ou trois. Cette partie du monde

était une zone de non-droit, et il était plus sûr d'avoir des amis avec soi – juste au cas où on aurait la chance de trouver de l'or. Il y a toujours des gens qui trouvent plus facile de voler que de creuser.

Je liai connaissance avec un Nadrak un peu brut de fonderie mais bon vivant appelé Rablek. Il était venu à Yar Gurak pour faire des provisions, et il s'était un peu attardé pour la bière et la compagnie. Il était associé avec un Tolnedrain, l'année d'avant, mais ils s'étaient aventurés en Morindie et une bande de Morindiens en vadrouille avait privé son compagnon de sa tête. Quand nous eûmes un peu sympathisé, il finit par me faire la proposition que j'attendais. Nous étions attablés dans la taverne à déguster la bière nadrake, qui est assez fruitée, quand il me regarda par-dessus la table. C'était un grand gaillard aux cheveux et à la barbe noirs, hirsutes.

— Tu m'as l'air d'un type sensé, Garath, dit-il. Que dirais-tu de faire équipe avec moi pour aller chercher de l'or ?

Vous remarquerez que j'avais repris mon nom d'antan. Ça m'arrive parfois. Les faux noms peuvent être très embarrassants, surtout quand on les oublie. Je le regardai en fronçant les sourcils.

— Tu ronfles ? lui demandai-je.

— Je peux rien affirmer, répondit-il. Généralement, quand c'est censé se produire, je dors. Mais j'ai jamais eu de plaintes.

— Bon, on peut toujours essayer, répondis-je. Si on se rend compte qu'on ne s'entend pas, on pourra toujours repartir chacun de son côté.

— Tu sais te battre en cas de besoin ? Je ne voudrais pas être indiscret, tu comprends, mais il y a des moments où il faut défendre son bien, si tu vois ce que je veux dire.

— Je ne m'en tire pas trop mal, généralement.

— Bon, ben ça me va. Part à deux ?

— Part à deux.

— Topons là. Je viendrai te chercher à ta tente demain matin. J'ai hâte de me tirer de là. Je commence à avoir une indigestion de civilisation.

Je saisis quelques détails de la vie de Rablek au cours de notre équipée. Il avait été enrôlé de force pendant la dernière guerre, et il faisait partie des rares Nadraks qui avaient échappé au carnage à Vo Mimbire. Il avait ses idées, et il ne mâchait pas ses mots. Je recueillis beaucoup d'informations sur lui, et sur le peuple nadrak. D'après lui, les Nadraks méprisaient les Murgos et ils en avaient à peu près autant au service des Malloréens. Rablek avait l'habitude de cracher chaque fois qu'il prononçait le nom de Kal-Torak. Il ne me le dit pas comme ça, mais j'eus l'impression que les Grolims lui avaient donné du fil à retordre, et il savait manier le couteau quand on l'énervait. Ctuchik avait peut-être réussi à faire plier les Murgos et les Thulls, mais ses Grolims n'avaient qu'une faible emprise sur les Nadraks, et encore. Je compris qu'ils n'avaient pas intérêt à se pointer seuls au Gar og Nadrak. Rablek me laissa entendre que toutes sortes d'accidents fortuits arrivaient aux Grolims isolés dans les forêts et les montagnes du plus septentrional des royaumes angarak.

Plus je parlais avec Rablek, mieux je comprenais cet étrange passage du Codex Darin. La société angarak était moins monolithique qu'il n'y semblait et si quelqu'un devait la rompre, ce seraient sûrement les Nadraks.

Et puis, croyez-moi si vous voulez, nous trouvâmes de l'or ! Nous étions dans les montagnes, au nord, non loin de la frontière immatérielle avec la Morindie et nous suivions un torrent de montagne qui bondissait sur de gros rochers en formant des tourbillons d'eau verte, mousseuse. C'est là que je découvris un aspect jusqu'alors ignoré de ce que nous avons

coutume, mes frères et moi, d'appeler notre « pouvoir ». Je sentis la présence de l'or !

Je regardai autour de moi. Il y en avait. Je le savais.

— Le soir ne va pas tarder, dis-je à mon associé. Si on bivouaquait ici ? On pourrait rincer quelques pelletées de gravier avant qu'il ne fasse noir.

Rablek regarda autour de lui.

— Le coin ne me paraît pas très prometteur, dit-il.

— Bah, on ne peut jamais savoir avant d'avoir essayé.

— Pourquoi pas, après tout ? fit-il en haussant les épaules.

Je le laissai trouver les premières pépites, histoire de ne pas me mettre en avant. Nous étions tombés sur un important dépôt d'or à l'état natif que le torrent avait arraché d'un peu plus haut dans la montagne et déposé dans ces trous d'eau relativement calme.

Nous nous fîmes une véritable fortune à cet endroit. C'est l'une des rares fois de ma vie où je fus véritablement riche. Nous nous installâmes et construisîmes une cabane rudimentaire, et nous explorâmes ce joyeux petit torrent de fond en comble. L'hiver arriva et nous fûmes ensevelis sous la neige. Nous ne pouvions plus travailler, bien sûr, mais nous ne bougeâmes pas. Nous n'étions pas disposés à nous éloigner de notre gisement. Rablek se déboutonna de plus en plus au cours de ces longs mois. J'appris tant de choses à son contact que l'or était pratiquement la cerise sur le gâteau.

Puis le printemps arriva, et avec lui une vingtaine de grands diables vêtus de peaux de bêtes. Des Morindiens. Nous avions pris la précaution de disposer des bâtons de pestilence et autres malédictions, mais le magicien de la bande était un jeune présomptueux, et il s'empressa de neutraliser nos marques.

— Ce coup-ci, Garath, ça sent le roussi, fit Rablek entre ses dents en regardant par une fente dans le mur de notre cabane. Je ne donne pas cinq minutes à ces sauvages pour se retrouver là-dedans avec nous.

Nous avons des arcs, évidemment, mais un hiver passé à chasser avait sérieusement amoindri notre réserve de flèches.

Je me mis à jurer.

— Tu te sens l'esprit large, en ce moment, Rablek ? demandai-je.

— Pas au point d'inviter vingt Morindiens à partager mon frichti.

— Il y a une limite à tout, je suis bien d'accord. Bon, je vais faire quelque chose qui sort un peu de l'ordinaire. Ne t'énerve pas.

— Si tu arrives à trouver un moyen de faire fuir ces sauvages, je devrais arriver à me contrôler.

Je n'avais pas le temps de lui expliquer, et je ne pouvais pas non plus lui cacher ce que j'allais faire. Je formai mentalement l'image d'un démon de taille moyenne et me fondis dedans.

Rablek fit un bond en arrière, les yeux exorbités.

— Ne bouge pas ! grondai-je de cette voix à faire dresser les cheveux sur la tête qui est celle des démons. Ne mets pas le nez dehors et je te déconseille de regarder. Ça ne va pas être joli.

Puis je me jetai à travers la porte, la réduisant en échardes, et m'engageai dans la neige, vers les Morindiens qui avançaient.

Gomme je vous l'ai dit, le magicien était jeune et pas très expérimenté. Il aurait peut-être pu susciter un diabolotin pas plus gros qu'une souris, mais c'est tout. Pour ajouter à son angoisse, j'accrus la taille de l'image dans laquelle j'étais inclus et lui donnai l'apparence d'un Démon Majeur de belle taille.

Les Morindiens s'enfuirent en hurlant de terreur. Je remarquai que le magicien était nettement en tête. Il était jeune, et il avait de bonnes jambes.

Alors je repris forme humaine et rentrai dans la cabane.

— Qui êtes-vous au juste, Garath ? demanda Rablek d'une voix tremblante.

— Je suis ton partenaire, Rablek. C'est tout ce que tu as besoin de savoir, non ? On est venus ici pour faire fortune, tous les deux. Si on s'y remettait avant qu'on n'y voie plus rien ?

Il se mit à trembler de tous ses membres.

— Où avais-je la tête pendant tous ces mois ? J'aurais dû reconnaître le nom. Vous n'êtes pas simplement Garath mais... Belgarath, n'est-ce pas ?

— Et alors, partenaire ? Il n'y a pas de quoi en faire un plat, répondis-je d'un ton que j'espérais apaisant. Ce n'est qu'un nom et je n'ai rien fait pour te nuire, que je sache.

— Eh bien... non, en effet. C'est juste que j'ai entendu tellement d'histoires à votre sujet, ajouta-t-il d'un ton dubitatif.

— Ça, j'imagine, partenaire. Mais la plupart de ces histoires étaient de la vulgaire propagande grolim. J'ai taillé pas mal de croupières aux Grolims avec le temps, et ils ont inventé toutes sortes de fables ahurissantes pour expliquer leurs échecs.

— Vous êtes vraiment aussi vieux qu'ils le disent ?

— Sans doute bien davantage.

— Et que faites-vous au Gar og Nadrak ?

— Fortune. Enfin, j'espère, répondis-je avec un sourire en banane. C'est pour ça que nous sommes tous les deux dans la nature, pas vrai ?

— Jusque-là, c'est vrai.

— Alors, toujours associés ?

— Et comment ! Euh... l'or que nous avons trouvé, c'est vous qui l'avez conjuré ?

— Non. C'était un vrai dépôt d'or. Il n'attendait que d'être ramassé.

Il me jeta un grand sourire.

— Eh bien, partenaire, qu'est-ce qu'on attend pour continuer le ramassage ?

— Oui, qu'est-ce qu'on attend, hein ?

CHAPITRE XLVI

L'or exerce un attrait irrésistible sur l'esprit, et je ne parle pas de l'or rouge angarak avec lequel les Grolims achetaient l'âme des hommes comme le comte de Jarvik. Au milieu de l'été, nous avons accumulé, Rablek et moi, tant d'or que nos chevaux croulaient sous le fardeau, mais nous ne pouvions nous éloigner de ce torrent de montagne : « Encore une journée, rien qu'une », disions-nous tous les matins.

Je réussis à tempérer ma propre avidité, mais il me fallut bien huit jours pour convaincre mon associé de regagner la civilisation.

— Sois raisonnable, Rablek, dis-je. Tu as déjà plus d'or que tu n'en dépenseras pendant toute ta vie, et si vraiment tu en veux davantage, tu pourras toujours revenir ici.

— C'est juste que je n'aimerais pas en laisser, répondit-il.

— Il ne s'envolera pas, Rablek. Il sera toujours là si tu en as besoin.

Ça vous paraîtra peut-être bizarre, mais j'aimais bien mon associé nadrak. Il n'était pas très raffiné, et alors ? Je ne suis pas un ange non plus, et nous nous entendions comme larrons en foire. Le travail ne lui faisait pas peur, et quand nous lâchions nos outils, au coucher du soleil, il pouvait parler pendant des heures, et j'aimais bien ses histoires. Il me regardait d'un air un peu bizarre et je le trouvais un tantinet distant après notre échauffourée avec les Morindiens, mais ça finit par se tasser et nous retrouvâmes notre belle complicité. Nous avions tous les deux oublié que nous étions censés être des ennemis héréditaires. Nous ne pensions qu'à faire fortune.

Mais tout a une fin. Nous détruisîmes notre cabane et nous dissimulâmes de notre mieux les traces de nos fouilles. Nous avons décidé de repartir le lendemain matin pour Yar Gurak.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant que tu es un homme riche ? lui demandai-je, cette nuit-là.

— Je vais peut-être me lancer dans le commerce des fourrures, répondit-il. Il y a de l'argent à se faire là-dedans.

— Tu as déjà tout l'argent qu'on peut vouloir.

— L'argent ne veut pas dire grand-chose tant qu'on ne le met pas au travail, Belgarath. Je ne suis pas du genre à rester les bras croisés, à me faire du lard. Je connais des négociants en fourrure qui doublent leur mise tous les ans ou tous les deux ans.

— Tu as déjà amassé une fortune telle que tu ne pourras jamais la dépenser, alors, si tu ne fais pas ça pour l'argent, pourquoi ?

— Pour m'amuser, Belgarath, répondit-il en haussant les épaules. L'argent n'est qu'un moyen de tenir la marque. Si je me lance dans le négoce des fourrures, c'est pour l'amour du jeu, pas pour l'argent.

Ça m'ouvrit les yeux sur un aspect inédit du caractère nadrak. Je comprenais enfin pourquoi les Nadraks détestaient tant les Murgos.

Peu importe. Ce serait trop long à vous expliquer.

Nous nous séparâmes, Rablek et moi, avant d'entrer à Yar Gurak. Je ne voyais pas l'intérêt de patauger dans la boue de ce minable campement de prospecteurs. Et puis j'avais pas mal d'or dans mes sacs de selle, et je ne voulais pas que des petits curieux fouillent dedans pendant que je dormais.

— On s'est bien amusés, hein, Belgarath, fit Rablek d'un ton un peu nostalgique alors que nous sellions nos chevaux.

— Pour ça, oui, mon ami.

— Si tu t'ennuies, un jour, viens me voir. Les montagnes ne vont pas s'envoler, comme tu dis, et tu n'auras qu'un mot à dire pour que j'y retourne.

— Porte-toi bien, Rablek, dis-je en lui serrant la main chaleureusement.

La frontière nadrake n'était toujours pas gardée, et je retrouvai la Drasnien avec un certain soulagement. Je m'aperçus non sans surprise que ma soudaine fortune m'avait rendu méfiant et plein d'appréhension. C'était vraiment bizarre. Quand je n'étais qu'un pauvre vagabond, je serais allé n'importe où sans réfléchir. Maintenant que j'étais riche, mon attitude avait complètement changé.

Je traversai l'Algarie à la fin de l'été 4881, et j'arrivai au Val alors que l'automne dorait les feuilles. C'était une couleur qui reflétait assez bien mon état d'esprit et qui faisait écho à mon précieux chargement. Nous avions mis le fruit de notre labeur dans de méchants sacs de toile, et j'en avais quarante. Il me fallut des heures pour tous les transporter jusqu'en haut de ma tour.

Le lendemain, je construisis une forge improvisée et coulai mon or en lingots. Quarante sacs d'or, ça peut donner l'impression de faire beaucoup, mais l'or est si lourd que les barres n'étaient pas très grosses, et quand je les empilai dans un coin, ça fit un tas d'une petitesse décevante. Je restai assis devant en me demandant vaguement si j'arriverais à rattraper Rablek avant qu'il ne quitte Yar Gurak. Après tout, il y avait encore beaucoup d'or dans notre torrent près de la frontière de la Morindie.

Eh oui, j'étais devenu un vrai grigou. Je vous ai dit quel genre de gamin j'étais avant d'entrer au service de mon Maître, et il y a des choses qui ne changent jamais. J'y ai beaucoup réfléchi au fil des siècles. J'éprouve parfois l'envie irrésistible de retourner près de ce petit torrent sans nom. Et puis, généralement dans la froide et grise lueur du petit matin, la raison relève sa vilaine tête. Que ferais-je de tout cet or, franchement ? Si j'ai vraiment envie de quelque chose, j'arrive généralement à me le procurer, d'une façon ou d'une autre. Éventuellement en le fabriquant. À la longue, c'est beaucoup plus facile que de le déterrer du sol. Mais l'or est si joli à regarder, et c'est si excitant de le trouver... Depuis j'ai dépensé quelques lingots pour ma famille, mais très peu. Tout est encore là, ou presque. Je ne sais où.

Excusez-moi un instant. Je vais essayer de le retrouver.

J'étais rentré du Gar og Nadrak depuis un an quand Pol m'informa qu'Enalla, la femme de Gelane, avait enfin donné naissance à un fils. Ils étaient mariés depuis une vingtaine d'années, et Gelane avait fêté son quarantième anniversaire depuis un bon moment. Nous étions tous un peu inquiets de voir qu'ils n'avaient pas d'enfants, je suis sûr que vous voyez pourquoi. Considérant les forces en puissance, nous n'aurions sûrement pas dû nous inquiéter, mais nous nous en faisons quand même. J'allai à Cherek, voir mon nouveau petit-fils, et je m'aperçus qu'il ressemblait beaucoup à son père quand il était petit, autre manifestation des forces dont je parlais à l'instant.

Il ne vous aura pas échappé que j'avais depuis longtemps renoncé à ces fastidieux « arrière-arrière-arrière petit-fils ». Pour moi, cette longue lignée de gamins aux cheveux blond cendré étaient tous mes petits-fils. Je les aimais d'un même amour.

Mais Polgara les aimait tous différemment, certains plus que d'autres. Pour diverses raisons, elle fut particulièrement proche de Gelane, et elle fut inconsolable à sa mort, en 4902, neuf cents ans exactement après l'assassinat du roi Gorek. Les jumeaux donnaient l'impression de penser que cette date revêtait une signification et ils tortillèrent le Codex Mrin dans tous les sens dans l'espoir d'en tirer quelque chose – en vain. L'ami de Garion était resté coi.

Je pense qu'aucun de nous ne comprit vraiment ce que Polgara avait pu endurer au fil des

siècles sans fin et de toutes ces morts. Je me préoccupais avant tout de la lignée, et non des individus. La relation que j'avais avec ces héritiers était assez superficielle ; leur disparition ne me touchait pas autant. Disons que je m'étais fait une raison. Je m'étais habitué au fait que les gens naissent, grandissent et meurent. Tout individu qui vit assez vieux finit inévitablement par perdre quelques membres de sa famille. Mais la situation de Pol n'avait rien à voir. Elle avait été intimement liée à tous ces petits garçons, et elle en avait perdu des douzaines au cours de ces neuf siècles. Le chagrin est une chose à laquelle on ne s'habitue jamais.

Je retournai à Cherek après la mort de Gelane. Je jetai un coup d'œil à son fils. Puis je soupirai et je repartis. Ce n'était pas celui que nous attendions.

Et les années succédaient aux années, et les siècles aux siècles, procession immuable, inexorable. La paix régnait dans le Ponant, pour changer. Le désastre de Vo Mimbire avait calmé les Angaraks et ils nous laissaient à peu près tranquilles. Chamdar rôdait encore quelque part, mais il ne faisait pas assez de bruit pour attirer mon attention, et j'étais à peu près sûr qu'il n'irait pas embêter Pol à Cherek. Les Cheresques sont, par définition, pourrait-on dire, les Aloriens des origines – les Aloriens archétypiques. Les Drasniens ont établi une relation un peu méfiante avec les Nadraks, les Algarois ont appris à tolérer les Thulls, mais les Cheresques conservent tous leurs préjugés à l'égard des Angaraks. Tous les Angaraks. J'ai parfois essayé d'expliquer à un certain nombre de Cheresques que c'était très vilain ; je n'ai jamais réussi à me faire entendre. Surtout, je pense, parce que Belar leur avait parlé avant. Ne vous méprenez pas : j'aimais bien Belar, mais, Grands Dieux ! qu'il pouvait avoir la tête dure. Il y a des moments où je me dis que la haine des Cheresques envers tous les Angaraks était d'inspiration divine. Cela dit, elle servit notre but pendant toutes ces années, car elle empêcha Chamdar d'approcher de Polgara.

La troisième dynastie Borune se maintenait tant bien que mal sur le trône. Ce qui, en soit, suggérait qu'il se préparait quelque chose. Le Codex Mrin le disait sans ambiguïté : la femme du Tueur de Dieu serait une princesse borune.

Les choses se détérioraient à nouveau en Arendie. La paix que nous avions imposée à Mimbire et à l'Asturie, grâce au mariage de Mayaserana et de Korodullin, donnait des signes de dégradation. Les Mimbraïques refusaient toujours de reconnaître les titres de noblesse asturiens, ce qui offensait les Asturiens à la tête chaude, et il y eut un certain nombre d'incidents assez atroces au cours du cinquantième siècle.

La prospérité était revenue en Sendarie. Les éleveurs algarois avaient recommencé à emmener leurs bêtes à Muros. Les affaires avaient repris, sur la plage de l'île des Vents, mais les marchands étrangers n'étaient toujours pas autorisés à entrer dans la cité de Riva. Les Ulgos ne changeraient jamais. D'ailleurs, ils n'avaient pas changé. Les princes marchands de Tol Honeth considéraient leur participation dans la guerre contre Kal-Torak comme un signe favorable, et ils espéraient les apprivoiser au commerce. Mais les Ulgos retournèrent à Prolgu, redescendirent dans leurs grottes et claquèrent la porte derrière eux.

Les Nyissiens faisaient la gueule, car leur économie était essentiellement basée sur le commerce des esclaves, et que, pour faire des esclaves, rien ne vaut une bonne guerre. Les Nyissiens font toujours la gueule pendant les périodes de paix prolongées.

Korzeth avait à peu près achevé la réunification de la Mallorée. Il devait remettre un empire unifié, au moins sur le papier, à son fils. L'unification de la Mallorée serait réellement effectuée par l'administration melcène et sa politique d'inclusion de tous les peuples sujets dans le gouvernement.

À Kell, comme en Ulgolande, c'était toujours pareil.

La situation étant vraiment très calme, je pus enfin reprendre mes chères études, et je redécouvris une chose qui m'a toujours exaspéré. Il faut beaucoup de temps pour remettre son cerveau en marche quand on a lâché ses études pendant un certain temps. Étudier est une activité très intense, et dès qu'on arrête un moment, on est obligé de tout réapprendre. Je sais que ce sera toujours comme ça, et c'est pour ça que je m'énerve quand un événement quelconque vient m'arracher à ce qui est, après tout, mon occupation préférée. Ces trois cent cinquante ans de calme relatif me permirent de me replonger dans mes études sans lever le nez, et j'avancai assez bien.

Voulez-vous, au point où nous en sommes, que je vous fasse un exposé sur la théorie des nombres ou sur les principes de la critique littéraire ?

Mouais. Je m'en doutais. Eh bien, je vous propose d'en rester là et de poursuivre notre propos.

Vers le milieu du cinquante-troisième siècle, en 5249 ou en 5250, je mis la dernière main à des travaux sur lesquels je planchais depuis une vingtaine d'années, et je décidai de mettre un peu le nez dehors. J'allai donc faire un petit tour au Cthol Murgos, et plus précisément chez Ctuchik.

Je me contentai de regarder ce qu'il faisait. Il semblait très absorbé par ses amusements divers et variés – certains obscènes, d'autres simplement dégoûtants – et je me gardai bien de l'ennuyer.

En quittant Rak Cthol, je descendis vers le sud, histoire de voir si j'arrivais à localiser la grotte où Zedar gardait son Maître comateux. Je n'eus pas beaucoup de mal à la trouver, parce que Beldin était juché en haut d'une crête juste de l'autre côté d'une gorge rocailleuse. Il donnait l'impression de ne pas avoir bougé depuis plusieurs dizaines d'années.

— Tu n'as pas encore tué Ctuchik ? me demanda-t-il lorsque je me fus débarrassé de mes plumes.

— Beldin, fis-je d'un ton chagriné, pourquoi faut-il que la violence soit toujours ta première réponse à n'importe quelle question ?

— Je suis un garçon tout simple, Belgarath. Tuer est toujours la réponse la plus simple à tous les problèmes.

Il tendit une de ses mains crochues avec une rapidité surprenante et attrapa un lézard sans méfiance qu'il mangea tout cru.

— Ce n'est pas parce que c'est facile que c'est forcément la meilleure solution, répondis-je. Non, je n'ai pas encore tué Ctuchik. Les jumeaux ont déduit du Codex Mrin que nous aurions besoin de lui plus tard, et je ne veux pas empêcher ça d'arriver. Ton copain Zedar est toujours dans la grotte ? demandai-je avec un mouvement de menton en direction de la gorge.

— Non. Il est reparti il y a quelques années.

— Alors pourquoi prends-tu racine ici ?

— Parce qu'il se pourrait que N'a-Qu'un-Œil soit le premier informé de l'arrivée du Tueur de Dieu. Il se pourrait que ce soit notre seul avertissement quand les choses se préciseront. Je te préviendrai quand le flanc de la montagne entrera en éruption.

— Tu as une idée de l'endroit où Zedar est allé ?

— Je ne peux pas tout faire, Belgarath. Je surveille Torak ; Zedar, c'est ton problème. D'ailleurs, que faisais-tu, ces temps-ci ?

— J'ai réussi à démontrer que deux et deux font quatre, répondis-je fièrement.

— Et ça t'a pris trois siècles ? J'aurais pu te le prouver avec une poignée de haricots secs.

— Mais pas de façon mathématique, Beldin. Une démonstration empirique ne prouve rien, parce que le démonstrateur pourrait être fou. Il n'y a de certitude que dans les

mathématiques pures.

— Et si tu retournais accidentellement les termes de ton équation, est-ce que ça nous ferait tous soudain disparaître de la face de la terre ?

— Probablement pas...

— Excuse-moi, frangin, mais je trouve que rien ne vaut une démonstration empirique. Je suis peut-être un peu dingue de temps à autre, mais j'ai vu certains des résultats auxquels tu étais parvenu en essayant d'additionner une colonne de chiffres.

— Nul n'est parfait, fis-je en haussant la tête, et je me plaçai face au vent. Quand t'es-tu lavé pour la dernière fois ?

— Aucune idée. La dernière fois qu'il a plu par ici.

— On est dans le désert, Beldin. Des années peuvent passer sans qu'il tombe une goutte.

— Ah bon ? J'ai toujours pensé qu'à force de se laver, on se ramollissait. Rentre chez toi, Belgarath. J'essaie de trouver quelque chose.

— Vraiment ? Et quoi donc ?

— J'essaie de distinguer la différence entre le bien et le bon.

— Et pourquoi ?

— Ça m'intéresse, Belgarath, c'est tout, répondit-il en haussant les épaules. Ça m'occupe l'esprit en attendant la prochaine averse. Va retrouver Zedar et arrête de me persécuter. Je suis occupé.

Pour être tout à fait honnête, je me fichais pas mal de l'endroit où Zedar pouvait bien se trouver. Vu l'état de Torak, Zedar était devenu très secondaire. Je fis donc la tournée des Royaumes du Ponant et plus particulièrement des familles que je suivais depuis tant de siècles. La famille de Lelldorin était à Wildantor, où elle se consacrait à l'élaboration de toutes sortes de stratagèmes louftingues contre les Mimbraïques. Le baron de Vo Mandor, le grand-père de Mandorallen, passait son temps à provoquer ses voisins en duel, sous les prétextes les plus farfelus. Le clan de Hettar élevait les chevaux, se préparant, sans le savoir, à la venue du Seigneur des Chevaux. Le grand-père de Durnik était un forgeron de village, et Relg un fanatique religieux qui passait le plus clair – si l'on peut dire, dans les grottes d'Ulgolande – de son temps à admirer sa propre pureté. Je n'avais pas idée de l'endroit où pouvait bien se trouver la famille de Taïba. Elle me rendit quasiment insomniaque. Je savais que sa famille était quelque part dans le monde, mais j'avais complètement perdu sa trace après l'invasion tolnedraine du Maragor.

Je m'arrêtai à Tol Honeth avant de remonter vers la Drasnien et Cherek. J'aime bien tenir les Borune à l'œil. L'empereur de l'époque, Ran Borune XXI, n'était autre que l'arrière-grand-père de Ce'Nedra. Je crois vous avoir déjà dit que les Tolnedrains s'étaient parfois mariés entre cousins. C'était le cas de Ran Borune XXI. Les filles de la famille Borune ne peuvent cacher qu'elles descendent d'une Dryade, et les mâles de la tribu sont absolument fascinés par les Dryades. Je pense qu'ils ont ça dans le sang.

Quoi qu'il en soit, l'arrière-grand-père de Ce'Nedra avait une quarantaine d'années lorsque je passai au palais. Sa femme, Ce'Lanne, avait une crinière de feu et le caractère à l'avenant. Je me suis laissé dire qu'avec elle, l'empereur ne s'ennuyait pas.

Les Tolnedrains affectaient toujours de croire que mon nom était une sorte d'obscur titre alorien, et les étudiants du département d'histoire de l'université avaient concocté une théorie fumeuse sur une « Fraternité de sorciers ». Beldin ou l'un des jumeaux avait dû lâcher une remarque en passant, et l'imagination des historiens avait fait le reste. J'ai cru comprendre qu'on nous prenait pour une espèce d'ordre religieux. Ces cuistres allèrent jusqu'à suggérer que l'animosité entre mes frères et moi, d'une part, et les disciples de Torak,

d'autre part, résultait d'un schisme au sein de l'ordre à un moment quelconque du passé.

Je ne pris jamais la peine de mettre bon ordre à ces stupidités parce qu'elles m'aidaient à approcher les Borune, les Honeth ou les Vordue qui occupaient le trône, me faisant ainsi gagner un temps précieux.

J'arrivai à Tol Honeth en hiver. Je me présentai aussitôt au palais. L'hiver n'est jamais très rigoureux à Tol Honeth. Au moins, je ne fus pas obligé de me frayer un chemin dans des congères avant d'être escorté en présence de l'empereur. C'était toujours ça.

— Alors, comme ça, vous êtes le Vénérable Belgarath, fit Ran Borune lorsqu'on m'amena devant lui.

Comme tous les Borune, c'était un petit bonhomme que son trône immense rendait un peu ridicule.

— C'est ce qu'on me dit, Majesté, répliquai-je.

— Je me suis toujours interrogé sur ce titre, reprit-il. Dites-moi, Vénérable Ancien, la dignité de « Belgarath » est-elle héréditaire, ou avez-vous été, ainsi que vos prédécesseurs, choisi par tirage au sort ou par des augures ?

— C'est un titre héréditaire, Majesté, répondis-je.

Après tout, ce n'était pas faux. Maintenant, tout dépend de ce qu'on entend par héréditaire, évidemment.

— Comme c'est décevant, murmura-t-il. Ce serai beaucoup plus intéressant si tous ces Belgarath avaient été désignés par un signe tombant du ciel. J'imagine que vous venez m'apporter une nouvelle importante ?

— Non, Majesté. Pas vraiment. Je passais par là, et je me suis dit que j'allais vous rendre une petite visite afin que nous fassions connaissance.

— C'est très courtois de votre part. L'un de mes ancêtres a connu l'un des vôtres, à ce qu'on m'a dit – pendant la guerre avec les Angaraks.

— J'en ai entendu parler, en effet.

Il changea de position dans son grand trône tendu d'écarlate.

— Ça devait être une sacrée époque, reprit-il. La paix, c'est bien joli, mais la guerre, c'est tout de même plus excitant.

— C'est très surfait, Majesté, répondis-je. Quand on est en guerre, on passe presque tout son temps à marcher, ou à rester assis en attendant qu'il se passe quelque chose. Croyez-moi, Ran Borune, il y a des façons plus agréables de passer le temps.

C'est alors que sa femme fit irruption dans la salle du trône.

— Qu'est-ce que c'est que cette absurdité ? demanda-t-elle d'une voix qu'on dut entendre jusqu'à Tol Vordue.

— De quelle absurdité s'agit-il, cette fois, mon cher cœur ? demanda-t-il très calmement.

— Tu ne vas pas envoyer ma fille à l'île des Vents en plein hiver, tout de même ?

— Ce n'est pas ma faute si son anniversaire tombe en hiver, Ce'Lanne.

— C'est autant la tienne que la mienne ! Il eut une petite toux gênée.

— Les Riviens n'auront qu'à attendre l'été, tempêta-t-elle.

— Le traité stipule qu'elle doit s'y présenter le jour de son seizième anniversaire, et les Tolnedrains ne violent pas les traités.

— C'est ridicule ! Tu en enfrens des quantités à chaque instant.

— Pas celui-ci, mon amour. Le monde est en paix en ce moment, et j'aimerais que ça continue. Dis à Ce'Bronne de faire ses préparatifs. Oh, à propos, je te présente le Vénérable Belgarath.

Elle me lança un rapide coup d'œil.

— Enchantée, dit-elle sèchement avant de poursuivre sa tirade, énonçant toutes les raisons pour lesquelles il était rigoureusement impossible que sa fille, la princesse Ce'Bronne, fuisse le voyage de Riva.

Je décidai alors d'intervenir. Je savais que la princesse Ce'Bronne n'était pas celle que nous attendions, mais je ne voulais pas que les Borune prennent l'habitude d'ignorer l'un des articles principaux des Accords de Vo Mimbire.

— Il se trouve que je vais moi-même à Riva, Votre Altesse, dis-je à la petite femme flamboyante de Ran Borune. J'escorterai personnellement votre fille, si vous le souhaitez. Vous serez ainsi assurée qu'elle sera en sécurité, et je veillerai à ce qu'elle soit traitée avec tous les honneurs dus à son rang.

— C'est très généreux de votre part, Belgarath, répondit très vite Ran Borune. Tu vois, Ce'Lanne, notre fille sera en de bonnes mains. Les Aloriens ont le plus grand respect pour le Vénérable Belgarath. Je vais procéder personnellement à tous les arrangements.

Il faut lui laisser ça, il avait du moelleux dans la relation. Il vivait avec son impératrice depuis assez longtemps pour avoir compris la façon de la manipuler.

C'est ainsi que j'escortai son Altesse impériale, la princesse Ce'Bronne, à l'île des Vents, pour la présentation rituelle à la Cour du roi de Riva, comme l'exigeaient les Accords de Vo Mimbire. Ce'Bronne était aussi fière que sa mère, et aussi compliquée que son arrière-petite-nièce. Ce qu'elle ne pouvait obtenir par la manière forte, elle l'obtenait généralement à force de câlineries. Elle me plaisait bien. Elle bouda pendant les premiers jours à bord du bateau qui nous emmenait vers le nord, et je finis par en avoir assez.

— Quel est votre problème, jeune fille ? demandai-je au petit déjeuner, le matin du quatrième jour de notre voyage vers Tol Honeth.

— Je ne veux pas épouser un Alorien !

— Ne vous en faites pas, lui dis-je. Vous n'y serez pas obligée.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Le roi de Riva n'est pas encore revenu. Il ne reviendra pas avant un certain temps encore.

— N'importe quel Alorien pourrait se présenter à Riva et prétendre être le descendant de Poing-de-Fer. Et je serais obligée d'épouser un homme du peuple.

— Non, mon chou, répondis-je. D'abord, jamais un Alorien ne ferait ça, et puis un imposteur ne réussirait pas l'épreuve.

— Quelle épreuve ?

— Le vrai roi de Riva est seul à pouvoir brandir l'épée de Poing-de-Fer qui est accrochée au mur de la salle du trône. Un imposteur ne pourrait la détacher des pierres même avec un marteau de forgeron. L'Orbe y veillerait.

— Vous avez déjà vu ce mystérieux joyau ?

— Plusieurs fois, mon chou. Faites-moi confiance. Vous ne serez pas obligée d'épouser un Alorien.

— Parce que je ne suis pas assez bonne pour ça ? lança-t-elle.

Elle avait le don de changer radicalement d'avis en un clin d'œil.

— Ça n'a rien à voir avec vos qualités, Ce'Bronne, lui assurai-je. C'est juste que le moment n'est pas encore venu. Bien des choses doivent arriver avant.

Elle plissa les yeux, et je suis sûr qu'elle cherchait l'insulte contenue dans mes propos.

— Eh bien, dit-elle d'un ton quelque peu grognon, ça me va. Enfin, j'imagine. Mais je veillerai à ce que vous teniez parole, vieillard.

— Il ne saurait en être autrement, Princesse.

C'est ainsi que j'amenai la princesse Ce'Bronne à Riva dans les délais. Les Aloriennes de la Citadelle la dorlotèrent et la mignotèrent jusqu'à ce qu'elle adopte un comportement passablement gracieux. Elle fit l'apparition obligatoire dans la salle du trône, attendit les trois jours requis, et je la remmenai chez elle.

— Alors, fis-je alors que nous débarquions sur le quai de marbre de Tol Honeth. Ce n'était pas si terrible, hein ?

— Eh bien, non, répondit-elle. Ce n'était pas si terrible.

Puis elle éclata d'un petit rire argentin, se pendit à mon cou et me planta un baiser retentissant sur la joue.

J'attendis le printemps dans tes parages de Tol Honeth, et je demandai à un vaisseau de guerre cheresque de me ramener vers le nord. J'allai à Trelheim, jeter un coup d'œil au grand-père de Barak, qui était aussi grand et barbu que le serait « l'Ours redoutable », et presque aussi intelligent. Tout semblait en ordre à Trelheim, alors j'allai au village où Polgara veillait sur la famille de l'arrière-grand-père de Garion – encore un Geran. Pol aimait refileur ce nom une génération sur deux, J'imagine que ça vient de son sens de la continuité. Ce Geran entre tous venait d'épouser une Cheresque blonde comme les blés et les choses semblaient se passer comme prévu.

Après avoir fait les choses que les gens font habituellement pendant les réunions de famille, je réussis à trouver l'occasion de m'entretenir en privé avec ma fille.

— Nous risquons d'avoir des problèmes avec la princesse Dryade, lui annonçai-je.

— Ah bon ? Et quel genre de problèmes ?

— Elles ne sont pas particulièrement dociles. Jusque-là, nous avons fait épouser des Aloriennes à tous ces jeunes gens, et les Aloriennes sont plutôt placides. Les Dryades de la famille Borune sont tout le contraire. Elles ont du caractère, ce sont de vilaines petites filles trop gâtées, et très rusées.

Je lui parlai de la princesse Ce'Bronne et de notre expédition a Riva.

— Ne t'inquiète pas, Père. Je m'en occuperai le moment venu, m'assura-t-elle.

— J'en suis sûr, Pol, mais je me suis dit que je ferais mieux de te prévenir. Je pense que la reine de Riva te donnera du fil à retordre. Ne commets pas l'erreur de croire une seule chose qu'elle te dira.

— Je saurai la manier, Père. Et maintenant, où vas-tu ?

— En Drasnie. Voir la famille du Guide.

— Le moment serait-il si proche ?

— C'est ce que pensent les jumeaux. Ils commencent à apercevoir certains signes et présages. D'après eux, ce que nous attendions devrait se produire au cours du prochain siècle.

— Alors, je me retrouverai sans travail, c'est ça ?

— Oh, nous devrions arriver à te trouver une autre occupation, Pol.

— Merci beaucoup, Vieux Loup. Si nous en sommes si près, je devrais songer à me réinstaller en Sendarie, tu ne crois pas ? Je suis aussi capable que toi de déchiffrer les prophéties, tu sais, poursuivit-elle en me regardant droit dans les yeux. Je sais où le Tueur de Dieu est censé voir le jour.

— Nous devrions peut-être y penser, acquiesçai-je. Quand j'aurai fini ce que j'ai à faire en Drasnie, je retournerai au Val discuter avec les jumeaux. Ils auront peut-être trouvé quelque chose de plus concluant. Ce ne serait pas le bon moment pour faire des bêtises.

— Quand pars-tu pour la Drasnie ?

— Demain. Il n'y a pas le feu. Dis, Pol, tu ne pourrais pas me faire une de ces tartes aux cerises pour le petit déjeuner ? Il y a plus de cent ans que je n'ai pas mangé de tarte aux

cerises, et ça me ferait vraiment plaisir.

Elle me lança un de ses longs regards qui ne cillaient pas.

— Tes tartes sont vraiment les meilleures du monde, Pol, insistai-je sans sourire. C'est une idée, tiens : quand le Tueur de Dieu sera sur son trône, tu pourrais peut-être ouvrir une pâtisserie.

— Tu as perdu la tête ?

— Tu as dit que tu allais te retrouver sans travail, Pol. J'essaie juste de te suggérer des pistes, c'est tout.

Elle eut la grâce d'en rire.

Le lendemain matin, je partis pour la Drasnien. Le grand-père de Silk était dans le commerce. Il importait des épices, et il travaillait accessoirement pour les services de renseignements. Ce qui n'avait rien d'inhabituel. Tous les commerçants drasniens en faisaient autant. Là encore, tout semblait marcher comme prévu. Je repartis pour le Val.

J'eus la surprise de découvrir en arrivant que les jumeaux n'étaient pas là. Ils m'avaient laissé un message assez énigmatique – un appel urgent de Polgara. J'essayai d'entrer en contact mental avec eux, mais je ne sais pourquoi, je ne puis les joindre. Je poussai un ou deux jurons, et je m'apprêtais à repartir pour Cherek. Je commençais à en avoir soupé de tous ces déplacements.

Vers la fin de l'été, j'étais de nouveau au Val d'Alorie et plus précisément au village où Pol vivait avec sa petite famille. Mais elle n'était pas là. Les jumeaux s'occupaient des choses à sa place. Lorsque je leur demandai où elle était, ils me répondirent d'une façon un peu évasive.

— Elle nous a demandé de ne pas te le dire, Belgarath, ajouta Beltira d'un air un peu attristé.

— Et moi, je vous demande d'ignorer ce qu'elle vous a dit, répliquai-je sèchement. C'est bon, vous deux, crachez le morceau. Je n'ai pas le temps de retourner le monde pierre par pierre pour la retrouver. Où est-elle passée ?

Ils se regardèrent.

— Elle a beaucoup d'avance sur lui, maintenant, fit Belkira. Je pense qu'il ne pourrait pas la rattraper, de toute façon, allons, on peut le lui dire.

— Tu as sans doute raison, acquiesça Beltira. Eh bien, voilà, Belgarath. Elle est allée en Nyissie.

— En Nyissie ? Et pour quoi faire, grands Dieux ?

— Pol a un moyen d'obtenir des informations – et des instructions. Mais tu le savais, j'imagine.

Je savais depuis un bon moment maintenant que Pol recevait ses propres directives. Seulement, il ne m'était jamais venu à l'idée qu'elles puissent venir d'une autre source que les miennes. Je hochai la tête.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Beltira, Pol a reçu un avertissement selon lequel Ctuchik prenait la suite d'une chose que Zedar avait faite au début du cinquième millénaire. Il a pris contact avec l'actuelle Salmissra, et il aurait à peu près réussi à la convaincre de faire cause commune avec lui. Pol a reçu pour instruction d'aller à Sthiss Tor pour l'en dissuader.

— Pourquoi Pol ? demandai-je. J'aurais aussi bien pu le faire.

— Pol n'est pas entrée dans les détails, répondit Belkira. Tu sais comment elle peut être, des fois. Il est évident qu'il s'agit d'une chose qui exige une sensibilité féminine.

— Nous ne sommes pas seuls à avoir des prophéties, Belgarath, me rappela Beltira. Les Salmissra ont une façon à elles de lire l'avenir. Elles ont toutes beaucoup plus peur de Polgara que de toi. Je crois que Pol va faire une chose assez terrible à l'une des Reines des

Serpents, et elle est allée à Sthiss Tor demander à l'actuelle Salmissra si elle est volontaire pour être celle à qui ça arrivera. Rien que ça, ça devrait suffire à convaincre Salmissra de rompre les ponts avec Ctuchik.

— Bon, d'accord, mais pourquoi tous ces subterfuges ? Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ? Pourquoi s'est-elle esquivée derrière mon dos ?

Belkira eut un de ses bons sourires.

— Elle nous a tout expliqué, dit-il. Tu n'as sûrement pas envie que nous te répétions mot à mot ses paroles.

— Je devrais arriver à m'en remettre. Allez, dites-le-moi.

— Comme tu voudras, fit-il en haussant les épaules. Elle a dit que tu la couvais trop, que c'en était exaspérant, que chaque fois qu'elle voulait faire quelque chose, tu discutais pendant des semaines et des semaines. Puis elle a dit qu'elle le ferait, que ça te plaise ou non, et que les choses se passeraient mieux si tu n'y fourrais pas ton nez.

Il me jeta un grand sourire.

— Je ne trouve pas ça drôle, Belkira.

— Ça l'était quand elle l'a dit. J'ai passé sur certains des mots qu'elle avait utilisés. Elle a un sacré vocabulaire, hein ?

Je le regardai longuement, sans ciller.

— Passons, suggérai-je.

— Tes désirs sont des ordres, mon cher frère.

— La prochaine fois que vous aurez de ses nouvelles, dites-lui de passer par le Val avant de rentrer chez elle. Dites-lui que j'aimerais bien avoir une petite conversation avec elle.

Puis je tournai les talons et retournai au Val.

Un mois plus tard, Pol se présentait docilement à ma tour. Je m'étais calmé à ce moment-là, de sorte que je ne l'engueulai pas. Enfin, pas trop.

— Dis donc, Vieux Loup, tu prends bien les choses, nota-t-elle.

— Je ne vois pas l'intérêt de hurler. C'est trop tard. Que mijotait Ctuchik au juste ?

— Comme d'habitude, répondit-elle. Il essaie de subvertir assez de gens dans le Ponant pour qu'ils l'aident le moment venu. Les Murgos ont rouvert la Route des Caravanes du Sud et se déversent à nouveau dans le Ponant. Je pense que nous ferions mieux de nous concentrer sur le Codex Mrin. Ctuchik semble croire qu'il va se passer quelque chose. Il fait tout ce qu'il peut pour semer la zizanie dans les Royaumes du Ponant. Il ne veut absolument pas que nous soyons unifiés la prochaine fois comme nous l'étions à Vo Mimbire. Les alliances angaraks sont pour le moins fragiles, et on dirait que Ctuchik veut semer la dissension parmi nous pour compenser.

— Tu commences à devenir très bonne à ce jeu-là, Pol.

— J'ai eu un bon professeur.

— Merci, dis-je, et pendant une minute, je me sentis plein d'une incroyable gratitude envers mon imprévisible fille.

— Y a pas de quoi, répondit-elle avec un grand sourire.

— Tu devrais retourner à Cherek et me renvoyer les jumeaux. Si quelqu'un a une chance de tirer des informations précises du Codex Mrin, c'est bien eux.

— Entendu, Père.

Les jumeaux ne réussirent à tirer ce que nous espérions du Codex Mrin qu'au tournant du siècle. Au printemps de l'an 5300, ils arrivèrent à ma tour en bouillonnant d'exaltation.

— Belgarath ! C'est pour bientôt ! s'exclama Beltira. Le Tueur de Dieu arrivera pendant ce siècle !

— Il serait temps, rétorquai-je. Comment se fait-il que vous ayez mis si longtemps à vous en apercevoir ?

— Nous n'étions pas censés le découvrir plus tôt, répondit Belkira.

— Tu pourrais m'expliquer ça ?

— La Nécessité exerce un contrôle beaucoup plus étroit que nous ne le pensions, reprit-il.

Le passage révélant le fait que c'était le siècle où ça allait se passer est là, bien en évidence. Nous l'avons tous lu des douzaines de fois. Mais il n'avait aucun sens jusque-là. Sa signification ne nous est apparue que la nuit dernière, comme ça ! fit-il avec un claquement de doigts. Nous en avons parlé, et nous sommes sûrs que, nous aurions pu tortiller le Codex Mrin dans tous les sens, nous n'aurions pas compris la signification de ce passage précis avant que la Nécessité ne nous y autorise. D'une façon particulière, la compréhension elle-même fait partie de l'Événement.

— C'est une façon assez inconmode de procéder, objectai-je. Pourquoi la Nécessité jouerait-elle à ce genre de jeu avec nous ?

— Nous en avons parlé aussi, acquiesça Beltira. Tout se passe comme si elle était conçue pour t'empêcher de tricher. Nous pensons que la Nécessité t'aime bien, mais elle te connaît trop pour te laisser le temps d'essayer d'arranger les choses.

— C'est vrai que tu essaies souvent de faire ça, approuva Belkira en souriant.

CHAPITRE XLVII

J'imagine que j'aurais dû me sentir offensé par les insinuations des jumeaux, mais il n'en fut rien. Je connaissais l'ami de Garion depuis assez longtemps pour avoir une idée assez claire de l'opinion qu'il avait de moi, et j'avais bel et bien essayé de changer le cours des choses une ou deux fois. Ça me ramène à une chose que j'ai déjà dite : je ne suis pas mentalement équipé pour rester assis sur mon derrière et laisser la destinée suivre son cours. Peu importe que je sois intelligent ou non, l'ami de Garion a toujours deux mouvements d'avance sur moi. Je devrais y être habitué, maintenant, mais ce n'est pas le cas. Et puis, si je laissai passer sans m'énerver ces observations peu flatteuses, c'est aussi que j'étais tout excité à l'idée que la venue du Tueur de Dieu était enfin annoncée ! Je persécutai cette pauvre Polgara sans relâche pendant les trente premières années du cinquante-quatrième siècle. Je passais la voir tous les deux ou trois mois pour lui demander si la femme de son protégé était enceinte, et je tenais à être présent chaque fois qu'il y avait une naissance dans la famille.

Pol vivait alors à Medalia, en plein cœur de la Sendarie, et l'héritier du moment s'appelait Darral. Je fus très déçu quand, en 5329, Alara, la femme de Darral, accoucha d'un petit garçon et que la naissance de l'enfant ne fut accompagnée par aucun des signes et des présages attendus. Ce n'était pas le Tueur de Dieu. Pol l'appela Geran, ce qui semblait très approprié.

C'est peut-être parce que Darral était tailleur de pierre que ma fille ramena toute la petite famille à Annath en 5334. C'était un village de montagne situé du côté sendarien de la frontière avec l'Algérie. Il y avait de vastes carrières de pierre dans la région, et Darral n'aurait pas de mal à y trouver du travail.

Cela m'inspira quelques craintes. Je ne sais pourquoi, le seul nom d'Annath me donnait la chair de poule. Ce n'était pas un mauvais endroit ; c'était une petite ville comme il y en a dans toutes les montagnes du monde. Il n'y avait qu'une rue, chose normale pour une ville nichée au fond d'une vallée escarpée : les nouveaux arrivants s'installaient à l'un ou l'autre bout de la rue, et la ville s'étendait encore un peu, mais ce n'était pas grave ; les montagnards ont l'habitude de marcher. Les flancs de la vallée étaient couverts de trembles, ce qui donnait à Annath quelque chose de léger, d'aéré. Les villes de montagne sont souvent entourées de pins et autres arbres à feuilles persistantes qui leur donnent un air perpétuellement sinistre. Ce n'était pas le cas d'Annath, et pourtant l'endroit me faisait froid dans le dos.

Mais je n'avais pas le temps de rester planté là à grelotter. Je devais aller à Boktor pour la naissance du prince Kheldar de Drasnie, le rejeton d'une branche collatérale, et donc très éloigné dans l'ordre de succession. Autour de sa naissance et de son nom vibraient les signes et présages qui faisaient défaut lors de la naissance de Geran. C'était le Guide dont il était question dans le Codex Mrin, mais le monde entier l'appellerait Silk, d'après le surnom que lui donneraient ses camarades, à l'Académie des services secrets drasniens.

Je continuai à courir le monde pendant plusieurs années. Le Guide était né en 5335, tout comme l'Aveugle, c'est-à-dire Relg, le zélote ulgo. Puis, en 5336, Barak, le fils du comte de Trellheim, avait vu le jour. C'était l'Ours redoutable du Codex Mrin. L'année suivante étaient nés le Seigneur des Chevaux et le Chevalier protecteur – Hettar et Mandorallen. Les Compagnons sortaient de terre, dans tous les coins, mais où était le Tueur de Dieu ?

Puis, au printemps de 5338, Polgara m'appela. Je partis pour Annath, m'attendant au pire, mais c'est une Pol très calme qui m'accueillit près d'une carrière de pierre, à la lisière de la ville.

— Quel est le problème, Pol ? demandai-je précipitamment.

— Aucun, Père, répondit-elle avec un petit haussement d'épaules. Je voudrais juste que tu me remplaces pendant quelques mois. J'ai quelque chose à faire.

— Ah bon ? Et quoi donc ?

— Je n'ai pas le droit d'en parler.

— Ça ne va pas recommencer ! Je pensais que tu avais épuisé les joies de ce vieux jeu éculé, depuis le temps, non ?

— Ce n'est pas un jeu, Père, et si tu en as assez, je peux appeler les jumeaux à la place.

— Ils ne quitteront pas le Val en ce moment, Pol. Il se passe trop de choses pour qu'ils abandonnent le Codex Mrin.

— Et Oncle Beldin surveille Torak. C'est important aussi. Tu es donc désigné d'office, Père, que ça te plaise ou non. Dans le fond, qu'as-tu de si important à faire en ce moment ? Ces bébés viendront bien au monde sans ton aide. Veille sur Darral et sur le petit garçon, Vieux Loup. Et si tu demandes « Pourquoi moi ? », je t'arrache la barbe !

— Je ne suis pas à ton service, Pol.

— Non. Tu es, tout comme moi, au service d'une cause dont l'importance nous dépasse. J'ai une mission à remplir, et tu es censé me remplacer pendant mon absence.

— Mon Maître ne m'en a pas parlé.

— Il est occupé en ce moment. C'est lui qui m'a chargée de te transmettre ses instructions. Fais-le, Père, et ne discute pas.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, elle devint floue et disparut.

Je jurai et sacrai pendant un moment, puis j'entrai au village. Geran, qui avait neuf ans à peu près, m'attendait devant la solide maison que son père avait bâtie au bout de l'unique rue d'Annath.

— Salut, Grand-père ! dit-il. Tu as parlé avec Tante Pol ?

— C'est plutôt elle qui m'a parlé, répliquai-je aigrement. Elle ne t'a pas dit où elle allait, par hasard ?

— Pas que je m'en souviene. Mais ça n'a rien d'étonnant. Tante Pol dit rarement ce qu'elle fait, ou pourquoi.

— Ah, tu as remarqué, toi aussi. Et ta mère, où est-elle ?

— Elle est allée faire un saut chez le boulanger. Elle sera là dans une minute. Tante Pol a dit que tu allais rester avec nous pendant un moment, et ma mère sait que tu adores les pâtisseries.

— Nous avons tous nos petites faiblesses, hein ?

— Elle ne devrait pas tarder. En l'attendant, tu veux bien me raconter une histoire ?

J'éclatai de rire.

— Pourquoi pas ? Puisque ta tante m'a cloué ici jusqu'à son retour, tu auras tout le temps d'en entendre, des histoires.

Je le regardai attentivement. Ses cheveux blond cendré commençaient à foncer. Il ne serait jamais aussi grand que Poing-de-Fer, mais je voyais déjà certaines ressemblances.

(Un mot, en passant. Quand on sait qu'un événement doit se produire, on se met à voir partout des signes précurseurs de l'événement en question. Or la plupart des choses qui se passent dans le monde ne sont pas des signes. Elles arrivent parce qu'elles doivent arriver. Elles ont des causes et des effets normaux ; il ne faut pas chercher plus loin. Si vous essayez de trouver un sens au moindre coup de vent ou à chaque goutte de pluie, vous allez devenir fous. Je ne nie pas, cela dit, l'existence de certains signes qu'il faut savoir reconnaître. Mais c'est justement là qu'est la difficulté : comment faire la différence ?)

J'ai toujours aimé la compagnie de mes petits-fils. J'appréciais leur gravité. N'allez pas me

faire dire ce que je n'ai pas dit : il leur arrivait de faire des bêtises, parfois énormes – je pense tout de suite à la rencontre de Garion avec le sanglier dans la forêt du Val d'Alorie. Mais quand on suivait leur raisonnement, ce qu'ils avaient fait se justifiait, au moins à leurs yeux. Les descendants de Poing-de-Fer et de Beldaran ont toujours été des petits garçons très sérieux. Une pointe d'humour aurait peut-être arrondi les aspérités de leur caractère, mais on ne peut pas tout avoir.

Je passai un moment très agréable avec Geran, malgré la façon cavalière dont Polgara m'avait obligé à jouer les nounous. Je n'ai jamais été un grand pêcheur devant l'Éternel comme Durnik, mais je connais les bases, c'est-à-dire que je sais accrocher un appât à un hameçon. Geran était à cet âge de la vie où attraper des poissons devient une passion dévorante. Des années d'observation me permettent d'affirmer que cette passion surgissait juste avant la soudaine prise de conscience de l'existence de deux sortes d'individus : les jeunes mâles et les jeunes femelles. Chose avec laquelle ils étaient généralement d'accord, au demeurant.

Domage qu'ils donnent toujours l'impression de croire que c'est eux qui viennent d'inventer ça.

Bref, je passai ce printemps et cet été-là à traquer la truite avec Geran. Il y a d'autres espèces de poissons dans le monde, évidemment, mais il m'a toujours semblé que la truite était celui qui présentait le défi le plus intéressant. Et puis, à condition de ne pas faire trop de bruit, on peut avoir des conversations vraiment passionnantes en attendant que le poisson daigne s'intéresser à votre appât.

Je me souviens, en particulier, d'une journée à la fois épouvantable et absolument merveilleuse que nous avons passée, mon petit-fils et moi, blottis sur un radeau improvisé au milieu d'un lac de montagne. Une petite pluie drue, persistante, criblait l'eau autour de nous. Je ne saurai jamais pourquoi, les truites semblaient prises d'une frénésie indescriptible. Nous en avons pris plus, ce jour-là, qu'on n'en capture généralement en huit jours.

Vers le milieu de l'après-midi, alors que nous étions trempés jusqu'à la moelle des os et que le panier d'osier que nous avions amené « au cas où » était déjà plein à ras bord de truites aux flancs argentés, elles commencèrent à se calmer un peu.

— Qu'est-ce qu'on s'amuse, hein, Grand-père ? nota mon partenaire de pêche. Domage qu'on ne puisse pas faire ça plus souvent.

— Geran, répondis-je, ça fait trois semaines que nous allons pêcher tous les jours. On ne peut pas le faire plus souvent que ça.

— C'est vrai, mais aujourd'hui, au moins, on prend quelque chose.

J'éclatai de rire.

— C'est beaucoup plus amusant, en effet, acquiesçai-je.

— Nous ne sommes pas comme les autres, hein ? demanda-t-il alors.

— Parce que nous aimons la pêche ? Il y a des tas de gens qui aiment la pêche dans le monde, Geran.

— Ce n'est pas de ça que je voulais parler, mais de notre famille. J'ai l'impression que nous avons quelque chose de différent. D'un peu bizarre... Quelque chose de spécial, tu vois ce que je veux dire ? fit-il avec une petite grimace, et comme il avait la goutte au nez, il s'essuya sur sa manche. Je ne veux pas dire que nous sommes des gens importants ou je ne sais quoi ; c'est juste que nous ne sommes pas tout à fait comme les autres. Enfin, c'est l'impression que j'ai. Tante Pol ne m'en parle jamais, mais il y a des moments, la nuit, où je l'entends parler avec mon père, dans la cuisine, avant que je dorme. Elle connaît un tas de gens, hein ?

— Ta tante ? Pour ça oui. Elle connaît des gens dans à peu près tous les Royaumes du Ponant.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment elle peut connaître des rois, des nobles et des gens comme ça, elle qui ne va jamais nulle part. Tu sais ce que je pense ?

— Quoi donc, gamin ?

— Je pense que Tante Pol est beaucoup plus vieille qu'elle n'en a l'air.

— Elle est bien conservée, comme on dit. Mais à ta place, Geran, je n'en parlerais pas. Les dames sont un peu chatouilleuses sur la question.

— Tu es vieux, et ça n'a pas l'air de t'ennuyer.

— C'est parce que je n'ai jamais vraiment grandi. Je sais encore m'amuser. C'est comme ça qu'on reste jeune. Ta tante ne veut pas comprendre que c'est important de s'amuser.

— Elle est vraiment bizarre, hein ? Il y a des moments où je pense que c'est la femme la plus bizarre du monde.

À ces mots, j'éclatai de rire.

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

— Un jour, je t'expliquerai. Mais tu as raison. C'est vrai que notre famille est spéciale, seulement il faut que nous fassions comme si nous étions normaux. Ta tante t'expliquera quand tu seras un peu plus grand.

— Et c'est bien ? D'être spécial, je veux dire.

— Pas vraiment. C'est juste un fardeau de plus qu'on transporte partout avec soi. Ce n'est pas si compliqué, Geran. Notre famille a quelque chose de très important à faire, et il y a des gens dans le monde qui voudraient nous en empêcher.

— Mais nous le ferons quand même, hein ?

Je le vois encore son petit visage enfantin levé vers moi avec détermination.

— Je pense que oui, mais nous avons le temps, tu sais. Bon, tu le remontes, ce poisson, ou tu lui laisses faire trempette jusqu'à la fin de la journée ?

Il étouffa un cri de surprise et sortit une truite de cinq bonnes livres.

Je repense souvent à cette journée. Tout bien considéré, c'est l'une des meilleures de ma vie.

Polgara revint au début de l'hiver. Le sol était couvert de feuilles rousses, le ciel était d'un gris uniforme et ça sentait la neige. Il se trouve que j'étais dehors et je la vis arriver de loin, drapée dans sa cape, bleue, un sourire satisfait accroché à la figure.

Je vins à sa rencontre.

— Déjà de retour, Pol ? lançai-je d'un ton sarcastique. Tu commençais à peine à nous manquer. Et maintenant, tu pourrais me dire où tu étais passée et ce que tu faisais ?

— J'ai dû retourner en Nyissie, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Je devais voir certaines personnes.

— Ah bon ? Qui ça ?

— Zedar, pour commencer. Et puis l'actuelle Salmisra.

— Pol, je ne veux pas que tu approches de Zedar. Tu es douée, mais pas à ce point-là.

— Je n'avais pas le choix, Père. Nous devons faire connaissance, Zedar et moi. C'était encore une de ces choses.

— Alors, que prépare-t-il ? insistai-je.

— Je ne vois pas pourquoi tu t'excites comme ça à son sujet. En réalité, il est plutôt pathétique. Il est fichu comme l'as de pique, il mange mal et a l'air en très mauvaise santé.

— Parfait. Je lui souhaite toutes les maladies du monde. Je lui en inventerai même de nouvelles, s'il en a marre des vieilles.

— Père, tu n'es qu'un Barbare.

— Ah, tu as remarqué, hein ? Que faisait-il en Nyissie ?

— Si j'ai bien compris, c'est un vagabond qui erre dans le monde comme une âme en peine en cherchant quelque chose – ou quelqu'un.

— Espérons qu'il ne le trouvera jamais.

— Au contraire, il faut absolument qu'il le trouve. Sans ça, ce sera à toi de le faire, et tu ne sauras pas par où commencer à chercher.

— Parce que lui, il le sait ?

— Non. C'est ce qu'il cherche qui le trouvera.

C'était le tout premier indice de la venue d'Essaïon. J'en ai parlé avec Beldin, et nous pensons plus ou moins qu'Essaïon et Torak sont le reflet l'un de l'autre dans un miroir. Chacun était l'exact opposé de l'autre.

Je me demande parfois si Torak savait qu'il était une erreur. Ce qui, en soi, justifierait toute mon existence.

— De quoi devais-tu parler à Salmissra ? demandai-je.

— Je devais l'avertir. Elle va faire quelque chose d'ici quelques années, et je serai obligée de lui faire quelque chose en retour. Ça ne lui plaira pas beaucoup, et à moi non plus, soupira Polgara. Ce sera assez terrible, j'en ai peur, mais je n'aurai pas le choix. Oh, Père ! s'exclama-t-elle en se pendant à mon cou, pourquoi faut-il que ce soit moi qui le fasse ?

Elle enfouit son visage au creux de mon épaule et se mit à pleurer.

— Parce que tu es la seule à pouvoir le faire, ma Pol, répondis-je en lui tapotant l'épaule. Allons, allons, murmurai-je. Allons, allons.

Quelques années passèrent dans le calme, ce qui m'inquiétait beaucoup. Le principal Événement de l'histoire du monde était sur le point de se produire, et j'avais hâte d'y arriver. Je ne suis pas très doué pour attendre.

Puis, en 5340, Ran Borune XXIII fut couronné empereur de Tolnedrie, et peu après il épousa une de ses cousines, une Dryade aux cheveux de feu appelée Ce'Vanne. Les jumeaux trouvèrent ce fait hautement significatif. De ce mariage, disaient-ils, devait naître la Reine du Monde. S'ils disaient vrai, et je ne les avais pratiquement jamais pris en défaut, ça voulait dire que lorsqu'il serait grand, Geran se marierait et deviendrait le père de celui que nous attendions tous.

Peu après, Beldin revint au Val.

— Alors, tu en avais marre de contempler cette grotte ? lançai-je tandis qu'il escaladait l'escalier de ma tour.

— Pas vraiment, répliqua-t-il, mais j'ai l'impression qu'il se passe des choses, non ?

— Quelques-unes. Le Tueur de Dieu ne devrait plus tarder à voir le jour.

— Je pensais bien que c'était un truc dans ce goût-là. Il y a quelques mois, j'ai soudain éprouvé une violente envie d'aller faire un tour. Les Murgos ont un nouveau roi, Taur Urgas, et il débloque complètement. Ça n'a rien d'original, tous les Urgas sont givrés. Mais Taur Urgas pousse la dinguerie un peu loin. Je l'ai vu une fois à Rak Goska, et je pense qu'il va nous étonner.

— Son homologue malloréen s'est-il annoncé ?

— Oui, dit-il en hochant la tête. Il s'appelle Zakath. Il n'a pas encore été couronné, mais ça ne devrait plus tarder. Son père n'est pas en très bonne santé. Pour un Angarak, Zakath est un homme remarquablement civilisé. D'après ce que j'ai compris, il est d'une extrême intelligence, et ses précepteurs ont réussi à convaincre son père de le laisser suivre les cours de l'université de Melcène. Un empereur de Mallorée cultivé, voilà qui promet d'être

nouveau. Combien de Compagnons sont déjà apparus ?

— Six, à ma connaissance. Le Guide et l'Aveugle sont nés en 5335, l'Ours redoutable en 36 et le Seigneur des Chevaux et le Chevalier protecteur en 37.

— Ça ne fait que cinq.

— Pardon, je pensais que tu étais déjà au courant pour l'Homme aux Deux Vies. Il est né un peu avant, vers 5330, je crois. Il est apprenti forgeron à Érat, dans le centre de la Sendarie.

— Des indices concernant les autres ?

— D'après les jumeaux, l'actuel empereur de Tolnedrie devrait engendrer la femme du Tueur de Dieu.

— Alors tout se met en place, hein ? Et Pol ? Qu'est-ce qu'elle fait ?

— La tête de cochon. Tu la connais. Elle est allée en Nyissie, il y a quelques années, et elle y a rencontré Zedar.

— Et tu l'as laissée faire ?

— Comme si on pouvait l'empêcher de faire quoi que ce soit ! Elle n'a même pas pris la peine de me dire où elle allait. Elle m'a dit après coup qu'ils devaient faire connaissance, Zedar et elle. Elle reçoit des instructions en plus de celles du Codex Mrin.

— Forcément. Oh, j'allais oublier : les Nadraks ont aussi un nouveau roi. Il s'appelle Drosta lek Thun. Il n'avait que douze ans quand ils l'ont collé sur le trône.

— Tu l'as vu ?

— Non. Mais on m'en a parlé à Rak Goska. Tu crois que les Algarois vont se décider à faire quelque chose pour leur prince héritier ?

— Comment ça ? Que veux-tu qu'ils fassent ?

— Il est infirme, non ? Je doute que les Algarois soient disposés à accepter un roi diminué.

— Il s'en sortira, crois-moi. Je l'ai vu à cheval, et il vaut dix de ses sujets. Ce n'est pas ça qui m'ennuie, ajoutai-je en me grattant la barbe. D'après le Codex Mrin, le Seigneur des Chevaux serait son fils, or il est déjà né... dans un autre clan. Les jumeaux s'en occupent. Le Mrin leur donne beaucoup de fil à retordre, en ce moment. Tu restes un moment parmi nous ?

— Non, je retourne au Cthol Murgos, surveiller le Grand Brûlé. L'avènement du Tueur de Dieu est proche, et ça pourrait bien le réveiller.

— Ce n'est pas sûr, mais ce serait embêtant. Un enfant ne constituerait pas une grave menace pour N'a-Qu'un-Œil.

— Je te propose que nous nous tenions prêts à toute éventualité. Si c'est ce que Torak attend pour se réveiller, tu seras peut-être obligé de cacher le bébé quelque part dans les bois. Chamdar fouine toujours dans le coin ?

— Il est en Tolnedrie, en ce moment. Les services secrets drasniens ne le lâchent pas d'une semelle.

— Je pensais que c'était toi qui t'occupais de lui.

— C'est mieux comme ça. Chamdar me connaît. Il me sent quand je suis trop près de lui.

— C'est toi qui vois. Je vais parler un peu aux jumeaux, et puis je repartirai pour le Cthol Murgos.

Il tourna les talons et descendit l'escalier en traînant la patte. C'est seulement après son départ que je me rendis compte qu'il ne m'avait pas demandé à boire. Notre impatience croissante nous amenait tous à nous comporter bizarrement.

L'année suivante, Cho-Hag, l'infirmier, devint chef des Chefs de Clans d'Algarie, ce qui m'amena à me poser certaines questions. Je savais que le poste devait échoir à Hettar, et je ne voyais vraiment pas comment ça allait se passer. À moins d'une autre guerre des clans...

Compte tenu de ce qui nous attendait, il n'aurait plus manqué que ça.

Les événements se précipitaient, à présent. Je me contentais de marquer le passage du temps en attendant que Geran grandisse et se marie. Je ne suis pas d'un naturel patient, et l'attente me rendait fou. Pour faire quelque chose, plus que par réelle nécessité, j'époussetai ma tenue de conteur vagabond et partis à l'aventure.

Je m'arrêtai d'abord à Annath, évidemment. Geran avait une douzaine d'années, à présent, et il poussait comme une mauvaise herbe. Ses cheveux avaient beaucoup foncé, et sa voix muait. Tantôt il parlait d'une voix de baryton, grave et chaude, et tantôt il piaulait comme un chiot. On aurait souvent dit un jeune coq qui essaie de chanter.

— Il commence à s'intéresser aux filles ? demandai-je à Pol lorsque j'eus réussi à la prendre à part.

— Voyons, Père, soupira-t-elle. Ildera n'a que neuf ans. N'allons pas plus vite que la musique.

— Ildera ?

— Sa future femme.

— Ce n'est pas un nom sendarien.

— Elle n'est pas sendarienne. Ildera est la fille d'un Chef de Clan d'Algarie. Leurs pâtures sont juste de l'autre côté de la frontière.

Je fronçai les sourcils.

— Tu es sûre, Pol ? J'ai toujours pensé que la mère du Tueur de Dieu serait sendarienne.

— Où es-tu allé pêcher cette idée ?

— Je ne sais pas. Il doit naître ici, en Sendarie ; j'en avais déduit que sa mère serait sendarienne.

— Tu n'avais qu'à me demander, Père. J'aurais pu te dire il y a six générations qu'elle serait algaroise.

— Tu es sûre que c'est elle ?

— Évidemment que j'en suis sûre.

— Tu l'as dit à Geran ?

— Je ne ferai jamais une chose pareille, Père. Tu devrais le savoir depuis le temps. Il suffit qu'on dise aux gens qu'ils sont censés épouser pour qu'ils renâclent.

— Le Tueur de Dieu le saura forcément.

— Il le saura quand je déciderai qu'il est prêt.

— Pol, c'est écrit dans les Accords de Vo Mimbire. Il est écrit noir sur blanc qu'il doit épouser une princesse tolnedraine.

— Et alors ?

— Alors, comment as-tu l'intention de le lui cacher ?

— Je ne lui apprendrai pas à lire, voilà tout.

— Tu ne peux pas faire ça ! Il faut qu'il apprenne à lire ! Comment saura-t-il ce qu'il a à faire s'il ne peut pas lire le Codex Mrin ?

— Il aura tout le temps d'apprendre ensuite, Vieux Loup. Je n'ai moi-même appris qu'après le mariage de Beldaran, tu te souviens ? Si c'est le genre d'individu auquel nous pensons, ça ne lui posera aucun problème.

J'avais quelques doutes à ce sujet, mais je les gardai pour moi.

— Qu'as-tu dit à Geran, au juste ? demandai-je.

— Pas grand-chose. Les jeunes laissent parfois échapper des choses dans le feu de l'action, et les gens d'Annath n'ont pas besoin de savoir qu'ils ont des personnages de sang royal parmi eux. Darral le sait, évidemment, mais il sait tenir sa langue.

- Où est le gamin, ce matin ?
- À la carrière de pierre, avec son père. Il apprend le métier.
- Tu crois que c'est prudent ? objectai-je.
- Il ne court aucun danger, Père. Darral veille sur lui.
- Je vais les voir.
- Pour quoi faire ?

— Je vais demander à Darral s'il accepterait de laisser quartier libre à son apprenti pour le restant de la journée.

- Toi, tu as une idée derrière la tête.
- Exact. Je voudrais emmener le gamin à la pêche.
- Évite, s'il te plaît, de lui raconter des histoires qu'il n'a pas besoin de connaître pour le moment.

- Ce n'est pas du tout ce que j'ai en tête.
- Alors pourquoi veux-tu l'emmener à la pêche ?
- Pour attraper du poisson, Pol. C'est pour ça qu'on va à la pêche, d'habitude, non ?
- Ah, les hommes ! fit Pol en levant les yeux au ciel.

Nous passâmes un agréable après-midi, Geran et moi, à exploiter les possibilités d'un torrent de montagne qui tombait en cascade du petit lac dont j'ai déjà parlé. Ça mordait, et nous fûmes trop occupés pour bavarder.

Je repartis le lendemain matin pour Érat. Je voulais voir Durnik. Je savais qu'il était L'Homme aux Deux Vies, mais je ne voyais pas, à ce moment-là, ce que ça voulait dire. Je n'imaginais pas non plus l'importance qu'il prendrait dans nos vies à tous. J'étais loin de penser qu'il deviendrait mon gendre, et le dernier disciple de mon Maître.

C'est drôle comment les choses tournent, des fois, hein ?

Durnik avait un an de moins que Geran, mais il était déjà très costaud. Il était apprenti forgeron, et je ne connais pas de meilleur moyen de se faire des muscles.

Durnik était déjà un jeune homme très sérieux. Ça ferait un bon Sendarien : sobre, travailleur et d'une moralité inébranlable. Je doute sérieusement que Durnik ait eu, de sa vie, une pensée malhonnête ou salace.

Je cassai délibérément une courroie de ma besace et m'arrêtai chez son patron, un nommé Barl, pour la faire réparer. Barl était occupé à ferrer un cheval, de sorte que c'est Durnik qui répara mon sac. Nous parlâmes un peu et je repartis.

Je ne vois pas pourquoi mon gendre se rappellerait cette première rencontre, mais moi je m'en souviens parce que j'appris au cours de cette brève conversation tout ce que j'avais besoin de savoir.

Après avoir quitté la forge de Barl, j'allai voir en Arendie ce que devenaient les Wildantor. Le sujet le plus représentatif de la famille était un jeune comte, Reldegen, qui semblait avoir juré de passer sa vie à ferrailer. C'est à Reldegen que devait penser celui qui a inventé l'expression « tête brûlée ». Il préfigurait le spécialiste des désastres que serait plus tard son neveu Lelldorin. Je l'aimais bien quand même.

D'Arendie, je repartis tout de suite pour le Val. L'hiver arrivait, et j'avais hâte de voir ce que les jumeaux avaient trouvé de nouveau. Les événements se précipitaient, et il était rare qu'une journée se passe sans que nous fassions une découverte dans le Codex Mrin.

Le problème de l'Algérie fut résolu en 5344. En passant près de l'À-Pic oriental, la famille du jeune Hettar fut attaquée par les Murgos. Ils tuèrent les parents, traînèrent Hettar derrière un cheval sur je ne sais combien de lieues et le laissèrent pour mort. Cho-Hag le trouva quelques jours plus tard, lui sauvant la vie, et l'adopta. Hettar serait bien le prochain

chef des Chefs de Clans d'Algérie, et sans guerre des clans. C'était un soulagement.

Au printemps de l'année suivante, les jumeaux me conseillèrent d'organiser des rencontres entre Polgara et les jeunes Aloriens qui deviendraient si importants pour nous plus tard.

— Il faut vraiment qu'ils fassent sa connaissance, insista Belkira. Le moment viendra où vous ferez des choses importantes ensemble, et il faut qu'ils puissent la reconnaître au premier coup d'œil. Les Aloriens nourrissent de forts préjugés à l'encontre des femmes, et tu ferais mieux de les habituer pendant qu'ils sont encore jeunes à l'idée que Pol n'est pas une femme ordinaire. Nous irons à Annath avec toi, et nous nous occuperons de tout pendant votre absence.

J'étais mal placé pour discuter. Ils étaient Aloriens ; ils savaient de quoi ils parlaient. Et puis Pol commençait à végéter à Annath. Je me dis qu'elle aimerait peut-être prendre un peu l'air. De fait, elle ne se fit pas prier.

Nous nous rendîmes d'abord en Algérie, puisque c'était la porte à côté. Le plus difficile fut de débusquer Cho-Hag. Les Algarois se déplacent beaucoup. Hettar, qui n'avait que huit ans, était déjà un petit garçon au visage sombre, qui passait tout son temps à cheval et à s'exercer au maniement des armes. Son regard devenait rigoureusement impénétrable chaque fois que quelqu'un prononçait devant lui le mot « Murgo ». Il avait manifestement des projets pour eux. J'avoue que je n'ai pas une passion pour les Murgos, mais là, je trouve que Hettar pousse un peu.

Tous les Aloriens ont entendu parler de nous, bien sûr, et Cho-Hag nous accueillit royalement. Je veillai à ce que Pol ait le temps de discuter un peu avec Hettar. Elle était très dubitative à son sujet lorsque nous repartîmes pour la Drasnien.

— Je pense qu'il est au bord de la folie, Père, me dit-elle. Ce sera un monstre sanguinaire quand il sera grand, et tu te rends compte qu'il finira par devenir roi d'Algérie ?

— Ça, les Murgos risquent d'avoir un problème, remarquai-je.

— Tu as tort de prendre ça à la légère, Vieux Loup. Hettar est un kamikaze en herbe, et je crains qu'il ne nous mette tous en danger. Tu sais qu'il est Sha-Dar, n'est-ce pas ?

— Je l'ai senti à la seconde où je l'ai vu. Il le sait ?

— C'est possible. Il sait qu'il est beaucoup plus proche des chevaux que les autres Algarois. Il n'a peut-être pas encore fait le rapprochement. Les deux autres Aloriens sont-ils aussi dingues que celui-ci ?

— Il y a un moment que je ne les ai pas vus. Kheldar, le Drasnien, devrait être assez civilisé, mais Barak, le Cheresque, je ne te promets rien. Cherek est un pays de sauvages.

Le prince Kheldar, neveu de Rhodar, le prince héritier du trône de Drasnien, était un petit garçon nerveux, au long nez pointu, et malin comme un singe. À dix ans, il était déjà plus futé que la plupart des adultes. Il flatta Pol d'une façon impudente, et fit sa conquête en dix minutes. Elle l'aimait bien, mais elle n'était pas assez stupide pour lui faire confiance.

N'oubliez jamais ça, si vous avez jamais l'occasion de traiter avec Silk. Aimez-le tant que vous voudrez, mais ne commettez jamais l'erreur de lui faire confiance. Il est marié, maintenant, mais sa femme est au moins aussi retorse que lui, et je ne me ferais pas à elle non plus.

Nous restâmes quelques jours à Boktor, puis nous allâmes à Kotu afin de prendre un vaisseau pour le Val d'Alorie. Au palais, on me prêta des chevaux pour aller à Trelheim. Barak avait neuf ans, un an de moins que son cousin Anheg, le prince héritier de Cherek. Anheg était en visite chez son cousin et les deux gamins étaient déjà presque aussi grands que moi. Barak avait des cheveux d'un roux flamboyant, tandis qu'Anheg avait la tignasse

noire et drue. Ils faisaient une belle paire de chenapans, tous les deux, mais il fallait s'y attendre. Ils n'étaient pas cheresques pour rien.

Je leur présentai Pol qui réussit à les faire tenir en place le temps d'avoir une petite conversation avec eux.

— Eh bien ? lui demandai-je alors que nous retournions au Val d'Alorie. Qu'en penses-tu ?

— Ils seront parfaits, m'assura-t-elle. Ce sont des grandes gueules, ils font un boucan fou, mais ils sont futés comme tout. Je pense qu'Anheg fera un très bon roi, et il s'appuie déjà beaucoup sur Barak.

— Tu as pu éclaircir cette histoire d'Ours redoutable ?

— Pas vraiment. Je sais seulement que ça a quelque chose à voir avec le Tueur de Dieu. Si ça se trouve, ça veut simplement dire que Barak deviendra fou si le Tueur de Dieu est en danger, mais ce n'est peut-être pas tout. Nous y verrons plus clair quand Barak grandira.

— Espérons-le. S'il doit y avoir un changement significatif, j'aimerais être averti un peu à l'avance.

Du Val d'Alorie, nous reprîmes la mer jusqu'à Darine et nous allâmes à Annath. Les jumeaux retournèrent au Val, je dis au revoir à Pol et pris la Grande Route du Nord qui menait à Boktor. Je voulais voir l'oncle du prince Kheldar, Rhodar, le prétendant au trône de Drasnie. Je ne devais pas être déçu. Bien que tout jeune encore, Rhodar avait déjà un peu de ventre, mais quelle tête bien faite ! Ces trois hommes, Rhodar, Anheg et Cho-Ram feraient d'excellents rois. Et quelque chose me disait que nous aurions bien besoin d'eux quand les choses commenceraient à se préciser.

J'étais continuellement par monts et par vaux. Je n'avais que rarement l'occasion de repasser par le Val et de discuter avec les jumeaux. Mais nous restions en contact.

Au printemps 5346, ils me dirent que Pol était partie pour une autre de ces mystérieuses missions et qu'ils étaient de nouveau à Annath.

Je m'empressai de les y rejoindre afin de pouvoir m'entretenir avec eux de vive voix. Notre moyen de communication était bien pratique, je vous l'accorde, mais il y avait de nouveau des Murgos dans le Ponant, là où il y a des Murgos, il y a des Grolims, et les Grolims ont les moyens de surprendre les conversations télépathiques. Et s'il y avait une chose que je préférais éviter, c'était qu'un Grolim repère Polgara et la suive jusqu'à Annath.

— Elle ne pourrait pas me prévenir, quand elle fiche le camp comme ça ? ronchonai-je en retrouvant les jumeaux. Où est-elle encore allée ?

— Au Gar og Nadrak, répondit Beltira.

— Où ça ?

— Au Gar og Nadrak. Sur instruction du Codex Mrin, cette fois. Tu te souviens de ces « aides » nadrakes dont nous t'avons parlé au quarante-neuvième siècle ? Tu étais même allé voir sur place.

— Oui.

Et comment que je m'en souvenais ! C'est là que j'avais ramassé tout cet or.

— Eh bien, ces aides ne sont plus dans les limbes. Elles existent, maintenant, et Pol est allée au Gar og Nadrak les identifier.

— J'aurais aussi bien pu le faire ! m'écriai-je, furieux.

— Pas aussi bien, non, protesta Belkira. Ne nous crie pas après comme ça, Belgarath. Nous nous sommes contentés de lui passer les instructions, ce n'est pas nous qui les avons inventées.

Je repris péniblement mon calme.

— Et où est-elle au juste ?

— À Yar Nadrak. Avec son propriétaire.

— Son *propriétaire* !

— Quoi, tu ne sais pas ? Au Gar og Nadrak, les femmes sont considérées comme un bien dont on peut disposer à sa guise.

CHAPITRE XLVIII

La même année, en 5346, une épidémie éclata dans l'ouest de la Drasnie. C'était une maladie virulente, endémique dans cette région marécageuse, et je pense que ce n'était pas un hasard. Rares étaient ceux qui en réchappaient, et les rescapés étaient en général affreusement défigurés.

Je fus cloué près d'un an à Annath pendant que Pol était à Yar Nadrak. Je veillais sur Geran, mais nous n'eûmes guère le temps d'aller à la pêche. Il avait d'autres préoccupations, à présent. Il bâtissait sa maison, et chaque fois que le clan d'Ildera passait près de la frontière, il allait la voir. Ildera était une grande blonde, très jolie. Geran paraissait très amoureux d'elle. Il n'avait pas le choix, d'ailleurs. La Nécessité avait manifestement le pouvoir d'organiser certaines choses toute seule quand Pol n'était pas là pour pousser les jeunes gens dans les bras l'un de l'autre. Ce qui m'inspirait une certaine fierté, ne me demandez pas pourquoi.

Vers le milieu de l'été de l'année 5347, un Drasnien au visage émacié appelé Khendon arriva à Annath avec un message pour moi. Khendon était margrave, je crois, mais il n'était pas du genre à rester assis, les bras croisés, à se goberger de son titre. L'espionnage était l'industrie nationale en Drasnie, et la coutume voulait que les nobles drasniens s'enrôlent dans les services secrets. Khendon n'avait pas fait exception à la règle. Chacun recevait un surnom distinctif, et celui de Khendon était « Javelin », sans doute à cause de sa maigreur de javelot. Il n'était pas très âgé, mais c'était déjà l'un des meilleurs agents des services. Il m'a toujours plu. C'est l'un des rares hommes en ce bas monde qui arrive à déstabiliser Silk, ce qui suffirait à le rendre cher à mon cœur. Il se cala au dossier de sa chaise, dans la cuisine, pendant que la mère de Geran préparait le dîner. Darral et Geran étaient encore à la carrière.

— Figurez-vous, Vénérable Ancien, que je passais par Yar Nadrak quand votre fille m'a fait appeler, commença Javelin. Elle m'a remis un message pour vous.

Il fouilla dans son pourpoint et me tendit une feuille de parchemin pliée et scellée.

— Elle a dit que vous comprendriez pourquoi elle préférerait communiquer avec vous ainsi plutôt que par « l'autre moyen ». Qu'a-t-elle voulu dire par là ?

— Ça, Javelin, vous n'avez pas besoin de le savoir, rétorquai-je.

— J'ai besoin de tout savoir, Vénérable Ancien, se récria-t-il.

— La curiosité pourrait vous attirer beaucoup d'ennuis. Il y a deux mondes qui cohabitent. Chacun chez soi et les vaches seront bien gardées. Croyez-moi, il y a un moment que je roule ma bosse, et je sais ce que je fais.

Je rompis le sceau de cire – que Javelin avait remplacé avec soin après avoir pris connaissance du message, j'en étais sûr – et parcourus la missive de ma fille.

« Père, disait-elle. Je suis prête à rentrer. Viens tout de suite à Yar Nadrak et apporte beaucoup d'argent. Mon propriétaire exigera sûrement de moi une somme respectable. »

— Dites, Khendon, vous savez combien coûte une femme au Gar og Nadrak ? demandai-je.

— Ça, Très Saint Belgarath, ça dépend de la femme et des dons de négociateur de l'acheteur, répondit-il. Pensez aussi que c'est une négociation tripartite.

— Comment ça ?

— La femme est doublement intéressée au prix. D'abord parce qu'elle en obtient la moitié et puis parce que c'est une indication de sa valeur. Par fierté, votre fille fera monter les enchères au maximum.

— Même si c'est moi qui veux l'acheter ?

— C'est une coutume un peu particulière, Vénérable Belgarath. Vous voulez la récupérer, non ?

— Ça dépend du prix.

— Belgarath ! s'exclama-t-il, l'air sincèrement choqué.

— Je plaisante, Khendon. Donnez-moi un chiffre approximatif, j'ai des lingots d'or de dix onces, je ne sais où, dans ma tour. Combien faut-il que j'en emporte ?

— Une douzaine, au moins. Toute somme inférieure serait insultante.

— Vous jubilez, là, hein ?

— C'est vous qui posez les questions, Belgarath. J'essaie juste de vous fournir une estimation.

— Merci, lâchai-je platement. Quel est le nom de son propriétaire ?

— Gallak, Vénérable Belgarath. C'est un négociant en fourrures. La possession de votre fille lui confère un certain prestige, et je doute qu'il la lâche facilement. Croyez-moi, vous avez intérêt à amener beaucoup d'argent à la table des négociations.

— Je vous confie le campement, Khendon, fis-je en me levant. Je vais demander aux jumeaux de vous relever dès que je serai au Val.

— À votre guise, Vénérable Belgarath.

Je quittai Annath, me changeai en faucon et volai droit vers le Val. Je parlai brièvement aux jumeaux, puis je filai à ma tour. Après avoir tout retourné, je retrouvai mon tas de lingots d'or... derrière une étagère, vous vous rendez compte ? J'en fourrai une vingtaine – douze livres et demie d'or, à peu près – dans un sac de selle et je partis vers le nord en quête d'un clan algarois. Il me fallait un cheval. J'ai souvent fait appel aux Algarois pour me procurer des montures, au fil des siècles.

Quelques jours plus tard, j'étais au Gué d'Aldur. Je suivis alors la Grande Route du Nord qui traverse les marais. Je m'arrêtai à Boktor le temps d'acheter un costume drasnien, puis je traversai les landes et me retrouvai à la frontière nadrake.

Ce coup-ci, elle était gardée.

— Qu'est-ce que vous avez à faire au Gar og Nadrak ? me demanda un gaillard à l'air revêche.

— Juste ça, mon pote : à faire, répliquai-je sèchement. Je viens au Gar og Nadrak pour affaires. Puis je rentrerai à Boktor. J'ai tous les documents nécessaires, si vous voulez les voir.

— D'habitude, on donne un petit pourboire aux employés..., dit-il d'un ton plein d'espoir.

— J'essaie de ne pas être esclave de mes habitudes, rétorquai-je. Je ferais peut-être mieux de vous dire que le roi Drosta est un de mes amis personnels.

En réalité, je ne l'avais jamais vu de ma vie, mais je trouve que ça ne fait pas de mal de lâcher des noms de gens célèbres de temps en temps.

Le garde arbora une expression un peu peinée.

— Je me demande comment votre roi réagira quand je lui dirai que ses gardes-frontières acceptent des pots-de-vin, ajoutai-je.

— Vous ne lui direz pas ça, hein ?

— Pas si vous arrêtez tout de suite ces inepties.

Il leva la barrière d'un air morne et me laissa passer. J'imagine que j'aurais pu lui glisser la pièce, mais nous nous étions donné beaucoup de mal pour dégoter cet or, Rablek et moi, et je n'avais pas envie de le dilapider.

Je suivis la Route des Caravanes du Nord en direction de l'est et, au bout d'une bonne semaine, j'arrivai à Yar Nadrak, la capitale. C'est une ville particulièrement hideuse, située à

la jonction des bras oriental et occidental de la Cordu, au milieu d'un bourbier jonché de souches calcinées, car les Nadraks ont l'habitude de mettre le feu à leurs forêts pour les éclaircir. Je pense que ce qui rend la capitale si laide, c'est le fait que tout, à l'intérieur des murailles, est badigeonné de goudron. Je comprends que ça empêche le bois de pourrir, mais ça ne contribue guère à la beauté des lieux, et ça n'en améliore pas l'odeur.

J'allai au marché aux fourrures et me renseignai sur Gallak, un négociant en peaux. On m'envoya à une taverne, qui était probablement le dernier endroit où je serais allé chercher Polgara. C'était un établissement assez bruyant, bas de plafond, supporté par des poutres badigeonnées de goudron. J'entrai... et je n'en crus pas mes yeux.

Polgara était en train de danser.

Elle n'était peut-être pas aussi douée que Vella, mais elle s'en sortait étonnamment bien quand même. Du haut de chacune de ses bottes de cuir souple à la mode nadrake dépassait la poignée d'une dague. Deux autres dagues étaient glissées dans sa ceinture. Elle portait une robe arachnéenne faite de soie malloréenne – bleue, évidemment –, sous laquelle se passaient toutes sortes de choses intéressantes tandis qu'elle tournoyait, ses pieds décrivant des mouvements compliqués avec une rapidité surnaturelle.

La faune de la taverne l'encourageait par ses cris et ses hurlements, et je me retins pour ne pas taper dans le tas. Il y a des moments où j'ai l'impression d'avoir passé ma vie à avoir envie de cogner sur les types qui regardaient Polgara de trop près. Mais c'est normal pour un père, non ?

Quoi qu'il en soit, elle acheva sa démonstration par la posture de défi qui conclut traditionnellement la danse des femmes nadrakes, et les clients se mirent à hurler de plus belle, à siffler, à taper des pieds en signe d'enthousiasme. Elle retourna à la table où l'homme que je supposai être son propriétaire se rengorgeait fièrement. C'était un Nadrak entre deux âges, au visage en lame de couteau. La coupe et la qualité de ses vêtements trahissaient la prospérité. Je remarquai qu'il se garda bien de toucher Pol lorsque celle-ci reprit place à côté de lui. Il était clair qu'elle savait se servir de ses dagues, et qu'elle n'aurait pas hésité à le faire. Je louvoyai entre les tables et m'assis en face d'eux.

— Dites donc, commençai-je, c'est un sacré bout de femme que vous avez là. Vous ne seriez pas vendeur, par hasard ?

C'était un peu abrupt, mais les Nadraks n'avaient pas pour habitude de tourner autour du pot dans ce domaine.

— Vous êtes drasnien, hein ? fit-il en me toisant du regard, observant manifestement ma tenue.

— Exact, répondis-je.

— Je ne crois pas que j'aie envie de la vendre à un Drasnien.

— Les affaires sont les affaires, Gallak, et l'argent n'a pas d'odeur.

Je soupesai les sacs de selle que j'avais apportés.

— Comment connaissez-vous mon nom ? demanda-t-il.

— Je me suis renseigné, répondis-je.

— Vous n'êtes pas un peu... âgé pour acheter des femmes ?

— Je ne l'achète pas pour moi, Gallak, mais pour le prince Rhodar. Je voudrais lui faire un cadeau très spécial, le jour où il accédera au trône de Drasnien. Un homme d'affaires a tout intérêt à s'attacher les faveurs de son roi.

— Ça, c'est bien vrai, concéda-t-il, mais Rhodar est un Alorien. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il sera intéressé par une Nadrake ?

— Je vois que vous ne le connaissez pas. Il a un gros appétit. De toutes sortes de choses.

— Il risque de le perdre s'il se montre trop familier avec notre petite Polanna et qu'elle l'étripe. Elle manie ses dagues avec une rapidité...

— Polanna... c'est son nom ?

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Dites-moi, juste pour l'amour de la discussion, combien seriez-vous disposé à m'en offrir ?

Je fouillai dans mes sacs de selle, en tirai un lingot d'or et le posai sur la table devant lui.

— C'est rigoureusement hors de question, lâcha Polgara qui n'avait pas perdu une miette de notre échange. Il en faudrait vingt comme ça pour m'avoir. Dis-lui de fiche le camp, Gallak.

Mais ledit Gallak observait attentivement le lingot d'or.

— Pas si vite, Pol, dit-il. C'est de la bonne marchandise. Presque pure, je dirais. Où avez-vous trouvé ça, l'ami ? demanda-t-il en me regardant entre ses paupières étrécies.

— J'ai un peu prospecté, il y a quelques années, répondis-je. Nous en avons trouvé un cours d'eau plein à ras bord, mon associé et moi.

— Je voudrais bien voir ça, fit-il, les yeux soudain très brillants.

— Des tas de gens sont dans ce cas-là, mais je ne sais pas pourquoi, je préfère garder son emplacement secret. Alors, vous avez une contre-proposition à me faire ?

— Polanna vient de vous le dire : vingt lingots.

— Cinq, contrai-je.

— Je pense que je pourrais descendre jusqu'à quinze.

— Ridicule ! répliquai-je. Je pourrais acheter la cambuse et tous ceux qui sont dedans pour quinze lingots. Un peu de réalisme, mon brave. Ce n'est qu'une femme, quand même.

Nous marchandâmes ainsi pendant près d'une heure, pendant laquelle Pol ne cessa de me foudroyer du regard. Nous finîmes par nous mettre d'accord sur douze lingots. Nous nous crachâmes dans la main, nous topâmes là. Le marché était conclu. Je me levai.

— C'est bon, fillette, dis-je à Pol. On s'en va. Direction, la Drasnîe.

— Il faut que j'emballer mes affaires, répondit-elle en embarquant sa part de lingots d'or.

— Laisse-les là.

— Pas question, vieux brigand. Tu m'as achetée, tu n'as pas acheté mes biens. La maison de Gallak est tout près. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle traversa la taverne et sortit. Tous les yeux des hommes étaient braqués sur elle.

— Elle du caractère, hein ? remarquai-je sans me mouiller.

— Ça oui, acquiesça Gallak. Pour être honnête avec vous, mon ami, je ne suis pas mécontent d'en être débarrassé. Vous connaissez votre futur roi mieux que moi, mais je me demande si vous ne devriez pas envisager de lui offrir autre chose. Sa gratitude risque d'être un peu mitigée après une petite semaine de cohabitation avec Polanna.

— Elle s'en sortira très bien, Gallak. C'était un plaisir de faire des affaires avec vous.

Je ramassai mes sacs de selle considérablement allégés à présent et sortis dans la rue.

Quand Polgara revint, elle me considérait d'un œil toujours aussi noir.

— Sache, Vieux Loup, que je n'ai pas particulièrement apprécié ton numéro, dit-elle. C'était très insultant.

— Je pense que je ne m'en suis pas mal sorti. Bon, tu me rends mon or ?

— Pas question, Père. Il est à moi, maintenant.

— Ça va, Pol, soupirai-je. Si c'est comme ça que tu le prends... Trouvons une écurie. Je vais t'acheter un cheval et nous pourrons partir.

Une fois hors de Yar Nadrak, nous pûmes parler plus librement.

- Tu as trouvé les gens que tu cherchais ? demandai-je.
- Évidemment, répondit-elle. Sans ça, je ne t'aurais pas fait dire de venir me chercher.
- De qui s'agissait-il ?
- L'un d'eux est Drosta lek Thun en personne.
- Le roi des Nadraks ?

Ça, c'était une surprise.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Drosta est un compliqué. Un homme retors et complètement dépourvu de principes, mais il veut le bien de son pays. Il voudrait, notamment, échapper à l'emprise des Grolims. Il aimerait faire de son royaume une société séculière.

— Et l'autre ?

— Un dénommé Yarblek. Un descendant de quelqu'un que tu as connu, si j'ai bien compris.

— Tu ne veux pas dire Rablek ?

— Lui-même. Le hasard n'existe pas, Père.

Je fis la grimace.

— Je commence à en avoir par-dessus la tête, protestai-je.

— Tu devrais en avoir l'habitude, maintenant. Yarblek est une espèce d'homme d'affaires. Il est jeune, mais tellement dépourvu de scrupules qu'il s'est déjà bâti une sacrée réputation. Je pense que, le moment venu, il nous aidera. Si le prix lui convient. Tu as encore de cet or, n'est-ce pas ?

Nous suivîmes la Route des Caravanes du Nord vers l'ouest et la frontière drasnienne. C'était l'automne, à présent, et les feuilles des bouleaux et des trembles étaient déjà bien rousses. J'ai toujours trouvé que le doré était une couleur qui allait bien aux forêts, mais elle annonçait l'arrivée de l'hiver, et nous devons encore traverser les montagnes jusqu'à Yar Gurak.

Nous allions aussi vite que possible, mais en arrivant aux montagnes, la chance tourna. Une tempête de neige précoce descendit de Morindie et nous nous retrouvâmes enlisés dans cinq pieds de neige. Je bâtis un abri rudimentaire dans un bosquet de pins, et nous attendîmes la fin de la tempête. Elle se calma au bout de trois jours et nous pûmes reprendre la route. Mais nous n'allions pas vite, et ça n'avait pas arrangé le caractère de Pol. Elle éclata vers le milieu de la matinée.

— C'est ridicule, Père ! lança-t-elle. Nous avons un autre moyen d'aller où nous voulons, tu le sais.

— Nous sommes en territoire angarak, objectai-je, et donc chez les Grolims. Je préférerais éviter de faire du bruit, à moins d'y être vraiment obligé. Nous nous en sortirons très bien. Si le temps se maintient.

Il ne se maintint évidemment pas. Une seconde tempête succéda à la première, et je dus refaire un autre abri.

Au milieu de la matinée du lendemain, nous eûmes un visiteur. La tourmente faisait rage autour de notre abri improvisé et la neige tombait si dru qu'on n'y voyait pas à dix toises. Soudain, une voix se fit entendre dans la tourmente.

— Holà, du campement ! appela-t-il. Je vais entrer. Ne vous énervez pas.

C'était un vieillard chenu et tout en nerfs. Sa tignasse était aussi blanche que la neige alentour. Il avait l'air très vieux avec son visage boucané, sillonné de rides, mais ses yeux bleus étaient d'une incroyable jeunesse.

— Vous avez des soucis, on dirait ? fit-il en se frayant un chemin dans le rideau de neige.

Vous n'avez pas senti que la tempête menaçait ?

— Nous espérions la gagner de vitesse, répondis-je avec un haussement d'épaules.

— Ça, dans ces montagnes, il y avait peu de chances. Où allez-vous ?

— En Drasnie.

— Vous n'y arriverez jamais. Vous êtes partis trop tard. Il va falloir que vous passiez l'hiver ici.

— C'est impossible ! rétorqua Pol.

— Je connais ces montagnes, mon petit. Vous n'irez pas plus loin avant le printemps. C'est comme ça, ajouta-t-il dans un soupir en nous sondant du regard. Il va falloir que vous veniez avec moi, conclut-il d'un air mélancolique.

— Où ça ? demandai-je.

— Je passe l'hiver dans une grotte à une demi-lieue d'ici. Ce n'est pas une grotte formidable, mais ce sera toujours mieux que cette pauvre cabane que vous avez là. Je devrais arriver à supporter un peu de compagnie, pour une fois. Au moins, ça me fera quelqu'un à qui parler. C'est-à-dire que je peux toujours faire la causette à mon bourricot, mais pour ce qui est de répondre, il y a mieux.

Je suis sûr que Garion et Silk se souviennent de ce vieux bonhomme. Nous sommes retombés sur lui dans ces montagnes, des années plus tard, en allant à Cthol Mishrak.

Il ne nous dit jamais son nom. Je suis sûr qu'il en avait eu un à un moment donné, mais il est tout à fait possible qu'il l'ait oublié depuis le temps. Il nous raconta des tas de choses pendant cet hiver qui nous parut interminable, mais nous n'en retirâmes que peu d'informations. Il parlait surtout pour ne rien dire. Je crus comprendre qu'il avait passé sa vie à chercher de l'or dans ces montagnes, mais j'eus l'impression qu'il ne cherchait pas très fort. Ce qu'il aimait, c'était être dans ces montagnes.

Je pense que je n'ai jamais connu un homme qui ait le don de voir autant de choses d'un seul coup d'œil. Il avait compris à l'instant où son regard s'était posé sur nous que nous n'étions pas des gens comme les autres, mais quoi qu'il ait pu penser, il garda ses réflexions pour lui.

Je l'aimais bien, et je pense que Pol aussi. Ce qu'elle aimait moins, c'était qu'il fasse entrer son âne et nos chevaux dans la grotte avec nous. Ils eurent plusieurs conversations à ce sujet, cet hiver-là, si je me souviens bien.

Je me gardai bien d'intervenir, mais il ne m'échappait pas que si Pol avait pris l'âne du vieil homme en grippe, le petit animal éprouvait, en revanche, une véritable passion pour elle. Il lui témoignait son affection en lui flanquant des coups de tête quand elle s'y attendait le moins. Il donnait l'impression de trouver très amusant de la surprendre ainsi.

Comme prévu, la tempête descendue de Morindie redoubla de fureur et la neige continua à tomber de plus belle. Nous allâmes à la chasse, lui et moi, bien sûr, mais au bout d'un moment, on se lasse de manger du gibier, toujours du gibier et rien que du gibier. D'autant que Pol, qui s'était mise aux fourneaux, commençait à être à court de recettes.

Puis, alors que nous commencions à penser que l'hiver n'en finirait jamais, notre hôte s'aventura devant l'entrée de la grotte, un matin, et huma l'air.

— C'est bientôt fini, nous annonça-t-il. Un vent chaud venu de Drasnie va se mettre à souffler avant la fin de la journée, et toute cette neige aura disparu avant que vous ayez eu le temps de dire ouf. La rivière sera un peu grosse pendant quelques jours, mais vous pourrez reprendre votre voyage d'ici la fin de la semaine. Nos routes vont bientôt se séparer. J'ai beaucoup apprécié votre compagnie.

— Où irez-vous en partant d'ici ? demanda Pol.

— Je n'ai pas encore décidé, répondit-il en se grattant la tête. Vers le sud, peut-être. À moins que je ne remonte vers la Morindie. Je verrai bien par où le vent me poussera. Ou je laisserai décider mon âne. Ça n'a pas d'importance. Tant que je serai dans les montagnes...

Ses prévisions météorologiques se révélèrent d'une précision surnaturelle. Vers la fin de la semaine, nous lui fîmes nos adieux et repartîmes. Il y avait encore de la neige sous les arbres, mais les pistes étaient à peu près dégagées. Nous arrivâmes à la frontière drasnienne en moins de quatre jours et, une semaine plus tard, nous étions à Boktor.

L'épidémie dont je vous ai parlé n'était plus qu'un terrible souvenir. Parmi ses victimes figuraient le père de Rhodar et la mère de Silk. Le roi était mort ; la mère de Silk avait survécu, mais la maladie l'avait horriblement défigurée. Par chance, si l'on peut dire, elle l'avait aussi rendue aveugle, de sorte qu'elle n'eut jamais l'occasion de constater le désastre en se regardant dans un miroir. Silk et son père, qui ne pouvaient faire autrement que de voir l'étendue des dégâts, ne lui dirent jamais rien.

Nous restâmes à Boktor pour le couronnement de Rhodar, puis j'achetai un bateau. Nous allions remonter la Mrin et traverser les marécages. Je n'ai vraiment pas une passion pour les marais, mais je trouvais qu'il y avait trop de voyageurs sur la Grande Route du Nord en ce moment de l'année.

L'hiver est parfois une saison détestable, mais le printemps peut être encore pire – surtout dans les marécages. Il commença à pleuvoir le jour où nous partîmes de Boktor, Pol et moi, et il plut sans discontinuer pendant au moins une semaine. Je commençais à me demander si une nouvelle éclipse n'avait pas détraqué le temps.

Les marécages sont pour ainsi dire le passage obligé quand on se rend à Boktor en venant de l'ouest. Vous les avez donc probablement tous traversés à un moment ou à un autre. Pour ceux qui n'auraient pas eu ce plaisir, il faut savoir qu'entre la Mrin et l'Aldur, ce n'est qu'un vaste étang boueux, plein de roseaux, d'ajoncs et de saules éplorés. Comme il est alimenté par deux fleuves, l'eau n'est jamais tout à fait stagnante, mais le courant est d'une lenteur désespérante. Le seul moyen de déplacement est le bateau, et à la perche. Les chenaux sont trop étroits pour ramer. Je n'aime pas avancer à la perche, mais je n'avais guère le choix.

— Nous aurions dû prendre un navire de commerce à Boktor, dis-je un matin, d'un ton sinistre. Nous serions déjà à mi-chemin de Darine à l'heure qu'il est.

— Il est trop tard pour faire demi-tour, remarqua Pol. Alors continue à pousser sur ta perche.

Nous commençâmes à voir des palustres, J'étais étonné d'en voir autant. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Au détour d'une courbe du chenal, nous tombâmes sur une maison !

Au milieu d'un îlot qui montait de l'eau en pente douce se dressait un bosquet de saules dont les branches pleuraient à grosses gouttes. Il abritait un cottage fait de rondins délavés par les intempéries et couvert d'un toit de chaume.

Alors que je me rapprochais à la perche, l'un des palustres que nous avions remarqués nous devança, grimpa sur la berge boueuse en pépianant avec excitation et s'approcha du cottage en se dandinant, comme font les phoques et les otaries.

La porte s'ouvrit et une femme apparut sur le seuil. Elle nous regarda avec gravité derrière le rideau de pluie.

— Bienvenue chez Vordaï, dit-elle d'un ton qui démentait ses paroles.

— Je ne savais pas que quelqu'un vivait ici, dis-je.

— Il y a des raisons à ça, répliqua-t-elle. Vous feriez aussi bien de venir vous mettre à l'abri en attendant la fin de la pluie.

On m'a déjà invité avec plus de courtoisie, mais il y eut comme un déclic dans ma tête. Si peu gracieuse qu'elle fût, quelque chose me disait que je devais accepter l'invitation.

J'approchai la barque de l'îlot et nous prîmes pied sur la berge.

— Alors comme ça, vous êtes Vordaï, dit ma fille.

— Et vous, vous devez être Polgara, répondit la femme plantée sur le seuil du cottage.

— Là, j'ai dû rater un épisode, marmonnai-je.

— Nous nous connaissons de réputation, Père, m'expliqua Pol. Vordaï est la Sorcière des Marais, comme on l'appelle dans la région. C'est une réprouvée. Les marécages sont le seul endroit de la Drasnïe où elle peut espérer être en sécurité.

— Sans doute parce que le bois est trop humide pour qu'on puisse y brûler une sorcière sur le bûcher, ajouta la femme avec amertume. Allez, ne restez pas sous la pluie. Entrez.

La Sorcière des Marais était une très vieille femme, mais son visage arborait encore les vestiges d'une beauté lumineuse, fanée, certes, mais surtout gâchée par le pli amer de la bouche. La vie n'avait pas dû être tendre avec Vordaï la Sorcière.

Quiconque est passé par la Drasnïe a forcément entendu parler de la Sorcière des Marais. J'avais toujours cru que c'étaient des histoires de croque-mitaine. Et, dans le fond, ce n'était pas autre chose. Vordaï n'était pas une ogresse, et je doutais qu'elle ait jamais égaré les voyageurs imprudents dans des fondrières et des sables mouvants. Certains événements de sa vie l'avaient rendue absolument indifférente aux vicissitudes humaines.

L'intérieur de sa maison était d'une propreté méticuleuse. Sous le plafond bas, supporté par de grosses poutres, le plancher était blanchi par les lavages à grande eau. Il y avait un chaudron dans la cheminée, un vase de fleurs des champs sur la table, et des rideaux aux fenêtres.

Vordaï portait une robe noire toute simple, et elle boitait légèrement. Elle avait l'air incroyablement lasse. Elle prit nos capes mouillées et les accrocha à une patère, près du feu.

— Voilà donc le fameux Belgarath, dit-elle.

— Un peu décevant, hein ? risqua Pol.

— Non, répondit Vordaï. Pas vraiment. Je ne m'attendais guère à mieux. Asseyez-vous, fit-elle avec un geste d'invite en direction de la table. Il devrait y en avoir assez pour tout le monde dans le chaudron.

— Vous saviez que nous venions, n'est-ce pas, Vordaï ? avança Pol.

— Évidemment. Je ne suis pas sorcière pour rien.

Un palustre entra par la porte ouverte et se redressa sur ses petites pattes arrière. Il émit le curieux pépiement qui lui tenait lieu de langage.

— Oui, répondit Vordaï. Je sais.

— Alors c'est vrai, fit Pol d'un ton énigmatique en regardant la petite créature.

— Beaucoup de choses étranges sont vraies, Polgara, répondit Vordaï.

— Vous n'auriez pas dû les trafiquer, vous savez.

— Je ne leur ai pas fait de mal, et je trouve très dangereux ce que leur font les humains. L'un dans l'autre, je préfère la compagnie des palustres à celle de mes frères humains, et de loin.

— Déjà, ils sont plus propres, approuva Pol.

— C'est parce qu'ils se lavent plus souvent. La pluie va bientôt cesser. Vous pourrez reprendre votre voyage. Je vais vous servir le petit déjeuner, mais je ne pousserai pas l'hospitalité plus loin.

Là, il y avait des choses qui m'échappaient. Il était évident que Polgara avait approfondi, au cours de ses études, des aspects de la magie que j'avais négligés, et des tas de choses me

passèrent au-dessus de la tête dans l'échange auquel se livrèrent Pol et la Sorcière des Marais. Tout ce que je compris, c'était que cette pauvre vieille femme solitaire avait été très mal traitée à un moment de son existence.

Ça va, Garion, n'insiste pas. Oui, c'est vrai, j'étais navré pour Vordaï. Presque autant que pour Illessa. Je ne suis pas un monstre, après tout. Pourquoi crois-tu que j'ai fait ce que tu sais quand je suis repassé par les marais, avec Silk et toi, en allant à Cthol Mishrak ? J'aurais très bien pu m'en sortir autrement, tu t'en doutes.

Comme l'avait annoncé Vordaï, le ciel s'éclaircit vers midi. Nous récupérâmes nos capes qui avaient séché et nous reprîmes notre bateau.

Vordaï ne nous regarda même pas partir.

Au hasard d'une courbe de ce chenal tortueux, la petite maison solitaire et désolée disparut au milieu de l'immense marécage. Je m'aperçus en regardant Pol qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Il aurait été déplacé de lui demander pourquoi. Pol peut être absolument impitoyable quand les circonstances l'exigent, mais elle n'est pas inhumaine.

Nous quittâmes les marais près du Gué d'Aldur et continuâmes à pied le long de la frontière est de la Sendarie jusqu'à la piste défoncée qui menait à Annath. Nous franchîmes la frontière vers le milieu de l'après-midi. Geran nous attendait près de la carrière de pierre, à la sortie du village.

— Grâce au ciel ! dit-il avec ferveur. Je commençais à me demander si tu reviendrais à temps pour le mariage !

— Quel mariage ? demanda sèchement Pol.

— Le mien, répondit Geran. Je me marie la semaine prochaine.

CHAPITRE XLIX

Le mariage de Geran et d'Ildera fut célébré à la fin du printemps 5348. Tout le village d'Annath fut de la fête. Et pour ne pas être en reste, le clan d'Ildera traversa aussi la frontière afin d'y assister.

Le choix du prêtre chargé de célébrer le mariage fit l'objet de pas mal de discussions, Ildera étant algaroise, le prêtre de Belar qui veillait au salut spirituel de son clan revendiqua cet honneur, mais le prêtre sendarien local s'y opposa avec la dernière énergie. Polgara dut intervenir pour calmer le jeu – apparemment, du moins – en suggérant tout simplement qu'il y ait deux cérémonies au lieu d'une. Comme je m'en fichais, je ne m'en mêlai pas.

Il y avait du tirage entre Alara, la mère de Geran, et Olane, celle d'Ildera. Le père d'Ildera, Grettan, était Chef de Clan, c'est-à-dire presque roi dans la société algaroise, alors que Geran était le fils d'un vulgaire tailleur de pierre, et Olane considérait le mariage de sa fille comme une mésalliance. Elle ne se gênait pas pour le dire, ce qui n'était pas du goût d'Alara, et Pol dut hausser le ton pour empêcher celle-ci de faire, sur les ancêtres de son fils, des révélations qui ne regardaient personne. Je crois qu'au fil des siècles ces accès occasionnels d'animosité entre belles-mères a causé plus de soucis à Pol que Chamdar lui-même.

D'ordinaire, les mariages de campagne se passent à la bonne franquette. Le futur marié prend un bain, met une chemise propre, et ça s'arrête là. L'attitude d'Olane avait amené Alara à retourner toute la ville à la recherche des tissus précieux indispensables à l'accoutrement de son fils. Elle découvrit par hasard que le tonnelier local avait un vieux pourpoint violet plein de poussière dans son grenier, et elle persécuta le pauvre homme jusqu'à ce qu'il consente à le lui prêter. Elle le lava et obligea Geran, sous la menace, à le porter pour cette heureuse occasion. Mais il ne lui allait pas très bien, et il n'arrêtait pas de tirer dessus pour le rajuster.

— Arrête de le tripoter, Geran, lui dit son père alors que nous attendions le début de la cérémonie. Tu vas finir par le déchirer.

— Je me demande vraiment pourquoi je dois porter ce truc idiot, protesta Geran. J'ai une tunique absolument parfaite.

— Ta mère veut que tu fasses de l'effet devant les Algarois, répondit Darral. Ne la déçois pas. Elle a un petit problème en ce moment, alors, essayons de lui faire plaisir. Fais ça pour ton pauvre vieux père, Geran. Tu mangeras chez toi à partir de maintenant, alors que moi, il faudra que je continue à manger la cuisine de ta mère. Garde ce pourpoint, fiston, je te le demande comme une faveur. Ça ne durera que quelques heures, et ça me facilitera grandement la vie.

Geran grommela un peu, mais il se remit à faire fébrilement les cent pas selon la coutume tant prisée par les futurs mariés du monde entier.

Comme il faisait beau et qu'il y avait beaucoup d'invités, le mariage eut lieu dans une jolie prairie jonchée de fleurs des champs, à la limite de la ville. Le moment venu, nous escortâmes, Darral et moi, notre promis fort nerveux à l'autel érigé au centre du champ, et où les deux prêtres qui devaient officier se regardaient en chiens de faïence. À en juger par la tête qu'ils faisaient, la suggestion de Pol n'avait pas suffi à arrondir les angles.

Les proches familles des fiancés étaient assises sur des bancs, juste devant l'autel, alors que les autres invités étaient debout. Les Sendariens reconnaissables à leurs tenues brunes, passe-partout, étaient tous debout d'un côté ; les Algarois, vêtus de cuir noir, étaient de l'autre. Je remarquai qu'ils se foudroyaient du regard. L'hostilité entre Olane et Alara avait manifestement contaminé les deux camps.

La plupart des habitants de la ville étaient tailleurs de pierre, et il n'y avait pas un seul musicien parmi le contingent sendarien. Et les Algarois avaient tellement peu d'oreille qu'aucun d'eux n'aurait pu tenir une note à deux mains. Pol y avait songé, et avait sagement décidé de faire une croix sur la marche nuptiale traditionnelle. Le climat était déjà assez mauvais comme ça. Il n'aurait plus manqué qu'une remarque incidente lancée par un critique musical improvisé mette le feu aux poudres dès le début de la cérémonie.

Ildera fut escortée vers l'autel par son père, Grettan, dont l'expression disait qu'il espérait dévotement la fin de la journée. La mariée, en robe blanche, une guirlande de fleurs des champs posée sur ses cheveux d'or pâle, était radieuse. Comme toutes les futures mariées, ça ne vous a sûrement pas échappé. Les futures mariées sont radieuses, et les futurs mariés très agités. À ce simple détail vous devriez comprendre qui mène le monde, non ?

La double cérémonie sembla durer des heures. En tout cas, je jurerais que Geran eut cette impression. Le prêtre algarois invoqua longuement la bénédiction de Belar, et le prêtre sendarien répondit en invoquant la bénédiction de chacun des six Dieux à tour de rôle. Je me mordis les lèvres pour ne pas rire lorsqu'il arriva à Torak. Même s'il avait été réveillé, je doute que celui-ci aurait vu la chose d'un œil débonnaire. Ce mariage entre tous n'était pas spécialement du genre à le réjouir. Mais les Sendariens sont des œcuménistes qui incluent ordinairement les sept Dieux dans toutes leurs cérémonies religieuses.

Quoi qu'il en soit, la cérémonie ne pouvait durer éternellement. Les deux jeunes gens finirent par échanger un chaste baiser, après quoi vint le moment du banquet, que Pol avait tenu à préparer personnellement. Il y eut beaucoup de toasts aux jeunes mariés. Vers le coucher du soleil, tous ceux qui étaient encore assez sobres pour tenir debout escortèrent l'heureux couple vers la maison que Geran avait construite de ses propres mains.

Puis, alors qu'un soir doux et lumineux descendait sur Annath, la bagarre commença.

L'un dans l'autre, ce fut un mariage assez réussi.

Je passai la nuit chez Darral. Pol me réveilla le lendemain matin, au point du jour.

— Qu'est-ce que c'était que tous ces cris et ces hurlements, hier soir ? demanda-t-elle.

— Bah, c'étaient les invités qui faisaient la noce.

— Vraiment ? Ça ne m'a pas paru un vacarme particulièrement joyeux.

— Les mariages sont des événements pleins d'émotion, Pol, et toutes sortes d'émotions planaient sur la cérémonie, hier soir.

— J'ai plutôt eu l'impression d'une bagarre générale.

— Aucun mariage ne saurait être complet sans quelques horions. Et puis ça fait des souvenirs.

— Il y a eu beaucoup de victimes ?

— Aucune à ma connaissance. Ah, si, le prêtre de Belar, peut-être. Les ouailles de ce pompeux imbécile devront se passer de sermons pendant un moment. Le temps que sa mâchoire cassée se ressoude, quoi.

— À quelque chose malheur est bon. Quels sont tes projets ?

— Je vais retourner au Val. Le mariage était une manière d'Événement, et il a peut-être secoué la poussière sur certains aspects du Codex Mrin. Et puis je préfère m'éloigner un peu d'Annath. Je sais que Chamdar est en Tolnedrie, mais ses Grolims doivent fouiner un peu partout pour lui et je ne voudrais pas attirer l'attention sur cet endroit.

— Sage décision. Transmets mes meilleurs sentiments aux jumeaux.

— Je n'y manquerai pas.

J'avalai rapidement mon petit déjeuner et allai faire mes adieux au jeune couple, à l'autre bout du village. Geran avait cet air un peu ahuri qu'ont toujours les jeunes mariés, et Ildera

passa beaucoup de temps à rougir, comme la plupart des jeunes mariées se croient toujours obligées de le faire. Je trouvai que tout ça était très bon signe et je quittai Annath dans les meilleures dispositions.

Une fois au Val, je ne fis à vrai dire pas grand-chose. Un Événement très important était sur le point d'arriver, et je n'arrivais pas à me concentrer tellement j'étais excité. Malgré tous leurs efforts, les jumeaux n'avaient rien tiré de plus du Codex Mrin. L'ami de Garion semblait ronger son frein, comme nous tous. Il y a des moments où j'ai l'impression d'avoir passé le plus clair de mon temps à ronger mon frein.

Peu après Erastide, l'hiver suivant, Beldin rentra au Val. Je n'aime pas beaucoup voyager en hiver, mais Beldin se fiche des saisons – encore un trait de son enfance un peu spéciale, j'imagine. Pour passer le temps, je relisais une vieille épopée melcène qui racontait les aventures probablement mythiques d'un de leurs héros nationaux, un crétin qui s'était aventuré en haute mer dans une minuscule barque et avait découvert les îles de Melcénie au large de la côte est de la Mallorée.

— Belgarath ! hurla mon petit frère difforme depuis le pied de ma tour. Ouvre cette stupide porte !

— Je m'approchai du haut de l'escalier.

— Ouvre-toi ! dis-je à la pierre plate qui empêchait plus ou moins le froid d'entrer dans le vestibule de ma tour.

Elle s'éclipsa en douceur et Beldin entra.

— Pourquoi faut-il toujours que tu fermes cette chose ridicule ? demanda-t-il en tapant du pied pour faire tomber la neige de ses chaussures.

— Question d'habitude, je suppose. Allez, viens.

Il gravit l'escalier en traînant la patte.

— Tu ne te décideras jamais à nettoyer cet endroit ? lança-t-il en parcourant le fouillis auquel j'étais tellement habitué que je ne le remarquais plus.

— Je vais m'y mettre. Un de ces jours. Qu'est-ce qui a fini par te convaincre de descendre de ton perchoir dans le sud du Cthol Murgos ?

— Un tremblement de terre, figure-toi. Il s'est passé quelque chose de significatif, le printemps dernier ?

— Oh, Geran et Ildera se sont mariés.

— D'après les jumeaux, ce serait la chose la plus importante qui se serait passée depuis Vo Mimbre. Je suppose que ça explique le tremblement de terre.

— Ça a réveillé Torak ?

— Pas que je sache. Il est toujours dans sa grotte, en tout cas. Comment s'est passé le mariage ?

— Pas mal. J'ai cru crever d'ennui pendant la cérémonie, mais la bagarre qui a suivi était assez réussie.

— Je regrette, d'avoir raté ça, fit-il avec son petit rire démoniaque. Ildera est déjà enceinte ?

— Je l'ignore.

— Qu'est-ce qui les retient ?

— La Nécessité, j'imagine. La naissance du Tueur de Dieu sera l'un de ces Événements, et tu sais l'importance que revêt le temps pour ces choses. Ildera tombera enceinte quand la Nécessité le jugera bon. Zedar est retourné à la grotte ?

— Pas encore. Il est sans doute encore en vadrouille. Les jumeaux ont trouvé ce qu'ils cherchaient ?

— Non. Ou alors, ils ne me l'ont pas dit.

— Tu es sûr que Geran sera le père de celui que nous attendons ?

— C'est ce que les jumeaux ont l'air de penser. Ça devrait se passer au cours de ce siècle, en tout cas.

— Il serait temps !

— La patience n'a jamais été ton point fort, frangin. Pourquoi, as-tu mis tout ce temps à revenir du Cthol Murgos ?

— J'ai fait un petit tour. Ça sent le roussi en Mallorée. Zakath a été couronné empereur, et ça a foutu la trouille à Taur Urgas, qui a aussitôt pris des mesures.

— Pourquoi Taur Urgas a-t-il peur de Zakath ?

— Taur Urgas est dingue, Belgarath, et les dingues n'ont pas besoin de raison pour agir ou pour penser ce qu'ils veulent. Enfin, Zakath est un jeune homme très ambitieux, et Taur Urgas a des agents en Mallorée, qui le tiennent à l'œil. La Mallorée est un grand territoire, mais l'idée de devenir Roi des Rois de tous les Angaraks semble séduire Zakath, va savoir pourquoi, et on a eu vent de ça, à Rak Goska. J'imagine que c'est ce qui inquiète Taur Urgas. La Mallorée est au moins deux fois plus vaste que le Cthol Murgos et cinq fois plus peuplée. Si Zakath décide de diriger le monde angarak, Taur Urgas ne pourrait pas faire grand-chose pour l'en empêcher.

— Avec un peu de chance, nous verrons peut-être une répétition de ce qui s'est passé dans l'Enfer d'Araga juste avant Vo Mimbire.

— À ta place, Belgarath, je ne me ferais pas trop d'illusions. Torak va se réveiller avant longtemps, et l'autre Grand Brûlé a beau être aussi fou que Taur Urgas, lui, il a de la mémoire. Il se souvient de la façon dont Ctuchik et Urvon ont fichu ses plans en l'air, la dernière fois, et il ne permettra pas à Taur Urgas et à Zakath de rééditer leurs exploits.

— Tu as dit que Taur Urgas avait pris des mesures. Lesquelles ?

— Tu te souviens que Zakath était allé étudier à l'université de Melcénie. Il a été très impressionné par les Melcènes. Mal Zeth n'est guère plus qu'un camp fortifié, mais la Melcénie est un endroit très civilisé et d'une grande sophistication. Zakath, en tant que prince héritier de Mallorée, était évidemment invité dans les meilleures maisons de la ville. Il a rencontré une jeune noble melcène de son âge, et ç'a été le coup de foudre. La fille était belle et brillante. Elle aurait eu une importance énorme sur Zakath.

— *Aurait eu ?*

— J'y arrive. Si les choses avaient pu suivre leur cours, ça aurait probablement changé le cours de l'histoire, poursuit Beldin en soupirant. Mais c'est là que Taur Urgas est intervenu. Ses agents l'ont informé qu'il y avait quelque chose entre Zakath et la jeune Melcène, et qu'elle appartenait à une famille de la haute noblesse endettée jusqu'aux sourcils. Taur Urgas est fou, mais il n'est pas stupide. Il a aussitôt vu les possibilités de la situation. Il a ordonné à ses agents de racheter discrètement les dettes de la famille. Une fois qu'il a détenu toutes leurs obligations, il leur a mis la pression.

— Dans quel but ?

— Zakath est monté sur le trône alors qu'il avait dix-huit ans ou quelque chose comme ça, et il était de notoriété publique en Melcénie qu'il y avait des projets de mariage dans l'air. Taur Urgas est un Murgo ; il ignore tout des coutumes melcènes. Les femmes murgos sont cloîtrées, ignares et complètement soumises à leur famille. L'obéissance leur est inculquée dès le berceau. Une fille murgo se trancherait la gorge si son père le lui ordonnait. Les filles melcènes ont plus de caractère, mais Taur Urgas ne le savait pas. Il a tout simplement supposé que la fille ferait ce que sa famille lui dirait. Il a demandé à ses agents de donner aux

parents de la fille des instructions très précises et d'exiger le règlement de sa dette s'ils ne s'y conformaient pas. Ils ont bien tenté de trouver l'argent nécessaire pour se dégager de sa dette, mais ils manquaient de temps, alors ils ont fait semblant de se conformer aux exigences de Taur Urgas.

— Tout ça commence à ressembler à une mauvais tragédie arendaise, dis-je.

— C'est pire que ça. Taur Urgas avait trouvé un moyen bien simple de se débarrasser d'un rival potentiel. Il a envoyé à un de ses neveux qui habite la cité de Melcène un des plus redoutables poisons nyissiens, accompagné d'instructions sans ambiguïtés. La fille était censée encourager les assiduités de Zakath et l'empoisonner à la première occasion. C'est ce qu'une gentille fille murgo bien docile aurait fait, mais pas une Melcène. Les parents de la fille ont feint d'accepter pour gagner du temps. Malheureusement, il y a toujours des brebis galeuses dans tous les troupeaux, et un individu sans scrupule issu d'une branche cadette de la famille s'est dit qu'il tenait une occasion en or de faire un malheur. Si j'ose dire.

— Je vois d'ici ce qui est arrivé.

— Le contraire m'eût étonné. Bref, cette canaille a vendu les détails du complot à un fonctionnaire du gouvernement, et la nouvelle a filtré jusqu'à Zakath lui-même. Malgré ses manières civilisées, Zakath est toujours un Angarak. Il n'a fait ni une ni deux. Sans réfléchir, il a ordonné l'extermination de toute la famille. Ses sous-fifres, qui étaient des Angaraks eux aussi, ont suivi ses ordres à la lettre. La fille fut parmi les premières victimes. Quand il apprit, un peu plus tard, qu'elle était innocente, Zakath a failli devenir fou, au sens propre du terme, de chagrin, de culpabilité et de remords. Il s'est enfermé dans sa chambre pendant six mois et quand il en est ressorti, ce n'était plus le même homme. Avant le drame, ça paraissait être un homme civilisé, un despote éclairé qui aurait probablement fait un bon empereur. Aujourd'hui, c'est un monstre sanguinaire qui dirige la Mallorée d'un poing de fer et paraît obsédé par l'idée de faire des choses très désagréables à Taur Urgas.

— Mes vœux l'accompagnent, approuvai-je. Si je n'étais pas si occupé actuellement, je lui proposerais même un coup de main.

— Tu as un mauvais fond, Belgarath, je te l'ai toujours dit. De toute façon, tu ne fais pas le poids devant Zakath. Quand il est sorti de sa retraite, il a envoyé à Taur Urgas une lettre dont il a fait circuler des copies, pour ajouter encore à l'insulte, je suppose. J'ai réussi à en trouver un exemplaire, fit-il en fouillant dans sa tunique. Tu veux lire la lettre la plus injurieuse qu'un monarque régnant ait envoyé à un collègue ?

Je pris le papier, le dépliai et lus :

« À Sa Majesté Taur Urgas, roi des Murgos.

« Espèce de chien murgo,

« Je n'ai pas apprécié du tout ta récente tentative d'ingérence dans les affaires intérieures de la Mallorée. Seules des contingences inhérentes à l'état du monde m'empêchent de te faire payer ton crime en t'écrasant la tête sous le poids de mon empire.

« Afin d'éviter que cette affaire ne se reproduise, j'ai fait arrêter tous les Murgos qui se trouvaient à l'intérieur de mes frontières et je les garde en otage. Ils répondront sur leur vie de ta bonne conduite. Il paraît que certains te sont étroitement liés. Si tu devais t'aventurer à nouveau dans mon royaume, je te les rendrais, par petits bouts.

« Ta folie a jadis peuplé ton environnement immédiat d'ennemis imaginaires. Réjouis-toi, Taur Urgas, et chasse ces chimères : tu as maintenant un véritable adversaire, infiniment plus redoutable qu'aucun des fantômes qui ont jamais peuplé ton esprit débile. Sois assuré que, dès que les conditions le permettront en ce bas monde, je te tomberai dessus ainsi que sur la décharge d'ordures qui te sert de royaume. J'ai la ferme intention de détruire ta race

immonde. Je me ferai un plaisir de rayer les Murgos de la face du monde. Je les exterminerai jusqu'au dernier et je veillerai à ce que l'histoire humaine soit expurgée afin que disparaisse à jamais toute trace de l'existence de ton peuple.

« Regarde bien derrière ton épaule, espèce de dingue, car aussi sûr que le soleil se lèvera demain, un jour, je serai là pour t'administrer le châtement que tu as si amplement mérité.

« Zakath. »

Je poussai un sifflement et lui rendis sa lettre. – Si ce n'est pas une déclaration de guerre, ça y ressemble fort, notai-je.

– Impressionnant, hein ? fit Beldin avec un sourire affreux. Je crois que je vais l'encadrer et l'accrocher au mur de ma tour. J'ai entendu dire que Taur Urgas bouffait les tapis, la bave aux lèvres, avant d'en avoir achevé la lecture. Zakath a mis sa menace à exécution. Il a renvoyé des morceaux divers et variés d'otages murgos à Rak Goska pour l'édification du roi des Murgos. Urvon a essayé d'arrondir les angles entre eux, mais il n'a pas eu beaucoup de succès. Le cœur de Zakath s'est changé en pierre, et la folie de Taur Urgas s'aggrave à chaque instant.

– Il faut que j'envoie ça à Rhodar, fis-je. Les services secrets drasniens pourront peut-être maintenir la pression. Et Ctuchik, où en est-il ?

– Ah, ça, c'est toi qui t'en occupes, Belgarath. J'ai juste entendu dire qu'il avait formé un conseil d'Anciens. La politique grolime étant ce qu'elle est, je ne pense pas qu'ils te posent un gros problème. J'ai vu plusieurs caravanes de Murgos sur la Grande Route du sud, en venant. Ils mijotent quelque chose ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

– Ils viennent dans le Ponant par hordes entières, sous prétexte de faire du commerce. Ça doit être une idée de Chamdar. Il est aussi capable que nous lire les signes, et il sait que l'issue est proche. Il aura manifestement besoin d'aide. D'énormément d'aide.

– Où est-il en ce moment ?

– La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il était en Tolnedrie. Les services secrets drasniens le surveillent pour moi.

– Tout le monde travaille pour toi dans le Ponant, hein, Belgarath ?

– Ça s'appelle « déléguer ses responsabilités », frangin. Il se passe un tas de choses en ce moment, il faut que je reste disponible.

– C'est drôle, j'étais sûr que tu trouverais un moyen de justifier ton oisiveté. Ne te fais pas trop de lard, Belgarath. Le moment venu, tu pourrais être obligé d'être en six ou sept endroits à la fois. Allons voir les jumeaux. Qui sait si cette affaire entre Zakath et Taur Urgas ne va pas nous permettre d'élucider certaines énigmes du Codex Mrin ?

Ce n'était malheureusement pas le cas. Le Codex Mrin était toujours aussi hermétique. Je ne pouvais qu'espérer que la Nécessité savait ce qu'elle faisait, et qu'elle me laissait délibérément dans le brouillard.

Je trouve que nous n'avons pas suffisamment rendu justice aux jumeaux pour les siècles de patient travail qu'ils ont fourni. Ces doux bergers aloriens ont joué un rôle vital pour nous, tous autant que nous, sommes. Ils étaient en quelque sorte nos guides. Nous courions dans tous les coins du monde en réponse à ce qu'ils découvraient. La plupart du temps, la Nécessité ne prenait pas la peine de nous parler ; c'est aux jumeaux qu'elle s'adressait. Ils ont usé six ou sept exemplaires du Codex Mrin et du Codex Darin, au fil des siècles. Les Dieux savent que je n'aurais jamais eu leur patience. Et je ne parle même pas de Beldin. Aujourd'hui encore, s'ils me disaient de sauter, je serais à cinq pieds dans l'atmosphère avant de songer à leur demander : « Dans quel sens ? » C'est probablement à ça que pensait Aldur

quand il les a envoyés chercher. Notre Maître est au moins aussi esclave de la Nécessité que nous. Mais c'est aussi probablement pour ça que nous sommes tous là.

Beldin repartit une semaine plus tard pour le Cthol Murgos, afin de reprendre son interminable veille sur le sommeil de Torak. Peu après son départ, j'allai à Boktor, prévenir le roi Rhodar du conflit qui opposait Zakath et Taur Urgas. Rhodar n'avait pas minci, mais son esprit semblait croître encore plus vite que son tour de taille. Il me regarda attentivement entre ses paupières plissées et dit :

— Ce n'est pas normal, Belgarath. Jamais un roi murgos ne s'intéresserait suffisamment à la Mallorée pour se donner autant de mal. Il y a un océan entre les deux pays. Un de ces Événements est sur le point de se produire, n'est-ce pas ? Tous les rapports qui me parviennent semblent indiquer qu'il se trame quelque chose d'important.

Je n'avais pas vraiment de raison de lui cacher quoi que ce soit. D'abord ses espions étaient trop doués, et puis il était trop futé.

— Disons que nous vivons une époque intéressante et restons-en là, hein, Rhodar ? suggèrai-je. Vous vous occupez du monde normal et pour l'autre, vous me laissez faire.

— Y aura-t-il une nouvelle guerre ? Parce que, dans ce cas, je ferais mieux de dire aux généraux de recruter.

— C'est prématuré, et je n'aimerais pas que vous fassiez ostensiblement des préparatifs de guerre. Concentrez-vous plutôt sur l'inimitié entre les Murgos et les Malloréens. S'il doit y avoir la guerre, je préférerais que les Angaraks soient divisés, conclus-je avant de changer de sujet. Quand allez-vous vous marier ?

— Oh, ce n'est pas pour maintenant, répondit-il d'un ton à la fois évasif et quelque peu emprunté.

Maintenant que j'y repense, je suis presque sûr qu'il avait déjà des vues sur Porenn, qui n'avait que treize ans à l'époque, si je me souviens bien.

Je poursuivis jusqu'au Val d'Alorie, et de là, vers l'île des Vents. Je n'avais rien de précis à y faire, mais j'aime bien tenir ces Aloriens à l'œil. Ils ont une fâcheuse tendance à s'attirer des ennuis quand on leur laisse la bride sur le cou.

Puis, en 5349, mon petit-fils, Darral, fut tué par une chute de pierres dans la carrière où il travaillait. Il était trop tard pour faire quoi que ce soit, toutefois je me précipitai à Annath. Une mort dans la famille n'était pas une chose anodine, et Polgara encaissait toujours très mal le choc. On pourrait croire qu'avec le temps nous nous serions fait une raison et que nous aurions accepté la mortalité humaine avec philosophie, mais il n'en était rien. J'aimais beaucoup Darral, évidemment. C'était mon petit-fils, après tout, mais je m'étais toujours dit qu'un jour il finirait par mourir de vieillesse. Ce sont des choses qui arrivent ; on n'y peut rien. Seulement Polgara n'était pas équipée mentalement pour envisager ce genre de chose avec philosophie. Elle donne toujours l'impression de prendre la mort des êtres chers pour une insulte personnelle. Ça vient peut-être de toutes ces études de médecine qu'elle a faites. Pour un médecin, la mort est une ennemie intime.

J'essayai de la consoler avec les platitudes habituelles, mais elle ne voulut rien savoir.

— Laisse-moi tranquille, Père. Va-t'en, me dit-elle sèchement. Je réglerai ça à ma façon.

J'allai donc à l'autre bout du village, parler avec Geran.

— Que s'est-il passé au juste ? lui demandai-je.

— Il devait y avoir une faille invisible dans cette paroi rocheuse, répondit-il, la mine sombre. Nous l'avions pourtant vérifiée de bas en haut et de haut en bas, Père et moi. Elle semblait parfaitement saine, et rien n'indiquait une ligne de fracture. Et puis, quand les ouvriers se sont mis à découper des blocs en haut de la paroi, tout s'est effondré. Père était au

fond de la carrière, au pied de la paroi, et il n'a pas eu le temps de s'écarter quand tout a dégringolé. Il n'y avait aucune raison, Grand-père ! fit-il avec fureur en flanquant un coup de poing sur la table. Cette paroi n'aurait jamais dû se disloquer comme ça ! Je démonterai toute cette montagne pierre par pierre s'il le faut, mais je comprendrai ce qui s'est passé !

Je sais maintenant ce qui est arrivé, et par la faute de qui. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis tellement satisfait de ce que Garion a fait à Chamdar, dans la Sylve des Dryades.

Polgara était inconsolable. Je ne pouvais rien faire pour la réconforter. Elle s'enferma dans sa chambre et refusa de parler à qui que ce soit. Je redoutai un moment qu'elle ne devienne folle de chagrin.

C'est la femme de Darral qui perdit la raison.

Ce ne fut pas tout de suite évident. Après les premières manifestations de chagrin, elle sembla étrangement calme. Deux semaines après l'enterrement, elle reprit ses tâches habituelles dans la maison, elle se remit à balayer le pas de la porte et à préparer les repas comme si de rien n'était. Je l'entendis même assez souvent chanter en faisant la cuisine.

Je suis sûr qu'il y aura des gens pour dire qu'elle surmontait son chagrin et que c'était tant mieux, mais ils se trompent. La mort d'un époux ou d'une épouse est une blessure qui met des années à se refermer. J'en sais quelque chose, croyez-moi. Si mon propre chagrin n'avait pas été si profond, je me serais douté qu'il y avait quelque chose qui clochait.

Alara faisait la cuisine, comme d'habitude, mais elle mettait toujours le couvert pour Darral, à table. Et puis, quand le soir tombait, elle allait à la porte et regardait dans la rue comme si elle attendait quelqu'un pour se mettre à table. Tous les signes de la folie étaient là. Je n'arrive pas à croire qu'ils nous aient échappé, à Pol et à moi.

Si j'avais été un peu plus attentif, j'aurais compris qui était responsable de la mort de Darral et de la folie d'Alara. Alors j'aurais retourné le monde pour retrouver Asharak le Murgo, et quand je l'aurais rattrapé, je lui aurais tranché la gorge jusqu'à la colonne vertébrale. Avec une lame émoussée. Ça m'aurait pris un moment, mais j'en aurais apprécié chaque minute.

Bien sûr que je suis un Barbare. C'est maintenant que vous vous en rendez compte ? Je n'ai pas dit qu'Alara était devenue raide dingue. Disons qu'elle vivait dans son monde, ce qui est probablement encore pire, quand on y réfléchit. Au fur et à mesure que Polgara surmontait sa douleur, elle était de plus en plus obligée de s'occuper d'Alara, et ça prit des proportions significatives avec le temps.

J'emmenai ma propre souffrance en balade sur les routes. Faire une quinzaine de lieues à pied tous les jours, ça vous endort les émotions. Je ne pensai pas un instant qu'un retour aux bouges du front de mer à Camaar arrangerait quoi que ce soit. Quand je regagnai le Val à la fin du printemps de 5351, Javelin m'y attendait.

— Nous avons perdu sa trace, Vénérable Ancien, m'avoua-t-il, assez penaud. Mes agents le surveillaient nuit et jour, sous toutes les coutures, et un beau matin, il a cessé d'être là, tout simplement. Ces Murgos ne sont pas si malins, d'habitude.

— Il ne faut pas s'y fier, Khendon, soupirai-je. J'ai l'impression que je vais être obligé de remettre mes bottes de voyage. Si j'arrive à les retrouver.

— Vous ne commencez pas à être un peu vieux pour ce genre de chose, Vénérable Ancien ? me demanda-t-il avec un manque de tact surprenant. C'était à moi de tenir Chamdar à l'œil. Pourquoi ne me laissez-vous pas faire ?

— Je ne suis peut-être plus un perdreau de l'année, Javelin, mais je pourrais encore vous faire mordre la poussière. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous mettre en

travers de mon chemin.

Je déteste les gens qui arguent de mon âge, comme si ça avait la moindre importance.

— C'est vous le chef, Vénérable Ancien, répondit-il avec une petite courbette.

Au moins il avait assez de bon sens pour comprendre quand il avait intérêt à battre en retraite.

J'allai à Tol Honeth pour reprendre la piste. Les jumeaux réussirent à me dire que nous n'étions plus qu'à quelques années de la naissance du Tueur de Dieu, et je me rappelais distinctement les ruminations audibles de Chamdar quand il avait enrôlé Gelane dans le culte de l'Ours. Ctuchik avait ordonné à ses acolytes grolims de tuer l'héritier de Poing-de-Fer, mais Chamdar avait mieux à faire. Il voulait être élevé au rang de disciple, et il cherchait par tous les moyens à livrer le Tueur de Dieu et l'Orbe directement à Torak en passant par-dessus Ctuchik. Il était ambitieux, il faut lui laisser ça. Je retournai chaque pierre en Tolnedrie, mais je ne réussis pas à lui mettre la main dessus. Il avait volé une page de mon propre livre, et avait semé des indices et des fausses pistes qui me faisaient courir d'un bout à l'autre de la Tolnedrie. Je ne me rendis compte de ce qu'il avait fait qu'après la tragédie d'Annath.

Lelldorin, l'Archer du Codex Mrin, naquit en 5332 dans la famille de Wildantor, mais je n'eus pas le temps d'aller le voir parce que j'étais trop occupé à déterrer les pavés de Tol Honeth à la recherche de Chamdar. Au bout d'un moment, ça commença à me porter sur le caractère.

Javelin vint à Tol Honeth me prêter main-forte. Il demanda à l'ambassadeur de Drasnien de circonvenir le père de Ce'Nedra afin qu'il nous aide dans nos recherches. Les espions tolnedrains n'arrivent pas à la cheville des Drasniens, mais ça nous aurait bien aidés. Seulement Ran Borune XXIII ne voulut pas en entendre parler. Il était impliqué dans des tractations assez délicates avec les émissaires de Taur Urgas, et il ne voulait rien faire qui puisse interférer avec les négociations en cours. Il nous refusa donc sa coopération. J'aimais bien Ran Borune et j'adore sa fille, mais il était trop avide, et la perspective de mettre les mains sur tout cet or rouge murgo lui avait tourné la tête. Nous ne reçûmes donc aucune aide des services de renseignement tolnedrains.

Pour finir, à la fin de l'été 5354, j'étais sur le point de renoncer. Il était évident à ce moment-là que les différents indices que j'avais frénétiquement suivis d'un bout à l'autre de la Tolnedrie n'étaient que de fausses pistes. Pour une fois, Chamdar avait été plus rusé que moi. J'étais absolument sûr qu'il n'était plus en Tolnedrie, aussi laissai-je à Javelin la tâche ingrate de poursuivre tous les faux « Chamdar » que les Grolims inventaient pour nous égarer, et me rendis en Arendie.

Les Grolims y étaient aussi actifs qu'en Tolnedrie. Rendons hommage à Chamdar : il avait tiré profit de toutes les leçons que je lui avais données au fil des siècles. Où que j'aille, j'entendais parler d'Asharak le Murgo, et les histoires étaient chaque fois plus ahurissantes. Les Grolims sont des traîtres et des fourbes, c'est une affaire entendue, mais leurs ruses sont sans finesse. Ils poussent toujours tout à l'extrême. Je pense que c'est une tare congénitale chez eux.

Et puis, alors que je remontais vers le nord en partant de Vo Mimbire, je tombai sur un beau jeune homme en armure, monté sur un fringant cheval de bataille. Je reconnus le cimier de la famille de Mandor sur son écu.

— Bienvenue à Toi, Vénérable Belgarath ! s'exclama Mandorallen de sa voix tonitruante. Je Te cherchais, justement !

Mandorallen n'avait que dix-sept ans, à l'époque, mais il avait déjà une musculature impressionnante.

— Qu'y a-t-il, cette fois, Mandorallen ? demandai-je.

— Je suis allé, ainsi que Tu le sais, assurément, car m'est avis que nul n'a de secret pour Toi, à Vo Ebor, où le baron, mon ami très cher et gardien de ce magnifique domaine, m'a instruit dans les arts de la chevalerie, et...

— Au fait, Mandorallen, au fait !

Il parut un peu choqué par mon interruption.

— En bref, reprit-il, comme si un chevalier mimbraïque pouvait faire preuve de brièveté, Tes frères Beltira et Belkira sont récemment venus à Vo Ebor me quérir afin que je vienne à mon tour Te quérir. Je suis aussitôt monté en selle et, songeant que Tu étais naguère à Tol Honeth, me suis aussitôt porté vers le sud afin de pouvoir T'apporter les nouvelles que Tes doux frères pensaient pouvoir T'intéresser.

— Ah bon ? Et quelles sont ces nouvelles ?

— Force m'est d'admettre que je n'ai point compris la véritable portée de leur message, mais ils m'ont recommandé de T'informer qu'une certaine parente à Toi attendait un enfant, et que cette gente dame, que je n'ai point encore eu le plaisir de rencontrer mais dont j'attends avec impatience le privilège infini de faire la connaissance ainsi que de mettre respectueusement le genou en terre devant elle...

— C'est bon, Mandorallen. Message bien reçu.

— J'imagine que cette nouvelle est d'importance.

— D'une importance modérée, Messire Chevalier.

— Puis-je en connaître la portée ?

— Non, Mandorallen, vous ne pouvez pas. Vous n'avez pas besoin de savoir de quoi il retourne. Rentrez à Vo Ebor, Messire Chevalier. Vous avez rempli votre mission, et je vous en remercie. Maintenant, rentrez chez vous.

Je profite de cette occasion pour présenter au Chevalier protecteur toutes mes excuses pour ma brutalité. Je voulais juste qu'il s'éloigne afin de pouvoir exulter tranquillement. Ildera était enceinte ! Le Tueur de Dieu dormait en son sein !

Du coup, je mis fin à ma quête infructueuse de Chamdar. Il était désormais évident que je ne le trouverais pas. J'allai en Asturie jeter un coup d'œil à Lelldorin, et je revins avec la certitude que c'était bien le Wildantor que nous attendions. Tout se présentait comme prévu, aussi traversai-je l'Ulgolande pour aller au Val.

Dès mon arrivée, les jumeaux me prévinrent qu'Ildera devait accoucher vers le milieu de l'hiver.

— Polgara va faire déménager la famille quand l'enfant sera arrivé, m'annonça Beltira.

— Je crois que ça vaut mieux, dis-je. Nous avons tous fait de fréquents allers et retours à Annath depuis une quinzaine d'années, et Chamdar rôde dans le coin. Je serai plus tranquille quand je les saurai ailleurs. Et Alara, comment va-t-elle ?

— Pas mieux, répondit Belkira en hochant tristement la tête. Elle refuse toujours d'accepter la mort de son mari. Polgara a fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui remettre les idées en place, mais rien ne marche.

— Peut-être qu'un changement de décor lui fera du bien, avançai-je.

— C'est difficile à dire, soupira-t-il, et il n'avait pas l'air très optimiste.

Nous parlâmes encore un moment tous les trois, et nous conclûmes que je devrais peut-être aller en Sendarie et me montrer ailleurs qu'à Annath. Les prophéties des Grolims et sans doute les Oracles ashabènes devaient tenir Ctuchik au courant de la situation. J'étais sûr qu'il était informé de la naissance imminente du Tueur de Dieu et du fait qu'il naîtrait en Sendarie. Il était temps que je fasse sortir Chamdar de son trou. Je mis mon costume de

conteur et je partis pour la Sendarie.

Je m'arrêtai à Sendar pour aller voir le nouveau roi, Fulrach, et sa petite évaporée de femme, Layla. Ne vous méprenez pas : j'adore Layla. C'est la femme la plus adorable du monde, mais elle a un pois chiche dans la cervelle – et elle est tout le temps enceinte. Il y a des moments où je me demande quand Fulrach trouvait le temps de diriger son royaume.

Puis je m'enfonçai dans la campagne. J'arpentai les routes secondaires et les chemins du centre de la Sendarie pendant tout l'automne et le début de l'hiver, cette année-là, et je suis sûr que les Grolims de Chamdar observèrent chacun de mes mouvements. Je ne fis rien pour les en empêcher, d'ailleurs. On était presque à Erastide, à présent, et j'étais de plus en plus impatient. Erastide est une fête importante en Sendarie, car elle s'inscrit admirablement dans l'œcuménisme traditionnel des Sendariens. La date de la fête – le milieu de l'hiver – est tout à fait arbitraire. La création du monde ne s'est pas faite en un seul jour, mais il fallait bien que le clergé arrête un jour pour la célébration annuelle. Alors que la fête approchait, j'allai de Darine à Érat puis à Winold avec la conviction croissante que cette année, Erastide serait spécial. C'était bien le genre de l'ami de Garion.

Il était rigoureusement impossible d'entrer en contact avec moi, bien sûr. Nous avions eu de nombreuses preuves dans le passé que les Grolims pouvaient surprendre nos communications mentales, et l'Événement qui s'annonçait était tellement important que nous ne voulions pas risquer de donner un indice à Chamdar, par inadvertance. Je dois dire, rétrospectivement, que cette extrême prudence fut peut-être une erreur.

Nous avons repensé je ne sais combien de fois, Polgara et moi, à ce qui s'était passé à Annath, cet hiver-là, et nous savons maintenant avec précision où nous avons fait des erreurs. D'abord, la mort de Darral aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Les soupçons de Geran étaient fondés : la chute de pierres qui avait tué son père n'était pas un simple accident. D'une façon que nous n'avons jamais tout à fait réussi à comprendre, Chamdar avait repéré ma fille et la famille qu'elle protégeait depuis plus de treize siècles, et la mort – je devrais plutôt dire le meurtre – de Darral n'était que la première étape d'un plan élaboré. La folie d'Alara était la seconde étape, hélas, et ça nous avait totalement échappé, à Pol et à moi.

Ma fille me dit que l'état d'Alara avait empiré au cours de l'automne, et qu'elle s'était mise à errer dans les montagnes environnantes à la recherche de son mari. Je suis sûr que c'était encore un coup de Chamdar... les Grolims sont experts dans la manipulation des esprits, après tout.

Quoi qu'il en soit, la veille d'Erastide, Ildera eut les premières douleurs. C'était une fausse alerte, mais Polgara était sortie de chez Darral pour aller à l'autre bout du village examiner Ildera, et Alara – à l'instigation de Chamdar, j'en suis sûr – avait sauté sur cette occasion pour s'aventurer dans les montagnes, à la recherche de son mari. En retournant chez Darral, Pol s'était aperçue qu'Alara était sortie. Ce n'était pas la première fois, et Pol était tout naturellement partie à sa recherche.

C'est ainsi que Chamdar se débarrassa de Pol. Elle devait s'en vouloir pendant des années, mais ce n'était vraiment pas sa faute.

Je suis convaincu maintenant que les douleurs qu'avait éprouvées Ildera étaient aussi un coup de Chamdar. On ne peut qu'admirer le soin avec lequel il organisa les Événements pendant ces terribles journées. Une fois que Pol eut quitté le village, Ildera fut vraiment prise des douleurs de l'accouchement. Il y avait d'autres femmes au village qui savaient quoi faire, évidemment, et Garion naquit peu après minuit – la nuit d'Erastide.

Et Polgara cherchait Alara à des lieues de là !

C'est alors que cette voix familière m'alerta dans le silence de mon esprit.

Belgarath ! hurla-t-elle. Retourne immédiatement à Annath ! L'Enfant de Lumière est en danger !

Elle n'eut pas à me le dire deux fois. J'étais à Muros, à ce moment-là. En moins d'un quart d'heure j'avais quitté la ville et je m'étais changé en oiseau. Je manquai m'arracher les ailes tellement j'allai vite, mais j'arrivai trop tard.

Après l'accouchement d'Ildera, les femmes du village avaient fait tout ce qu'il fallait et elles étaient rentrées chez elles. C'était une nuit de fête, après tout, et il y avait de la cuisine à faire. Ce Chamdar avait décidément tout prévu !

C'était juste après l'aube. Je filais toujours à tire-d'aile vers Annath. Geran, Ildera et Garion étaient tout seuls dans leur petite maison, et c'est là que Chamdar entra en jeu.

Il mit le feu à la maison.

C'était une maison de pierre, mais Chamdar était un Grolim. Et même la pierre finit par brûler. Il suffit d'y mettre le paquet.

Je ne sais pas encore à ce jour si Chamdar avait prévu ce que Geran ferait une fois qu'il aurait compris qu'ils ne pouvaient s'en sortir, Ildera et lui. Il est tout à fait possible qu'il ait renoncé à l'idée ahurissante de livrer le roi de Riva à Torak et qu'il ait décidé à la place de suivre les instructions de Ctuchik, c'est-à-dire de tuer tout simplement l'héritier de Poing-de-Fer.

Les portes et les fenêtres de la maison étaient envahies par les flammes, et Geran, probablement déjà agonisant, se rendit compte qu'il ne pourrait sauver la vie de sa femme, non plus que la sienne. Mais il avait une chance infime de sauver la vie de son fils. Ses outils étaient à la maison ; il était tailleur de pierre. Si j'ai bien compris, il empoigna son ciseau, son marteau, et il a fait un petit trou dans le mur, tout près du sol. Puis, avant de rendre l'âme, il prit le bébé enveloppé dans ses langes et poussa le précieux petit fardeau par le trou qu'il venait de faire.

C'est alors que j'arrivai, alors que l'aube venait de se lever.

Je n'ai jamais su si Chamdar avait prévu ce qui allait se passer, ou s'il avait sauté sur l'occasion qui s'offrait à lui. Il se précipita, ramassa l'enfant au maillot et quitta précipitamment la fournaise.

Tout en reprenant forme humaine dans la rue envahie par la neige, je saisis la situation. À ce stade, je manquai bien faire une chose strictement interdite. J'étais sur le point d'anéantir Chamdar avec la seule force de mon Vouloir. Je pense que la seule chose qui m'empêcha de commettre cette erreur fatale est le fait que je voulais tuer ce Grolim assassin de mes propres mains. Je me précipitai sur lui en poussant un hurlement de rage, ce qui lui donna juste l'instant de battement dont il avait besoin. J'ai souvent regretté de ne pas avoir fermé mon bec.

Chamdar se retourna, les yeux brûlants de terreur.

— Toi ! s'écria-t-il alors que je me ruais sur lui, vivante image de la mort en marche.

Et, pour sauver sa peau, il fit la première chose qui lui passa par l'esprit.

Il me lança le bébé.

CHAPITRE L

Sa réaction de panique modifia le cours de l'histoire. Pour sauver sa vie, Chamdar avait laissé la vie sauve à Garion, alors nouveau-né. S'il avait été plus fidèle à sa mission, il se serait retourné et l'aurait lancé dans le feu.

Ma propre dévotion était un peu plus forte. Je ravalai mes pulsions homicides le temps d'attraper la petite chose au vol, laissant le temps à Chamdar de prendre la fuite. Je fis un bond désespéré pour rattraper Garion, roulai dans la boue, et le temps que je relève les yeux, Chamdar avait disparu. Mon hurlement de frustration réveilla probablement tous ceux qui dormaient encore au village.

Je tiens de source sûre que c'est à ce moment précis que Barak se métamorphosa pour la première fois, à Cherek. L'espace d'un instant, il devint l'Ours redoutable. Garion était en danger. Instinctivement, Barak réagit comme prévu. Il était à la chasse au sanglier à ce moment-là, et il passait la nuit à faire la fête avec ses amis. Il était encore assez ivre, de sorte qu'il ne se rappela que de s'être réveillé dans les bois, penché sur une carcasse de cochon sauvage à moitié dévorée.

Mais plusieurs de ses compagnons de beuverie étaient un peu dégrisés. On m'a dit que la plupart d'entre eux avaient prêté un certain serment cette nuit-là, et qu'ils n'avaient plus bu une goutte d'alcool de leur vie.

Père ! fit la voix de Polgara.

Tu devrais revenir ici. Pol. Tout de suite !

Je m'agenouillai par terre et démaillotai le bébé que je venais de rattraper au vol. Pour autant que je puisse en juger, Garion était sain et sauf. Il ne pleurait même pas. Il me regardait d'un air grave, et en cet instant où nos yeux se croisèrent pour la première fois, je fus ébranlé au plus profond de mon être. Je fus soudain empli d'une sorte d'émerveillement. Le doute n'était pas permis : c'était celui que nous attendions tous.

Puis je regardai la maison en flammes dans l'espoir qu'il y ait encore un moyen de sauver Geran et Ildera, mais il était manifestement trop tard. Je ne sentais pas signe de vie dans le cœur de la fournaise. Je craquai et me mis à pleurer.

Pol me trouva à genoux et en larmes à côté du bébé.

— Que s'est-il passé, Père ? me demanda-t-elle.

— C'était Chamdar ! hurlai-je. Tu as des yeux pour voir, non ? Où étais-tu passée ? Pourquoi es-tu partie comme ça ?

Je m'en suis toujours voulu de cet éclat.

Je vis le regard de Pol changer alors que mon accusation l'atteignait en pleine face. Elle prit un air hanté et regarda la maison en flammes.

— Il n'y a plus d'espoir ? demanda-t-elle.

— Non. Ils sont morts tous les deux. Alors, ce fut à son tour de craquer.

— J'ai échoué, Père ! gémit-elle. On m'avait confié la tâche la plus importante de l'histoire, et j'ai échoué !

Je ravalai mon propre chagrin.

— Ce n'est pas le moment, Pol ! lançai-je sèchement. Nous devons éloigner l'enfant d'ici. Chamdar m'a échappé, et il peut être n'importe où.

— Pourquoi l'as-tu laissé fuir ?

— Pour sauver l'enfant. Je n'avais pas le choix. Nous n'avons plus rien à faire ici. Filons !

Elle se pencha et ramassa Garion avec cette tendresse particulière dont elle a toujours

entouré la longue lignée d'enfants qui n'étaient pas vraiment les siens. Quand elle se releva, une inébranlable résolution brillait dans son regard.

— Chamdar me le paiera.

— Pour ça oui, Pol, et très cher. J'y veillerai. Qu'est-il arrivé à Alara ?

— Elle a sauté d'une falaise. Elle est morte, Père. J'éprouvai un nouveau sursaut de rage.

— J'ajouterai une semaine aux tortures de Chamdar, promis-je.

— Plus une pour moi. Bon, j'emmène le bébé. Toi, tu cours après Chamdar.

Je secouai la tête.

— Pas question, Pol. Je dois d'abord vous mettre en sûreté. Notre responsabilité numéro un est enroulée dans ces langes. Allons-y.

Nous quittâmes le village en direction des bois, évitant les routes et tout ce qui ressemblait même de loin à un chemin. La promenade n'était guère agréable à ce moment de l'année. Pour nourrir Garion, j'eus recours à l'expédient le plus simple : je volai une chèvre à une ferme isolée.

Nous finîmes par sortir des montagnes et je ramenai Pol à sa maison d'Érat. Puis je m'éloignai un peu et appelai mentalement les jumeaux, en parlant de façon tellement énigmatique que je me demande encore aujourd'hui comment ils comprirent ce que je racontais. Je conclus en leur disant, que j'avais besoin d'eux au « jardin de roses ».

Puis je rejoignis Pol dans sa maison entourée de ronces.

— Ils ne devraient pas tarder, annonçai-je. Je vais attendre qu'ils soient là.

— Je m'en sortirai, Père. Ne laisse pas Chamdar s'en tirer.

— Il est plus important qu'il ne se glisse pas derrière mon dos. Je reste. Ne discute pas avec moi.

Je regardai par la fenêtre le fourré de roses bruni par l'hiver.

— Je pense que ta maison est trop isolée pour être vraiment sûre. Attends la fin de l'hiver, cherche un village ou une ferme quelque part et fonds-toi parmi les Sendariens. Ne fais rien pour attirer l'attention tant que je n'aurai pas réglé son compte à Chamdar.

— Comme tu voudras, Père.

Je ne suis jamais rassuré quand Pol prend cette attitude docile et soumise.

Les jumeaux avaient déchiffré mon message, et ils arrivèrent le lendemain matin. Nous échangeâmes quelques mots, et je quittai Érat pour remonter vers Boktor, où je m'entretins avec le Chasseur. Ce poste, si l'on peut dire, était occupé à l'époque par un obscur employé de bureau du quartier général des services de renseignements, un individu indéfinissable appelé Khodar.

— J'ai besoin du prince Kheldar, annonçai-je abruptement. Où est-il ?

Ledit Khodar reposa lentement la liasse de documents qu'il était en train de consulter.

— Puis-je vous demander pourquoi, Vénérable Ancien ?

— Non, vous ne pouvez pas. Où est Silk ?

— À Tol Honeth, Vénérable Belgarath. Il travaille pour Javelin en ce moment. Vous comprenez, c'est sa première mission sur le terrain, ajouta-t-il en faisant la moue. Il n'est pas très expérimenté.

— Il est doué ?

— Nous fondons les plus grands espoirs sur lui. Quand il se sera un peu calmé. Si c'est important, je pourrais vous accompagner. Je suis le meilleur, après tout.

— Non. Vous serez beaucoup plus utile ici. C'est de Silk que j'ai besoin. J'ai des raisons particulières.

— Oh, fît-il. Une de ces choses.

— Exactement. Vous avez eu des nouvelles d'Asharak le Murgo, ces temps-ci ?

— Il était en Arendie il n'y a pas une semaine, Vénérable Ancien. Un de nos agents l'a vu à la Grande Foire.

Je poussai un gros soupir de soulagement. Au moins Chamdar n'était pas en train de fouiner en Sendarie.

— Où est-il allé en quittant la foire ?

— Vers les montagnes de Tolnedrie, au sud-est. Notre agent nous a dit qu'il avait l'air d'avoir peur d'on ne sait quoi.

— Ça, je comprends, commentai-je d'un ton sinistre. Il a fait quelque chose qui m'a gravement offensé. J'aimerais lui dire deux mots, et j'imagine qu'il redoute cet entretien, car il risque de finir avec la tripaille suspendue à une palissade, quelque part.

— Je vois, répondit le Chasseur, impavide. Si mes gens tombent sur lui, voulez-vous qu'ils le tuent ?

— Non, merci. Je m'en occuperai moi-même. Je voudrais seulement que vous le repériez pour moi, si vous pouvez. Vos agents ont beau être compétents, ils ne font pas le poids contre Asharak.

— Ce n'est pas très cohérent, Vénérable Ancien, fit-il en me regardant d'un air rusé. D'abord, vous demandez instamment un jeune homme d'une vingtaine d'années, fraîchement émoulu de l'Académie, et puis vous prétendez que mes agents les plus expérimentés ne sont pas de taille à lutter contre l'homme que vous cherchez.

— La cohérence est le refuge des esprits mesquins, Khodar. Faites prévenir vos hommes en Arendie et en Tolnedrie. J'y serai bien avant vos messages, et j'aurai déjà jeté un coup d'œil. Ensuite, je veux que vous me transmettiez la moindre bribe d'information concernant Asharak.

— Si ça peut vous faire plaisir, Vénérable Ancien, fit-il en haussant les épaules.

— Ça me fera très plaisir. Bien, il faut que j'y aille. Et ne perdez pas de temps à essayer de me faire suivre.

— Comment pouvez-vous penser que je ferais une chose pareille au Vénérable Belgarath ? répliqua-t-il avec une feinte indignation.

— Si vous ne le faisiez pas, ce serait une faute professionnelle.

Je quittai Boktor l'après-midi même et me dirigeai ostensiblement vers le sud-ouest par là Grande Route du Nord. J'affirme qu'un des espions du Chasseur, au moins, me suivait. Mais, dès que la nuit fut tombée, il perdit ma trace. Ou alors, c'est qu'il savait voler.

Bien qu'on fût au milieu de l'hiver, le ciel était dégagé au-dessus des montagnes enneigées. Je survolai la frontière sud-est de la Sendarie et allai à Prolgu informer le Gorim de la naissance du Tueur de Dieu. Puis je volai vers la Grande Foire, dans les plaines de Mimbire, pour m'entretenir avec le responsable du bureau local du Chasseur, un Drasnien émâcié appelé Talvar.

Quelques mots d'explication : le Chasseur est l'agent le plus secret des services secrets drasniens, et il a souvent une petite agence privée. Des services secrets à l'intérieur des services secrets, en somme. Les Drasniens sont comme ça. Ils adorent les secrets.

— Il se pourrait, Vénérable Ancien, que cet Asharak ait rebroussé chemin, m'informa Talvar. Quand il est parti d'ici, il est allé vers le sud-est et les montagnes de Tolnedrie, mais il se passe à Vo Mimbire des choses qui puent son Asharak à plein nez.

— Ah bon ?

— Il y a une délégation commerciale murgo, ici, et ils dépensent beaucoup d'argent pour graisser la patte aux chevaliers mimbraïques. Les Mimbraïques sont assez bornés, et il n'est

pas rare qu'ils s'endettent pour impressionner leurs rivaux. Asharak distribue son or avec libéralité. Quand on commence à voir des pièces d'or rouge, on sait d'où ça vient. C'est peut-être un mouvement qu'il avait amorcé dans le passé, mais personnellement, je ne crois pas. Ce soudain afflux d'or murgo laisse supposer un nouveau stratagème. Suivez l'or à la trace, Vénérable Ancien. Vous en retirerez plus d'informations que de toute autre chose.

— Vous êtes drasnien jusqu'au bout des ongles, Talvar, notai-je.

— C'est pour ça, Vénérable Ancien, que le Chasseur m'a mis là. Quoi qu'il en soit, tout l'effort consiste à subvertir le prince héritier, qui est probablement le plus endetté de tous les Arendais. Si je ne travaillais pas pour mon gouvernement, reprit-il en faisant la grimace, je ferais fortune ici. Certains de ces imbéciles de Mimbraïques paieraient des intérêts exorbitants pour régler leurs dettes.

— Ne vous dispersez pas, Talvar. Vous ferez de l'argent pendant vos moments perdus, pas pendant le service. Cet Asharak a-t-il réussi à entortiller le prince héritier ?

— Probablement pas. Le jeune prince Korodullin a encore le sens de l'honneur, malgré toutes ses dettes. Il résiste aux belles paroles du Murgo, mais je ne serais pas étonné qu'il se laisse ébranler. Il serait utile que quelqu'un lui rappelle où se trouve son devoir.

— Je crois connaître l'homme de la situation. Donnez-moi quelques hommes, Talvar. J'ai besoin de savoir qui sont ces chevaliers mimbraïques mercenaires. Je vais envoyer l'homme auquel je pense à Vo Mimbre pour régler le problème.

— Je sais maintenant pourquoi on vous appelle le Très Saint Belgarath, dit-il.

— Ne confondez pas la sainteté et l'argent, Talvar. Vous vous attireriez de gros ennuis.

Puis j'allai à Vo Ebor, où Mandorallen était à l'entraînement, sous la tutelle du baron. Le baron de Vo Ebor avait récemment épousé une jeune noble appelée Nerina. Le baron était tellement pris par ses obligations qu'il n'avait guère le temps de s'occuper de sa jeune épouse, aussi se faisait-il en quelque sorte remplacer par un jeune et beau chevalier tout ce qu'il y a d'honorable. Rien d'inconvenant, attention, mais ça créait une situation intéressante.

J'entrai aussitôt dans le vif du sujet.

— Votre élève est-il doué, Messire Baron ? demandai-je de but en blanc.

— Assurément, Vénérable Ancien. Il passe de loin nos espérances, répondit-il. Je doute qu'il ait un rival dans toute l'Arendie.

— Parfait. Je veux que vous alliez à Vo Mimbre, dis-je en me tournant vers Mandorallen. Il y a des gens, là-bas, qui ont besoin d'être châtiés. Ils ont accepté de l'argent des Murgos pour écarter le prince Korodullin de son devoir. Je veux qu'ils cessent. L'ambassadeur de Drasnien à la cour du vieux roi connaîtra leurs noms. Lancez quelques défis et cassez quelques os. Essayez quand même de ne pas trop en tuer. Vous aurez certaines choses à faire plus tard, et je ne voudrais pas que vous soyez embarqué dans les vendettas quand le moment viendra pour vous d'entrer en lice.

— Je ferai, Très Saint Belgarath, tout ce qui sera en mon pouvoir pour accomplir ce que Tu me demandes, répondit le jeune homme. Ma lance, mon épée, mon bras sont à jamais à Ton service, et dans la mesure où je suis, ainsi qu'il est de notoriété publique, le plus puissant chevalier du monde, je ne doute point qu'il me sera aisé de défaire ces chevaliers félons, tâche que j'entreprends avec joie, mon habileté et ma bravoure étant telles que, à moins d'un accident, je puis T'assurer avec confiance que leur défaite ne s'accompagnera d'aucune blessure permanente.

Seigneur, ce que Mandorallen pouvait être pompeux avec ses tirades !

Si je me souviens bien, pourtant, la baronne Nerina s'illumina littéralement à la modeste annonce de son invincibilité. Les Arendaises sont comme ça, que voulez-vous ?

Je n'ai jamais eu les détails du plan que Chamdar avait mis en branle à Vo Mimbire. Peut-être n'était-ce qu'une manœuvre dilatoire pour m'empêcher de lui mordre les talons. Chamdar avait vu la figure que je faisais à Annath, et je suis sûr qu'il aurait fait à peu près n'importe quoi pour éviter de la revoir de si près.

Un rapport de l'ambassadeur de Drasnien à Vo Mimbire me parvint quelques mois plus tard. Je compris que Mandorallen avait plus que rempli sa promesse. Pompeux ou pas, Mandorallen – une fois qu'il avait fermé son bec et s'était mis à la tâche – tenait de la catastrophe naturelle. Il fallut découper l'armure d'un certain nombre des chevaliers qu'il rencontra en lice ce jour-là avant de pouvoir soigner leurs blessures.

Néanmoins, le temps que Mandorallen ait fini de parler et se soit mis au travail, j'étais déjà à l'ambassade de Drasnien à Tol Honeth.

— Il est doué ? demandai-je à Javelin avec un mouvement du pouce en direction de Silk.

Il n'était peut-être pas élégant de poser la question devant l'intéressé, mais mes bonnes manières n'avaient pas résisté aux récents événements.

— Il promet, Vénérable Ancien, répondit Javelin. Il a une légère tendance à se laisser détourner de son but, et l'honnêteté n'est pas son point fort. Il a une âme de voleur, et ne peut s'empêcher de faire main basse sur des choses qui ne lui appartiennent pas.

— Javelin ! se récria Silk.

Le prince Kheldar était vêtu, à la drasnienne, de chausses et d'un pourpoint noirs. C'était un petit gaillard nerveux, au museau de fouine. Il n'avait que vingt ans à l'époque, mais il paraissait très en avance sur son âge avec son regard cynique, intelligent.

— C'est bon, Messieurs, dis-je. Passons aux affaires sérieuses. Il y a un Grolim appelé Chamdar qui se fait généralement appelé Asharak le Murgo. Il était en Sendarie, ces jours-ci, et il a fait des choses qui m'ont gravement déplu. Si je suis bien renseigné, il serait récemment passé par l'Arendie, et viendrait maintenant par ici. Je le veux. Trouvez-le-moi.

— Efficace, hein ? remarqua Silk en regardant son ami. Par pure curiosité, Vénérable Ancien, reprit-il en me lançant ce petit sourire impudent qui m'a toujours irrité, pourquoi ai-je été choisi pour le grand honneur de vous assister dans votre quête ? Je suis relativement novice, après tout.

— Parce que Chamdar me connaît, et qu'il connaît probablement aussi la plupart des agents plus expérimentés de Javelin. Vous êtes assez jeune dans le métier pour que votre visage ne soit pas encore très connu. C'est pour ça que je fais spécifiquement appel à vous. J'espère que votre anonymat vous facilitera la tâche et que vous me le retrouverez.

— Vous voulez que je le tue ? demanda Silk, les yeux brillants.

— Non. Contentez-vous de me le trouver. Je m'occuperai du reste.

— Rabat-joie.

— Il est toujours comme ça ? demandai-je à Javelin.

— À peu près, oui. Des fois, c'est pire.

— Que donneriez-vous à celui qui vous mettrait sur la piste de cet Asharak ? demanda Silk d'un petit ton dégagé.

— Silk ! lança Javelin.

— C'était pour rire, fit le petit bonhomme avec un sourire. Je connais le Saint Belgarath depuis que je suis tout petit. Il sait que j'aime lui tirer sur la barbe de temps à autre. En réalité, Asharak le Murgo est à Tol Rane, en ce moment, fit-il en me regardant. Je peux vous donner le nom de l'auberge où il est descendu, si vous voulez. Bon, c'est tout ou vous voulez autre chose ?

— Vous êtes sûr qu'il est à Tol Rane ? insistai-je.

— Aussi sûr qu'on peut raisonnablement l'être dans ce fichu métier. Les services secrets tolnedrains ne sont pas très bons, mais ils ont beaucoup de gens dans les rues, et ils ont toujours tenu cet Asharak à l'œil.

— Comment avez-vous appris où il était ? demanda Javelin.

— Bah, j'ai des contacts dans les services tolnedrains, répondit Silk d'un ton évasif en s'astiquant les ongles sur le devant de son pourpoint. Bref, Ran Borune est impliqué dans des tractations commerciales avec les Murgos, en ce moment, et la délégation commerciale murgos rend compte directement à Asharak. Ils ont des messagers qui font l'aller et retour entre cette ville et Tol Rane depuis deux semaines.

— Et ça, comment le savez-vous ? insista Javelin.

— J'ai mes sources, répondit Silk avec un sourire entendu.

— Et, plus précisément, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— J'allais le faire. J'attendais juste d'avoir quelques détails supplémentaires avant de mettre la note sur votre bureau. Vous posez toujours tellement de questions, Javelin, ajouta-t-il d'une voix melliflue. J'ai la situation bien en main, et vous avez tellement d'autres choses en tête.

— Vous êtes une mine d'informations, Prince Kheldar, fit Javelin, sarcastique. Au moins, vous êtes une mine d'informations une fois qu'on a réussi à vous faire cracher le morceau. Et qu'est-ce que Ran Borune essaie de vendre aux Murgos ? demanda-t-il, changeant très vite de sujet.

— Un peu de ci, un peu de ça, répondit Silk avec un haussement d'épaules évasif.

— Décrivez-moi ces ci et ces ça, Silk, s'il vous plaît.

— D'accord. Si c'est comme ça que vous le prenez, fit-il, piqué au vif. Ran Borune a un neveu qui fait des affaires dans l'enclave commerciale de Riva. Le neveu fait plus ou moins la loi sur le marché de la laine de printemps dans l'île des Vents, et il pourrait se faire un joli magot s'il arrivait à fourguer toute cette laine aux Murgos. Mais j'ai un ami dans l'île qui essaie de faire une meilleure offre que le neveu. Si Ran Borune conclut un accord avec les Murgos, il se pourrait bien qu'il fasse la fortune de mon ami au lieu de son propre neveu.

— Et vous toucheriez une commission de votre ami, pas vrai ? insinua avança Javelin.

— Évidemment. Je lui donne des informations sur les négociations commerciales, après tout. Ce n'est que justice.

— Vous savez que si votre oncle apprenait que vous exploitez les informations des services de renseignements pour votre enrichissement personnel, il ferait une crise d'apoplexie ?

— Eh bien, il ne faut surtout pas qu'il l'apprenne, lâcha platement Silk. Mon oncle est le roi de Drasnie, Javelin. Il a déjà assez de problèmes comme ça sans se mêler de ces petits détails mesquins. Vous voulez que je vous accompagne à Tol Rane ? demanda ce petit escroc en se tournant vers moi.

— J'aimerais bien, en effet. Vous avez des contacts là-bas, j'imagine ?

— Mon vieux, j'ai des contacts partout. Vous voulez savoir ce que Salmissra a mangé au petit déjeuner, ce matin ?

— Pas spécialement. Bon, vous prenez votre brosse à dents ? On part pour Tol Rane demain matin.

— Je n'ai pas besoin de prendre ma brosse à dents, Belgarath. Je l'ai toujours sur moi.

Le lendemain matin, Silk se présenta dans la cour de l'ambassade vêtu d'un pourpoint de velours marron et d'un chapeau noir, informe, crânement penché sur l'oreille.

— Ce n'est pas une tenue un peu sophistiquée pour un long voyage à cheval ? lui demandai-je.

— Il vaut avoir la tête de l'emploi, Vénérable Ancien, répliqua-t-il. À Tol Rane, je suis Radek de Boktor. J'y fais parfois des affaires, et j'ai découvert qu'il valait mieux ne pas utiliser mon vrai nom. Le « prince » dont ma famille m'a gratifié a tendance à faire croire aux commerçants que je suis une proie facile. Alors que Radek de Boktor, croyez-moi, personne n'essaie de le blouser. J'ai fait des affaires exceptionnelles sous ce déguisement.

— Ça, je vous crois. Bon, allons-y.

Une semaine plus tard, nous arrivions à Tol Rane. La ville est tout près de la frontière de ce qui était jadis le Maragor, donc très haut dans les montagnes et, l'hiver, il y neige presque autant qu'au Val d'Alorie ou à Boktor. Nous descendîmes à l'auberge où Silk avait ses habitudes, et nous prîmes une suite assez luxueuse à l'étage supérieur. « Question d'image », pour reprendre sa formule.

Peu après notre arrivée, l'un des agents drasniens de l'endroit passa nous rendre visite, et Silk et lui eurent une discussion prolongée dans leur langue secrète. Ils auraient pu s'exprimer autrement, bien sûr, mais je pense que Silk faisait ça pour frimer.

Après le départ de l'autre Drasnien mon petit compagnon me révéla certains détails de leur conversation. Il y avait un certain nombre de failles, mais je ne pris pas la peine de rectifier. Il n'avait pas besoin de savoir que je connaissais la langue secrète.

— Asharak est bien passé par ici, en effet, conclut le petit homme, mais il y a plusieurs jours qu'on ne l'a pas revu. Je vais fouiner un peu. J'arriverai peut-être à trouver quelque chose de précis.

— Allez-y, acquiesçai-je. Je reste ici. Pas la peine de clamer sur les toits que je suis à Tol Rane, et Chamdar me connaît de vue. S'il m'aperçoit, il sera à la frontière avec le Cthol Murgos avant le coucher du soleil.

Silk hocha la tête et fila.

Sitôt qu'il eut refermé la porte derrière lui je changeai radicalement d'aspect et le suivis. Non par méfiance, encore que Silk ne soit pas l'homme le plus fiable du monde, mais pour le voir agir. Il ne le savait pas encore, mais le Guide allait revêtir une importance cruciale au fur et à mesure que le temps passerait, et je voulais être sûr qu'il serait capable de gérer les situations auxquelles il serait affronté.

Je ne fus pas déçu. Le prince Kheldar n'avait pas volé son surnom. En effet, « silk » veut dire « soie » et « éminence grise ». Il ne s'était pas rasé de toute la semaine que nous avions passée sur la route. Son début de barbe le vieillissait de façon spectaculaire, et il avait le chic pour adopter des attitudes qui renforçaient cette impression. Je suis persuadé que s'il l'avait voulu, et si son métier d'espion ne l'avait pas tant passionné, il aurait pu faire fortune en tant qu'acteur. J'ai pris quantité de déguisements au fil des années, et je sais reconnaître un acteur de talent quand j'en vois un.

— C'est bon, Silk, que ça ne vous monte pas à la tête, surtout. J'admets que vous êtes doué, mais c'est pour ça que je vous ai embauché, aussi.

« Radek de Boktor » rôda un moment dans les rues enneigées de Tol Rane et conclut un certain nombre d'affaires au passage. Je restai un peu en retrait, de sorte que les détails de certaines transactions m'échappèrent, mais j'eus fortement l'impression que « Radek » vendit un tas de choses qu'il ne possédait pas vraiment ce jour-là. Il en promit cependant avec allégresse la livraison, et j'imagine qu'il réussit à tenir parole dans la plupart des cas. Silk n'hésite pas à truander quand il faut, mais il se démenait comme un beau diable pour maintenir la réputation de « Radek ».

Il se rendit enfin, à l'autre bout de la ville, dans le quartier fréquenté par les Murgos, et s'installa dans la salle commune d'une auberge où il se mit au travail. Après avoir vendu des

choses qu'il n'aurait probablement pas dû vendre, il se renseigna discrètement. Il était assis à une table avec trois Murgos au visage scarifié, et il s'appuya à son dossier en jouant machinalement avec sa chope de bière.

— Si l'un de vous connaît un certain Asharak, vous pourriez lui faire une commission ? Il faudrait lui dire que Radek de Boktor a une proposition commerciale à lui faire, déclara-t-il.

— Pourquoi je me donnerais du mal pour enrichir Asharak ? contra l'un des Murgos.

— Parce qu'Asharak verse de bonnes commissions, répondit Silk. Je suis sûr que vous ne le regretterez pas. La proposition promet d'être très lucrative.

— Si c'est aussi profitable que ça, je pourrais être personnellement intéressé.

— Je ne veux pas être vexant, Grachik, répondit Silk avec un petit sourire, mais vous n'avez pas le potentiel pour cette affaire particulière. Il s'agit d'une affaire de denrées, et nous savons tous à quel point les transactions sur les denrées peuvent se révéler onéreuses.

— Quel genre de denrées ?

— Je préfère en parler à Asharak en privé. Les choses ont parfois la sale habitude de transpirer, et j'ai des concurrents que je préférerais laisser dans le brouillard. S'ils découvrent que Radek intervient sur le marché, les prix vont commencer à monter. Ça ne nous mènerait à rien, ni Asharak ni moi.

— Asharak n'est plus à Tol Rane, répondit Grachik. Il est parti pour Tol Borune il y a deux jours.

L'un des autres Murgos flanqua un coup de pied sous la table au trop bavard Grachik.

— Enfin, rectifia rapidement ledit Grachik, c'est ce que j'ai entendu dire. Avec Asharak, on ne peut jamais vraiment savoir. Il a à faire dans toute la Tolnedrie, vous comprenez. Pour ce que j'en sais, il se pourrait qu'il soit à Tol Horb, à l'heure où je vous parle.

C'était pitoyablement transparent. Grachik avait laissé échapper un détail qu'il aurait mieux fait de garder pour lui.

— C'est sûr qu'Asharak est plutôt fuyant, acquiesça Silk. Il y a deux mois maintenant que j'essaie de lui mettre la main dessus. La proposition à laquelle je pense est une affaire de grande envergure, et Asharak est probablement le seul homme dans la course à pouvoir se l'offrir. Si vous connaissez quelqu'un qui peut lui en dire deux mots pour moi, je vous serais reconnaissant de le prévenir que je repars pour Tol Honeth d'ici un ou deux jours. Dites-lui que je descends d'habitude dans cette grande auberge, près de l'ambassade de Drasnien, et que s'il veut doubler sa mise de fonds, il n'a qu'à venir me voir. J'ai assez perdu de temps comme ça à lui courir après.

Silk bavarda encore une demi-heure avec les Murgos, puis il prit congé. Je restai assez longtemps pour entendre les deux autres Murgos tancer vertement le dénommé Grachik pour son imprudence, puis pour voir qu'il tentait de rattraper sa gaffe en envoyant deux hommes de main assez costauds aux trousses de mon petit ami. Les Murgos étaient manifestement disposés à prendre des mesures pour que l'endroit où était Asharak demeure secret.

Les deux assassins rattrapèrent Silk dans une ruelle sombre, pleine de neige, mais Silk savait manifestement qu'il était suivi, et il s'estimait apparemment capable de régler le problème. Je n'en étais pas trop sûr personnellement, de sorte que je me rapprochai suffisamment pour lui donner un coup de main au cas où les choses tourneraient mal, mais ce ne fut pas nécessaire.

Je n'ai jamais vu un individu aussi agile que Silk dans un espace aussi restreint. Les assassins étaient deux voleurs de grands chemins tolnedrains, et ils ne faisaient pas le poids face à mon petit ami drasnien. Il se retourna vers eux, tira une dague de sa botte, une autre de l'arrière de son col et les tua tous les deux en moins de six battements de cœur. Puis il

flanqua des coups de pied dans la neige pour recouvrir les deux cadavres et poursuivit son chemin. Ce gamin était vraiment génial !

Je réussis à regagner nos quartiers quelques minutes avant lui, et j'étais assis devant le feu quand il arriva.

— Alors ? demandai-je quand il entra. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Un Murgo a lâché devant moi qu'Asharak était à Tol Borune en ce moment même. Et j'ai de bonnes raisons de penser que c'est vrai, parce qu'il a tenté de racheter sa bourde en me faisant attaquer sur le chemin du retour. Je n'avais pas besoin d'autre confirmation.

— En effet. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On va à Tol Borune ?

— Oui, et dès ce soir, Belgarath. Parce que demain matin, ce Murgo trop bavard aura compris que ses argousins ont échoué, et je ne tiens pas à faire tout le chemin en regardant derrière mon épaule à chaque pas. J'aimerais que nous ayons un peu d'avance si possible.

— Il nous fallut près de quatre jours pour aller à Tol Borune, car Silk insista pour que nous évitions la grand-route. Je pensais connaître la plupart des ruelles et des chemins détournés du Ponant, mais mon petit ami au museau de fouine me fit prendre des routes dont j'ignorais jusqu'à l'existence. À l'entrée de Tol Borune, il retint son cheval et adopta une tenue plus débraillée.

— Une nouvelle identité, expliqua-t-il. Asharak sait sûrement, maintenant, qu'un dénommé Radek le cherche.

— Qui êtes-vous cette fois ?

— Ambar de Kotu. Ambar est un peu moins repérable que Radek, et ils ne hantent pas les mêmes milieux.

— Combien de ces Drasniens mythiques avez-vous encore dans votre manche ?

— J'ai perdu le compte. Mais j'aime bien Radek et Ambar. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, et je les connais bien. Cela dit, je dépoussière les autres de temps à autre, histoire de ne pas perdre la main.

— C'est ce qu'on vous apprend à l'Académie ?

— On nous en parle parfois, mais j'ai mis ça au point plus ou moins tout seul avant même d'y entrer. J'étais né pour ce métier, Belgarath. Bon, si on pressait un peu l'allure ?

« Ambar de Kotu » étant beaucoup moins à l'aise que « Radek de Boktor », nous prîmes une chambre dans l'un des quartiers pouilleux de Tol Borune. Silk redescendit aussitôt dans les rues avec des histoires diverses et variées pour dissimuler son vrai but. Il revint plus tard ce soir-là, et son long nez frétillait.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Belgarath, me dit-il.

— Ah bon ?

— Vous êtes sûr qu'Asharak sait que vous lui courez après ?

— Oh oui ! Je suis comme la colère de Dieu, pour lui, et il sait que je le débusquerai, où qu'il se cache.

— Alors pourquoi ne se cache-t-il pas ? Je l'ai repéré en deux heures à peine. Je suis doué, mais pas à ce point-là.

Je lui lançai un regard acéré.

— Nous devrions peut-être jeter un coup d'œil à cet animal, dis-je. Je pense vous connaître assez bien maintenant pour pouvoir me fier à votre instinct. Si quelque chose vous dit qu'il y a anguille sous roche, ça demande vérification.

Il se fendit d'une révérence impudente.

— Je suis votre humble serviteur, Vénérable Ancien, dit-il.

Il était près de minuit, et un vent âpre soufflait dans les rues désertes de Tol Borune alors

que nous nous dirigions vers le quartier murgo, au sud. Silk me conduisit vers une sorte d'auberge massive, puis nous nous faufilemes sous une fenêtre crasseuse faite de verre bon marché.

— C'est là qu'on m'a dit qu'Asharak le Murgo était descendu, murmura le petit voleur en indiquant un gaillard à la joue balafrée assis dans un coin.

L'homme ressemblait à Chamdar, et je conviens que la ressemblance était presque surnaturelle, mais quand j'envoyai prudemment un pseudopode mental pour m'en assurer, je sentis le cœur me manquer. Le Murgo assis dans ce coin n'était pas Chamdar. Je me mis à jurer.

— Qu'y a-t-il ? chuchota Silk.

— Cet homme n'est pas celui que je cherchais.

— Belgarath, il y a des gens dans cette ville qui le connaissent, et ils sont tous convaincus que c'est Asharak le Murgo.

— Eh bien, je suis désolé, mais ils se trompent. Nous avons suivi la trace d'un imposteur. Nous ferions mieux de retourner à Tol Honeth, repris-je après une nouvelle salve de jurons. Il faut que je mette Javelin au courant. L'homme que tout le monde suivait n'était pas Chamdar.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Chamdar est un Grolim. Le type assis à cette table est un Murgo ordinaire. La ressemblance est frappante, mais ce gaillard n'est pas celui que je cherche.

Je réfléchis tout en regagnant notre auberge. La découverte stupéfiante expliquait bien des choses. J'avoue avec une certaine honte que je n'y avais pas encore songé. J'aurais dû comprendre que Chamdar ne pouvait pas être si facile à retrouver. Je devais avoir la cervelle ramollie.

— Qui vous a renseigné sur ce Murgo ? demanda Silk.

— Ses pensées. Je reconnaîtrais les pensées de ce Chamdar n'importe où. Nous perdons du temps, ici. Je voudrais que nous soyons sur la route de Tol Honeth avant le lever du soleil.

— Javelin ne va pas aimer ça, vous savez. Il a consacré beaucoup de temps et d'argent à la surveillance de cet imposteur.

— Ce n'est pas sa faute. C'est probablement la mienne. Si ça se trouve, il y a une demi-douzaine de faux Asharak qui rôdent un peu partout dans le Ponant. Chamdar travaille pour Ctuchik, et je suis sûr que Ctuchik sait comment modifier suffisamment les traits d'un homme pour égarer les poursuites.

— Et qu'est-ce que ce Chamdar est censé faire ?

— Il cherche quelque chose. Une chose que j'essaie de l'empêcher de trouver.

— Ah bon ? Et qu'est-ce que c'est ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, Silk. Quand nous retournerons à Tol Honeth, je veux que vous alliez à Cherek.

— Cherek ? À cette époque de l'année ?

— Le temps ne fait rien à l'affaire. Vous connaissez Barak, n'est-ce pas ?

— Le comte de Trelheim ? Et comment ! Nous nous sommes soulés à la dernière réunion du Conseil d'Alorie. C'est une grande gueule, mais je l'adore.

— Tant mieux. Vous allez travailler ensemble pendant un bon moment, tous les deux.

— Comment le savez-vous ?

Je ne pus y résister.

— J'ai mes sources, lui renvoyai-je finement. Je veux que vous alliez à Trelheim et que vous preniez Barak en main. Il ne fera jamais un espion compétent, mais il faut qu'il sache ce

qui se passe dans le monde. Il n'a que dix-neuf ans, et il faut que quelqu'un fasse son éducation.

— Il faudra que je voie ça avec Javelin.

— Oubliez Javelin. Je lui dirai ce qu'il a besoin de savoir. À partir de maintenant, vous travaillez pour moi. Quand je vous appellerai pour vous dire de faire quelque chose, je veux que vous le fassiez. Sans discuter. Sans poser de questions. Nous sommes impliqués dans l'Événement le plus important depuis que Torak a fendu le monde, et vous serez mouillé dedans jusqu'au cou.

— Ça alors, fit-il, puis il me jeta un regard rusé. Alors, il a fini par arriver, hein ?

— Pour ça, oui, mon jeune ami.

— Et nous allons gagner ?

— En tout cas, nous allons tout faire pour. Quand nous arrivâmes à Tol Honeth, Beldin m'attendait à l'ambassade de Drasnien.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? lui demandai-je d'un ton rien moins que gracieux.

— Eh bien, tu es encore de bonne humeur, nota mon frère.

— J'ai eu une mauvaise surprise, il y a quelques jours. Ctuchik a mis au point un stratagème pour donner à des Murgos ordinaires les traits de Chamdar. Je comptais sur les services spéciaux drasniens pour le surveiller pour moi à ma place, mais c'était une erreur. Ils ont passé des siècles à surveiller les mauvais bonshommes.

Beldin poussa un sifflement.

— Ça, ce n'était pas prévu. Je t'avais dit de faire ton travail toi-même. Tu te rends compte que, par ta paresse, tu as laissé la bride sur le cou à Chamdar, hein ?

— N'insiste pas, Beldin. J'ai fait une connerie. Ce sont des choses qui arrivent.

— Tu ferais mieux de ramener tes fesses en vitesse en Sendarie. Pol est toute seule là-bas, et tu n'as pas la moindre idée de l'endroit où Chamdar se trouve en réalité.

— Où est-elle ?

— Je vais te le dire. C'est pour ça que je suis là, en réalité. Les jumeaux m'ont rappelé au Val et m'ont envoyé à ta recherche. Elle a quitté sa maison d'Érat la semaine dernière.

— Et où est-elle allée ?

— Il y a un village appelé Haut-Gralt, au sud d'Érat. Pol est chez un fermier appelé Faldor, à dix lieues à l'ouest du village. Elle s'est fait embaucher comme cuisinière, et le bébé est avec elle. Tu ferais mieux d'y aller et de l'avertir que Chamdar est en liberté.

— Tu as raison, concédai-je d'un ton morne. J'ai pas mal gâché les choses jusqu'ici, pas vrai ?

— Tu ne t'es pas précisément couvert de gloire. Le Guide est-il aussi bon que le dit le Codex Mrin ?

— Presque. Mais je serai probablement obligé de lui rabattre un peu son caquet.

— Il sait ce qui se passe en réalité ?

— Il a fait certaines déductions et je dois dire qu'il n'est pas loin de la vérité.

— Et les autres, ils sont en place ?

— Il me manque toujours la Mère de la Race Qui n'est Plus. Mais je suis sûr que nous la trouverons quand il le faudra.

— C'est bien joli, l'optimisme, Belgarath, mais il y a des moments où je trouve que tu pousses un peu.

— Tu retournes au Val ?

— Non. Je pense que je vais plutôt retourner au sud du Cthol Murgos. Torak risque de se réveiller à tout moment, maintenant, et il faut que quelqu'un le tienne à l'œil.

— Exact. Bon, je repars pour la Sendarie.

— Bon voyage.

J'époussetai à nouveau mon costume de conteur et je quittai Tol Honeth dès l'ouverture des portes, le lendemain matin. J'étais passé par Haut-Gralt un certain nombre de fois, au fil des années, et je savais exactement où il se trouvait.

J'avais perdu beaucoup de temps à courir après Chamdar, mais j'avais éventé la ruse qui lui avait permis de s'en tirer si souvent. C'était toujours ça. Je ne m'inquiétais pas trop du fait qu'il m'avait échappé. J'étais à peu près sûr qu'il se montrerait un jour, et que je pourrais lui régler son compte une bonne fois pour toutes à ce moment-là.

Mais j'écartai toutes ces pensées et je pris la Grande Route impériale du Nord qui montait vers la Sendarie et un endroit appelé la ferme de Faldor.

Épilogue

Brendig et ses hommes finirent par dénicher le capitaine Gredlik dans une taverne sordide du front de mer, à Camaar. L'animal était soûl comme un cochon et se mit à brailler avec allégresse en repérant le général sendarien manchot.

— Holà, Brendig ! Venez ici tout de suite ! Z'avez un sacré retard à rattraper !

— Quel est le moyen le plus rapide de le dessoûler ? demanda Brendig.

— On pourrait le balancer dans la baie, répondit d'un air un peu dubitatif le gros sergent planté derrière lui. L'eau est assez froide, en cette saison ! Ça devrait marcher.

— Mouais. Évitez quand même de le noyer.

— On tâchera, mon général.

Il fallut quatre hommes en plus du sergent pour traîner Gredlik au-dehors. Ils l'emmenèrent au bout du quai et, malgré ses hurlements indignés et ses efforts désespérés pour leur échapper, ils lui attachèrent une corde à une patte et le lancèrent dans l'eau glacée.

Gredlik remonta à la surface en crachotant des invectives que Brendig ne trouva pas encore tout à fait assez cohérentes.

— Laissez-le mariner un moment, fit-il.

— À vos ordres, mon général ! fit le sergent, un vétéran de la bataille de Thull Mardu, un homme solide et pratique pour qui impossible n'était pas sendarien.

Ils laissèrent Gredlik patauger dans la baie pendant cinq bonnes minutes, puis ils le tirèrent de là sans cérémonie.

— Qu'est-ce qui vous prend, Brendig ? protesta Gredlik en claquant des dents.

Il était trempé comme une soupe, et ses lèvres tiraient sur le bleu.

— Je voulais être sûr que vous m'écouteriez, répondit calmement Brendig. Nous partons pour Riva demain matin. Il vaudrait mieux que vous soyez en état de tenir un cap.

— Et pourquoi on irait à Riva ?

— Parce que le prince Hettar d'Algarie a apporté, il y a quelques jours, des documents du Très Saint Belgarath au palais de Sendar. Et que nous devons les faire parvenir au roi Belgarion.

— Z'auriez pas pu trouver un bateau au port de Sendar ?

— Le prince Hettar m'a dit que Belgarath tenait à ce que nous partions avec vous. Je ne vois vraiment pas pourquoi, mais il a l'air de vous faire confiance.

— On ne pourrait pas rentrer ? proposa Gredlik en tremblant de tous ses membres. Le fond de l'air est frais, ce soir.

— C'est bon, acquiesça Brendig. Mais fini de boire, hein ?

— Z'avez un mauvais fond, Brendig, voilà votre problème, grommela Gredlik d'un ton accusateur.

— C'est ça, c'est ça.

Ils n'eurent pas trop de toute la nuit pour rameuter les marins de Gredlik, qui semblaient aussi ivres que leur capitaine.

Le vaisseau en avait vu de toutes les couleurs, lui aussi, et il n'était pas très propre. Les voiles étaient effrangées et rapiécées, mais le général Brendig jugea la coque saine. C'était un navire de guerre cheresque qui avait été légèrement modifié pour transporter des marchandises. Brendig avait quelques soupçons sur l'endroit et la manière dont Gredlik obtenait ces marchandises. Il avait observé que la piraterie était une seconde nature chez les Cheresques. L'équipage n'était pas particulièrement en forme, ce matin-là, mais l'équipage

réussit à quitter le port, puis à mettre à la voile. Greldik était à la barre, les yeux rouges, encore tout tremblant. Il arrivait à tenir le cap, malgré le vent furieux.

Le général Brendig, qui avait toujours admiré le professionnalisme, ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, nonobstant une hygiène de vie déplorable, le capitaine Greldik était peut-être le meilleur marin du monde. Jamais un capitaine sendarien ne se serait risqué en haute mer par un temps pareil, mais Greldik se jouait des éléments.

Trois jours plus tard, ils arrivaient au port de Riva. Greldik amenait le navire à quai en engueulant son équipage dans une langue qui fit pâlir le soldat de métier qu'était Brendig. Puis les deux hommes mirent pied à terre et gravirent les escaliers qui montaient vers la ville et la Citadelle de Riva.

On ne peut approcher de Riva sans se faire repérer. Le roi Belgarion et sa petite épouse, la reine Ce'Nedra, avaient été prévenus de leur venue et les attendaient, malgré la froidure hivernale, sur la place, devant l'immense vestibule.

— Brendig ! piaula Ce'Nedra avec délectation, en se précipitant pour embrasser son vieil ami.

— Je vous trouve très en beauté, Majesté, répondit-il en passant son unique bras autour de ses épaules.

— Allons, Brendig, vous ne savez pas sourire ?

— Mais je souris, Majesté, fit-il sans qu'un poil de moustache ne bouge.

— Hé, salut, Garion ! fit Greldik.

Le capitaine Greldik n'était pas très protocolaire et n'appelait jamais personne par son titre.

— Greldik ! répondit Garion en lui serrant chaleureusement la main.

— Vous avez vieilli, on dirait.

— J'espère bien. Sinon, les gens commenceraient à se douter de quelque chose. Qu'est-ce qui vous amène à Riva, par ce vilain temps ?

— Brendig, répliqua Greldik en foudroyant son compagnon du regard. Il m'a arraché à une taverne excellemment chauffée, à Camaar, il m'a flanqué dans la baie, et il m'a ordonné de l'amener ici. Il est trop autoritaire. S'il avait eu la courtoisie de s'enivrer un peu avec moi, c'est probablement moi qui aurais proposé de l'emmener et il n'aurait pas été obligé de me donner mon bain annuel.

— Capitaine Greldik ! s'exclama sèchement Ce'Nedra. Vous n'avez pas bu, j'espère ?

— Pas trop, répondit Greldik en haussant les épaules. La mer était un peu forte, alors j'ai dû faire attention à ce que je faisais. Je constate que vous vous remplumez, fillette. Vous êtes mieux comme ça. Vous aviez rien sur les arêtes, avant.

Il réussit à faire rougir la reine de Riva. Ce Greldik avait le chic pour la désarçonner avec son franc-parler. Il était libre comme l'oiseau et disait ce qu'il pensait, sans souci des convenances ou de la plus élémentaire courtoisie.

— Alors, Brendig, qu'y a-t-il de si urgent pour que vous braviez la Mer des Vents au cœur de l'hiver ? demanda Garion.

— Eh bien, Majesté, le prince Hettar a apporté au palais de Sendar un ensemble de documents envoyés par le Vénérable Belgarath, et il a tenu à ce que nous vous les fassions immédiatement porter. Il y a aussi quelques lettres.

— Ah, tout de même ! s'exclama Ce'Nedra. Je pensais que ce vieux chéri n'en finirait jamais ! Il y a plus d'un an que j'attends ça !

— C'est vraiment si important, Majesté ? demanda Brendig.

— C'est un livre d'histoire, répondit Garion.

— Un livre d'histoire ? releva Brendig, surpris.

— Il revêt une importance particulière pour notre famille. Ma femme s'y intéresse spécialement, je ne sais pas pourquoi. Il faut dire qu'elle est tolnedraine, et vous savez comment sont les Tolnedrains. Mais entrons ; il fait vraiment trop mauvais, ici.

— Dites donc, Garion, demanda Grelidik alors qu'ils se dirigeaient vers la large porte de la Citadelle de Riva. Vous savez où je pourrais trouver quelque chose à boire dans le coin ?

Belgarion de Riva, Tueur de Dieu et Roi des Rois du Ponant, tourna la dernière page du texte de son grand-père avec un mélange d'angoisse et d'émerveillement. Sa vision du monde venait soudain de changer. Il s'était passé tant de choses qu'il ignorait... Des événements auxquels il avait à peine prêté attention prenaient tout leur sens à la lumière de ce qu'il venait de lire. Il se rappela un certain nombre de conversations au cours desquelles il avait discuté du possible et de l'impossible avec son grand-père. La véritable signification de ces discussions qui lui avaient paru anodines sur le coup lui apparaissait à présent dans toute sa clarté. Belgarath aurait pu prendre le monde dans ses mains et l'ébranler jusqu'aux fondations, il était et demeurait un professeur avant tout.

Force était à Garion d'avouer qu'il n'avait pas été un très bon élève. Belgarath avait eu beau lui expliquer, inlassablement, la réalité des choses, il n'avait rien compris.

— Je ne suis pas assez assidu dans mes études. Il faut dire que je commence à manquer de place aussi, murmura-t-il à mi-voix, en regardant les étagères couvertes de livres et de parchemins derrière lesquelles disparaissaient les murs de son cabinet, une petite pièce fort encombrée en vérité.

L'image de la tour de Belgarath lui vint soudain à l'esprit. Elle lui semblait tellement juste qu'il fut saisi d'une sorte de nostalgie. Il avait besoin d'un endroit privé où il pourrait se colleter avec ce qu'il venait d'apprendre. Il y avait une tour inutilisée, à l'ouest de la Citadelle. Elle était froide et pleine de courants d'air, évidemment, mais il ne faudrait pas grand-chose pour la rendre habitable. Boucher un peu les fissures des murs, réparer les fenêtres et revoir un peu la cheminée, c'est tout.

Il poussa un soupir. C'était un rêve impossible. Il avait une femme, une famille, et un royaume à diriger. Il ne passerait pas sa vie à se cultiver, comme l'avait fait le premier disciple d'Aldur. Et puis Garion devait bien admettre qu'il n'était pas un élève doué. Evidemment, avec un peu de temps, quelques siècles, au moins...

Cette pensée en amena une autre : il était tellement absorbé par sa lecture qu'il n'avait pas vu le temps passer. Pour Belgarath le Sorcier, le temps ne voulait rien dire. Les siècles étaient pour lui comme les années pour les autres hommes. Il avait passé quarante-cinq ans à étudier l'herbe, et les Dieux seuls savaient pendant combien de temps il avait approfondi le mystère des montagnes. Garion se rendit compte qu'il ne savait même pas quelles questions poser, et encore moins comment chercher les réponses. Il ne connaissait que la première question : « Pourquoi ? »

Il prit la lettre de son grand-père. Elle n'était pas très longue.

« Garion,

« Eh bien, puisque vous teniez tellement, Durnik et toi, à ce ridicule projet, voilà le début et le milieu. Tu connais déjà la fin. Si tant est qu'une histoire comme ça puisse avoir une fin. Un jour, quand tu auras le temps, passe me voir et nous en parlerons. Pour le moment, je pense que je vais reprendre mes travaux sur les montagnes. Belgarath. »

La porte de son cabinet s'ouvrit en coup de vent, le faisant sursauter.

— Tu n'as pas encore fini ? lança Ce'Nedra.

Il y avait des années qu'ils étaient mariés, et pourtant Garion était toujours surpris par la

petitesse de sa femme. Quand il passait quelques heures loin d'elle, elle semblait grandir dans son esprit. Elle était parfaite, mais elle était très, très petite. C'était peut-être à cause de ses cheveux de feu qu'elle lui paraissait plus grande.

— Si, si, ma tendresse, répondit-il.

Il lui tendit les derniers chapitres qu'elle lui arracha avidement des mains.

— Ah, tout de même !

— Il faudra que tu apprennes la patience, Ce'Nedra.

— Garion, j'ai eu deux enfants, alors crois-moi, la patience, je connais. Maintenant, tais-toi et laisse-moi lire.

Elle approcha un fauteuil de son bureau, se blottit dedans et se plongea dans sa lecture. Ce'Nedra avait reçu la meilleure éducation que pouvait offrir l'empire de Tolnedrie, et son mari s'étonnait toujours de la vitesse à laquelle elle dévorait n'importe quel texte. Il ne lui fallut pas plus d'un quart d'heure pour achever sa lecture.

— Ça finit en queue de poisson ! s'écria-t-elle. Il s'est arrêté avant la fin de l'histoire !

— C'est parce qu'elle n'est pas encore finie, ma douceur, répondit Garion. Et comme nous savons tous ce qui s'est passé à la ferme de Faldor, Grand-père s'est dit que ce n'était pas la peine de revenir dessus. Il s'est passé des tas de choses dont nous n'avons même pas idée, tu sais, fit-il pensivement en se calant contre le dossier de son fauteuil. Grand-père ne vit pas dans le même monde que nous tous. Il le laisse entendre à plusieurs reprises vers la fin. J'aimerais bien trouver le temps d'aller à Mal Zeth et de parler un peu avec Cyradis. Il y a là-bas un autre monde dont nous n'avons même pas conscience.

— Évidemment, nunuche ! Mais plutôt que d'aller embêter Cyradis, à ta place je demanderais à Essaïon. C'est de lui qu'il s'agit depuis le début.

Ses paroles lui rappelèrent soudain quelque chose. Ce'Nedra avait raison ! Essaïon était au centre de tout ce qu'ils avaient fait. Torak et Zandramas étaient l'erreur. Essaïon était la vérité. Le combat entre les deux Nécessités était aussi simple que ça. Torak était le résultat d'une erreur. Essaïon était la rectification de cette erreur. Ce'Nedra l'avait compris, peut-être d'instinct. Ça avait échappé au Tueur de Dieu.

— Il y a des moments où tu es tellement intelligente que tu me rends malade, dit-il à sa femme avec une pointe de mépris.

— Oui, répondit-elle platement. Je sais. Mais tu m'aimes quand même, hein ?

Elle lui dédia ce petit sourire mélancolique qui lui liquéfiait toujours les genoux.

— Évidemment, répondit-il d'un ton qu'il espérait grave et royal. Que disait la lettre de Grand-père ?

— Je croyais qu'il racontait n'importe quoi, mais maintenant que je vois comment il a bâclé la fin, je comprends ce qu'il voulait dire. Tiens, fit-elle en lui tendant une feuille de papier pliée.

« Oui, Ce'Nedra, disait-il. Je sais que l'histoire n'est pas finie. Vous vous êtes tous ligués contre moi pour m'arracher ça. J'ai cédé sous la persécution, mais je n'irai pas plus loin. Si vous voulez la suite, allez enquiquiner Polgara. Je vous souhaite bonne chance pour ce petit projet. Mais ne comptez pas sur moi pour vous aider. Je suis assez vieux pour savoir quand il faut tirer l'échelle, Belgarath. »

Garion reposa la lettre.

— Je ferais mieux de commencer les bagages, déclara Ce'Nedra.

— Les bagages ? On va quelque part ?

— Au cottage de Tante Pol, tiens.

— Là, Ce'Nedra, ça va trop vite pour moi. Rien ne presse. Tu veux vraiment que nous nous

précipitations au nord du Val en plein hiver ?

— Oui, Garion. J'ai hâte de connaître la suite de l'histoire. Au fond, je me fiche pas mal que Belgarath se soit piqué la ruche après la mort de sa femme. C'est Polgara qui m'intéresse. La partie que ton peu recommandable Grand-père a laissée de côté. Ce n'est que la moitié de l'histoire, fit-elle en flanquant une claque dédaigneuse sur le manuscrit de Belgarath. Je veux la moitié de Polgara. Et je l'aurai, même si je dois la lui arracher.

— Nous avons des responsabilités ici, Ce'Nedra, et Tante Pol est occupée avec ses enfants. Elle n'écrit pas l'histoire de sa vie rien que pour te faire plaisir. Elle n'aura pas le temps.

— C'est trop triste. Gredik est encore à jeun ?

— Ça, j'en doute. Tu sais comment il est quand il descend à terre. On ne pourrait pas en parler un peu ?

— Nan. Va trouver Gredik et dessoûle-le. Je vais préparer les bagages. On part avec la marée de demain matin.

Garion poussa intérieurement un soupir à fendre l'âme.

— Oui, ma douce, dit-il.

FIN

À SUIVRE : POLGARA LA SORCIERE